

Les inscriptions de la Perse achéménide

*Traduit du vieux perse, de l'élamite,
du babylonien et de l'araméen, présenté et annoté par*
Pierre Lecoq

Pendant de nombreux siècles, le passé glorieux de l'empire achéménide a survécu en Europe grâce aux récits que nous ont transmis les historiens grecs, principalement Hérodote, ainsi que la Bible.

Il a fallu attendre le XIX^e siècle pour que l'opiniâtreté des archéologues et la sagacité des épigraphistes nous livrent enfin des documents originaux, rédigés par les souverains achéménides eux-mêmes : Cyrus, Darius, Xerxès, Artaxerxès I^{er}...

Commencé dès 1802, le déchiffrement des cunéiformes perses s'est poursuivi jusqu'à la fin du siècle. Les fouilles des sites prestigieux comme Persépolis, Pasargades, Bisotun (Béhistan), Suse, etc., n'ont cessé de nous fournir de nouveaux textes.

Ce volume offre, pour la première fois en français, une traduction intégrale des inscriptions achéménides, qui étaient, le plus souvent, rédigées en trois langues : vieux perse, élamite et babylonien. La traduction des versions vieux-perses a été privilégiée, mais on a tenu compte des principales variantes offertes par les versions élamite et babylonienne. À cela s'ajoute la traduction d'une version araméenne de l'inscription de Bisotun, découverte en Égypte, à Éléphantine.

L'introduction s'efforce de présenter une synthèse de tous les aspects de la culture des anciens Perses (histoire, institutions, religion), telle qu'elle se présente dans les inscriptions. Ces données sont confrontées aux textes, parfois contradictoires, des historiens grecs.

Pierre Lecoq est directeur d'études de linguistique et philologie iraniennes à l'École pratique des Hautes Études, et il enseigne le vieux perse à l'École du Louvre.



9 782070 730902



97-III A 73090



9 782070 730902

LES INSCRIPTIONS DE

97280

60139 040997

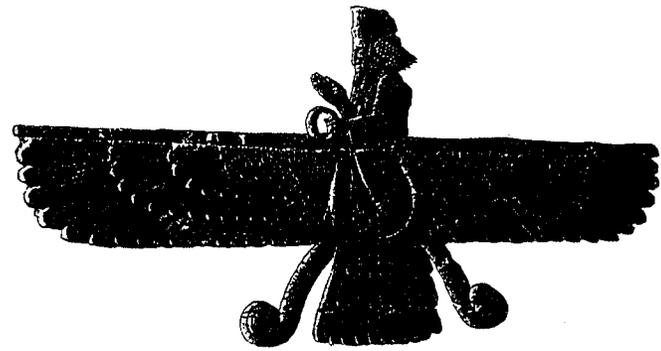
0001

1
3
P
3

ouverture :
en détail,
le cr. J.-C.
of Chicago.

FF tc

Les inscriptions de la Perse achéménide



Les inscriptions de la Perse achéménide

*Traduit du vieux perse, de l'élamite,
du babylonien et de l'araméen,
présenté et annoté par*
Pierre Lecoq

nrf

L'aube des peuples

Gallimard

Les inscriptions de la Perse achéménide

*Traduit du vieux perse,
de l'élamite, du babylonien
et de l'araméen,
présenté et annoté par*

PIERRE LECOQ

UNIVERSITA' di BOLOGNA DIPARTIMENTO di ARCHEOLOGIA
Inv. N° 3398
Buono N° 20.169
del 18/11/1997



nrf

GALLIMARD

*À mes fils
Vincent et Olivier,
pour qu'ils se souviennent
d'une des terres
de leur enfance.*

AVANT-PROPOS

Cette traduction de toutes les inscriptions achéménides connues à ce jour voudrait être un bilan de notre connaissance de la culture de la Perse antique, telle qu'elle nous apparaît dans les textes rédigés par les souverains achéménides. Cette tâche m'a paru d'autant plus souhaitable que, depuis plus de dix ans, l'interruption des fouilles archéologiques nous prive de toute possibilité de renouvellement de nos connaissances par des documents originaux.

Les versions rédigées en vieux perse, la langue nationale des Achéménides, ont été traduites dans leur intégralité, mais il m'a semblé que l'on ne pouvait négliger les autres versions. Les recherches récentes ont montré tout le parti que l'on pouvait, et devait, tirer des variantes, trop longtemps négligées, des versions élamites et babyloniennes, sans oublier la traduction araméenne de l'inscription de Bisotun.

J'ai cru bon de commencer cet ouvrage par une longue introduction qui s'efforcerait de faire une synthèse de l'histoire et de la culture perses de l'époque achéménide. Il n'était pas question de refaire une histoire complète de cette période de l'histoire iranienne. Les problèmes qui sont abordés ici se limitent volontairement aux questions que soulèvent la lecture et l'interprétation des inscriptions.

Cet ouvrage s'adresse à un large public, et notamment aux lecteurs de culture iranienne (Persans, Afghans, Kurdes...) qui manifestent un intérêt passionné pour un passé prestigieux qui est leur bien commun.

J'ai donc renoncé aux références scientifiques qui auraient surchargé inutilement cet ouvrage. J'espère que mes collègues voudront bien me pardonner cette omission. Je me suis efforcé, en tout cas, de tenir compte de leurs opinions, chaque fois qu'elles étaient différentes des miennes. La bibliographie que l'on trouvera à la fin de ce livre permettra au lecteur plus exigeant de se faire une idée plus précise et plus personnelle des problèmes qui sont discutés ici.

La civilisation achéménide est encore mal connue, faute de documents en nombre suffisant, et notre interprétation des données historiques et culturelles repose souvent sur des hypothèses. Le lecteur devra se rappeler sans cesse que notre vision de la religion achéménide, par exemple, est encore un domaine fortement soumis à la controverse. De même, le problème de l'origine de l'écriture cunéiforme vieux-perse, tel qu'il est présenté ici, ne fait pas nécessairement l'unanimité du monde savant.

L'interprétation des inscriptions achéménides fait appel à diverses compétences — linguistiques, philologiques, historiques, archéologiques, etc. — qu'il est bien difficile de trouver réunies chez un seul chercheur. J'ai donc sollicité la compétence de quelques-uns de mes collègues, qui m'ont généreusement offert leurs conseils.

Hermann Gasche a relu mon manuscrit avec la plus grande attention. Son érudition archéologique m'a permis d'éviter quelques erreurs dans un domaine difficile, qui se renouvelle sans cesse. François Vallat a mis à mon service ses connaissances, vastes et sûres, en épigraphie élamite. Il m'a aussi fourni une documentation à laquelle je n'aurais pu avoir accès facilement. J'ai aussi bénéficié de précieuses remarques de la part de mes collègues Philippe Gignoux (École pratique des Hautes Études) et Agnès Benoit (École du Louvre). Qu'ils reçoivent ici l'expression de ma plus grande reconnaissance. Il va sans dire que je porte la responsabilité des idées qui sont exprimées dans ce livre, chaque fois que mon entêtement m'a fait persister dans une interprétation personnelle.

Enfin, je voudrais remercier Jeanine Dujardin, dont le dévouement et la patience m'ont soutenu tout au long de la rédaction de ce livre.

P. L.

SIGLES DES INSCRIPTIONS

Les inscriptions sont désignées par des sigles composés de deux ou trois lettres, majuscules et minuscules, en caractères gras. Les références aux paragraphes des différentes inscriptions sont indiquées par des chiffres, après les sigles.

La *première lettre majuscule* des sigles (parfois avec une deuxième lettre en minuscule ou un chiffre en exposant) représente le nom du souverain :

A ¹	Artaxerxès I ^{er}	As	Arsamès
A ²	Artaxerxès II	C	Cyrus
A ³	Artaxerxès III	D	Darius I ^{er}
Am	Ariaramnès	D ²	Darius II

La *seconde lettre majuscule* des sigles représente le lieu de la découverte :

B	Babylone (pour le cylindre de Cyrus)		
	Bisotun (pour l'inscription de Darius I ^{er})		
E	Elvend	P	Persépolis
H	Hamadān	S	Suse
M	Pasargades ¹	V	Van
N	Naqš-e Rostam	Z	Suez

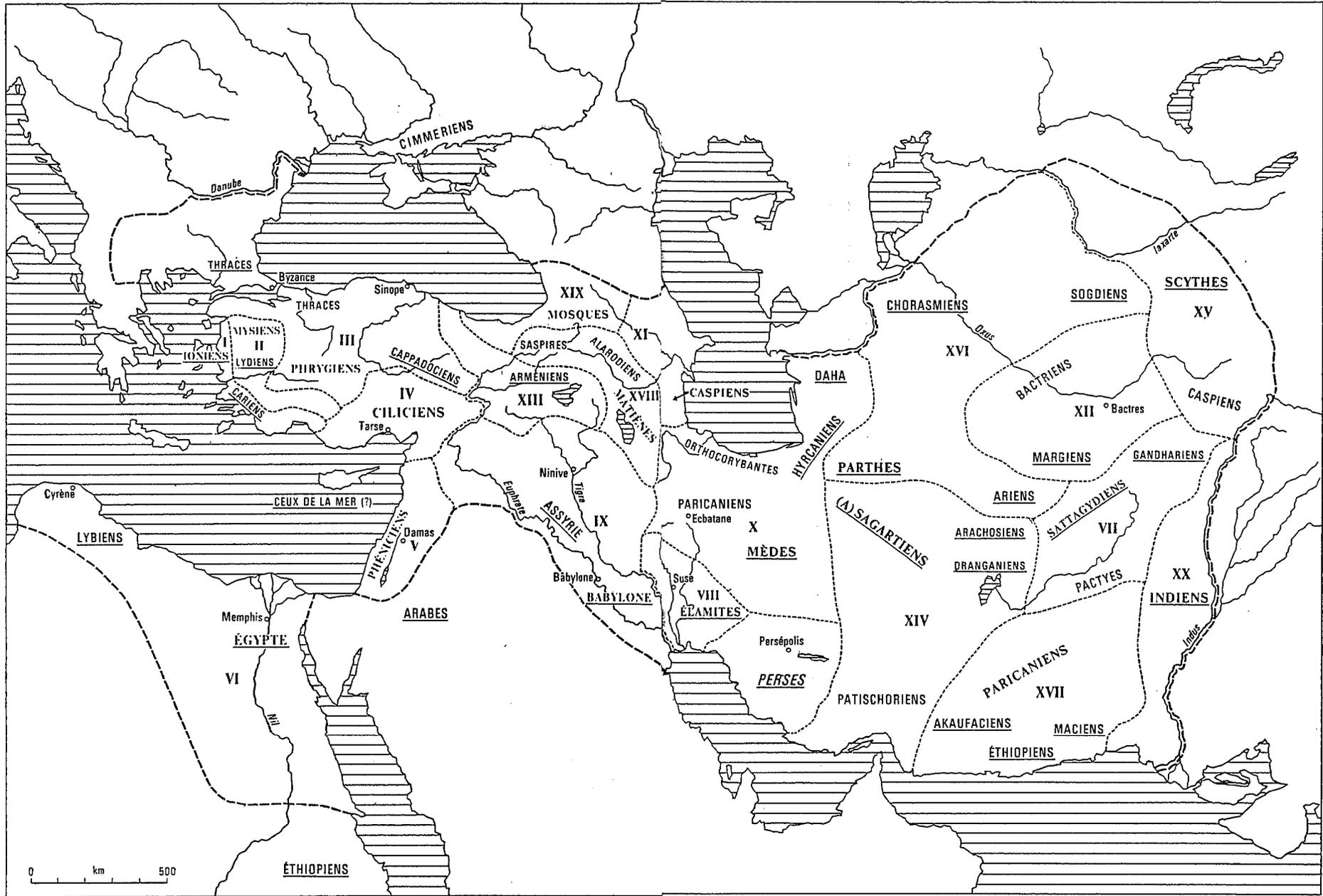
et, pour les objets : SC = sceau ; VS = vase ; W = poids (de l'anglais *weight*).

Les *lettres minuscules* sont utilisées pour désigner les différentes inscriptions d'un même souverain et d'un même site :

Sa, Sb, etc. (jusqu'à Sz, puis Saa, etc.) = inscription a de Suse, inscription b de Suse, etc.

Les *chiffres* qui suivent les sigles indiquent le paragraphe (§) du texte original : DPb § 3 = inscription b de Darius à Persépolis, paragraphe 3.

1. M : du nom d'un fleuve voisin, le Morghāb.



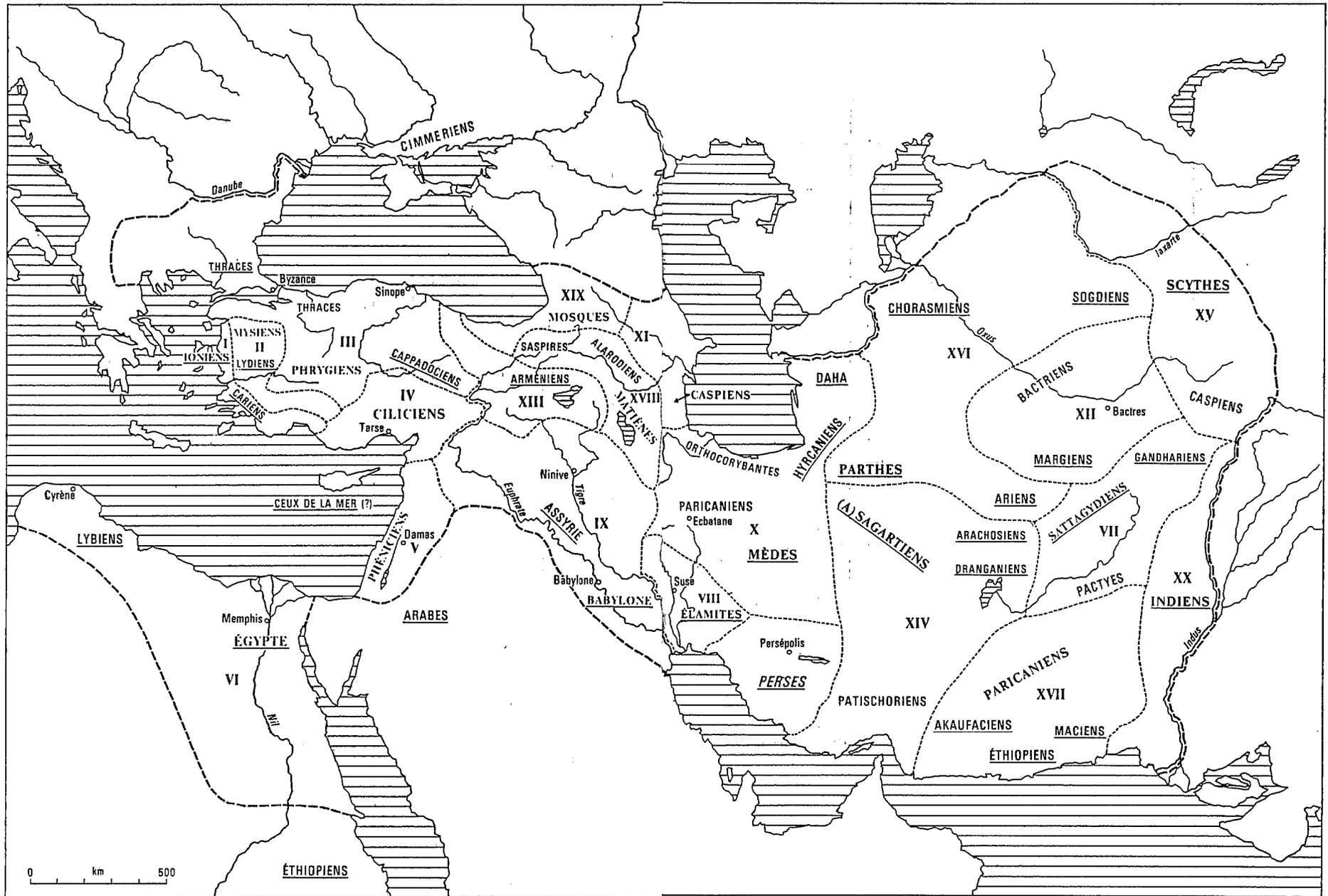
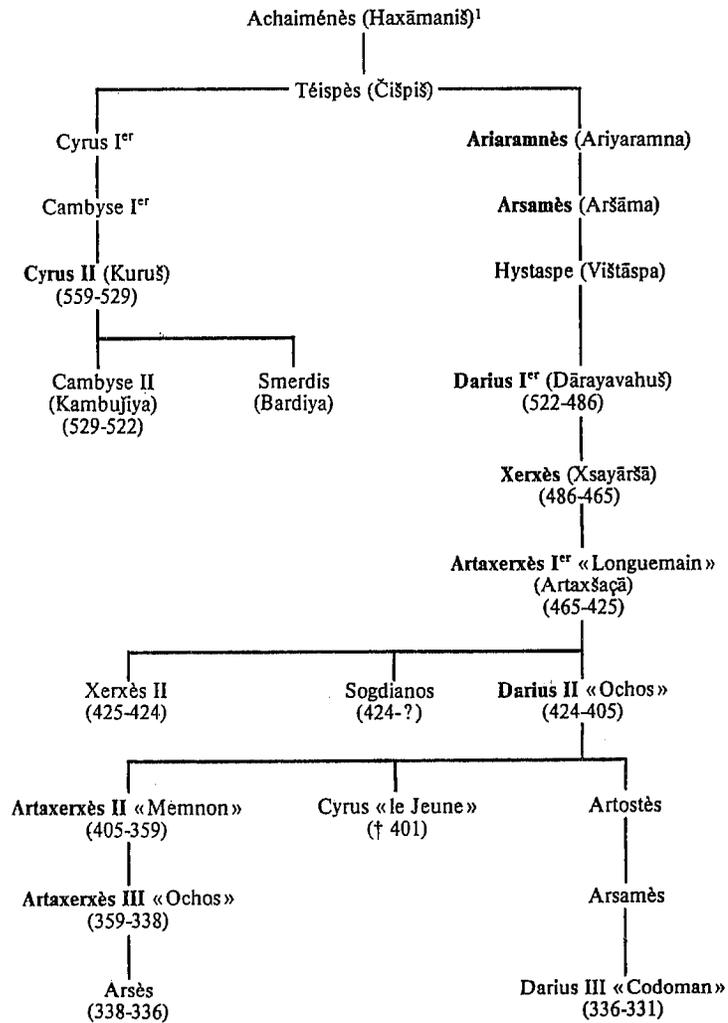


Tableau généalogique de la dynastie achéménide



INTRODUCTION

1. Le nom perse des souverains est indiqué entre parenthèses. Ceux dont on possède des inscriptions ont été soulignés en caractères gras.

Le déchiffrement des cunéiformes

Les Grecs, curieux de toutes choses, et notamment des cultures de leurs voisins « barbares¹ », n'ont pas manqué d'être intrigués par les inscriptions des souverains achéménides, alors qu'ils semblaient tout ignorer des œuvres littéraires et religieuses des Perses, probablement parce que celles-ci étaient transmises oralement.

Hérodote (4, 87) raconte que Darius, arrivé sur les rives du Bosphore, « fit ériger deux stèles en pierre blanche et il y grava des inscriptions (γράμματα), sur l'une en assyrien et sur l'autre en grec, ainsi que tous les peuples qu'il emmenait ; car il emmenait avec lui tous ceux à qui il commandait ».

Cette pratique de faire graver des inscriptions en plusieurs langues est, comme nous le verrons, bien attestée. La plupart des inscriptions qui nous sont parvenues sont des trilingues : vieux perse, élamite et babylonien. Dans l'usage grec, le mot « assyrien » désigne n'importe quelle langue habituellement écrite en cunéiformes. Nous n'avons pas, il est vrai, d'inscriptions comportant une version grecque, mais cela est peut-être dû au hasard des découvertes. Les inscriptions achéménides retrouvées en Égypte ont bien une quatrième version, dans la langue et l'écriture locales, l'égyptien hiéroglyphique. L'usage du grec en territoire grec, par les Achéménides, est donc tout à fait plausible.

Mais le texte d'Hérodote est ambigu sur un point : doit-on comprendre qu'il fit graver des bas-reliefs représentant les peuples sur

1. On a tort de faire aux Grecs un mauvais procès à propos de ce mot qui n'a rien de péjoratif dans leur bouche. Le mot *barbaros* est sans doute une onomatopée qui désigne toute personne dont le langage est incompréhensible, donc un étranger, un non-Grec (cf. latin *balbus*, « bègue », *balbutire*, « balbutier », et le *nemec*, « muet », des langues slaves, qui désigne les Allemands). Les Grecs savaient ce qu'ils devaient à l'Orient, et Pythagore, Platon, d'autres encore, iront chercher la science chez les « barbares ». Ce sont les Romains qui ont donné à ce mot le sens péjoratif qu'il a encore aujourd'hui et qui sont ainsi à l'origine d'un fâcheux contresens que commettent parfois certains de nos contemporains.

lesquels il régnait, ou qu'il les citait simplement dans son inscription ? Les deux interprétations sont possibles. Le tombeau de Darius à Naqš-e Rostam comporte des bas-reliefs représentant les différents peuples de l'empire soutenant le trône de Darius, et la statue de Darius retrouvée à Suse, mais fabriquée en Égypte, représente également les peuples de l'empire. Mais, d'un autre côté, de nombreuses inscriptions nous donnent, avec des variantes, des listes de ces mêmes peuples.

Un peu plus loin (4, 91), Hérodote nous apprend que « lorsqu'il arriva au bord de ce fleuve [le Téaros], alors qu'il faisait campagne [contre les Scythes de Thrace], Darius fut charmé par ce fleuve et il fit ériger une stèle portant l'inscription suivante : "Les sources du fleuve Téaros fournissent l'eau la meilleure et la plus belle (ἄριστον τε καὶ κάλλιστον) de tous les fleuves ; c'est en faisant campagne contre les Scythes qu'y est arrivé le meilleur et le plus beau (ἄριστος τε καὶ κάλλιστος) de tous les hommes, Darius, fils d'Hystaspe, roi des Perses et de toute la terre (ἡπείρου)" ».

Il n'est pas impossible qu'une stèle portant une inscription ait bien été érigée par Darius en Thrace. À la fin du XIX^e siècle, on a retrouvé un socle de stèle dans cette région, près du village actuel de Pīnathisar. Mais on peut douter sérieusement qu'il s'agisse de celle dont parle Hérodote. Même en admettant que le texte de Darius ait été arrangé « à la grecque » par l'historien des guerres médiques, on doit admettre que son contenu est radicalement différent de celui des inscriptions que nous connaissons. Celles-ci sont presque toutes des *res gestae* des rois : campagnes militaires, constructions de palais, etc., ou glorification de l'empire. Il y a peu de place pour les épanchements champêtres ou bucoliques.

Pourtant, le texte d'Hérodote n'est sans doute pas une pure fiction. Cet épisode de la guerre contre les Scythes doit faire allusion au culte que les Iraniens rendaient à l'eau des fleuves¹, et les adjectifs utilisés dans le texte grec pour la qualifier correspondent exactement aux superlatifs avestiques *vahišta* (ou son positif *vaṇubī*) et *sraēšta*, qui sont souvent employés ensemble à propos de l'eau². Il est inutile de voir ici une « citation » de l'*Avesta*, car les Perses devaient rendre des cultes aux forces de la nature, comme le faisaient tous les autres Iraniens.

1. Cf. le Yašt 5, « Ābān Yašt » (« Hymne aux eaux »), de l'*Avesta*.

2. Cf. Yasna 2, 12 ; 38, 5 ; 65, 7 ; etc. Les mêmes superlatifs qualifient les germes des hommes dans le Vidēvdād (2, 27), mais on ne voit pas pourquoi Darius se donne les mêmes épithètes (parallélisme dû à l'*interpretatio graeca* ?). La suite du texte d'Hérodote (4, 92) doit également faire allusion à un rite dont le sens nous échappe : arrivé sur les rives d'un autre fleuve, l'Artescos, Darius désigne un emplacement et donne l'ordre à chacun de ses soldats d'y déposer une pierre ; l'armée laisse ainsi derrière elle d'immenses tas de pierre.

Comment un texte de ce genre, faisant peut-être allusion à un rite de passage d'un fleuve, a-t-il pu être confondu par Hérodote avec le texte d'une inscription de Darius ? Incapable d'informer ses lecteurs sur le contenu de cette inscription dépourvue de version grecque, l'historien a pu y introduire les détails d'un rituel lié à cet événement, que lui fournissaient ses informateurs.

Enfin, Hérodote (3, 88) signale une troisième inscription de Darius : « D'abord, il fit réaliser et ériger une statue en pierre ; elle représentait un cavalier ; puis il y fit graver une inscription qui disait : "Darius, fils d'Hystaspe, grâce au mérite de son cheval — il en donnait le nom — et grâce à son palefrenier Oibarès, a obtenu la royauté des Perses." »

Cette notice d'Hérodote fait suite au récit qui décrit la prise du pouvoir par Darius, à l'aide d'un stratagème où son cheval joue un rôle important (3, 84-87). Il est impossible de prouver la réalité de cette statue, tant que l'on n'aura pas retrouvé des témoignages importants de la statuaire achéménide. La statue de Darius retrouvée à Suse, mais réalisée en Égypte, n'est pas suffisante pour attester ce genre artistique équestre en Perse même.

Mais on aurait tort d'en nier la possibilité sous le prétexte que le récit d'Hérodote n'est qu'une vague « légende voyageuse » que l'on retrouve en Urartu. Comme nous le verrons¹, Hérodote se fait l'interprète maladroit d'un ancien rite d'intronisation hérité d'un lointain passé et que l'on retrouve chez les Aryens d'Urartu et d'Inde.

D'autres inscriptions perses encore étaient connues des Grecs : elles se rapportent aux tombeaux de Cyrus et de Darius et seront discutées plus loin².

Après la conquête macédonienne et la mort prématurée d'Alexandre le Grand, l'Iran s'hellénise. L'art, les croyances, les modes de vie, probablement aussi la langue des envahisseurs grecs, s'imposent, depuis la Médie jusqu'aux confins de l'Iran oriental, l'Afghanistan d'aujourd'hui. Une nouvelle religion syncrétiste se forme, comme en Commagène, où le roi Antiochos, au I^{er} siècle av. J.-C., fait graver sur le Nimrud Dagh une inscription qui mentionne les dieux à la fois par leur nom iranien et par leur équivalent grec.

Il n'est donc pas étonnant que l'intelligence des inscriptions perses disparaisse complètement en Iran. Lorsque, à l'aube de l'ère chrétienne, les Parthes Arsacides provoquent en Iran occidental une réaction « iranisante » destinée à bannir l'hellénisme, il est déjà trop tard.

1. Cf. p. 167.

2. Cf. pp. 79 et 123.

Personne n'est plus capable de lire les signes cunéiformes, et même le passé prestigieux des souverains achéménides est effacé de la mémoire collective iranienne. Les textes historiques pehlevi de l'époque sassanide (III^e-VII^e siècle), dont s'inspirera Ferdowsi pour composer son *Livre des Rois*, n'ont gardé que le vague souvenir d'un roi Darius fils de Darius. Le nom même de Cyrus est oublié, sauf dans les communautés juives, dont les écrits sacrés rendent hommage à « l'oïnt du seigneur » qui avait mis fin à la captivité de Babylone.

De nombreuses inscriptions achéménides continuent pourtant de s'offrir pendant de nombreux siècles aux regards des simples passants aussi bien que des envahisseurs successifs de la terre iranienne. Mais elles n'excitent la curiosité ni des voyageurs ni des historiens, chrétiens, mazdéens ou musulmans.

Le souvenir du passé grandiose de l'Iran survit pourtant en Occident, grâce aux auteurs grecs, et, lorsque les relations commerciales s'intensifient, les voyageurs européens, nourris des lectures d'Hérodote, de Xénophon et de Thucydide, ne manquent pas de rechercher avec une certaine émotion les vestiges du grand empire qui avait si longtemps menacé les Grecs avant d'être détruit par ceux-ci.

Le premier de ces voyageurs à mentionner les inscriptions cunéiformes des ruines de Persépolis ou de *Čebel Menār* (« les Quarante Minarets », comme on les appelait alors) fut probablement l'ambassadeur castillan Garcias de Silva y Figueroa, qui avait visité le site en 1618 et dont la relation sera publiée à Paris en 1667.

Peu après, le 21 octobre 1621, l'illustre Pietro della Valle visite à son tour Persépolis. Dans le récit de son voyage, qui paraît à Genève en 1674, il s'émerveille des inscriptions mystérieuses qui ornent les parois des palais. Il copie cinq signes qui lui paraissent être les plus fréquents, et il fait une observation qui se révélera exacte : contrairement aux autres écritures orientales, sauf l'arménien, celle de Persépolis doit se lire de gauche à droite. C'est le début, bien modeste sans doute, des études qui aboutiront au déchiffrement du vieux perse.

Au cours du XVII^e siècle, d'autres voyageurs se succéderont à Persépolis, qui recopieront, tantôt soigneusement, tantôt maladroitement, quelques fragments d'inscriptions : Gemelli Careri, Daulier des Landes, Chardin, De Bruyn. Engelbert Kaempfer passe pour avoir été le premier à utiliser le mot « cunéiforme » pour désigner ce genre d'écriture¹, dans ses *Ameonitates Exoticae* (1712).

Toutes ces copies d'inscriptions étaient trop maladroites et trop

1. Le mot français « cunéiforme » est apparu au XVI^e siècle dans le vocabulaire médical, pour décrire la forme de certains os, puis dans les vocabulaires de la botanique et de la minéralogie.

partielles pour pouvoir servir de point de départ à une étude scientifique des cunéiformes. Cette situation amena le savant danois Carsten Niebuhr à séjourner plusieurs jours à Persépolis, en mars 1765, au cours de son voyage en Orient. Il relève avec le plus grand soin quelques inscriptions de Darius (DPa et d-g) et de Xerxès (XPb et e)¹.

Il est le premier à faire remarquer que ces inscriptions sont écrites en trois « alphabets » différents, et que l'un d'eux est relativement simple, puisqu'il ne comporte qu'une quarantaine de signes, tandis que le troisième est le plus compliqué. Comme l'avait déjà vu Pietro della Valle avant lui, il note que ces écritures doivent se lire de gauche à droite. C'est de cette époque que datent les appellations provisoires des inscriptions ou des écritures des « premier, deuxième et troisième types », qui se révéleront plus tard être les versions vieux-perse, élamite et babylonienne.

Avec la publication des notes de voyage de Niebuhr en 1778, le monde savant est enfin en possession d'un matériel fiable qui peut servir de base au déchiffrement. Mais comment procéder ?

Il fallait d'abord identifier la ou les langues des inscriptions.

Oluf Gerhard Tychsen, un professeur de l'université de Rostock, défendit l'idée que les ruines de *Čebel Menār* ne pouvaient être Persépolis, puisque le palais de Darius avait été anéanti par Alexandre le Grand. Il ne pouvait s'agir que d'un palais d'époque arsacide (entre le III^e siècle av. J.-C. et le III^e siècle apr.). La langue des inscriptions du « premier type » devait donc être du parthe, et Tychsen, dans une publication de 1798, cherche, mais en vain, à y lire le nom d'Arsakès, le fondateur de la dynastie arsacide. Malgré cette fausse piste, Tychsen découvre que le « clou » oblique qui apparaît souvent doit servir de séparateur des mots.

Son collègue Frederik Münter, de l'Académie de Copenhague, repousse l'hypothèse parthe. Les ruines où se trouvent les inscriptions sont bien celles du palais achéménide de Persépolis. Mais il se trompe à son tour en supposant que la langue des inscriptions du « premier type » était de l'avestique, du « zend » comme on disait alors, la langue de l'*Avesta*, le livre sacré des mazdéens, connu depuis peu en Europe.

L'essai de déchiffrement de Münter se fonde sur une méthode aux allures modernes, puisqu'elle sera reprise par Chadwick pour le mycénien, comme nous le verrons bientôt. Elle est en effet statis-

1. C. Niebuhr, *Reisebeschreibung nach Arabien und anderen umliegenden Ländern*, Kopenhagen, 1778, vol. 2, pp. 139 sq., Tafel 24 et 31.

tique : il s'efforce de déterminer la valeur des signes cunéiformes en comparant leur fréquence avec celle des lettres de l'alphabet avestique. Cet essai, publié en 1802, sera infructueux, car il se fonde sur des prémices erronés, mais Münter accrédite l'idée que les inscriptions des « deuxième et troisième types » sont des traductions, dans d'autres langues, des textes du « premier type ».

À côté de ces hypothèses raisonnables, d'autres, plus contestables, voient le jour. Lorsque les énigmes défient trop longtemps la sagacité des hommes, il arrive souvent que la fantaisie tienne lieu de science. Le déchiffrement du vieux perse n'a pas échappé à ce destin.

Un certain S.S. Witte, qui s'était déjà distingué en 1789 en expliquant sérieusement l'existence des pyramides égyptiennes et des ruines de Persépolis par des phénomènes naturels d'origine volcanique, récidive dix ans plus tard en démontrant d'une manière péremptoire que les prétendues inscriptions de Persépolis n'étaient, purement et simplement, rien d'autre que des ornements, des volutes et autres fioritures, dont le modèle devait être cherché dans le règne végétal, notamment les feuilles du tabac, qui, comme il est notoire, constituaient l'ordinaire des anciens Iraniens.

D'autres hypothèses allaient bon train : pour les uns, les cunéiformes n'étaient que des dégâts provoqués par de vulgaires insectes rongeurs et amateurs de pierres ; pour les autres, plus généreux, il s'agissait de simples chiffres, dont le « déchiffrement » ne pouvait attirer que les esprits frivoles. Le prix d'excellence revient sans doute à A.A.H. Lichtenstein qui, en 1803, s'aperçoit tout à coup que les cunéiformes ne sont qu'une banale variante de l'écriture coufique, et qui se met par conséquent à les lire comme de l'arabe, de droite à gauche, de la manière la plus naturelle du monde.

Enfin, Grotefend vint. Mais, avant d'expliquer son déchiffrement, il convient de rappeler brièvement l'état des connaissances dans le domaine des langues iraniennes, en Europe, à l'aube du XIX^e siècle.

Le persan était étudié en Europe depuis fort longtemps, mais le XVIII^e siècle avait connu un développement tout à fait remarquable des études de philologie et de linguistique iraniennes anciennes, tout particulièrement en France.

L'étude des inscriptions sassanides du III^e siècle, rédigées en pehlevi (ou moyen perse), un état de langue intermédiaire entre le vieux perse encore inconnu et le persan, fit de remarquables progrès grâce à Sylvestre de Sacy¹. On s'aperçut que le titre « roi des rois », porté par les souverains achéménides et que l'on connaissait par les auteurs

grecs, était bien une réalité iranienne et que ce titre s'était solidement établi dans la tradition des titulatures royales.

Mais l'événement majeur du siècle fut la découverte de l'*Avesta*, rapporté de Surat, en Inde, par Abraham Hyacinthe Anquetil-Duperron (1731-1805) et traduit par ses soins en 1771. On connaissait désormais, encore imparfaitement il est vrai, une langue iranienne ancienne, qui pouvait être contemporaine des souverains achéménides. Malgré l'erreur de Münter, on pouvait aussi supposer que la langue avestique, dont on ignore toujours le véritable nom et par quel peuple iranien elle a été parlée, devait être différente du perse, mais assez proche pourtant pour offrir des points de comparaison valables.

Il reste encore un point important à signaler. À la fin du XVIII^e siècle, on prend conscience de la parenté de la plupart des langues parlées en Europe avec celles de l'Inde du Nord et de l'Iran. En France, le jésuite Cœurdoux, dans une note de 1767 destinée à l'Académie des inscriptions, et, en Inde, l'Anglais William Jones, dans un discours prononcé en 1786 à la Société de Calcutta, d'autres savants encore, montrent que le sanskrit est le représentant le plus archaïque d'une langue bien plus ancienne dont sont également issues les langues européennes.

Cette constatation en apparence anodine aboutira à l'élaboration d'une méthode scientifique rigoureuse qui est la grammaire comparée des langues indo-européennes et dont le premier grand représentant sera l'Allemand Franz Bopp, qui publiera son premier ouvrage en 1816. Mais, avant cette date, on savait déjà que le sanskrit, dont la connaissance se répandait de plus en plus en Europe, et l'avestique étaient deux langues sœurs. Le perse des inscriptions achéménides devait en être, lui aussi, un proche parent.

Comment peut-on déchiffrer un texte rédigé dans une écriture inconnue et dans une langue tout aussi inconnue ? C'est la question qu'un de ses amis posa, au cours d'une promenade par une belle journée de juillet, à Grotefend, alors professeur dans un gymnase (lycée), à Göttingen¹.

La situation la plus favorable se présente lorsqu'on a à sa disposition une inscription bilingue, ou même trilingue, dont une version

1. « Mense Julio, quum amicus meus Fiorillo, Bibl. Reg., a secretis, inter ambulandum mecum disputaret, num sensus scriptorum erui posset, quorum et alphabetum et sermo prorsus incognita essent », comme Grotefend le rapporte dans sa communication de 1802 (que l'on trouvera in W. Meyer, « G. Fr. Grotefends erste Nachricht von seiner Entzifferung der Keilschrift », *Nachrichten der Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen*, Nr. 14, 1893, pp. 571-616).

1. S. de Sacy, *Mémoires sur les diverses antiquités de la Perse*, Paris, 1793.

au moins est rédigée en une langue connue et dans une écriture que l'on sait lire, comme ce sera le cas pour le déchiffrement des hiéroglyphes par Champollion, en 1821, avec la pierre de Rosette.

Les textes hittites en cunéiforme ont pu être interprétés par B. Hrozný, en 1915, parce que l'écriture, empruntée à la Mésopotamie, était connue : il a suffi alors de reconnaître dans le hittite une langue indo-européenne et d'utiliser les méthodes de la linguistique comparative.

Plus près de nous, J. Chadwick et M. Ventris ont percé le mystère du linéaire B grâce à une méthode statistique particulièrement astucieuse, qui leur a permis d'identifier la langue des documents mycéniens comme étant une forme de grec archaïque¹.

La méthode de Grotefend est d'une simplicité remarquable. Elle part d'une hypothèse : l'identification de trois noms propres royaux ; elle se fonde sur une comparaison de la disposition des signes et sur un raisonnement déductif alimenté par les données historiques.

Grotefend choisit deux inscriptions qui avaient été copiées par Niebuhr et dont les premiers signes étaient à peu près les mêmes. Il s'agit des inscriptions DPa et XPe, qui seront finalement traduites par :

— « Darius, le grand roi, le roi des rois, le roi des peuples, fils de Vištāspa (Hystaspe), l'Achéménide, a fait ce palais. »

— « Xerxès, le grand roi, le roi des rois, le fils du roi Darius, l'Achéménide. »

Grotefend suppose que le premier mot de chaque inscription doit représenter le nom des souverains, X et Y, suivi d'une titulature et d'une brève généalogie. Or, le premier de ces noms, X, reparait dans la seconde inscription, dans un contexte qui doit signifier « fils du roi X ». À peu près au même endroit de la première inscription, on trouve une formule identique : « fils de Z », mais sans le titre de « roi ».

On a donc trois noms : X, Y, Z. On sait en outre que Y est le fils de X et que le père de ce dernier, Z, n'a pas été roi. Il suffit alors d'ouvrir Hérodote et les autres auteurs grecs qui nous fournissent la liste des rois achéménides : Cyrus, Cambyse, Darius, Xerxès, Artaxerxès, etc.

Cyrus et Cambyse peuvent être écartés, car leur nom commence par la même lettre, de même qu'Artaxerxès, dont le nom est trop long. Il reste une seule possibilité : X doit représenter le roi Darius, Y le roi Xerxès, son fils, et Vištāspa (Hystaspe, selon la forme

grecque), dont on sait qu'il n'a pas été roi, doit être le père de X. Il reste à identifier chacun des caractères selon la forme de ces noms attestés en grec et en d'autres langues.

Grotefend lit donc les trois noms et identifie correctement 9 signes ; 4 autres (h, e, g, o) seront rectifiés pas ses successeurs (en y, v, vi et i) :

	Darius	Xerxès	Hystaspe
Lecture de Grotefend :	d a r h e u š	x š b a r š a	g o š t a s p
Lectures correctes :	d a r y v u š	x š y a r š a	vi i š t a s p

En outre, Grotefend découvre qu'un signe, dans une autre inscription, doit être employé comme idéogramme, avec la valeur « roi ».

On était encore loin du déchiffrement des inscriptions et de l'identification de la quarantaine de signes que comporte l'écriture cunéiforme vieux-perse. Mais l'impulsion était donnée.

Par la suite, J. Saint-Martin lira correctement le nom de *vištāsp* (Grotefend avait été trompé par la forme persane moderne), puis Rask identifiera la forme du génitif pluriel *-ānām* dans la formule « roi des rois ». Au total, 4 nouvelles valeurs sont ainsi obtenues : v (en réalité vi), i, n, m.

En 1836, Eugène Burnouf, le grand linguiste qui fera progresser d'une manière remarquable les études avestiques, étudie les inscriptions d'Elvend et de Van, qui venaient d'être découvertes, et il lit le nom d'*Ahuramazdā*, identifie de nouveaux signes, reconnaît dans le texte de DPe une liste de peuples et montre d'une manière définitive que la langue des inscriptions n'est pas de l'avestique.

Le déchiffrement se poursuit grâce à d'autres savants, le plus souvent des linguistes engagés dans l'étude des autres langues iraniennes anciennes : Lassen, Beer, Jacquet, Westergaard, etc. De sorte que, au milieu du XIX^e siècle, une quarantaine d'années après les premiers pas de Grotefend, on a identifié 21 signes sur un total de 36 (sans compter 3 idéogrammes).

Ce succès relatif dissimule mal une certaine lenteur due au manque de documents étendus, malgré la découverte de quelques nouvelles inscriptions comme celles du tombeau de Darius à Naqš-e Rostam.

Le déchiffrement complet aurait piétiné sans l'obstination et le courage de sir Henry Rawlinson.

Vers 1835, ce militaire et diplomate britannique se trouve en poste à Kermānšāh, à proximité de la grande inscription de Bisotun (Béhistan). Dès cette époque, il se passionne pour les cunéiformes,

1. J. Chadwick, *Le déchiffrement du linéaire B*, Paris, Gallimard, 1972.

sans être au courant, sinon d'une manière vague, des travaux en cours en Europe. Il s'intéresse d'abord aux inscriptions de Darius et de Xerxès à Elvend, près de Hamadān, et parvient à y lire les noms des souverains achéménides.

Au risque de sa vie, il copie les deux premiers paragraphes de l'inscription de Bisotun, située sur une paroi rocheuse à plusieurs dizaines de mètres de hauteur. Il trouve ainsi les noms des ancêtres de Darius et le nom de la Perse. En 1837, il reprend son travail de copie de l'inscription, signe par signe, suspendu dans le vide et risquant à chaque instant de se rompre le cou. Pendant les deux années suivantes, il étudie le sanskrit, l'aveistique, le pehlevi, et il prend connaissance des travaux de Burnouf, Lassen, etc.

Son travail est malheureusement interrompu par une mission militaire qui le retient en Afghanistan, jusqu'en 1843, mais ses contacts avec d'autres savants lui permettent de rédiger en 1846 la première grande synthèse sur le vieux perse, qui comprend une édition du texte de Bisotun et un long mémoire sur l'écriture. Le résultat de ses recherches paraît dans le *Journal of the Royal Asiatic Society* en 1847.

Le progrès est remarquable. Rawlinson assure l'interprétation de 14 des 15 derniers signes restants. (La valeur du dernier caractère, dont le statut est marginal dans l'écriture vieux-perse, sera déterminée par Jules Oppert en 1851.)

Les mérites de Rawlinson ne s'arrêtent pas là. Il entreprend le déchiffrement de la version du « troisième type ». L'écriture est cette fois bien plus compliquée, puisqu'elle comprend plus de 200 signes, dont chacun peut avoir deux ou trois lectures différentes. La langue est celle de l'antique Babylone, et c'est une langue « sémitique », parente donc de l'arabe, de l'hébreu et de l'araméen. L'interprétation se fera alors dans une perspective comparatiste.

Avant Rawlinson, Longpérier avait réussi à lire le nom de Sargon dans les inscriptions de Khorsabad, et de Saulcy, dans ses *Recherches sur l'écriture cunéiforme assyrienne* publiées en 1849, avait jeté les bases du déchiffrement. Mais c'est Rawlinson qui, en 1851, avec la publication de la version « assyro-babylonienne » de Bisotun, fonde vraiment une nouvelle science, l'assyriologie, dont on connaît le prodigieux développement.

Quant à la version du « deuxième type », elle ne résistera plus longtemps. L'écriture est du même genre que celle de la version babylonienne, mais elle est plus simple, puisqu'elle ne comporte qu'une centaine de signes. Dès 1844, Westergaard a proposé les premières interprétations, mais on s'aperçoit que la langue de cette ver-

sion n'a aucune parenté connue. C'est une langue de type agglutinant, comme le turc. On hésite sur le nom à lui donner.

À la suite de Rawlinson, E. Norris, qui publie le texte de la version du « deuxième type », y voit une langue scythique ou médo-scythique. Mais, dès 1862, Mordtmann propose d'y voir plutôt la langue ancienne de Suse, le « susien », une dénomination qui sera en vigueur jusqu'à la fin du siècle, même si, dès 1874, Sayce préfère le terme « élamite », qui finira par l'emporter, puisque cette langue a couvert un domaine bien plus vaste que celui de la ville de Suse. Il n'y a plus guère que Jules Oppert pour s'obstiner à appeler encore, en 1879, cette langue le « médique ». Nous savons maintenant que les Mèdes parlaient une langue iranienne très proche du perse.

Après Rawlinson, paraîtront plus ou moins régulièrement des grammaires et des recueils de textes. Les progrès dans l'étude de la grammaire du vieux perse et dans l'interprétation du vocabulaire iront au gré des progrès de la grammaire comparée des langues indo-européennes et de la philologie des langues iraniennes, et seront aussi tributaires de la découverte de nouvelles inscriptions.

La première synthèse est due à F. Spiegel, qui publie, en 1862, *Die alipersischen Keilinschriften* (une deuxième édition paraîtra en 1881), contenant une grammaire et un glossaire, ainsi que le texte de toutes les inscriptions connues à cette époque. Suivront, dans une même conception, les ouvrages de C. Kossowicz (1872) et de H.C. Tolman (1908-1910). Le début du siècle voit paraître la remarquable synthèse grammaticale de Chr. Bartholomae dans le *Grundriss der Iranischen Philologie* (1901), ainsi que l'édition magistrale, avec traduction, de toutes les versions (vieux perse, élamite et babylonienne), de F. H. Weissbach, *Die Keilinschriften der Achämeniden* (1910). Ce genre d'ouvrage n'a toujours pas été remplacé.

En France, Antoine Meillet publie sa *Grammaire du vieux perse* en 1915, un ouvrage lumineux et pénétrant, qui sera revu et réédité par E. Benveniste en 1931. À cette époque, les fouilles de Suse commencent à fournir un nombre considérable d'inscriptions, qui feront régulièrement progresser notre connaissance du vieux perse et de l'élamite. Elles culmineront au début des années 1970 par la découverte d'une statue de Darius recouverte d'inscriptions en vieux perse, élamite, babylonien et égyptien hiéroglyphique.

Les fouilles méthodiques de Persépolis par l'Université de Chicago, juste avant la Seconde Guerre mondiale, mettront au jour quelques nouvelles inscriptions de Darius, de Xerxès et de leurs successeurs. Elles révéleront surtout un véritable trésor : un nombre considérable de tablettes élamites, dont la publication, toujours en

cours, renouvelle la connaissance de cette langue et celle de l'onomaistique perse. Vers la même époque, les inscriptions d'Ariaramnès et d'Arsamès, qui passent d'abord pour les plus anciennes inscriptions perses avant de voir leur authenticité mise en doute, sont achevées à Hamadan.

La dernière grande synthèse sur le vieux perse est celle du linguiste américain R.G. Kent, qui publie *Old Persian* en 1950 (une deuxième édition révisée paraît en 1953), qui contient une grammaire, un glossaire et tous les textes perses avec leur traduction. Les textes découverts par la suite seront publiés par M. Mayrhofer en 1978. Signalons également, du même auteur, en collaboration avec W. Brandenstein, un *Handbuch des Altpersischen* (1964), qui améliore considérablement l'exposé grammatical fait par Kent dix ans plus tôt.

Malgré la publication de travaux de détail intéressants, depuis 1979, les études du vieux perse n'ont plus guère progressé, faute d'être alimentées par les fouilles. Les chantiers de Suse ont été interrompus bien avant d'avoir pu livrer toutes les richesses qu'ils contiennent. D'autres sites devaient encore être explorés, tout particulièrement celui de Hamadān, l'antique capitale mède d'Ecbatane, qui doit regorger de documents qui jetteront de nouvelles lumières sur le passé glorieux des Iraniens. Plus le temps passe et plus les fouilles clandestines risquent de faire disparaître à jamais des documents dont l'intérêt scientifique seul ne peut exciter la convoitise des marchés parallèles. Il reste à espérer des temps meilleurs.

II

Les Aryens en Iran

Les populations de langue indo-européenne qui ont envahi le plateau iranien et le nord de l'Inde se donnaient le nom d'« Aryens ». Cela est attesté par le triple témoignage des inscriptions achéménides et de l'*Avesta* en Iran, et du *Rig Veda* en Inde : vieux perse *ariya*, avestique *airya* et védique *ārya*. Ce mot survit encore aujourd'hui dans le nom même de l'Iran, dérivé de l'ancienne formule *aryānām xšaθra* (« royaume des Aryens »), non attestée sous cette forme, mais qui se retrouve à l'époque sassanide : *Ērān šahr*¹.

Darius utilise à son propos le mot « arien », comme un degré de classification sociale (classification « horizontale », cf. p. 170) : « je suis (...) le fils de Vištāspa, l'Achéménide, Perse, fils de Perse, Arien, de descendance arienne (*ariya čīça*) » (DNa § 2, DSe § 2 ; de même Xerxès : XPh § 2). C'est donc un terme dont le champ sémantique dépasse celui de « perse » et qui devait par conséquent englober les Mèdes et les autres tribus de langue iranienne. La version élamite de Bisotun qualifie Ahuramazdā de « dieu des Aryens » (DB § 62). Enfin, le § 70 de la même inscription emploie le mot *ariyā* pour la langue perse, sans la distinguer des autres langues iraniennes.

L'*Avesta* désigne les Iraniens par la formule « les peuples ariens », comme dans un passage du Yašt 13, 87 : « la famille des peuples ariens, le germe des peuples ariens » (l'avestique *čīθra*, « germe », correspond au vieux perse *čīça*), par opposition aux peuples « anariens » ou non-ariens.

Dans un autre passage (Vidēvdād 1, 3), l'*Aiyanam Vaējah* (moyen perse *Ērān Vēž*), premier pays créé par Ahura Mazdā, doit désigner le berceau primitif des Ariens, mais c'est une région qui appartient, déjà à l'époque de la rédaction de ce texte, à la géographie mythique des Iraniens, et il est impossible de le localiser. Autre dénomination,

1. Le persan moderne *šahr* ne signifie plus que « ville », mais le sens ancien se retrouve dans le nom de Shéhérazade, *šahrzāde* (« fille de la royauté, princesse »).

l'*Airyō.šayana*, « le séjour des Aryens » (Yašt 10, 14), est décrit comme un pays de hautes montagnes, riche en pâturages, arrosé par l'eau de nombreux lacs et fleuves : ce sont la Margiane, l'Arie, la Sogdiane, la Chorasmie et deux autres régions dont l'identification n'est pas sûre.

On aurait tort de chercher dans ces deux expressions géographiques une allusion au pays primitif d'où seraient partis tous les Iraniens. L'*Avesta* ne reflète qu'une géographie et une anthropologie limitées à l'Iran oriental et ignore tout des Iraniens occidentaux comme les Perses ou les Mèdes. À plus forte raison, ces données sont-elles sans valeur pour déterminer l'habitat primitif des anciens Aryens, avant leur séparation en Iraniens et Indiens.

Le nom des Aryens était également connu des Grecs. Hérodote (7, 62) sait que les Mèdes étaient autrefois appelés Aryens (*Αῤῥιοί)¹, et une de leurs six tribus (1, 101), les Ἀριζάντιοι, porte un nom qui signifie probablement « de naissance (ou d'origine) aryenne » (**arya-* ou **ari-zantu*). Certaines populations scythes se désignent de la même manière, ainsi les Alains (Ἀλανοί, latin *Alani*), dont le nom doit venir de **Aryana*, de même que *Ir*, *Iron*, nom ethnique de certains Ossètes établis depuis de longs siècles dans le Caucase, dérive de *Arya*.

Il est donc certain que les ancêtres des Iraniens et des Indiens (plus exactement les Indo-Aryens)² formaient un seul et même peuple, avant de se séparer et d'envahir les pays qu'ils occupent actuellement. À l'époque historique, les deux peuples ont conservé un grand nombre de traits culturels communs qui ne peuvent s'expliquer que par cette origine commune. La linguistique confirme également cette hypothèse. Les langues iraniennes et indiennes, surtout sous leur forme ancienne, présentent de telles similitudes qu'il est raisonnable de postuler qu'elles sont issues d'une seule langue, parlée par un seul peuple.

Il est d'usage d'appeler ce peuple « Indo-Iranien » et la langue qu'il parlait l'« indo-iranien ». On peut tout aussi bien utiliser le mot

1. Il ne faut certainement pas prendre l'affirmation d'Hérodote au pied de la lettre. Les Mèdes se considéraient toujours comme *Arya*, mais Hérodote se fait probablement l'écho d'un moment où les *Arya* de cette région ont adopté le nouveau nom tribal de « Mèdes ». On trouve probablement le même phénomène chez d'autres tribus qui prennent le nom de « Perses » (Hérodote, 7, 61) sans pour autant abandonner l'appellation *Arya*, comme en témoignent les inscriptions.

2. Par souci de brièveté, le mot « Indien » est parfois préféré à « Indo-Aryen » pour désigner les populations d'origine indo-européenne, ainsi que les langues qu'ils parlaient et qui subsistent de nos jours. Dans d'autres contextes, « Indien » a une acception plus vaste et désigne aussi les autres populations de l'Inde et des langues appartenant à d'autres groupes, comme le dravidien.

« Aryen », plus court et donc plus commode, mais à condition de le réserver aux seuls ancêtres des Iraniens et des Indiens, et non pas de l'employer pour l'ensemble des Indo-Européens, comme l'a fait A. Pictet dès 1858. À cette époque, on croyait que le sanskrit était la plus ancienne langue indo-européenne, ou en tout cas la langue la plus proche de l'idiome primitif, et on en concluait que seuls les Indiens avaient ainsi conservé le nom tribal ancien. Les Aryens ne sont en réalité qu'un rameau indo-européen, au même titre que les Celtes, les Germains, les Slaves, etc.

On s'interroge toujours sur le sens exact du mot *arya* (la forme indienne *ārya* est probablement secondaire). Il faut certainement renoncer au rapprochement séduisant avec l'ancien nom de l'Irlande (Ériu, Eire, Erin, etc.) ou avec d'autres noms celtes et germaniques, comme celui d'Ariviste.

On a essayé d'expliquer ce terme comme un dérivé du nom de l'« étranger », *ari-*, tantôt sous son aspect péjoratif, « ennemi », tantôt en bonne part, « hôte ». Rappelons que le grec ξένος a les deux sens, et qu'un autre mot indo-européen signifie à la fois « ennemi » (il donnera *hostis* en latin) et « hôte » (il donnera *Gast* en allemand). Par la suite, le dérivé *ārya-* (« hospitalier ») serait devenu un ethnonyme. Mais cette explication n'est guère satisfaisante sur le plan sémantique, et il est peu vraisemblable qu'un peuple se soit jamais ainsi désigné. Les Indo-Européens avaient bien des rites d'intégration des étrangers (ce qui explique le sens apparemment contradictoire « ennemi/hôte »), mais seulement en certaines circonstances bien particulières.

Une étymologie intéressante a été proposée il y a peu de temps. Elle explique *ari-* à partir de l'indo-européen **ari-*, dont *arya* est un dérivé, ce qui suppose la même racine que les mots bien attestés : grec ἄνθρωπος, sanskrit et avestique *nar-* (« homme ») et le nom de l'empereur Néron (*Nerō* « fortis ac strenuus », probablement d'origine sabine). Les Aryens se seraient donc appelés « les hommes », selon un usage abondamment attesté par l'ethnonymie mondiale (cf. *Deutsch*, *Bantu*, etc., et, *infra*, p. 137 et n. 1).

Faute de trouver une étymologie incontestable, on se contentera de remarquer que l'*Avesta* et les inscriptions achéménides concordent pour donner à ce mot un sens ethnique, en l'opposant aux noms désignant les populations étrangères que les envahisseurs aryens rencontrent lorsqu'ils font la conquête de leurs nouvelles terres.

Puisque Indiens et Iraniens ont en commun des éléments culturels qui ne peuvent s'expliquer que par l'héritage d'un lointain passé, on aurait donc tort de réduire le mot « aryen » à un simple concept lin-

guistique. Il est tout aussi bien possible de reconstituer une culture aryenne commune, comme on reconstitue une langue indo-iranienne commune.

Mais on ne saurait non plus négliger les divergences. À l'époque historique, dès l'apparition des premiers documents védiques, avestiques et achéménides, les Indiens de langue indo-européenne et les Iraniens ne forment plus une unité ethnique « aryenne » homogène, tant les développements divergents ont, au cours du temps, façonné de nouvelles entités originales.

De même, si les populations parlant des langues iraniennes conservent, jusqu'à aujourd'hui, une incontestable homogénéité culturelle et linguistique, il ne s'en est pas moins produit, dès les temps les plus anciens, une fragmentation qui a abouti à des entités culturelles et linguistiques différenciées. L'immensité du territoire occupé par les Iraniens a favorisé cette fragmentation. Dès nos plus anciens documents, apparaît une fracture culturelle et linguistique entre Iran oriental (en gros le territoire actuel de l'Afghanistan), représenté par le texte avestique, et Iran occidental, tel que nous le connaissons grâce aux inscriptions achéménides.

L'historien, comme le linguiste, se doit donc de distinguer à chaque instant ce qui est héritage commun aux Indiens et aux Iraniens, héritage commun aux seuls Iraniens, et ce qui constitue une innovation propre aux Iraniens, ou encore limitée à l'Iran occidental ou à l'Iran oriental. Cela est particulièrement important pour apprécier la religion des Achéménides et son indépendance à l'égard de l'*Avesta*.

On ne sait avec précision ni quand ni comment s'est faite l'invasion des Aryens dans leurs nouveaux territoires, ni non plus quel fut leur centre de dispersion. Il est probable que le processus de conquête s'est déroulé en plusieurs étapes, pendant plusieurs siècles, tantôt par infiltration de petits groupes isolés, tantôt par irruption brutale et massive de tribus confédérées.

Le problème du centre de dispersion des Aryens est forcément lié à celui du site primitif des Indo-Européens. Il n'est pas possible ici de rappeler toutes les hypothèses qui ont été faites à ce propos depuis plus d'un siècle et qui ont souvent donné lieu à d'âpres débats. Depuis quelques dizaines d'années, pourtant, l'unanimité semble se faire sur une région située au nord des rives de la mer Noire, occupée par la civilisation des kourganes¹, qui sont des tumuli funéraires.

1. Il est amusant de faire remarquer que ce mot est lui-même d'origine iranienne : le russe *kurgan* a été emprunté au persan *gūrkhāne* (« tombe »), par l'intermédiaire du turc.

C'est de là que seraient donc partis les ancêtres des Aryens, peut-être au début du II^e millénaire av. J.-C., mais les spécialistes ne sont pas d'accord sur l'itinéraire qu'ils auraient suivi pour arriver en Iran et en Inde. Deux hypothèses s'affrontent : ils seraient passés soit par le Caucase, soit par l'est de la Caspienne.

La première de ces hypothèses est la moins vraisemblable. Elle s'est notamment appuyée sur l'étude, fort contestable, de toponymes qui montreraient que les Aryens se seraient d'abord établis sur les rives nord de la mer Noire, avant de franchir le Caucase. Mais c'est surtout la mention des Perses dans les textes assyriens du IX^e siècle qui a accrédité cette hypothèse. À cette époque, les Perses occupaient une région située au sud du lac d'Urmiah. Or, on sait qu'à l'époque historique ils sont définitivement installés dans le Fārs (Pārsa), auquel ils donnent leur nom. Cela suggère donc un mouvement global des tribus iraniennes du nord vers le sud. On pense aussi, par analogie, aux invasions plus tardives des Cimmériens et des Scythes, qui ont envahi le nord de la Mésopotamie et de l'Iran en passant par le Caucase.

Mais cette hypothèse n'est nullement confirmée par l'archéologie, et l'argument de la présence perse près du lac d'Urmiah est particulièrement faible. L'invasion des Aryens n'a pas été forcément linéaire, elle s'est faite par avancées et retraits. Le nom tribal des Perses est d'ailleurs signalé par les auteurs grecs en différents points du plateau iranien.

L'autre hypothèse identifie un site très probable des Aryens dans ce que les archéologues appellent la culture d'Andronovo, établie sur une vaste région à l'est de la Caspienne, englobant les bassins de l'Ural et du Tobol, ainsi que le pourtour de la mer d'Aral. On y trouve en effet des éléments matériels typiques des Aryens : présence de grands troupeaux, élevage du cheval et son utilisation comme monture et comme animal de trait, véhicules à roues, tombes de type kourgane.

C'est donc à partir de cette région que les Aryens se seraient à nouveau mis en route, mais en se séparant cette fois en deux groupes : les futurs Iraniens vers le sud-ouest et les futurs Indiens vers le sud-est, à travers l'Hindou Kouch. Mais les choses ne sont pas si simples, et il faut tenir compte cette fois de l'existence de témoignages écrits.

Les plus anciennes attestations de la présence des Aryens ont été retrouvées au Proche-Orient, et elles datent du milieu du II^e millénaire.

Ainsi, un traité d'alliance entre le roi hittite Šuppiluliuma et le roi du Mitanni Kurtiwaza (plutôt que Mattiwaza), retrouvé dans la capi-

tale hittite (actuel Boghaz Köy), contient-il les noms de dieux dont le caractère aryen est incontestable : *Mitraš*, *Uruwanaš*, *Indara* et *Našattiya* (sanskrit : *Mitra*, *Varuṇa*, *Indra* et *Nāsatya*). Les Mitanniens étaient pourtant de langue et de religion hourrites, mais la classe dirigeante était de langue aryenne¹.

Un traité d'hippologie rédigé en hittite, au XIV^e siècle, par un certain Kikkuli, lui aussi originaire du Mitanni, contient des termes techniques et des nombres (un, trois, cinq, sept) également aryens : *aika*, *iēra*, *panza*, *šatta* (sanskrit *eka*, *tri*, *pāñca*, *saptā*).

D'autres textes retrouvés à Amarna (Égypte) révèlent la présence de roitelets aryens en Syrie-Palestine à la même époque : *Artatama*, *Artasumara*, etc., dont l'initiale rappelle celle des noms iraniens comme Artaxerxès, Artabaze, Artaphernès, etc.

En Mésopotamie, des textes kassites mentionnent un dieu du soleil *Šuryaš*, trahissant ainsi une présence aryenne (sanskrit *sūrya*).

D'autres documents encore confirment avec certitude une infiltration persistante d'éléments aryens qui s'emparent du pouvoir et règnent sur des populations allogènes. Mais rien ne permet d'affirmer qu'il y ait eu une invasion massive et peuplement intensif d'Aryens dans cette région.

Lors des premières découvertes, certains ont cru voir dans ces Aryens des Iraniens, c'est-à-dire des Aryens séparés depuis longtemps du noyau originel et dont la langue présente déjà des traits que nous qualifions d'« iraniens ». Mais il faut renoncer à cette identification.

La linguistique est formelle sur ce point : les mots comportant un *s* (= *š* dans les graphies akkadiennes) ne peuvent être de l'iranien, car, dans cette langue, l'articulation du *s* s'est affaiblie en *h*. Ainsi, *šatta*, « sept » (sanskrit *saptā*), apparaît sous la forme **hafta* en iranien ; de même *Nāsatya*, qui devrait être **Nābaθya*.

Les données religieuses vont dans le même sens : il n'y a jamais eu de dieu *Varuna* en Iran, ni de dieu *Sūrya*. *Mithra* y est bien attesté, mais *Indra* et **Nābaθya* (avestique *Nārahaθya*) sont devenus des démons.

D'autre part, ces Aryens ne sont pas non plus des éléments que l'on puisse identifier au peuple primitif d'avant la séparation entre Iraniens et Indiens. L'analyse linguistique montre que nous avons affaire à des Indiens, ou Indo-Aryens, tels que les définit la

linguistique, et même si ces Indo-Aryens n'ont jamais mis les pieds en Inde.

Toutes ces considérations troublent évidemment les idées que nous pourrions nous faire sur l'arrivée des Iraniens dans cette région. En bonne logique, et compte tenu de la répartition géographique des Iraniens et des Indiens à l'époque historique, on est en droit de penser que les Iraniens ont été les premiers à occuper le plateau iranien.

On ne peut ici entrer dans le détail des hypothèses concernant les invasions des Indo-Aryens, mais il semble probable que, malgré tout, quelques-unes de leurs tribus ont précédé les Iraniens sur le plateau iranien¹, et donc qu'ils ont été les premiers à quitter le berceau originel à l'est de la Caspienne. Les Iraniens auraient suivi et seraient arrivés plus tardivement en Iran, après le départ, ou l'assimilation, des Indo-Aryens, avec lesquels ils auraient eu des contacts brefs, mais non négligeables.

Leur expansion a dû se faire à partir des rives sud de la mer d'Aral, qu'ils n'ont toutefois pas cessé d'occuper. Ils ont alors progressé vers l'ouest, en peuplant systématiquement les régions qu'ils conquéraient, jusqu'à ce que les tribus les plus avancées viennent buter contre le Zagros, et, plus au nord, contre la puissance du royaume d'Urartu. C'est sans doute à ce moment que se produisit un bref reflux qui conduira les Perses dans le Fārs et qui stabilisera les Mèdes dans la région de Hamadān (Ecbatane).

Il est difficile de dater ces événements, mais on peut penser que l'avancée extrême de ces Iraniens occidentaux s'est faite à la fin du II^e millénaire.

1. Leur capitale *Waššukanni*, dont le site n'a pas encore été retrouvé, est un mot aryen. On le traduit parfois par « mine (*khanī* [sic]) de richesse (*vasu*) », et on justifie cette dénomination par la richesse des minerais qui aurait attiré les Aryens, grands amateurs d'armes en métal. C'est oublier que la racine indo-iranienne *khan/kan* est fréquemment utilisée pour désigner une « maison » (cf. persan *kade*, *xāne*) qui repose sur des fondations et, par extension de sens, « ville ». La capitale du Mitanni doit donc signifier « la maison » (ou « la ville ») « des richesses ».

1. Ces Indo-Aryens occidentaux ne devaient toutefois pas constituer la partie la plus importante des Indo-Aryens. Ceux-ci n'ont certainement jamais poussé aussi loin vers l'ouest, sinon ils auraient subi une influence culturelle et linguistique des civilisations de cette région. Rien de tel n'a pu être décelé dans la civilisation aryenne qui s'est développée en Inde.

III

Les langues de l'empire

L'immense empire achéménide était une mosaïque de peuples et de langues. Il eût été normal, a priori, que la langue des Perses s'imposât aux autres, soit par la volonté d'un pouvoir centralisé et autoritaire, soit par l'effet naturel de la suprématie de l'ethnie au pouvoir, soit encore par le prestige culturel ou social de celle-ci.

Pourtant, rien de tel ne s'est produit. L'approche linguistique de la Perse achéménide ne se limite pas au vieux perse. Bien que nous ne possédions aucun texte en langue mède, cette langue a joué un rôle non négligeable, que la science comparatiste permet de préciser. À côté de ces langues iraniennes, d'autres idiomes de l'empire ont occupé une position importante : l'élamite et deux langues sémitiques, le babylonien et l'araméen.

Le vieux perse est une langue iranienne. Cet apparent truisme exprime en fait une réalité scientifique bien précise. Dans le fouillis des langues indo-européennes, anciennes et modernes, qui sont parlées du Caucase jusqu'au Bengale, la linguistique dispose de critères précis pour distinguer ce qui est iranien et ce qui est indien (ou indo-aryen).

Comme nous l'avons vu, les anciens Aryens, avant leur séparation, parlaient une langue qui n'est pas connue par des textes, mais que l'on peut reconstituer par la comparaison des langues attestées. Par commodité, on peut appeler leur langue l'*indo-iranien*.

Lorsque se produit la « partition » de ce peuple, l'indo-iranien se différencie en deux rameaux : *iranien* et *indien* (ou : irano-aryen et indo-aryen, ou encore : iranien commun et indien commun). Ces deux langues ne nous sont pas connues non plus par des documents écrits.

Quand ceux-ci apparaissent, le processus de dialectalisation a encore progressé. Il existe cette fois un grand nombre de langues iraniennes, dont le *vieux perse* et l'*avestique* nous sont seuls connus par des textes, le *mède* et le *scythe* seulement d'une manière indirecte.

Nous n'avons aucun témoignage, à l'époque ancienne, des autres langues qui sont actuellement parlées en Iran, mais il est probable qu'elles étaient déjà en voie de formation : le *kurde*, le *zaza* (est de la Turquie), le groupe *āzari-tāleši* (parlé dans l'Azerbaïdjan iranien), le *gilaki* et le *māzanderāni* (rives sud de la mer Caspienne), le groupe *kermanien* (entre Kāšān, Ispahan et Kermān), le *gōrāni* (est du Kurdistan iranien), le *balōči* (cf. pp. 150-153).

La même fragmentation linguistique se produit du côté indien, où le *sanskrit*, avec la langue archaïsante du *Rig Veda*, est la seule langue ancienne connue.

Il n'est pas inutile de rappeler ici quelques principes qui président à l'évolution des langues. Nous verrons que la linguistique historique et comparative est le seul moyen dont nous disposons pour « ressusciter » la langue mède, alors que nous ne possédons aucun texte rédigé dans cette langue.

Toutes les langues se transforment inexorablement au fil du temps, alors qu'elles se transmettent de génération en génération. Chaque nouvelle génération de locuteurs reçoit une langue comme un héritage, mais elle ne la reproduit jamais sans altérations. Celles-ci affectent la phonétique, la morphologie, la syntaxe et le vocabulaire. Au début, ces modifications sont imperceptibles et elles ne gênent pas l'intercompréhension entre les générations successives. Mais, à mesure que le temps passe, des langues nouvelles apparaissent.

Ainsi, en l'espace de deux mille ans, le latin s'est-il transformé au point d'être méconnaissable sous ses formes modernes que sont le français, l'italien, l'espagnol, etc. On remarquera aussi qu'il a évolué d'une manière différente en France, en Italie, en Espagne, etc. C'est ce qu'on appelle un processus de dialectalisation.

Tout cela est bien connu de tous, mais ce que l'on sait moins, c'est que les transformations qui affectent les langues au cours de leur histoire ne se font pas n'importe comment. Dans le domaine de la phonétique, le seul qui nous retiendra ici, les sons du langage se transforment d'une manière si régulière que l'on a pu parler de « lois phonétiques », et les exceptions, même si elles sont parfois nombreuses, trouvent le plus souvent une explication.

Par exemple, le *c* initial des mots latins s'est transformé, dans certaines conditions, en français *ch* — *canis*, *castellus*, *caballus*, etc., sont devenus *chien*, *château*, *cheval*, etc. —, alors que, en italien ou en espagnol, la même consonne ne s'est pas modifiée. On formule cette règle ainsi : latin *c* -> français *ch*-; et toute exception doit être justifiée —

ainsi, le mot *cavalier*, qui semble contredire la règle générale, est en réalité un mot d'origine italienne, *cavaliere*, qui a été emprunté et francisé au XV^e siècle.

On peut tout aussi bien faire la démarche inverse et, par la comparaison des langues attestées, « reconstruire » un état de langue plus ancien. Si l'on ne connaissait pas le latin, il serait aisé de postuler un *c* à l'initiale des mots latins que nous avons cités, grâce au témoignage de l'italien, de l'espagnol, etc. C'est cette méthode qui nous permet de restituer l'indo-européen et les états de langue successifs dont nous avons parlé — aryen (ou indo-iranien), iranien et indien (ou indo-aryen) —, puis de classer ou de grouper les langues attestées selon les convergences et les divergences évolutives qu'elles présentent.

L'indo-iranien

La langue des anciens Aryens, l'indo-iranien, ou aryen, est donc une forme particulière prise par l'indo-européen. Par exemple, toutes les voyelles *e* et *o* (brèves et longues) sont devenues *a* dans toutes les langues iraniennes et indiennes, alors qu'elles subsistaient, notamment, en latin :

latin (français)	vieux perse	avestique	persan	sanskrit
<i>est</i> (« il est »)	<i>astiy</i>	<i>asti</i>	<i>ast</i>	<i>asti</i>
<i>equus</i> (« cheval »)	<i>asa</i>	<i>aspa</i>	<i>asb</i>	<i>aśva</i>
<i>dō-</i> (« don, donner »)	<i>dā-</i>	<i>dā-</i>	<i>dā-</i>	<i>dā-</i>
<i>octo</i> (« huit »)	<i>*ašta¹</i>	<i>ašta</i>	<i>hašt</i>	<i>aṣṭa</i>

Une autre caractéristique de l'indo-iranien est le traitement d'une voyelle indo-européenne dont la prononciation ne peut être déterminée mais que l'on représente par *a*. Toutes les autres langues attestées ont modifié cette voyelle en *a*, mais l'iranien et l'indien ont *i*.

L'indo-européen **pater* (« père ») a ainsi donné le latin *pater*, l'allemand *Vater*, l'anglais *father*, l'irlandais *athir*, mais le vieux persé, l'avestique et le sanskrit *pitar* (persan *pedar*).

1. On utilise l'astérisque devant les mots qui ne sont pas attestés dans les textes, mais qui ont certainement existé.

L'iranien

À son tour, l'iranien va se différencier de sa langue sœur l'indien (ou indo-aryen) par des traits bien spécifiques. L'un des plus importants est l'affaiblissement de l'articulation du *s* indo-européen en *h*, alors qu'il se maintient en sanskrit.

Ainsi, le nombre « sept » se dit *septem* en latin, *sapta* en sanskrit, mais **hafta* en vieux perse, *hapta* en avestique et *haft* en persan.

Cette règle phonétique bien établie pour l'iranien permet d'expliquer l'origine du nom de l'Inde dans les langues européennes, un nom qui a eu une longue histoire.

Les Aryens avaient un mot, *sindhu*, qui désignait une frontière naturelle, le plus souvent un fleuve. Les Aryens de l'Inde l'ont donc utilisé pour le grand fleuve qui traverse l'actuel Pakistan du nord au sud et qui marquait probablement la frontière séparant les Indiens et les Iraniens, ou peut-être aussi d'autres peuples autochtones. Ce nom subsiste encore aujourd'hui sous la forme *Sindh*, et c'est aussi le nom de la province dont la langue, indienne, est le *sindhī*.

Lorsque les Iraniens entrent en contact avec les Indiens à l'époque achéménide, le sens de ce mot ne leur échappe pas, mais ils emploient la forme iranienne *Hindu* pour désigner le pays de leurs voisins qu'ils viennent de conquérir et qui forme ainsi une province située à l'extrême sud-est de l'empire (cf. DH § 2). Ce n'est donc pas l'Inde tout entière qui est ainsi appelée, mais un pays qui est l'équivalent approximatif du Sindh actuel. Le mot *Hindu* apparaît dans les inscriptions achéménides, souvent avant ou après le Gandhara, qui est également une province conquise par les Perses et qui est située au nord du Hindu (DNa § 3, DPe § 2, DSe § 3, XPh § 3, etc.).

C'est par l'intermédiaire des Iraniens que le mot s'est transmis aux Grecs (Ἰνδία), puis au latin et aux autres langues européennes, mais il faut expliquer pourquoi il a perdu son *h* initial. Nous savons, par d'autres exemples dont nous reparlerons, que, aux époques les plus anciennes, des mots iraniens ont été empruntés par ceux des Grecs qui étaient leurs voisins les plus proches : les Ioniens d'Asie. Or, leur dialecte se distinguait des autres dialectes grecs par l'absence de *h*. Tout mot étranger comportant ce son était forcément prononcé sans

b, comme cela se passe aussi en français parlé pour les mots d'origine étrangère¹.

L'histoire de ce mot n'est pourtant pas finie. À l'époque moghole, en Inde, alors que le persan était la langue culturelle et administrative la plus importante aux yeux du pouvoir, le mot iranien *hindu* désignait les sujets non musulmans de l'empereur, et le nom du pays tout entier était *Hindustān* (avec le suffixe iranien *-stān* des noms de pays). Le français *hindou*, qui ne devrait s'employer que pour désigner les adeptes de la religion indienne traditionnelle, est donc lui-même d'origine iranienne. Et il en va de même pour le nom du *hindī*, la langue nationale de l'Inde².

La consonne *s* n'est pas la seule dont l'articulation se soit affaiblie en iranien. Toutes les consonnes dites occlusives sourdes placées devant une autre consonne se sont également affaiblies en spirantes (consonnes articulées en laissant passer l'air) : *p > f*, *t > θ* (= *th* de l'anglais *thin*) et *k > x* (= *ch* de l'allemand *ach*).

Ainsi, le vieux perse et l'aveistique *fra* (« devant ») correspondent au latin *pro* et au sanskrit *pra* ; l'aveistique *puθra* (« fils »), au sanskrit *putra* ; et l'aveistique *xšaθra* (« pouvoir politique »), au sanskrit *ṣaṣṭra* (« pouvoir militaire »).

Le vieux perse

À son tour, le vieux perse va se « dialectaliser » et se distinguer des autres langues iraniennes. Les modifications qu'il va subir sont très importantes, non seulement pour le linguiste, mais aussi pour l'historien, car, parmi les langues iraniennes, et autant que nous puissions en juger, il est le seul à présenter ces altérations.

On trouvera ainsi le vieux perse et le persan *dān-* (« savoir ») pour l'iranien *zān-* ; le vieux perse *puça*³ et le persan *pus* (« fils ») pour l'ira-

1. On écrit parfois que le nom de l'Inde a été emprunté par les Grecs directement aux Indiens, mais cela est impossible. Il est fort peu probable que les Grecs aient eu des contacts avec les Indiens à l'époque mède et aux débuts de l'époque achéménide. Même si cela avait été le cas, le nom de l'Inde aurait gardé son *s* initial. Il est vrai que, par un hasard fréquent dans l'histoire des langues, le grec, comme l'iranien, a altéré le *s* initial en *h* (cf. *hepta*, « sept »), mais, comme ce phénomène s'est produit à une époque très ancienne, il faudrait supposer que les contacts se seraient établis bien avant l'arrivée des Ioniens en Asie ou même l'établissement des Aryens dans le Sindh.

2. Les tribulations de ce mot ne s'arrêtent pas là. Lorsque Christophe Colomb découvre le Nouveau Monde, il désigne les indigènes par un mot dont il est bien loin de soupçonner l'origine iranienne !

3. L'articulation du signe cunéiforme transcrit *f* n'est pas bien établie, mais il s'agit sans doute d'une affriquée [*tʃ*] qui devient *s* en persan ; la forme *pus* appartient au persan achémique, la forme moderne est *pesar* (avec *-ar*, selon l'analogie de *pedar*, « père », *mādar*, « mère », etc.).

nien *puθra* ; le vieux perse **daθa* et le persan *dab* (« dix ») pour l'iranien *dasa*.

Pourquoi le vieux perse prend-il, du moins en phonétique, un aspect si particulier, et cela dès nos documents les plus anciens ? Il est difficile de répondre à cette question. Il s'agit peut-être d'un phénomène fortuit. Mais on peut aussi soupçonner l'action d'un substrat. De même que le français a une phonétique fort différente des autres langues romanes parce qu'il a subi l'influence du gaulois, de même le vieux perse a-t-il pu subir l'influence d'une langue parlée dans le Fārs avant l'arrivée des tribus perses. Ce substrat devrait être l'élamite, mais, en raison des difficultés à restituer la prononciation de cette langue transmise dans une écriture d'une grande ambiguïté, on ne peut rien affirmer.

On peut en tout cas supposer que les Perses, contrairement aux autres Iraniens, se sont intimement mêlés à la population élamite locale, et on a souvent suspecté dans cette région une situation de bilinguisme intense, qu'auraient connue les rois perses eux-mêmes, du moins au début de l'époque achéménide. Cette hypothèse peut être renforcée par l'examen de la morphologie du vieux perse.

Toutes les langues indo-européennes anciennes que nous connaissons présentent une structure qui est encore relativement proche de la langue mère dont elles sont issues.

Les substantifs et des adjectifs ont une flexion riche, en fonction de leur répartition en plusieurs déclinaisons, selon la forme de leur thème. Ils distinguent trois genres (masculin, féminin et neutre), trois nombres (singulier, duel et pluriel) et de cinq à sept cas.

La richesse des formes verbales n'a rien à envier à celle des noms. Les formes se répartissent en plusieurs modes (indicatif, subjonctif, optatif, impératif) et en plusieurs temps (présent, imparfait, aoriste, parfait, etc.), sans compter les formes nominales (participes, infinitifs, etc.) et les conjugaisons dérivées (passif, causatif, désidératif). À l'intérieur de toutes ces catégories, existent différents types de formations (une dizaine pour le présent, presque autant pour l'aoriste).

Toute la flexion des substantifs et des verbes est dominée par une répartition entre types « thématiques », à la flexion assez régulière, et types « athématiques », d'une extrême irrégularité. L'accent jouait un rôle important, puisque sa mobilité provoquait des altérations parfois importantes dans la forme d'un thème, à l'intérieur d'un même paradigme. On aura un aperçu de cette complexité en songeant à l'irrégularité du verbe *être* en français et en anglais, qui prolonge, dans une certaine mesure, l'irrégularité des formes anciennes.

Partout sur le domaine indo-européen, ce système morphologique complexe va se simplifier au profit de structures « analytiques » (comme les temps composés du français), provoquant souvent l'apparition d'une syntaxe plus nuancée et le recours à de nombreux idiomatismes. L'anglais est l'exemple même de ce genre de langues modernes, à morphologie simple, mais à la phraséologie subtile et aux idiomatismes abondants.

Toutefois, les langues indo-européennes, dispersées sur un immense territoire, n'ont pas évolué de la même manière ni à la même vitesse. Comparé aux autres langues de même époque, comme l'avestique, le sanskrit ou le grec, le vieux perse présente des altérations tellement profondes qu'il a presque atteint un stade que les linguistes qualifient de « moyen iranien », intermédiaire entre les langues anciennes et les langues modernes.

Les déclinaisons se simplifient, les formes se confondent, non seulement à l'intérieur d'un même paradigme, mais aussi d'une déclinaison à l'autre. On pourra en juger par l'exemple des désinences de la déclinaison la plus répandue, celle des substantifs thématiques. Le sanskrit y est le plus conservateur, puis vient l'avestique, enfin le vieux perse :

	indo-européen	sanskrit	avestique	vieux perse
sg. nominatif	-os	-as (-a.ḥ) ¹	-ō (-as)	-a
accusatif	-om	-am	-əm	-am
génitif	-osyo	-asyā	-ahyā/-ahe	-ahyā
datif	-ōy	-āy(a)	-āyā/-āi	disparu
ablatif	-ōd/-ēd	-āt	-āç	-ā
instrumental	-ō/-ē	-ā	-ā/-a	-ā
locatif	-oi/-ei	-e	-ōi/-e/-aya	-aiy/-aya
vocatif	-e	-a	-ā/-a	-ā
pl. nominatif	-ōs	-ās (-āḥ)	-ā/-ā	-ā
accusatif	-ons	-ān	-əng/-as	-ā
génitif	-ōm	-ānām	-anām	-ānām
datif-ablatif	-o(i)bhyos	-ebhyas	-aēibyō	disparu
instrumental	-oibhis	-ebhis	-aēibiš	-aibiš
locatif	-oisu	-eṣu	-aēšu	-aišuvā

1. Les formes entre parenthèses apparaissent dans un environnement phonétique particulier; les formes séparées par une barre de fraction (/) sont des variantes ou des développements secondaires; pour le sanskrit, les formes védiques ont seules été citées lorsqu'elles sont plus archaïques.

Sur un total de 14 désinences en indo-européen, le sanskrit en a conservé le même nombre, l'avestique en distingue encore 12, mais le vieux perse en a perdu 2 et n'en distingue plus que 8. Dans la déclinaison des thèmes féminins en *-ā*, le processus de simplification est encore poussé plus loin, puisque le vieux perse ne distingue plus que 3 formes au singulier : *-ā* au nominatif, *-ām* à l'accusatif et *-āyā* aux autres cas.

Le système verbal est encore plus atteint. Par exemple, aux temps du passé, seul l'imparfait est encore bien attesté, mais il est employé aussi bien avec le sens de l'imparfait que de l'aoriste, dont il ne subsiste que quelques formes, du parfait ou du plus-que-parfait. Il est altéré au point de ne plus distinguer le singulier du pluriel à la 3^e personne. On aura ainsi, pour le verbe « porter » à l'imparfait :

	sanskrit	avestique	vieux perse
sg. 1	<i>abharām</i>	<i>abarām</i>	<i>abaram</i>
3	<i>abharat</i>	<i>abaraç</i>	<i>abara</i>
pl. 3	<i>abharan</i>	<i>(a)barām</i>	<i>abara</i>

Enfin, à côté de formes anciennes comme *akunavam* (« je faisais, je fis »), apparaissent des tournures analytiques comme *manā krtam* (« par moi (a été) fait ») qui annonce déjà le persan *man kardam*.

Ce processus réducteur de la morphologie ne s'arrêtera pas au vieux perse. Sous sa forme plus récente, le moyen perse, tel qu'il se présente à nous dans les inscriptions sassanides du III^e siècle, tellement proche déjà, dans sa structure, du persan moderne, les déclinaisons ont complètement disparu, la distinction de genre s'est effacée, la conjugaison est réduite à deux thèmes, sur lesquels se forment tous les temps.

La cause de ce phénomène, qui a commencé en vieux perse, est la fixation d'un accent d'intensité sur une syllabe précédant la finale. L'articulation de cette dernière s'est donc affaiblie, au point de s'amuir, puis de disparaître. Le même phénomène a eu les mêmes effets sur l'évolution des langues romanes et des langues germaniques.

La langue perse contraste ainsi dans son évolution avec la plupart des langues iraniennes voisines, qui conservent, encore de nos jours, une morphologie plus archaïque. Ce genre de déséquilibre dans le processus évolutif au sein d'un même groupe linguistique n'est pas rare. Que l'on songe aux langues germaniques où l'anglais oppose la simplicité de sa morphologie à celle plus conservatrice de l'allemand, qui a gardé un système de déclinaison à quatre cas et trois genres, des désinences verbales plus variées, etc., ou encore le français en face des

modestes patois, avec leur phonétique archaïque, leur conjugaison qui a encore l'usage vivant du subjonctif imparfait, etc.

On pourrait penser que les grandes langues de civilisation subissent des pressions plus fortes que celles qui se trouvent en dehors des grands mouvements culturels. Mais on ne voit pas pourquoi une activité culturelle intense aurait un effet réducteur sur leur morphologie. En outre, ce genre d'explication pourrait à la rigueur convenir pour expliquer le contraste entre le français et les autres dialectes d'oïl, mais certainement pas pour celui qui oppose l'anglais et l'allemand, deux langues qui, depuis de nombreux siècles, ont participé aux grands courants culturels d'Europe.

La solution doit être ailleurs. Nous avons déjà fait allusion, en exposant l'évolution de la phonétique du vieux perse, à l'action du substrat. Dans ce genre de situation, le vieux perse a été utilisé non seulement par ses locuteurs naturels, mais aussi par une forte proportion d'individus que l'on peut qualifier d'« hétéroglottes ». C'est cette situation de bilinguisme intensif qui doit, à chaque renouvellement des générations, favoriser les processus de simplification morphologique, par élimination des paradigmes trop compliqués, comme en français, où le passé simple et le subjonctif imparfait ont disparu de la langue parlée.

Cette situation de bilinguisme ne se produit pas seulement par l'action des substrats, ou des superstrats, qui finissent d'ailleurs par disparaître, mais aussi chaque fois que l'on constate un afflux incessant de populations allogènes, comme c'est le cas dans les grandes villes, ou encore lorsque, pour des raisons politiques, culturelles ou économiques, une langue se propage sur un vaste territoire.

À l'inverse, plus une population est stable et peu soumise à l'afflux de populations hétéroglottes, plus il y a de chance que sa langue conserve des archaïsmes. C'est le cas, notamment, de toutes les populations isolées par leur situation géographique.

Les données de la linguistique montrent bien que, dès avant nos premiers documents du VI^e siècle, le vieux perse — et après lui le moyen perse et le persan — a été constamment parlé par des populations d'origines différentes.

Le mède

On ne peut rien dire, en revanche, à propos du mède, la langue des premiers Iraniens à avoir constitué, du moins en Iran occidental, un État organisé dont les Perses seront les héritiers. Nous ne possédons

aucun document de cette langue, et pourtant nous pouvons reconstituer une partie de son vocabulaire, grâce à la méthode comparative que nous avons brièvement esquissée.

On s'est en effet bien vite rendu compte qu'une partie importante du vocabulaire politique, peut-être aussi religieux et poétique, des inscriptions achéménides n'était pas du vieux perse. Nous n'avons aucun moyen direct pour identifier l'origine de ce vocabulaire, mais nous savons qu'il appartient à une autre langue iranienne. On peut légitimement supposer que cette langue iranienne devait avoir un prestige suffisant pour amener les Perses à lui faire des emprunts. La langue mède est la seule, dans cette région, qui ait pu exercer un tel ascendant.

Le mot le plus important du vocabulaire politique est assurément celui qui désigne le roi : *xšāyaθiya*, qui est à l'origine du persan *šāh*. Ce ne peut être du vieux perse. Sa forme ancienne a dû être **xšāy-tya-*, à partir d'une racine qui a également fourni *xšaθra*, « le pouvoir politique, le royaume » (cf. sanskrit *ṛsatra*, « le pouvoir militaire »).

Or, si l'on compare l'évolution du groupe *ty* en sanskrit et en iranien, dans le mot qui signifie « vrai » (sanskrit *satya*, avestique *haθya*, vieux perse *hašiya*) on doit admettre que *xšāyaθiya* ne peut être du vieux perse (on devrait avoir **xšāyašiya*). Ce ne peut être un emprunt à l'avestique, parlé trop loin dans l'est iranien. Il s'agit donc d'un mot mède, qui, dans ce cas-ci, présente le même traitement que l'avestique.

Le mot « roi » est souvent accompagné de l'adjectif *vazrka*, « grand » (persan *bozorg*), avec lequel il constitue la formule « grand roi » que connaissaient déjà les Grecs. Dans ce cas aussi, la linguistique historique montre qu'il s'agit d'un mot non perse. On peut s'étonner qu'un adjectif aussi banal ait pu être emprunté, alors qu'il devait avoir un équivalent en vieux perse, mais, en réalité, c'est la formule tout entière qui a été empruntée au mède, ce qui nous permet ainsi de conclure que certains éléments de la titulature achéménide continuent les usages mèdes, ce que confirment par ailleurs les données de l'histoire.

D'autres mots mèdes encore apparaissent dans la phraséologie politique : *višpazana*, « (peuples) de toutes origines » (DNa § 2, DSe § 2, DZc § 2), *paruvzana*, « (peuples) aux nombreuses origines » (XPb § 2, XPd § 2, D²Ha § 2), etc.

Certains de ces mots mèdes appartiennent au vocabulaire religieux ou éthique : *zūra*, « la violence, le mal » (DB § 63), et *zūrakara*, « violent, mauvais » (DB §§ 63-64); *patizbay-*, « interdire par une proclamation » (XPh § 5); mais surtout le nom du dieu *Miθra* (par-

fois orthographié *Mitra*, selon l'usage araméen), alors que le nom perse est **Miça*, attesté dans les textes élamites. Il est possible aussi que la formule traduite ici par « au moment prescrit et selon le rite » (XPh §§ 5, 7) soit également empruntée au vocabulaire liturgique du mède.

D'autres termes appartiennent à un vocabulaire plus courant : *aspa*, « cheval », et l'adjectif *uvaspa*, « aux bons chevaux » ; *asan*, « pierre » ; et quelques autres, moins sûrs. À cela, on ajoutera quelques formes pronominales.

Parmi les noms de peuples¹ qui figurent dans les listes que nous offrent les inscriptions, on en trouve quelques-uns d'origine mède. C'est le cas de *Zranka*, qui désigne une population établie dans une région de l'est iranien, qui s'appellera plus tard le Sistān. On est assuré que ce mot est bien mède et que l'équivalent perse **Dranka* existait, puisque les Grecs l'ont adopté sous la forme « Drangiane ». Cet exemple, et quelques autres, prouverait que l'usage d'établir des listes de peuples soumis existait déjà à l'époque des Mèdes, dont on sait qu'ils ont fait des conquêtes dans l'Est iranien. Les Perses ont pu reprendre ces listes en conservant la forme de certains noms.

Mais le plus surprenant est le nom même des Perses, *Pārsa*, qui doit être lui-même d'origine mède, si l'étymologie qu'on en propose est bien correcte (cf. pp. 145-146). Il n'y aurait rien de surprenant à ce type d'emprunt, qui s'explique par le conservatisme dialectal des scribes perses, successeurs de leurs collègues mèdes. Nous trouverons bientôt d'autres exemples de ce conservatisme chez les scribes babyloniens.

Enfin, les noms propres de personnes présentent également des traits dialectaux qu'il n'est pas toujours possible d'identifier, si ce n'est que, toujours pour les mêmes raisons linguistiques, ils ne peuvent être perses. On admettra que les noms de Mèdes comme *Xšaθrita*, *Uvaxšira* (« Cyaxare »), *Taxmaspāda*, etc., soient des mots mèdes. Mais, pour les autres noms, on ne peut rien affirmer, faute de connaître les autres langues iraniennes de l'époque.

L'onomastique perse elle-même réserve des surprises. *Vištāspa*, le père de Darius, un Perse donc, porte un nom qui n'est pas perse. Ce nom signifie « dont les chevaux sont dételés² », et il contient un élément, *aspa* (« cheval »), qui n'est certainement pas perse, comme nous l'avons vu. Ce genre de nom hybride n'est pas un cas isolé.

1. On trouvera une analyse plus détaillée des noms de peuples, pp. 138-149.

2. Ce nom au sens apparemment bizarre désigne un personnage qui, au combat, s'illustre en utilisant le cheval comme monture et non pas attelé au char. Le nom *Hitāspa*, qui signifie « dont les chevaux sont attelés (au char) », est lui aussi bien attesté.

Farnab, un mot probablement d'origine scythe, se retrouve dans des noms de Perses, avec un premier élément perse : **Čiça-farnab* (« Tis-sapherne »), attesté chez Xénophon, ou *Vindafarnab*, que l'on trouve dans les inscriptions.

On entrevoit ici un aspect du comportement linguistique des anciens Perses : l'acceptation des variantes dialectales dans les noms propres.

Mais cela ne se limite pas à l'onomastique. Pour revenir à la langue des inscriptions, on y relève la présence de doublets. Pour « cheval », on trouve non seulement le mot mède *aspa*, que nous avons déjà cité, mais aussi le vrai mot perse *asa*. Il en est de même pour *fratarā* et *frabarā* (« excellent »), *xratu* et *xraθu* (« intelligence »), *spāda* et *spāθa* (« armée »), *ufrasta* et *ufrāsta* (« bien puni »), et quelques autres. Il n'est pas toujours possible de déterminer ce qui est perse et ce qui est mède, mais les différentes formes qui ont été citées ne peuvent s'expliquer que par une origine dialectale différente.

Cette bigarure dialectale serait encore plus évidente si l'on était sûr de déceler, dans la langue des inscriptions, des éléments de la morphologie qui soient clairement reconnus comme des médismes. Malheureusement, nous ne disposons à cet égard d'aucun critère, contrairement à ce qui se passe pour la phonétique et le vocabulaire. Le témoignage du moyen perse, et a fortiori celui du persan, ne nous est d'aucun secours, puisque l'ancienne morphologie y a été presque complètement détruite.

Il est possible toutefois que les démonstratifs attestés dans les inscriptions soient d'origine mède, car ils ne correspondent pas à ceux que l'on trouve en moyen perse¹, de même que certaines prépositions. On trouve aussi une expression, « et les autres dieux qui existent » (DB §§ 62-63), avec une désinence de nominatif pluriel *-āba* qui n'apparaît pas ailleurs dans les inscriptions, mais qui est bien attestée en avestique et en védique. On ne peut déterminer avec certitude s'il s'agit de mède ou d'une désinence archaïque du vieux perse. Certaines désinences verbales sont peut-être mèdes, pour autant qu'il ne s'agisse pas de fautes de scribes.

Quoi qu'il en soit, nous avons relevé assez de faits incontestables pour porter un autre regard sur la langue des inscriptions achéménides et sur les conceptions linguistiques des Achéménides. Cette langue n'est pas simplement du vieux perse, c'est une langue mixte,

1. Cela a été contesté, mais sans emporter l'adhésion de tous les linguistes.

un mélange volontaire de vieux perse, de mède et peut-être aussi d'autres langues iraniennes que nous ne pouvons déterminer. C'est donc une langue artificielle qui n'a jamais eu d'usage parlé.

Les raisons qui ont poussé les Achéménides à élaborer une langue de ce genre ne sont pas seulement d'ordre pratique, pour permettre l'intercompréhension au sein des populations iraniennes. Les raisons essentielles sont d'ordre politique : les Achéménides se veulent les successeurs, les continuateurs des Mèdes, comme en témoignent les reliefs de Persépolis qui mêlent Perses et Mèdes comme pour en faire un seul peuple. C'est la volonté d'universalisme de l'empire qui est exprimée ici par des moyens linguistiques, de même qu'elle s'exprime dans la bigarure dialectale de l'onomastique.

Rappelons que ce genre de langue mixte n'est pas un cas unique. L'avestique très certainement, la langue des poèmes homériques et même, plus près de nous, l'ancien provençal sont des idiomes artificiels, formés de l'apport de plusieurs dialectes. Là, les intentions sont littéraires, mais il n'est pas exclu que la langue des inscriptions achéménides aussi ait servi de *koinè* aux Iraniens occidentaux, comme moyen d'expression d'une activité littéraire, poétique et religieuse.

Il reste à se demander comment les langues perse et mède étaient désignées. Certainement pas par les mots *Pārsa* et *Māda*, qui étaient avant tout des ethnonymes, puis des noms de pays. Malgré les différences dialectales des anciennes langues iraniennes, l'intercompréhension entre les Iraniens devait être aisée. Elle est encore signalée par Strabon (15, 2, 8) cinq siècles après Darius.

Pour l'historien grec, l'immense pays occupé par les Iraniens s'appelle « Arianè » (Ἀριανή), car ces peuples, depuis les Perses et les Mèdes, jusqu'aux Bactriens et aux Sogdiens, parlent à peu près la même langue (« εἰσὶ γὰρ πῶς καὶ ὁμόγλωττοι παρὰ μικρόν¹ »). Le nom de cette langue devait donc coïncider avec l'ethnonyme commun *arya*, comme en témoigne un passage de l'inscription de Bisotun (DB § 70), dont nous aurons à reparler. La langue mixte des inscriptions, *koinè* littéraire des Iraniens occidentaux, portait évidemment le même nom.

1. Il faut toutefois nuancer l'usage que Strabon fait du mot « Arianè » (15, 2, 1), qui, pour lui, exclut la Médie et la Perside à l'ouest, l'Hyrcanie, la Margiane, la Bactriane et la Sogdiane au nord-est. Mais il s'agit d'une terminologie politico-administrative d'époque parthe. Cela n'infirme nullement le principe de l'homogénéité linguistique des populations iraniennes.

L'élamite

Avec l'élamite, on passe à un univers linguistique tout différent. Cette langue n'est ni indo-européenne ni sémitique. Elle ne présente aucune affinité avec les autres langues anciennes de la région, elles aussi isolées, comme le sumérien ou le hurrite-urartéen¹.

Les Élamites semblent établis depuis toujours dans le Fārs. À l'époque pré-achéménide, ce pays porte le nom d'Élam, et la capitale en est Anšan, l'actuel site de Tall-e Malyān. Leur territoire ne se limite pas cependant à cette région. À l'ouest, ils occupent la Susiane, un pays très tôt soumis à l'influence culturelle mésopotamienne, et, plus au nord, le pays d'Awān, dans le Luristan et le Kurdistan iraniens actuels, jusqu'à Hamadān. À l'est, ils sont établis dans le Šīmaški, la région de l'actuel Kermān.

L'expansion élamite allait peut-être encore plus loin, mais il n'est pas sûr que les autres pays mentionnés dans les textes cunéiformes comme des dépendances élamites, du moins à certaines époques, aient été réellement peuplés d'Élamites : Marhaši, dans le Baluchistan iranien, Zabšali, entre Ispahan et la mer Caspienne, etc. Une partie du plateau iranien devait donc être occupée par des populations parlant des langues qui nous sont totalement inconnues.

À l'époque achéménide, le Fārs est aryanisé, persianisé, mais l'élamite y est certainement encore bien vivant. Le pays élamite par excellence est alors la Susiane, qui prend le nom d'Élam, avec sa capitale Suse.

La langue élamite continue pourtant d'occuper une place d'honneur. Presque toutes les inscriptions royales achéménides comportent une version dans cette langue. L'une des quatre importantes inscriptions gravées sur le mur sud de Persépolis est rédigée en élamite, sans version vieux-perse (DPF) : elle décrit brièvement la construction de la terrasse et du palais.

En outre, les fouilles de Persépolis, exécutées en 1933-1934 par l'Oriental Institute de Chicago, ont mis au jour des milliers de tablettes administratives élamites, qui montrent le rôle primordial des Élamites dans la gestion de l'économie achéménide. Ces tablettes, qui s'échelonnent sur les années 509 à 458 av. J.-C., font le

1. Le hurrite, parlé dans les montagnes d'Arménie au II^e millénaire, et l'urartéen, qui lui est apparenté, ont toutefois été rapprochés des langues caucasiennes du Nord-Est. Le royaume d'Urartu, établi aux environs du lac Van et prospère dès le IX^e siècle, a certainement joué un rôle important dans la formation politique et culturelle des Mèdes.

compte minutieux des denrées alimentaires, végétales et animales, consommées dans la région, avec indication de leur provenance et de leurs destinataires.

Cela illustre bien la politique linguistique des Achéménides, comme nous aurons encore l'occasion de le voir. Malgré la position prépondérante du vieux perse, les nouveaux souverains conservent les langues et les usages administratifs des populations conquises.

La langue élamite est souvent définie comme une langue agglutinante, ce qui est peut-être excessif, car on n'y trouve pas des accumulations de suffixes comme en turc ou en hongrois. La morphologie est relativement simple et présente des traits originaux qui ne se retrouvent pas dans les langues de la région.

Cette langue, le plus ancien vernaculaire du Plateau iranien, a eu une très longue histoire de près de trente siècles. Elle se dissimule probablement sous les signes « proto-élamites » (vers 3200-2700) de documents qui ont résisté jusqu'à présent à toute tentative de déchiffrement. Ces signes sont, en tout cas, à l'origine de l'écriture élamite « linéaire » utilisée par le roi anwanite Puzur-Inšušinak (fin du III^e millénaire). Avec l'adoption du syllabaire akkadien, la langue élamite du III^e millénaire nous est enfin accessible. De cette période « paléo-élamite » (2400-1500), un trop petit nombre de textes ont été découverts. Il faut attendre la deuxième moitié du II^e millénaire pour que les documents deviennent plus abondants. Ensuite, le néo-élamite des documents du I^{er} millénaire, puis ceux de l'époque achéménide, représentent l'étape ultime de cette langue.

L'élamite a continué d'être parlé après la chute de l'empire, mais on ne saurait dire quand il a disparu. Selon le géographe arabe Istakhri, les habitants du Khuzestan (Xuzestān), l'antique Susiane, parlaient au X^e siècle une langue, le *xuzi*, qui ne ressemblait ni aux langues iraniennes, ni à l'arabe, ni aux autres langues connues dans la région. Il n'est pas impossible que l'élamite se soit perpétué jusqu'à cette date, mais on n'a aucun moyen de le démontrer.

La phonétique de l'élamite est difficile à établir, en raison des ambiguïtés du syllabaire akkadien, qui ne convient pas pour noter cette langue. Le système vocalique paraît assez pauvre, avec ses trois timbres *a*, *i*, *u*. La détermination du nombre et de la nature des consonnes donne encore lieu à controverse. Le grand nombre de consonnes notées doubles (alternances du type *p/pp*) a pu faire croire à l'absence de sonores, mais cela a été controversé.

Controversée aussi l'existence d'une latérale spirante *ʎ* (comme en gallois *lloyd*), qui expliquerait les alternances graphiques du nom

même de l'Élam (*Hatami*, *Hallatami*, *Haltami*), mais cette analyse, inspirée par l'hypothèse d'une parenté entre l'élamite et les langues du Caucase, doit être abandonnée.

Le nom ne connaît pas de genre grammatical, mais il y existe une distinction entre animé et inanimé. Les substantifs désignant des êtres animés prennent des suffixes qui indiquent, au singulier seulement, la personne qui parle (locutif), à qui on parle (allocutif) ou dont on parle (délocutif) : *sunki-* (« roi »), *sunki-k* (« (moi) le roi »), **sunki-t* (« (toi) le roi »), *sunki-r* (« (lui) le roi ») et au pluriel *sunki-p* (« les rois »). Les inanimés ne connaissent pas cette distinction : *sunki-me* (« royauté »), *murun* (« terre »), etc.

Une des curiosités de la grammaire élamite est la redondance de ces suffixes. On les répète non seulement avec l'adjectif : *sunki-r pabi-r* (« (lui) le roi protecteur »), mais aussi avec les autres déterminants : *sunki-k sunkime-k* (« (moi) le roi du royaume »), *sunki-r sunkime-r* (« (lui) le roi du royaume »), *nappi-p kiki-p ak muri-p* (« les dieux du ciel et de la terre » et non « des cieus et des terres » !), *takki-me Hutelutuš-Inšušinak-me* (« la vie de Hutelutuš-Inšušinak »), *takki-me u-me* (« vie de moi, ma vie »).

La relation génitive est parfois exprimée par un pronom suffixe et une inversion des termes : *Nabhunte-utu par-e* (« de Nahhunte-utu sa (-e) progéniture »). Les autres relations sont exprimées par des postpositions : *pars-ip ikka* (« chez les Perses, en Perse »), *Našir ma* (« à Našir »), et même après une relative : *siyan appa kušib ma* (« dans le temple que j'ai construit »).

La flexion verbale, encore mal connue, est d'une grande richesse. On y distingue une conjugaison proprement verbale, et d'autres à base nominale. Les formes périphrastiques sont nombreuses, ainsi que les formes composées qui, à l'époque achéménide, tendent à se lexicaliser : *du-ma* (« prendre-vouloir » = « acquérir »), *da-ma* (« placer-vouloir » = « attribuer »).

Le paradigme du verbe *butta-* (« faire ») au passé (aspect achevé) nous donne :

sg. 1	<i>butta-b</i>	pl. 1	<i>butta-hu</i>
2	<i>butta-t</i>	2	<i>butta-ht</i>
3	<i>butta-š</i>	3	<i>butta-hš</i>

Nous avons vu que l'élamite n'a pas de parenté connue dans la région où il a été parlé pendant plus de trois mille ans. Récemment, on l'a rapproché des langues dravidiennes, parlées dans le sud de l'Inde, et on a essayé de reconstruire un « proto-élamo-dravidien »,

selon la méthode comparative qui a été élaborée pour les langues indo-européennes.

Les langues dravidiennes ont elles-mêmes une origine obscure, et l'on ne sait si elles ont toujours été parlées dans le sud de l'Inde ou si elles sont venues de l'extérieur. Les plus importantes, celles qui ont une littérature ancienne, occupent toute la partie méridionale du sous-continent : tamoul, malayalam, télougou et canarais. Mais de nombreuses autres langues dravidiennes, dispersées en petits îlots séparés, sont éparpillées dans le nord de l'Inde. L'une d'elles, le brahûi, est même parlée hors de l'Inde, dans le Baluchistan pakistanaï, au sud de Quetta et jusqu'aux frontières de l'Afghanistan.

Est-ce là le lieu d'origine des langues dravidiennes, ou bien le brahûi n'est-il que l'extrême avancée d'une poussée dont le point de départ serait le sud de l'Inde ? Si la première hypothèse est la bonne, on pourrait être tenté de voir également dans la civilisation de l'Indus, celle de Mohenjodaro et de Harappa, la présence d'un peuple apparenté aux Élamites et aux Dravidiens. Mais cela est encore trop hypothétique, d'autant plus que les inscriptions de la vallée de l'Indus n'ont pu encore être déchiffrées.

Il n'est pas possible ici d'exposer en détail les arguments en faveur d'une origine commune de l'élamite et du dravidien, mais cette hypothèse est en tout cas séduisante.

Le babylonien

On pourra être plus bref sur le babylonien, la troisième langue « officielle » des inscriptions achéménides.

Les raisons qui ont poussé les souverains perses à en faire une langue d'un statut égal à celui du vieux perse sont évidentes. Elles s'inscrivent dans le principe de continuité politique tant de fois affirmé. Successeurs des Mèdes, les Achéménides le sont aussi des rois babyloniens, comme ils le seront des pharaons en Égypte. Cette politique a commencé avec Cyrus II, lors de sa conquête de Babylone. Comme nous le verrons, le cylindre qu'il fit rédiger à cette occasion non seulement est écrit en babylonien, mais il reprend une phraséologie locale qui ne doit rien aux traditions iraniennes.

Les versions babyloniennes des inscriptions achéménides se distinguent des versions élamites à plus d'un titre. Alors que celles-ci, le plus souvent, reproduisent assez fidèlement, presque mot à mot, le texte vieux-perse, les versions babyloniennes s'en écartent souvent, soit pour respecter une phraséologie traditionnelle chez les scribes

mésopotamiens, soit pour présenter les faits selon une vision tout aussi traditionnelle.

À cet égard, l'exemple le plus flagrant est l'indication des pertes subies pas les combattants, après la description de chaque bataille. Les scribes babyloniens ont à cœur d'indiquer presque toujours le nombre précis de tués, de blessés ou de prisonniers.

La datation des événements est également différente : alors que l'élamite utilise le calendrier vieux-perse, le babylonien emploie le calendrier traditionnellement en usage en Mésopotamie. Celui-ci, qui nous est bien connu, nous a permis ainsi de comprendre le système chronologique utilisé par les Achéménides¹.

D'autres divergences intéressent la linguistique, et aussi l'histoire. Dans le récit décrivant la révolte du Mage Gaumāta, le nom du malheureux *Bardiya* est, dans la version babylonienne, cité sous la forme *Barziya*. Il ne s'agit pas d'une banale variante orthographique, mais bien d'une forme mède. L'étymologie de ce nom, qui signifie « le grand » (même racine que l'allemand *Berg*, « montagne »), suppose un *d* en vieux perse et un *z* en mède².

L'emploi de cette forme s'explique aisément. Les premiers Iraniens avec lesquels les Babyloniens sont entrés en contact furent les Mèdes. Les scribes babyloniens ont donc pris l'habitude de citer les noms propres iraniens sous leur forme mède, et le conservatisme propre aux écoles de scribes a perpétué cet usage jusqu'à l'époque achéménide. En revanche, les premiers contacts des Élamites furent les Perses. Ils utilisent donc des formes perses, comme ici *Bardiya*. On trouve le même phénomène d'alternance pour *Ācina* et **Āθrina* (cf. DB § 16).

Ce comportement s'observe également avec les noms de peuples et de pays³. Le nom de l'Arménie apparaît sous la forme *Arminiya* en vieux perse, mais les scribes babyloniens utilisent toujours l'ancien nom du pays, *Urartu* (ou en néo-babylonien *Uraštu*). Les Scythes y sont appelés *Gimmiri*, « Cimmériens », du nom d'un peuple qui a envahi le Proche-Orient, précédant de peu l'invasion des Scythes eux-mêmes, comme nous l'apprennent les annales mésopotamiennes et Hérodote (1, 6 et 15-16). On ne sait si les Cimmériens étaient un peuple de langue iranienne, mais l'usage que font les scribes babyloniens de ce nom semblerait prouver que oui.

Le cas du nom de la Bactriane est encore plus curieux. Le babylonien cite ce pays sous sa forme mède *Bāhtar*, en quoi il est suivi par

1. Pour les calendriers, cf. pp. 171-174.

2. Sur ces correspondances, cf. pp. 42 et 48 sq.

3. Cf. pp. 132-136.

le vieux perse *Bāxtriš*¹, mais la version élamite ne connaît que la forme perse : **Bāxçiš*. En revanche, pour le Gandhāra (vieux perse *Gandāra*), le babylonien et l'élamite offrent le même mot : *Paruṣa-raesana* (seulement en DB § 6, puisque dans les autres passages le mot vieux-perse est utilisé), qui doit représenter le mède **Paruṣāri-saina*, « qui est au-delà de l'*Upāiri-saēna* », montagne citée dans l'*Avesta* (Yašt 10, 11 ; 19, 3) et qui pourrait être une désignation de l'Hindukuš.

L'araméen

Bien que l'araméen n'ait pas été employé dans les inscriptions achéménides, qui semblent privilégier les langues à écriture cunéiforme, il mérite pourtant d'être considéré ici. C'est la langue administrative par excellence de l'empire. La correspondance diplomatique se faisait en araméen : les ordres du roi destinés aux provinces étaient directement traduits et notés en araméen par les scribes. Envoyés à leurs destinataires, ils étaient à nouveau traduits dans la langue locale.

Cette pratique se prolongera même après la chute des Achéménides, mais l'araméen fera peu à peu place aux langues iraniennes, moyen perse et parthe. Pas complètement toutefois, puisque les inscriptions sassanides et les textes mazdéens en pehlevi conserveront un certain nombre de mots araméens, qui, selon une pratique assez surprenante, devaient être lus en iranien (par exemple, on écrivait *MLK'*, « roi », mais le lecteur prononçait *šāh*). Ces pratiques seront même introduites en Inde, où l'écriture araméenne connaîtra un développement considérable.

Un exemple particulièrement important de l'usage politique et administratif de l'araméen est illustré par le texte de l'inscription de Bisotun. On a pu se demander qui pouvait lire un texte gravé à plusieurs dizaines de mètres du sol. En réalité, le texte de Bisotun a été traduit en araméen à partir de la version babylonienne, propagé partout dans l'empire (cf. DB § 70) et porté à la connaissance des populations par les hérauts du roi².

Des fragments de cette traduction ont été retrouvés en Égypte, à Éléphantine, où était établie une importante colonie juive. D'autres documents araméens y ont été découverts, qui contiennent de nombreux mots perses appartenant au vocabulaire politique et administratif.

1. Le vieux perse cite également la Drangiane sous sa forme mède : *Zranka* (cf. p. 48).
2. Comme le message du faux Smerdis, ainsi que le rapporte Hérodote (3, 62-63).

Un autre témoignage nous vient de la Bible. Le livre d'Esdras (6, 1-2) signale l'existence d'archives, probablement rédigées en araméen, dans la forteresse d'Ecbatane¹. Cela implique peut-être que les annales mèdes et perses étaient en langue araméenne, et, dans ce cas, il faudrait renoncer à l'espoir de retrouver un jour des textes historiques, administratifs, etc., dans l'une des langues iraniennes anciennes.

L'égyptien

Avec l'égyptien en écriture hiéroglyphique, on passe à une langue provinciale, du moins du point de vue perse. Son usage est limité aux inscriptions rédigées en Égypte même : les inscriptions de Suez (DZ) et de la statue de Darius (DSab). Bien que retrouvée à Suse, celle-ci a été réalisée en Égypte, comme l'indique le texte lui-même. En dehors de ces inscriptions, on connaît quelques vases portant de brèves légendes égyptiennes, parfois avec le même texte dans les trois autres langues.

Le grec

Enfin, dans la même perspective, le grec est également une langue provinciale. Nous avons vu que Hérodote fait allusion à une inscription comportant une version grecque, mais rien ne nous en est parvenu². On ne connaît qu'un seul texte important : une remontrance adressée par Darius à son satrape Gatas (DMM). Cette inscription a été découverte à Magnésie du Méandre.

*

Il reste à conclure ce chapitre par un petit texte dont le ton est très éloigné du sérieux des inscriptions achéménides. On trouve dans *Les Acharniens* d'Aristophane, dans la bouche de Pseudarbatès, le faux ambassadeur perse, les paroles suivantes (v. 100), transmises tant bien que mal par les manuscrits : « *ια στραμνε ξαρχα ναπισσ ιονα σαττα* ».

Cet aimable charabia, énoncé « en parlant étranger » (*βαββαλιζων*), est en réalité de l'iranien : « *haya artamanā Xšayāršā napaišuv xšathra* »,

1. Il s'agit d'une copie d'un édit de Cyrus (cf. p. 75).
2. Cf. p. 19.

c'est-à-dire : « le valeureux Xerxès (salue) le royaume ionien (qui est) dans les eaux ». On remarquera que le mot *xšθra* est mède, le vrai mot perse étant *xšaça*¹. C'est également la forme mède que l'on retrouve dans le nom grec du satrape, σατραπης, **xaθrapāva* (« protecteur du royaume »), alors que la forme proprement perse, *xšaçaḫpāva*, est bien attestée dans les inscriptions achéménides (DB §§ 38 et 45).

1. Cf. pp. 42 et 47.

IV

L'écriture cunéiforme vieux-perse

La plupart des ouvrages consacrés à l'histoire de l'écriture dans le monde commettent souvent l'injustice de considérer l'écriture qui a servi à noter le vieux perse comme une variante du syllabaire cunéiforme utilisé pendant trois millénaires en Mésopotamie, ou comme un parent pauvre dont l'apparition fugitive dans cette région ne peut prétendre rivaliser avec la grâce des hiéroglyphes égyptiens ou avec la simplicité pragmatique des alphabets sémitiques.

Il est vrai que l'écriture cunéiforme vieux-perse n'a eu qu'un usage limité dans le temps : à peine deux siècles. Il est vrai qu'elle n'a servi à noter qu'une seule langue ; elle n'a pas été imitée ni adaptée par d'autres peuples pour écrire leur propre langue. Il est vrai aussi que son usage a été limité à la rédaction des inscriptions royales, elle n'a probablement pas servi à transcrire, sur tablettes ou sur d'autres supports, des textes poétiques, historiques ou même administratifs.

Avant de montrer l'originalité du système graphique utilisé par les souverains achéménides, il n'est sans doute pas superflu de décrire très brièvement les grands types d'écriture qui se sont développés dans le Proche-Orient ancien.

Le syllabaire cunéiforme suméro-babylonien

Ce sont probablement les Sumériens qui, à l'aube du troisième millénaire, ont été les premiers à comprendre l'importance d'un système graphique permettant de fixer la parole humaine, et donc la pensée.

Le point de départ est d'une grande simplicité, dont on retrouvera plus tard le principe chez d'autres peuples : Égyptiens, Chinois, Mexicains... Il suffit de dessiner l'objet dont on veut écrire le nom : soleil, pied, âne, montagne..., ou une partie de l'objet : une tête pour

l'homme, des vagues pour le fleuve... On est ainsi au stade *pictographique* de l'écriture.

Mais ce système se révèle vite insuffisant, notamment pour exprimer les choses abstraites, comme les verbes, les prépositions ou les mots qui expriment des concepts grammaticaux. On a alors recours à des signes *symboliques* : les jambes pour le verbe « marcher », une main pour exprimer la locution prépositionnelle « au moyen de », un trait, deux traits, trois traits pour exprimer les nombres...

Avec la simplification et la schématisation des pictogrammes, avec la multiplication des signes symboliques arbitraires, le lien sémantique qui unit l'objet ou le concept avec le signe qui le représente se fait de plus en plus ténu ou même disparaît. Mais on a toujours affaire à des signes qui sont des *idéogrammes* : ils correspondent à une idée et non pas à une image phonique.

L'avantage de ce système est qu'il est possible de comprendre un texte sans savoir la langue, à condition, bien sûr, de connaître la valeur de chaque signe.

C'est à peu près à ce stade que l'écriture sumérienne était arrivée, lorsque des populations de langue sémitique, les Akkadiens, absorbèrent les Sumériens, dont la langue disparaîtra rapidement de l'usage parlé. Mais les nouveaux venus eurent la sagesse de conserver l'écriture de leurs devanciers, en l'adaptant à leur idiome. C'est au cours de ce processus d'adaptation que va se compliquer le système d'écriture, relativement simple jusque-là, bien que certaines conventions graphiques dont il va être question soient déjà apparues dans les textes rédigés en sumérien.

Le sumérien était une langue à tendance monosyllabique : *an* « ciel, dieu », *lu* « homme », *gal* « grand », *é* « maison », avec formation de composés qui tendaient à se lexicaliser : *lugal* « roi », *égal* « temple », etc. Les Akkadiens vont conserver les signes sumériens en gardant leur prononciation, mais en les utilisant comme de simples *syllabes* : *an*, *lu*, *gal*, pour écrire, selon le principe des rébus, les mots de leur langue, à tendance polysyllabique.

Au cours de cette adaptation, le système d'écriture va perdre de sa netteté. D'abord, la phonétique du sumérien n'était pas identique à celle de l'akkadien, et, par conséquent, il a fallu utiliser le même signe pour noter différentes syllabes : ainsi, le signe *gal* se lit-il également *kal* et *qal*. D'autre part, la présence de nombreux homophones en sumérien suggère que cette langue était probablement une langue à tons, comme le chinois : de nombreux mots-syllabes, apparemment de même prononciation mais de sens différent, étaient notés par des signes différents.

En passant mécaniquement dans l'usage scribal akkadien, beaucoup de signes ont ainsi acquis des valeurs syllabiques différentes, et, à l'inverse, une même syllabe pouvait se noter avec des signes différents.

En outre, certains de ces signes ont continué d'être utilisés comme des idéogrammes, concurremment avec leur valeur syllabique. Ainsi, le même signe pouvait-il se lire *gal*, *kal* ou *qal* en tant que syllabe et *rabû* (en prononciation akkadienne), « grand », en tant qu'idéogramme. Un autre signe était utilisé à la fois comme syllabe *an* et comme idéogramme pour signifier *ilu*, « dieu », ou même *šamû*, « ciel ».

Enfin, pour « faciliter » la lecture des textes, certains signes ont été utilisés comme *déterminatifs*. Ils n'étaient pas prononcés, mais ils indiquaient la nature du mot qui les suivait, en guidant ainsi le lecteur dans le choix des lectures possibles. Ainsi, le signe *an*, outre sa valeur syllabique et sa lecture *ilu*, « dieu », pouvait-il servir comme simple marque, pour indiquer que le mot suivant était un nom de divinité. De même, le signe *lu*, « homme », pouvait-il annoncer un nom de peuple, tandis que le déterminatif postposé *meš* indiquait que le mot précédent était un pluriel.

On appréciera bientôt la simplicité de l'écriture vieux-perse, mais on verra aussi ce qu'elle doit au syllabaire akkadien.

Malgré toutes ses complications et son extrême ambiguïté, mais en raison du prestige culturel dont il était porteur, le syllabaire akkadien sera adopté par d'autres peuples et pour d'autres langues auxquelles il était encore moins bien adapté : le hittite, d'origine indo-européenne, le hurrite, l'urartéen, etc.

Les Élamites, qui, à l'instar des Sumériens, avaient élaboré une écriture pictographique originale, l'abandonneront au profit du syllabaire akkadien, mais en le simplifiant considérablement. À l'époque achéménide, le syllabaire élamite comporte à peine plus d'une centaine de signes, en face du babylonien de la même époque qui en utilise plus de trois cents.

On peut donc s'étonner que les Perses n'aient pas suivi l'exemple des peuples de la périphérie mésopotamienne et qu'ils n'aient pas repris ce syllabaire, quitte à le simplifier ou à l'adapter à leur propre langue. Cette attitude originale est un aspect de l'énigme que pose l'écriture cunéiforme vieux-perse.

Mais, avant d'en décrire la structure, il faut examiner rapidement l'autre système d'écriture de la région : l'alphabet phénicien, ou, comme on l'appelle plus souvent, en englobant ses multiples développements, l'alphabet sémitique.

Les alphabets sémitiques

Apparu vers le ^{xiv}^e siècle av. J.-C., bien plus tard donc que le syllabaire suméro-akkadien, et contrastant singulièrement avec lui par sa simplicité, l'alphabet phénicien ne note que des consonnes. Conformément à la structure de la phonétique du phénicien, cette écriture comporte ainsi 22 signes, dont la forme ne doit rien aux cunéiformes. C'est une véritable révolution¹, puisqu'elle met en quelque sorte l'écriture « à la portée de tous », contrairement à l'écriture akkadienne qui suppose un long apprentissage et en réserve ainsi l'usage à la caste spécialisée des scribes.

Les formes des lettres ne sont pas arbitraires. Elles sont conçues et nommées selon le principe d'acronymie. Leur forme est celle d'une chose ou d'un être, et elles ont la valeur phonétique correspondant à l'initiale du nom de cette chose ou de l'être représenté. Ainsi, la première lettre a la forme d'un bovidé, son nom est *'alef*, qui signifie « bovidé », et elle représente la consonne initiale, que nous transcrivons par « ' », une attaque glottale comparable à l'initiale de l'allemand « Achtung » ; la deuxième lettre, *bêth*, a la forme d'une « maison » et vaut « b » ; la troisième, *gimmel*, représente et signifie « chameau » et vaut « g », etc.²

On s'interroge toujours sur l'absence de signes pour noter les voyelles. On l'explique par le caractère sténographique de cette écriture, probablement conçue pour rédiger de brèves notes administratives ou des aide-mémoire commerciaux, et aussi par la structure même d'une langue sémitique, comme l'est le phénicien. Par exemple, lorsqu'on écrit *ktb*, le lecteur peut « vocaliser » en *kataba*, ou *kutiba*, ou *kutub*, etc., en fonction du contexte et des mots qui existent dans la langue³.

La fortune de cet alphabet a été fabuleuse puisque, sous diverses formes, il s'est répandu dans le monde entier, à l'exception de l'Ex-

1. Ce n'était pas à vrai dire une innovation, car les scribes d'Ugarit (Ras Shamra) avaient déjà élaboré peu de temps auparavant une écriture de même structure, mais avec des signes cunéiformes. Ce système d'écriture resta toutefois d'usage local et disparaîtra sans laisser de traces ; il ne peut, par conséquent, servir à expliquer la genèse de l'écriture perse.

2. On ne peut aborder ici le problème de savoir si ce système acronymique, ou acrophonique, comme on le qualifie parfois, est tardif, ou s'il a été inspiré par des modèles égyptiens.

3. Les possibilités de vocalisation données ici sont empruntées à l'arabe, puisque celles du phénicien sont inconnues.

trême-Orient. D'un point de vue typologique, son aire de développement concerne trois zones bien distinctes : le Proche-Orient, de la Méditerranée jusqu'à l'Iran, avec des prolongements jusqu'en Asie centrale ; vers l'ouest, en Europe, avec l'alphabet grec ; enfin, vers l'est, en Inde, où il a été perfectionné d'une manière remarquable, avant de reprendre sa progression vers le Sud-Est asiatique.

Au Proche-Orient, le besoin s'est vite fait sentir de pallier l'absence de signes vocaliques. On a alors utilisé certaines consonnes, principalement les semi-voyelles y et w, pour noter les voyelles. Une graphie comme *kyb* devait se lire *katib*, éliminant ainsi les autres possibilités de lecture indiquées ci-dessus (il eût été possible aussi de lire, par exemple, *katayaba*, mais cette forme n'existait pas dans la langue). Il reste que, dans d'autres cas, de sérieuses ambiguïtés subsistaient (et subsistent toujours dans les écritures plus récentes qui reposent sur les mêmes principes).

Ce système graphique déficient a donné naissance à une foule d'alphabets qui ont conservé la même structure, tout en modifiant la forme des lettres. C'est le cas de l'hébreu dit « carré » et, surtout, des nombreuses écritures araméennes, dont la plus importante pour nous est l'araméen d'empire, dont on a vu le rôle primordial à l'époque achéménide. D'autres dialectes araméens ont leurs propres variantes : nabatéen, palmyrénien, syriaque (avec trois variantes), etc. L'écriture arabe n'est elle-même qu'un rejeton tardif d'un alphabet araméen.

Les Iraniens n'ont pas manqué de se laisser séduire par cette écriture simple et commode. Après les Achéménides, presque chaque langue iranienne possède sa propre variante de l'alphabet araméen : moyen perse et parthe des inscriptions sassanides (ⁱⁱⁱ^e siècle), pehlevi des livres mazdéens, écriture manichéenne en usage en Asie centrale pour noter le moyen perse, le parthe et le sogdien, écriture « bouddhique » pour le sogdien, sans compter l'écriture syriaque qui est utilisée pour les textes chrétiens écrits en langue sogdienne. Grâce aux Iraniens d'Asie centrale, la même écriture se transmettra au turc ouïgour, puis au mongol et au mandchou.

Contrairement à ce qui s'est passé à l'époque des anciens Perses, les Iraniens de la période post-achéménide ont donc accepté un système d'écriture qui venait de l'extérieur. Ce genre de comportement est somme toute assez banal, puisqu'il s'est souvent produit dans l'histoire de l'humanité. Ce qui surprend le plus, c'est que ce système d'écriture ne convenait pas du tout pour noter des langues iraniennes et qu'il n'a pas fait l'objet d'une adaptation nécessaire, comme ce fut le cas dans les deux autres zones d'expansion de l'alphabet sémitique.

À l'ouest, on sait comment les Grecs adoptent les lettres de

l'alphabet phénicien, avec leurs noms sémitiques : *alpha*, *bêta*, etc., mais celles qui ne leur servent de rien, parce qu'elles n'ont pas d'équivalent phonétique dans leur langue, ils les utilisent pour noter les voyelles, et ils en créent d'autres, comme l'*omega*, avec une liberté créatrice qu'alimente leur réflexion linguistique. Plus tard et plus à l'ouest encore, une variante d'alphabet grec occidental passe aux Étrusques, qui la transmettent aux Romains et, probablement, aux Germains, qui en font l'écriture runique. Plus près de notre époque, l'alphabet grec inspire l'écriture cyrillique.

À l'est, le même phénomène d'adaptation et de perfectionnement se produit. La pénétration achéménide en Inde, même si elle fut de courte durée, introduisit l'écriture araméenne. Les plus anciennes inscriptions indiennes connues, celles de l'empereur bouddhique Aśoka (III^e siècle), ne connaissent qu'elle. Bien vite pourtant, elle se révèle inapte à noter les langues indiennes, à la phonétique si particulière. Comme les Grecs, mais avec plus d'acribie encore, les Indiens transforment le système et en font l'écriture *devanāgarī*, d'une perfection inégalée, qui fait honneur aux facultés d'analyse de leurs grammairiens, avec quelque deux mille ans d'avance sur leurs lointains collègues occidentaux. Toutes les autres écritures indiennes dérivent du même modèle, du bengali au tamoul, sans compter celles du Sud-Est asiatique, du birman au cambodgien.

Pourquoi les Iraniens n'ont-ils pas perfectionné l'alphabet araméen, comme cela s'est fait dans les zones d'expansion à l'ouest et à l'est ? Probablement parce que, après l'hellénisation déculturante de l'époque séleucide, le peu de culture nationale qui subsistait était dans les mains de scribes héritiers de la tradition achéménide. Même si leur savoir était limité, il suffisait à alimenter la fierté nationale des roitelets du Fārs, qui firent graver des légendes araméennes sur leurs monnaies, trop heureux de perpétuer un passé qu'ils devaient mal connaître, mais qu'ils percevaient comme glorieux. Les Parthes Arsacides, vainqueurs des Séleucides, ont repris cette même tradition nationale. Jusqu'au début de l'époque sassanide, les scribes devaient être des Araméens, à qui l'idée de modifier leur écriture traditionnelle aurait paru aberrante, même pour noter une langue iranienne. Par la suite, même lorsque les scribes furent tous des Iraniens, il était trop tard. Le conservatisme naturel à leur profession empêcha toute réforme.

Cela nous amène à nous interroger une nouvelle fois à propos de l'attitude des Perses achéménides. Puisqu'ils ont dédaigné le syllabaire cunéiforme suméro-babylonien, pourquoi n'ont-ils pas adopté et adapté l'écriture araméenne, dont on a vu le succès fulgurant, alors

que la langue araméenne elle-même jouait un rôle si important dans leur administration ?

Cela revient à s'interroger sur la nature et l'origine du cunéiforme vieux-perse, qu'il faut maintenant examiner plus en détail.

L'écriture cunéiforme vieux-perse

On y trouve d'abord un clou oblique qui sert de séparateur des mots : \sphericalangle . C'est, au regard des syllabaires akkadien et élamite, où les mots ne sont pas séparés, un signe de ponctuation particulièrement précieux.

Les chiffres sont notés selon un procédé simple, emprunté à l'akkadien, et qui rappelle les notations romaines (nous ne présentons ici que les nombres attestés) :

┐	1	<	10	{	20	{ {	40
┑	2	<┑	12	{┑	22	┐┑{	120
┒	5	<┒	13	{┒	23		
┓	7	<┓	14	{┓	25		
└┐	8	<└┐	15	{└┐	26		
└┑	9	<└┑	18	{└┑	27		
		<└┐┑	19				

Jusqu'à présent, les inscriptions ont révélé l'existence de 8 idéogrammes :

	translittération	transcription	valeur
𐎠	AM	Ahuramazdā	« Ahuramazdā »
𐎡	AM ²	<i>id.</i>	<i>id.</i>
𐎢	AM ³	Ahuramazdāha	<i>id.</i> (génitif)
𐎣	BG	baga	« dieu »
𐎤	BU	būmi	« terre, pays »
𐎥	DH	dahyu	« peuple »
𐎦	DH ²	<i>id.</i>	<i>id.</i>
𐎧	XŠ	xšāyaθiya	« roi »

Il n'est pas sûr que la liste soit exhaustive, car les fouilles archéologiques pourraient nous en révéler d'autres. Il est important de faire remarquer que ces idéogrammes ne sont pas attestés dans les plus anciennes inscriptions (Ariaramnès, Arsamès et Cyrus), ni dans l'inscription de Bisotun. On s'accorde généralement pour considérer que le principe même des idéogrammes a été inspiré par l'exemple du

syllabaire akkadien. Mais rien, dans leur forme, ne rappelle leurs équivalents babyloniens ou élamites.

3 graphèmes expriment les voyelles du vieux perse :

𐎠 a 𐎡 i 𐎢 u

22 graphèmes ont une valeur consonantique :

𐎣	b	𐎤	h	𐎥	p	𐎦	v
𐎧	ç	𐎨	j	𐎩	r	𐎪	x
𐎫	ç	𐎬	k	𐎭	s	𐎮	y
𐎱	d	𐎲	l	𐎳	š	𐎴	z
𐎷	f	𐎸	m	𐎹	t		
𐎻	g	𐎼	n	𐎽	θ		

Jusqu'ici, ce système d'écriture s'apparente aux alphabets sémitiques, bien plus qu'aux syllabaires, si ce n'est que les voyelles sont clairement notées par des signes spécifiques. Il eût donc été possible d'écrire le vieux perse avec ces vingt-cinq graphèmes.

Pourtant, les scribes font un usage constant d'autres signes que l'on peut appeler des allographes. Ce sont des signes qui notent certaines consonnes dans un entourage phonétique bien précis : lorsqu'elles se trouvent devant les voyelles i et u. Il existe ainsi :

— 4 allographes devant i :

𐎠𐎣	d (transcrit di)	𐎠𐎦	m (transcrit mi)
𐎠𐎧	j (transcrit ji)	𐎠𐎨	v (transcrit vi)

— 7 allographes devant u :

𐎢𐎣	d (transcrit du)	𐎢𐎤	n (transcrit nu)
𐎢𐎧	g (transcrit gu)	𐎢𐎨	r (transcrit ru)
𐎢𐎫	k (transcrit ku)	𐎢𐎬	t (transcrit tu)
𐎢𐎱	m (transcrit mu)		

Par commodité, on peut transcrire ces allographes par *di*, *mi*, *gu*, etc., mais cela ne doit pas faire illusion : ce sont de véritables signes alphabétiques et non pas syllabiques. C'est une autre manière, obligatoire, d'écrire *d*, *m*, *g*, etc., lorsque ces consonnes sont suivies, dans la prononciation, d'un *i* ou d'un *u*.

D'emblée, se pose la question de savoir pourquoi certaines consonnes ont ainsi au total trois formes (*d*, *m*), pourquoi d'autres en ont deux, alors que le plus grand nombre ne peut être noté que par un seul signe.

En outre, l'utilisation qui est faite de tous ces signes est soumise à des règles telles que l'on peut parler de conventions orthographiques¹ :

1. 𐎠 <a> à l'initiale a deux valeurs :

= /a/ 𐎠 𐎣 𐎠𐎣 <a-d-m> *adam* (skr. *āham*) « je »

= /ā/ 𐎠𐎣 𐎤 *āha* (skr. *ās*) « il était »

(à l'intérieur ou en finale, on a toujours /ā/ : cf. règle 3 : *brātā*).

2. 𐎡 <i> = /i/ ou /i/, et 𐎢 <u> = /u/ ou /ū/.

3. La voyelle /a/ n'est pas notée à l'intérieur du mot :

𐎠 𐎠 𐎠 𐎣 𐎣 <b-r-t-i-y> *barati* (skr. *bharati*) « il porte »

(comparer avec l'exemple suivant, qui comporte les mêmes signes à l'initiale :

𐎠 𐎠 𐎠 𐎠 𐎠 <b-r-a-t-a> *brātā* (skr. *bhrātā*) « frère »).

4. Allographes :

— Syllabe /di/ :

on a vu que 𐎠𐎣 𐎣 𐎣 <di-i-p-i> doit se lire *dipi* « inscription », mais, lorsque le signe <d> apparaît devant le signe <i> :

𐎣 𐎣 𐎦 <d-i-v>, il faut lire (cf. règle 3) *daiva* « démon ».

(**diva* serait écrit *𐎣𐎣 𐎣 𐎦 <di-i-va>.)

— Même chose pour les syllabes /ku/ et /ru/ :

𐎢𐎣 𐎣 𐎣 𐎣 <ku-u-ru-u-š> se lit *Kuruš* (nom. sg.) « Cyrus »,

mais 𐎢𐎣 𐎣 𐎣 𐎣 <ku-u-r-u-š> doit se lire (cf. règle 3) *Kurauš* (gén. sg.).

5. 𐎡 <i> n'est pas écrit après 𐎤 <h> :

𐎠 𐎤 𐎤 𐎠 <a-n-h-t> doit se lire *Anahita* « (la déesse) Anāhita ».

(Exception : 𐎤 𐎡 𐎣 𐎣 <h-i-du-u-š> se lit *Hinduš* « Inde ».)

6. 𐎤 <h> n'est pas écrit devant /u/ :

𐎠 𐎣 𐎠 <a-u-r> doit se lire *Ahura* « Ahura ».

(En cas contraire, 𐎤 𐎣 𐎦 <h-u-v> doit se lire (cf. règles 3 et 12) : *hau* « ce, il, lui ».)

1. Dans les exemples qui suivent, les parenthèses pointues <a-s-t-i-y> indiquent une translittération (reproduction mécanique des signes d'une écriture par les signes d'une autre écriture), tandis que les barres obliques /asti/ restituent la prononciation réelle. Les publications scientifiques pratiquent un compromis entre ces deux procédés : on y trouvera donc *astiy*, *hauv*, *paruv*, *aniya*, etc.

7. 𐎠 <m> et 𐎡 <n> ne sont pas écrits devant consonne (exceptions!) :

𐎠𐎡𐎢𐎣𐎤𐎥𐎦𐎧𐎨𐎩 <k-b-u-ji-i-y> doit se lire *Kambujiya* « Cambyse »
et 𐎠𐎡𐎢𐎣𐎤𐎥𐎦𐎧𐎨𐎩𐎪 <b-r-t-i-y> doit se lire *baranti* « ils portent ».

8. 𐎡 <h> n'est pas écrit devant consonne :

𐎠𐎡𐎢𐎣𐎤𐎥𐎦𐎧𐎨𐎩𐎪𐎫 <a-mi-i-y> doit se lire *abmi* (avest. *abmi*) « je suis ».

9. /y/ après consonne est écrit 𐎠𐎡𐎢𐎣 <i-y> :

𐎠𐎡𐎢𐎣𐎤𐎥𐎦𐎧𐎨𐎩𐎪𐎫𐎬𐎭 <a-n-i-y> doit se lire *anya* (skr. *anya*) « autre ».

10. /v/ après consonne est écrit 𐎠𐎡𐎢𐎣𐎤𐎥 <u-v> :

𐎠𐎡𐎢𐎣𐎤𐎥𐎦𐎧𐎨𐎩𐎪𐎫𐎬𐎭𐎮𐎯 <du-u-v-r> doit se lire *dvara* (skr. *dvar*) « porte ».

11. /i/ et /ai/ en finale sont suivis d'un 𐎠𐎡 <y> :

𐎠𐎡𐎢𐎣𐎤𐎥𐎦𐎧𐎨𐎩𐎪𐎫𐎬𐎭𐎮𐎯𐎰𐎱𐎲 <a-s-t-i-y> doit se lire *asti* (avest. *asti*) « il est »
et 𐎠𐎡𐎢𐎣𐎤𐎥𐎦𐎧𐎨𐎩𐎪𐎫𐎬𐎭𐎮𐎯𐎰𐎱𐎲𐎳 <n-i-y> doit se lire *nai* « ne... pas ».

12. /u/ et /au/ en finale sont suivis d'un 𐎠𐎡𐎢 <v> :

𐎠𐎡𐎢𐎣𐎤𐎥𐎦𐎧𐎨𐎩𐎪𐎫𐎬𐎭𐎮𐎯𐎰𐎱𐎲𐎳𐎴𐎵 <p-ru-u-v> doit se lire *paru* « beaucoup ».

La présentation qui vient d'être faite, des conventions orthographiques de l'écriture vieux-perse peut être, et a été, critiquée.

Comme on l'a vu, elle est fondée sur le principe de la comparaison des mots vieux-perses avec leurs équivalents avestiques et sanskrits. Lorsque nous interprétons des graphies à initiale identique comme *baratiy* et *brātā* (règle 3), nous sommes certains de restituer la prononciation des mots vieux-perses¹.

Dans le cas où /h/ n'est pas écrit devant /u/, on a pu supposer que /h/ ne se prononçait plus en vieux perse, ou dans le « dialecte » vieux-perse en usage chez les Achéménides. Cette explication est théoriquement possible, bien que les mots correspondants en moyen perse et en persan aient conservé cette articulation. Mais on ne peut prétendre que l'écriture cunéiforme vieux-perse reproduit avec la plus grande exactitude la prononciation de la langue, comme c'est le cas pour l'écriture avestique ou la *devanāgarī* en Inde.

Tout le monde admet que le signe <a> est ambigu à l'initiale (règle 1) et que /a/ n'est pas écrit à l'intérieur des mots (règle 3). De même, l'absence de notation de /n/ et /m/ devant consonne (règle 7)

1. Le persan moderne *barādar* ne doit pas faire illusion. Cette langue a développé des « voyelles d'anaptyxe », lorsque les locuteurs n'ont plus été capables d'articuler deux consonnes à l'initiale.

ne peut s'expliquer par la linguistique. Ainsi, le nom de Cambyse est-il attesté en grec, en élamite, en babylonien, avec la nasale /m/, ainsi que bon nombre de noms propres. Pareillement, une graphie comme <b-r-t-i-y> doit-elle s'interpréter tantôt comme /baratiy/ (« il porte »), tantôt comme /barantiy/ (« ils portent »), comme le confirment les formes moyen-perses et persanes *barad* et *barand*.

Le caractère arbitraire de l'orthographe¹ vieux-perse est encore plus évident dans l'emploi, la nature et le nombre des allographes. On aura compris tout le parti que les scribes pouvaient en tirer : les syllabes /di/ et /dai/ peuvent être clairement différenciées, et la deuxième peut s'écrire avec deux graphèmes : <d-i>, au lieu de trois : *<d-a-i>. Mais ce principe d'économie est contredit par *baratuv* qui s'écrit avec cinq graphèmes : <b-r-tu-u-v>, alors que trois auraient suffi : *<b-r-tu>.

En outre, certains allographes qui auraient été bien utiles font complètement défaut. Que l'on compare les graphies des désinences actives et moyennes :

	actif		moyen	
	graphie	valeur	graphie	valeur
sg. 1	<-mi-i-y>	/-mi/	<m-i-y>	/-mai/
sg. 3	<-t-i-y>	/-ti/	<t-i-y>	/-tai/

La distinction entre actif et moyen est encore importante en vieux perse, comme l'attestent les graphies à la 1^{re} personne du singulier. On s'étonne dès lors que les graphies ne font plus la même distinction à la 3^e personne, pourtant encore productive, comme l'est la distinction dans la déclinaison des substantifs, entre le nominatif /-tiš/ et le génitif /-taiš/ écrits de la même manière : <t-i-š>. En d'autres termes, pourquoi n'y a-t-il pas un allographe *<ti> ?

Lorsqu'une écriture ne correspond pas exactement à la prononciation de la langue qu'elle est destinée à noter, c'est qu'elle conserve arbitrairement des archaïsmes ou qu'elle a été conçue pour une autre langue. Le français est exemplaire à cet égard. Si l'on écrit <chantes> et <chante>, alors que la prononciation est la même, /šāt/, c'est que l'orthographe est archaisante : elle conserve arbitrairement deux prononciations distinctes en bas latin, <cantas> et <canta(t)>. D'autre part, si le français utilise un digramme <ch> pour noter un seul son /š/, c'est que l'écriture n'a pas été conçue pour lui.

1. Nous entendons ici par « orthographe » des règles graphiques qui ne correspondent pas exactement à la prononciation d'une langue.

Les conventions orthographiques du vieux perse doivent s'expliquer de la même manière. Si, comme on le croit souvent, l'écriture cunéiforme vieux-perse a été créée de toutes pièces par Darius¹, il faudrait expliquer pourquoi elle présente tant de conventions et un système d'allographes si incohérent, si incomplet.

Le syllabaire akkadien n'a pu servir de modèle. On a bien essayé de faire dériver chaque signe vieux-perse du signe babylonien équivalent qui aurait été simplifié, un peu comme les signes des deux syllabaires japonais, qui sont dérivés, avec simplification, des caractères chinois. Seul le signe <l> a été emprunté au babylonien, et on sait pourquoi : le phonème /l/ n'existait pas en vieux perse, ni en mède, mais, pour écrire certains noms propres étrangers, comme celui du Liban, il a bien fallu recourir à une graphie d'origine étrangère. Mis à part les chiffres et le principe des idéogrammes, l'influence du syllabaire babylonien est donc pratiquement nulle.

On ne doit pourtant pas perdre de vue que l'écriture vieux-perse est cunéiforme et que cette forme est incontestablement d'origine mésopotamienne. Si l'on admet qu'elle a une origine bien antérieure aux premiers contacts des Iraniens avec la Mésopotamie, il faut admettre qu'à l'époque mède, ou tout au début de l'empire perse, la forme des lettres de cette écriture iranienne a été légèrement modifiée pour lui donner cet aspect que nous lui connaissons. Les raisons de ce nouvel « habillage » sont simples : il fallait insérer l'écriture dans le cadre traditionnel et prestigieux des cunéiformes, seuls capables de hisser le vieux perse au rang des langues destinées à glorifier la volonté royale. L'araméen, avec son écriture « prosaïque », ne pouvait prétendre à cet honneur.

Les alphabets sémitiques sont, d'un point de vue typologique, plus proches de l'écriture vieux-perse. Ils ont tous en commun 22 signes consonantiques, et le problème qui nous occupe serait bien vite résolu si l'on pouvait faire dériver les signes perses des signes phéniciens ou araméens. Mais, même dans ce cas, il faudrait encore expliquer les conventions graphiques du vieux perse, et surtout les allographes.

Puisqu'il faut renoncer à l'hypothèse d'une écriture vieux-perse dérivée des systèmes graphiques voisins, on en revient à l'hypothèse d'une écriture *sui generis*, quitte à y déceler de minimes influences allogènes. Mais on se retrouve dans la même situation : lorsqu'on crée de toutes pièces un nouveau système graphique, on ne s'embarrasse pas de conventions orthographiques ni de signes superflus.

1. La discussion sera reprise, sur la base des données extra-linguistiques, pp. 81-82 et 124-125, et à la note 1 de DB § 70.

Il ne reste plus que la thèse d'une adaptation, mais il faut alors chercher au-delà du Proche-Orient les modèles qui ont pu l'inspirer.

Les écritures méditerranéennes

On appelle « écritures méditerranéennes » plusieurs systèmes graphiques qui se sont développés dans la partie orientale de la Méditerranée tout au long des II^e et I^{er} millénaires. À l'origine, ces écritures ont servi à noter les langues locales, qui n'étaient ni indo-européennes ni sémitiques, et leur déchiffrement est loin d'être accompli, en raison de notre ignorance de ces langues. Mais, par deux fois, elles ont été utilisées pour écrire du grec : le mycénien et le chypriote. Les documents exhumés au cours des fouilles sont relativement abondants, et leur interprétation assurée.

Ces écritures sont des syllabaires, mais d'une nature toute différente du syllabaire akkadien. Autant celui-ci a un aspect « anarchique », car les signes valent tantôt C(onsonne) V(oyelle) : *ta*, tantôt VC : *ap*, tantôt CVC : *tar*, autant les syllabaires méditerranéens donnent l'impression d'avoir été conçus d'une manière méthodique, puisque les signes représentent toujours des syllabes du type CV : *pa*, *pe*, *pi*, *po*, *pu*; *ta*, *te*, *ti*, *to*, *tu*; etc. Bien que l'écriture vieux-perse ne soit pas de type syllabique, il est séduisant d'expliquer les allographes comme des témoins épars d'un stade ancien qui aurait été syllabique.

Mais les ressemblances avec les écritures syllabiques méditerranéennes ne s'arrêtent pas là. Elles possèdent des signes vocaliques qui ne distinguent pas entre brèves et longues et qui servent aussi à noter le deuxième élément des diphtongues (<k(a)-i> = /kay/, qui est écrit <ky> dans les alphabets). On y trouve, comme dans certains alphabets grecs, un signe de séparation des mots. Le phonème /h/ n'est pas toujours noté, et, quand il l'est, c'est dans certaines conditions. Une consonne finale est notée avec un signe syllabique (cf. vp. <a-b-r> = /abara/).

Le point commun le plus surprenant est l'absence de notation de /n/ et de /m/ devant consonne : <a-pi> = /amphi/, <a-pa> = /panta/. C'est aussi un trait tout à fait caractéristique de l'écriture vieux-perse et qui est étranger aux systèmes graphiques du Proche-Orient. On explique cette carence graphique en grec mycénien et chypriote par l'adoption mécanique d'une écriture qui avait été conçue pour des langues qui ne possédaient probablement pas de nasales devant consonne. Puisque la langue vieux-perse possède des nasales, mais

que l'écriture ne les note pas, on peut donc supposer que cette écriture n'a pas d'abord été conçue pour elle.

L'hypothèse d'une origine méditerranéenne de l'écriture vieux-perse paraît donc raisonnable. Mais il subsiste des difficultés. Les modalités qui auraient conduit un syllabaire à se transformer en quasi-alphabet ne sont pas claires. Le problème du nombre et de la nature des allographes, signes syllabiques résiduels, reste énigmatique. S'il y a bien eu adaptation, elle ne semble pas avoir été déterminée par une réflexion sur les exigences phonétiques de la langue, comme ce fut le cas pour l'alphabet grec ou la *devanāgarī* en Inde.

Les réalités historiques ne sont pas un obstacle à la thèse d'un emprunt. Les Iraniens ont eu très tôt des relations avec le monde méditerranéen. L'empire mède de Cyaxare, et à sa suite Cyrus, est entré en contact avec la Lydie dès le début du VI^e siècle. On ne sait s'il y a déjà eu des contacts avec Chypre à cette époque, mais ils sont en tout cas bien attestés à l'époque de Cambyse, lors de la conquête de l'Égypte (Hérodote, 3, 19).

Le débat sur l'origine de l'écriture cunéiforme vieux-perse est loin d'être clos. Nous aurons l'occasion d'y revenir à propos de Cyrus et de l'inscription de Darius à Bisotun.

V

*Cyrus à Babylone
et les palais de Pasargades*

Cyrus II, le Grand, est sans aucun doute le plus prestigieux des souverains perses. Son souvenir ne s'est jamais perdu en Europe, grâce à la Bible, qui l'appelle l'« Oint de Iahvé » (Isaïe, 45, 1), et aux auteurs grecs, dont certains, comme Xénophon, le tiennent pour un modèle de souverain.

Cyrus appartenait à une famille dont l'ancêtre éponyme s'appelait Achaiménès¹. Après un premier successeur, Téspès (Čišpiš), la famille se scinde en deux « lignées », comme nous l'apprend l'inscription de Bisotun (DB § 4)². Cyrus appartient à la branche « aînée », celle qui, grâce à lui, reprendra l'héritage mède et jettera les bases de l'empire perse. La branche « cadette » devra attendre son heure de gloire jusqu'à l'avènement de Darius I^{er}.

On ne reprendra ici que très brièvement la longue biographie, en partie légendaire, que nous donne Hérodote (1, 108-215, avec quelques digressions). Celle de Xénophon, la *Cyropédie*, un roman pédagogique, contient beaucoup trop d'éléments appartenant à la fiction pour être prise en compte ici, sans parler de Ctésias, un médecin grec ayant vécu à la cour d'Artaxerxès II et dont les *Persika* sont souvent d'une fantaisie confondante.

Le dernier roi mède, Astyage, avait une fille, Mandane. À la suite d'un rêve qu'il fit, et selon l'interprétation que lui en donnèrent les Mages, il résolut de donner sa fille en mariage, non pas à un Mède,

1. Voir le tableau généalogique de cette famille, p. 16.

2. L'interprétation de ce passage a été, il est vrai, contestée (cf. note à DB § 4). On a aussi contesté vivement le tableau généalogique tel qu'il est présenté ici, mais avec des arguments qui n'emportent pas la conviction. Il n'est pas possible de discuter en détail un problème qui concerne surtout la branche aînée de la famille et qui sort donc du cadre des inscriptions, mais rappelons que la généalogie de Cyrus est donnée par Hérodote (1, 111) dans l'ordre ascendant : Cambyse [I^{er}] son père et Cyrus [I^{er}] son grand-père. Cette généalogie est confirmée par le cylindre de Cyrus, qui y ajoute Téspès (CB § 7). La liste complète que donne Hérodote (7, 11) est erronée en ce qu'elle cite deux fois Téspès et qu'elle omet Cyrus I^{er}.

mais à Cambyse, un roi perse, de condition bien inférieure. Alors que Mandane était enceinte de Cyrus, Astyage eut un autre rêve qui, toujours selon les Mages, annonçait que l'enfant à naître régnerait à la place de son grand-père. Celui-ci ordonna alors à un de ses dignitaires de faire périr le nouveau-né.

L'enfant sera finalement confié à un bouvier du nom de Mitridatès¹, qui l'élèvera à la place de son propre fils mort-né. La femme de ce bouvier s'appelait Spakō, ce qui signifie « la chienne » en langue mède, selon Hérodote². Encore enfant, Cyrus révélera son illustre origine en se faisant élire roi par ses compagnons de jeu. Reconnu et accueilli par Astyage, il sera renvoyé chez ses véritables parents en Perse.

Les différentes formes prises par la légende de Cyrus ont été abondamment étudiées. Elles contiennent des thèmes qui remontent à un passé indo-européen très ancien : thème d'un enfant d'origine royale abandonné et nourri par un animal — que l'on pense à l'histoire de Romulus et Remus, ou à Achaiménès, qui, selon Elien (*Hist. anim.*, 12, 21), aurait été nourri par un aigle —, probablement lié à des rites d'initiation pratiqués au sein des confréries de jeunes guerriers³.

Dans le cas de Cyrus, cette parenté mède supposée reflète la volonté tant de fois affirmée des souverains perses à se considérer comme les successeurs des rois mèdes, comme ils le sont, à d'autres titres, des Élamites et des Babyloniens.

Simple roi d'Anšan, Cyrus entreprend d'unifier le Fārs en soumettant les roitelets perses, dont ceux qui appartiennent à la branche « cadette » de la famille achéménide. Profitant probablement d'une révolte des Mèdes contre leur roi Astyage, qui n'avait pas de fils pour lui succéder, Cyrus s'empare d'Ecbatane et prend la direction de l'empire. Si ces événements ont bien eu lieu lors de la sixième année de règne du roi babylonien Nabonide, comme l'indiquent certaines sources mésopotamiennes, il faut les placer vers 550-549 av. J.-C.

Cette conquête impliquait la consolidation d'un embryon d'empire que les Mèdes avaient créé. Cela est certain pour les territoires qui s'étendaient vers l'ouest jusqu'au fleuve Halys (actuel Kizil Irmak). Hérodote (1, 75-90) raconte en détail la conquête de la Lydie

1. Ce nom est d'origine mède : *Mitradāta* (perse : **Miçadāta*), « créé par Mithra » ; c'est également le nom du trésorier de Cyrus (Mithredath) selon la Bible (Esdras I, 1, 8).

2. Cette information est tout à fait exacte : selon le témoignage de la linguistique historique, le nom du chien en mède devait être **spaka*, tandis que la forme perse était **saka* (persan *šag*). Nous reparlerons de ce mot à propos des Scythes (cf. p. 147).

3. Le mythe des enfants royaux abandonnés n'est pas propre aux Indo-Européens. Que l'on songe au récit de l'enfance de Sargon d'Akkad, au III^e millénaire, ou même à celui de Moïse.

qui mit un terme au règne de Crésus, vers 547, et qui se prolongea par la conquête de l'Ionie, mettant ainsi en contact direct, pour la première fois, les Perses et les Grecs.

Vers l'est, la situation est moins claire. On ne sait jusqu'où les Mèdes avaient poussé leurs conquêtes, mais, sur la foi des historiens grecs (par exemple Hérodote, 1, 153 et 177), on peut supposer qu'ils avaient soumis la plus grande partie des Iraniens orientaux (Afghanistan actuel).

En outre, les annales assyriennes, avant la prise de Ninive par les Mèdes en 612, distinguent souvent les « Mèdes puissants » et les « Mèdes lointains ». Les premiers sont certainement les Mèdes proprement dits, qui constituent le cœur de l'empire, proche de l'Assyrie. L'autre expression pourrait désigner les conquêtes mèdes à l'est du domaine iranien¹.

Quoi qu'il en soit, Cyrus achèvera et consolidera son emprise sur les Iraniens orientaux. C'est aussi à cette occasion qu'il trouvera la mort, en luttant contre les Massagètes, un tribu scythe installée près de la Caspienne (Hérodote, 1, 202-214).

Mais c'est surtout la conquête de Babylone qui nous intéresse ici, puisqu'elle est décrite dans un document dont Cyrus lui-même est l'auteur et qui confirme dans les grandes lignes le récit qu'en donne Hérodote (1, 178-191). La chronique babylonienne de Nabonide situe cet événement en octobre 539.

Ce document n'est pas seulement le récit de la conquête de Babylone, c'est aussi une proclamation, un véritable édit de Cyrus, dont on connaissait l'existence bien avant sa découverte, puisque la Bible y fait allusion (Esdras I, 1, 1-2) :

« Et en la première année de Cyrus (*Kōreš*), le roi de Perse (*Pāras*), pour l'accomplissement de la parole de Iahvé, par la bouche de Jérémie, Iahvé excita l'esprit de Cyrus, le roi de Perse, et celui-ci fit répandre une proclamation dans tout son royaume, et aussi par écrit, disant : « Ainsi parle Cyrus, le roi de Perse : tous les royaumes de la terre, Iahvé, le dieu des cieux, me les a donnés, et il m'a chargé de lui construire une maison à Jérusalem, qui est en Judée. » »

Le cylindre de Cyrus, découvert à Babylone au cours des fouilles de 1879², ne fait pas explicitement allusion à la fin de la captivité de Babylone, ni à la reconstruction du temple de Jérusalem, mais on y trouve exprimée la volonté de Cyrus de ramener les divinités dans

1. Un autre argument en faveur de l'expansion mède vers l'est peut être tiré de la première liste de peuples de l'inscription de Bisorun (DB § 6) (cf. pp. 132-133).

2. Il est actuellement conservé au British Museum.

leurs anciens lieux de culte, et les populations dans les demeures d'où elles avaient été déportées (CB § 10).

On remarquera que, dans le texte biblique, c'est Iahvé qui donne la royauté à Cyrus, tout comme Marduk dans le texte babylonien. Cette idéologie d'une légitimité divine de la royauté n'est attestée dans les sources vieux-perses qu'à partir des inscriptions de Darius (DB § 5, etc.), et elle sera sans cesse répétée dans celles de ses successeurs. Mais la Bible et le cylindre de Babylone montrent clairement que cette conception de la royauté existait déjà du temps de Cyrus. Elle est peut-être plus ancienne encore.

Le texte du cylindre est composé de deux parties. Dans la première (§§ 1-6), le récit des événements est fait d'une manière impersonnelle, comme une chronique qui expose le point de vue de Marduk. Le dieu est irrité par le comportement du souverain, Nabonide, qui délaisse le culte du grand dieu de Babylone¹ (§ 2) et persécute la population (§ 3). Marduk choisit alors son propre protecteur en la personne de Cyrus, un homme juste et droit, à qui il accorde la royauté sur les peuples habitant à l'est de la Mésopotamie (§ 4) : Guti (Kurdistan iranien), Manda (les Mèdes) et « les hommes à tête noire » (probablement les Élamites à peau noire, comme sur la frise des archers à Suse). Marduk livre alors la ville de Babylone et toute la Mésopotamie à Cyrus (§§ 5-6).

La deuxième partie (§§ 7-14) est rédigée à la première personne. Cyrus présente son protocole (titulature et généalogie, § 7), puis il fait brièvement le récit de la prise de Babylone (§ 8) et énumère les mesures de restauration qu'il a prises à l'égard des dieux et des hommes que Nabonide avait maltraités (§ 9). Puis il cite les pays qui se sont placés sous sa souveraineté (§ 10), et, à nouveau, il invoque les dieux dont il a restauré le culte (§ 11). La suite du texte est moins claire. Il y est question, probablement, d'une cérémonie religieuse (§ 12) et de constructions entreprises par Cyrus (§ 13).

Il reste deux lacunes importantes. Le début du texte (§ 1) manque : le seul mot qui ait subsisté, « régions (du monde) », suggère que l'on avait là une première titulature du souverain², mais cette restitution a été contestée. La fin du texte (§ 14) semble faire allusion à une inscription du roi assyrien Assurbanipal (Aššurbānapi).

Cela nous amène au problème des sources littéraires du cylindre de Cyrus et, d'une manière générale, aux modèles qui ont pu inspirer les

1. Au profit du dieu lunaire Sin, qui n'est pas nommé dans le texte du cylindre (il l'était peut-être dans les parties manquantes).

2. Elle ne fait pas nécessairement double emploi avec celle du § 7. On trouve également deux généalogies dans l'inscription de Bisotun (DB §§ 1 et 2).

inscriptions des anciens Perses, qui ne devaient pas avoir, comme leurs voisins mésopotamiens, une tradition scribale ancienne.

Les études sur les modèles littéraires du texte de Cyrus ont montré que ceux-ci ne devaient pas être cherchés, comme on pourrait s'y attendre, dans les traditions néo-babyloniennes contemporaines, mais plutôt dans celles des derniers rois assyriens, et notamment dans les inscriptions babyloniennes d'Assurbanipal¹. C'est sans doute à une inscription de celui-ci que fait allusion la dernière partie du texte de Cyrus (§ 14).

Dans ce type d'inscription, on trouve en effet le même plan : première partie « impersonnelle » racontant les événements qui ont présidé à la rédaction de l'inscription, parfois aussi dédicace à un dieu, et deuxième partie où le roi raconte lui-même ses exploits. Cette structure se retrouvera dans un certain nombre d'inscriptions de Darius et de ses successeurs.

Le texte du cylindre de Cyrus, avec son ton polémique qui apparaît dès le début, émane certainement du clergé de Marduk, profondément irrité, et spolié, par le nouveau culte établi par Nabonide. Mais on ne saurait négliger le rôle de Cyrus, dont la politique de restauration des cultes locaux et de rétablissement des peuples dans leur patrie est clairement exprimée.

Nous ne possédons que quelques brèves inscriptions vieux-perses de Cyrus. Cela ne manque pas de surprendre de la part d'un souverain aussi considérable. On n'a pas hésité d'en tirer argument pour affirmer que l'écriture vieux-perse était une création de Darius et que celui-ci avait fait graver ces brèves inscriptions, au nom de Cyrus, sur les palais de Pasargades.

Le site de Pasargades se trouve dans la « Plaine de la Rivière aux Oiseaux », le Dašt-e Murghāb, à un endroit stratégique qui commandait l'entrée du Fārs, à l'est de l'actuelle route Ispahan-Shiraz. C'est sans doute là, ou à proximité, que Cyrus battit les troupes mèdes (Strabon, 15, 3, 8), à quelques kilomètres au nord-ouest d'Anšān (actuel Tall-e Malyān), sa première capitale.

Le nom de Pasargades (Πασαργάδαι) est cité pour la première fois par Hérodote (1, 125)². Pour l'historien grec, c'est la plus noble des tribus perses.

1. On a expliqué ce retour à des modèles anciens par des motivations politico-religieuses propres à la situation particulière de Babylone à cette époque. Il n'est pas exclu non plus que les modèles littéraires assyriens aient été déjà imités par les Mèdes et que Cyrus ait suivi leur exemple.

2. C'est probablement le même mot que l'on retrouve, chez lui, en 4, 167.

L'étymologie de ce nom est encore controversée. Pourtant, elle semble évidente : la forme grecque doit être une altération, par méatèse et dissimilation, du perse **Pārsa-grda*, « ville » (ou « campement ») « des Perses », avec un deuxième terme qui est attesté en sanskrit *grha-*, que l'on trouve encore aujourd'hui dans les noms de villes¹.

Les réticences exprimées à l'égard de cette étymologie viennent de ce que Hérodote, comme nous l'avons vu, considère que Pasargades est un nom de tribu. Mais l'historien grec a pu confondre un nom de lieu avec un nom tribal. Les historiens postérieurs, Arrien, Strabon, Plutarque, etc., emploient exclusivement ce mot comme un nom de ville, ou de lieu, de même que l'historien latin Quinte Curce, qui donne la forme *Parsagada*².

Cette étymologie étant bien établie, on admettra que le grec Persépolis (Περσέπολις) doit être la traduction littérale du mot perse **Pārsa-grda*, et l'on peut se demander alors quel était exactement le nom perse de chacun de ces deux sites que nous appelons aujourd'hui Pasargades et Persépolis.

Ils devaient probablement porter le même nom en langue perse, mais les Grecs ont tout d'abord utilisé la forme perse pour désigner le site occupé par les palais de Cyrus, puis sa traduction grecque pour le palais dont Darius a entrepris plus tard la construction. Il ne peut y avoir d'hésitation sur l'identification des deux sites, car la description qu'en font les historiens antiques n'autorise aucun doute³.

Le tombeau de Cyrus est le monument de Pasargades dont les vestiges sont aujourd'hui encore les plus impressionnants. Il est situé un peu à l'écart du site principal où subsistent les ruines des palais. Les historiens grecs Arrien (6, 29, 4-11) et Strabon (15, 3, 7), qui reprennent le témoignage d'Aristobule, un compagnon d'Alexandre, en font une description qui correspond, malgré quelques contradictions mineures, à l'aspect que ce monument a encore de nos jours.

C'est une construction en tout point remarquable, et avant tout par sa simplicité majestueuse. La tombe proprement dite, une sorte de petite maison avec un toit à deux pentes, repose sur un podium en

escalier, composé de six degrés de hauteur et de surface décroissantes. La hauteur totale de l'édifice était d'un peu plus de onze mètres, et l'accès à la chambre funéraire se faisait par un couloir étroit de moins de quatre-vingts centimètres.

L'étude minutieuse dont le tombeau de Cyrus a fait l'objet n'a révélé aucune inscription. Ce monument ne nous retiendrait donc pas plus longtemps si plusieurs historiens grecs ne signalaient l'existence d'une inscription :

Tout d'abord, Arrien (*Anab.*, 6, 29, 4 et 8), le plus important historien de l'expédition d'Alexandre, écrit : « Il y a à Pasargades, dans le parc (παράδεισος)¹ royal, la tombe de ce Cyrus [...] on avait gravé sur la tombe, en lettres perses : "Ô homme, je suis Cyrus, le fils de Cambyse, qui a établi l'empire des Perses et a été roi de l'Asie ; ne sois donc pas jaloux de ce monument qui est mien." »

Strabon, ensuite, qui tire son information, tout comme Arrien, du récit d'Aristobule, compagnon d'Alexandre, donne le même texte, presque mot pour mot (15, 3, 7). Mais il ajoute aussitôt une autre source, Onésicrite, selon lequel « il y avait une inscription grecque, en caractères perses : "C'est ici que moi je repose, Cyrus, le roi des rois" ».

Dans sa biographie d'Alexandre (69, 4), Plutarque écrit : « Ayant lu l'inscription du tombeau, il ordonna d'y inscrire en dessous, en lettres grecques, le texte suivant : "Ô homme, qui que tu sois et d'où que tu viennes, car je sais que tu viendras, je suis Cyrus, qui a procuré l'empire aux Perses ; ne jalouse donc pas ce peu de terre qui recouvre mon corps." »

L'existence de deux versions, l'une perse et l'autre grecque, de la même inscription est également signalée par Strabon (15, 3, 8), mais sans indiquer qu'Alexandre serait l'auteur de la traduction grecque.

La multiplicité des témoignages ne doit pas faire illusion : ils remontent tous à une (ou tout au plus deux) source contemporaine d'Alexandre. Certains savants mettent donc en doute la véracité de ces témoignages, d'autant plus que la coutume de graver des inscriptions sur les tombeaux ne semble pas bien établie chez les rois perses.

Il est vrai que, des sept tombes achéménides connues, seule celle de Darius I^{er} est épigraphe. Elle comporte même deux inscriptions distinctes, dont l'une au moins (DNa) fait explicitement référence au tombeau lui-même. On ne peut donc exclure catégoriquement l'existence d'une inscription attribuée à Cyrus, qui aurait pu être gravée,

1. Le mot *paradeisos*, emprunté au mède, n'a plus le sens de « réserve, chasse », comme chez les historiens classiques (Xénophon, etc.), mais celui, plus modeste, de « parc » (cf. pp. 116-117).

1. C'est le même mot qu'on trouve dans le slave méridional *grad*, le russe *gorod*, etc. L'avestique *grōda* a un sens péjoratif : « antre des dévas » ; c'est encore un trait de vocabulaire qui distingue l'avestique de l'iranien occidental.

2. « *Cyrus Parsagada urbem condiderat* » (5, 6, 10). Cf. aussi 10, 1, 22.

3. Certains noms de lieux fournis par les tablettes élamites ne peuvent être identifiés à Pasargades qu'au prix d'acrobaties : *bat-ra-ka-taš* et *ba-iš-ra-ka-ta* peuvent s'expliquer par **Pātra-kata-* (mède) et **Pāsa-kata-* (perse), « maison de protection » ou « poste de protection » ou « citadelle ».

non pas sur le tombeau, mais sur un portique, ou sur toute autre construction proche du tombeau et aujourd'hui complètement disparue.

On pourra, en revanche, repousser sans hésitation le témoignage d'Onésicrite sur la possibilité d'écrire le grec en caractères perses, ce qui est vraiment trop invraisemblable¹.

Il reste à s'interroger sur le contenu même de cette inscription de Cyrus. Contrairement à ce qu'on a pu écrire à ce propos², son texte s'accorde assez bien avec la sobriété des deux types d'inscriptions que l'on trouve sur les palais de Pasargades et dont nous allons bientôt parler. Il reste à ce propos une dernière hypothèse à envisager : les compagnons d'Alexandre auraient pu « reporter » sur le tombeau les inscriptions des palais, dont on leur aurait fourni la traduction grecque.

Faute de nouvelles découvertes, du reste peu probables, on ne pourra résoudre ce problème, qui dépend lui-même de l'idée que l'on se fait sur l'origine de l'écriture vieux-perse.

Les deux types d'inscriptions trilingues de Cyrus (CMA et CMc) se trouvent (ou se trouvaient reproduites en plusieurs exemplaires) sur trois monuments du site principal de Pasargades.

Le premier de ces monuments est un portique donnant accès au site et appelé « porte R ». Il en subsiste un bas-relief représentant un génie ailé et qui était surmonté, jusqu'à la fin du siècle dernier, d'un exemplaire de CMA. Compte tenu de la prédilection des constructeurs de Pasargades pour la reproduction symétrique des motifs décoratifs, et notamment des inscriptions, il est probable qu'il y a eu autrefois au moins huit exemplaires de cette inscription sur ce monument.

Le « palais S », souvent appelé « salle d'audience », et le « palais P », qui servait probablement de résidence à Cyrus, contenaient également un certain nombre (près d'une vingtaine) de copies de CMA, dont deux seulement se sont maintenues jusqu'à nos jours, une dans chaque palais. Il y en avait encore deux autres, dans le « palais S », au XIX^e siècle.

1. On peut même s'étonner qu'une pareille absurdité soit rapportée par Strabon. La confusion vient probablement de la traduction grecque qu'Alexandre aurait faite. On ne peut se prononcer sur la réalité de celle-ci, mais elle paraît peu probable.

2. La forme métrique du texte grec cité par les historiens a été considérée par certains comme un motif d'exclusion, mais il peut s'agir d'une *interpretatio graeca*, de même que le thème de la jalousie. En outre, le titre « roi des rois » serait une incongruité, car il n'apparaît pas dans les inscriptions vieux-perses de Pasargades. C'est oublier que celles-ci sont volontairement brèves et que la titulature y est forcément écourtée, comme elle l'est dans près d'une dizaine d'inscriptions de Darius, et quelques-unes de Xerxès. Ce titre est certainement antérieur à Darius (cf. p. 166).

Dans le « palais P », on a en outre découvert une autre inscription, CMc, gravée sur les plis de la robe d'un bas-relief représentant le roi. Elle devait, elle aussi, exister en plusieurs exemplaires. On a retrouvé récemment un fragment d'une de ces copies.

Enfin, signalons quelques autres brefs fragments, qui ont été mis au jour lors des fouilles récentes de Pasargades et dont l'identification reste trop problématique pour être discutée ici.

Les inscriptions de Cyrus n'auraient posé aucun problème si, depuis quelque temps, l'on ne s'était efforcé de démontrer que l'écriture cunéiforme vieux-perse serait une invention de Darius¹. Elles devenaient alors encombrantes, et il fallait en conclure qu'elles avaient été réalisées par Darius lui-même.

Les arguments en faveur de cette thèse ne sont certes pas négligeables. Ils sont surtout d'ordre archéologique. Ainsi, le « palais P » n'aurait pas été achevé au moment de la mort de Cyrus. C'est Darius qui en aurait mené à terme la construction et qui aurait, à ce moment seulement, fait graver les inscriptions CMA. Cela n'est pas rigoureusement impossible, mais quelle preuve a-t-on pour dater avec exactitude les différentes phases des travaux et désigner ainsi leur auteur, alors que la date du début même des constructions par Cyrus ne se laisse déterminer que d'une manière hypothétique² ?

Les arguments d'ordre politique ne sont pas plus convaincants. Comment peut-on affirmer que Cyrus n'avait pas un besoin urgent de mettre sa « signature » sur les monuments qu'il réalisait, alors que cette pratique, de la part d'un souverain, est aussi naturelle qu'universelle ? Pourquoi Darius seulement aurait-il des raisons particulières d'agir ainsi ? Enfin, pourquoi aurait-il voulu honorer Cyrus au point de se substituer à lui dans cette activité épigraphiste, alors que, dans sa généalogie, Darius n'a que le souci d'exalter la branche cadette de la famille achéménide ? S'il a bien terminé les travaux de Pasargades, pourquoi ne s'en est-il pas vanté ?

Nous avons déjà fait allusion aux arguments tirés de la modeste titulature de Cyrus³. On pourrait être plus catégorique sur ce point

1. Cette hypothèse n'est pas tout à fait nouvelle puisqu'elle a déjà été formulée au début de ce siècle. On pensait alors que les inscriptions de Pasargades étaient l'œuvre de Cyrus le Jeune.

2. Faute de place et faute de compétence, nous ne pouvons entrer ici dans le détail de la discussion archéologique. On admettra facilement que, à Pasargades, les travaux de construction n'ont pas cessé avec la mort de Cyrus, de même que ceux de Persépolis ont continué après Darius. Mais cela n'empêche pas que Cyrus ait fort bien pu achever une première phase des travaux et faire graver ses inscriptions. Tant qu'à faire, Cambyse aurait pu lui-même continuer les travaux, et il aurait eu de meilleures raisons que Darius de les compléter par des textes au nom de son père.

3. Cf. p. 80, note 2.

si l'on était sûr que ce roi n'a pas réalisé d'autres inscriptions. Comme nous l'avons déjà dit, on ne doit jamais perdre de vue que notre documentation épigraphique est déséquilibrée et qu'elle provient d'un nombre restreint de sites. Qui plus est, en dehors de Pasargades, ce sont les sites où il y a le moins de chance de retrouver des inscriptions de Cyrus qui ont été le plus fouillés. Enfin, tous les arguments tirés des titulatures, qu'ils soient à l'appui d'une thèse ou d'une autre, restent arbitraires, car les inscriptions nous offrent tantôt le simple titre « roi », tantôt une titulature plus ou moins longue¹.

Dans l'état actuel de notre documentation, il semble donc bien plus raisonnable de laisser à Cyrus la paternité des inscriptions de Pasargades.

1. Un simple coup d'œil sur les titres dans l'index politique (p. 307) montre que, pour Darius et ses successeurs, il n'y a pas usage constant de tous les titres possibles. Ils sont même totalement absents dans DNb ou DPd (sauf « roi »). Le titre « roi des peuples » peut, par exemple, manquer sans raison apparente (cf. DSc, DSj), et celui de « roi sur cette terre » n'est pas non plus d'un emploi régulier. Il faut sans doute expliquer toutes ces variations tantôt par des motivations liées à la finalité de chaque inscription, tantôt par des raisons matérielles comme le manque de place, ou plus simplement encore par le désir de « faire court », comme dans le cas des inscriptions de Pasargades qui sont des inscriptions-signatures.

VI

L'avènement de Darius et l'inscription de Bisotun

L'historien grec Diodore de Sicile (2, 13, 1-2) raconte ainsi le début de la conquête de la Médie par Sémiramis, reine de Babylone :

« Lorsque Sémiramis eut terminé ses travaux de construction [à Babylone], elle se mit en marche vers la Médie avec de nombreuses forces. Lorsqu'elle atteignit la montagne appelée Bagistanon (Βαγιστανων), elle établit son camp à proximité, et elle y aménagea un parc (παράδεισος) qui avait une circonférence de douze stades ; il était situé dans une plaine, où il y avait une grande source, ce qui lui permit d'irriguer ses plantations. Le mont Bagistanon est consacré à Zeus, et le côté qui fait face au parc a une paroi rocheuse d'une hauteur de soixante-dix stades. Elle fit polir la partie inférieure et y fit graver sa propre image, accompagnée d'une centaine de lanciers. Elle écrivit également, sur la pierre, une inscription en caractères syriens, disant : "Avec les bâts des bêtes de somme qui l'accompagnaient, Sémiramis a fait un monticule, à partir de la plaine, et elle a gravi ce lieu escarpé jusqu'au sommet." »

On ne sait où Diodore est allé chercher que la reine Sémiramis, un personnage historique qui a été intégré à de nombreuses légendes, aurait fait graver l'inscription de Bisotun. L'historien grec a toutefois gardé le souvenir des incursions assyriennes sur le plateau iranien¹. Les autres informations que donne Diodore sont correctes dans l'ensemble, sauf que l'utilisation des bâts n'est pas claire. S'agit-il d'une allusion maladroite aux échafaudages ou aux travaux préparatoires à l'aménagement du site ?

Le nom de « Bagistanon » est le mot perse (ou mède) **baga-stāna*, « lieu (consacré) aux dieux »². Il subsiste encore aujourd'hui pour désigner un petit village voisin, sous la forme Behistān ou Behistun,

1. Cf. p. 75.

2. Le mot *baga* est le terme courant en Iran occidental pour « dieu », en remplacement du vieux mot indo-européen démonisé par les Iraniens (cf. p. 159).

ou encore, par étymologie populaire, Bisotun¹. Qu'il y ait eu à proximité un parc d'agrément n'est pas impossible. La source existe toujours. C'est en tout cas un lieu idéal pour la propagande achéménide, puisqu'il est situé en un endroit bien visible de la route qui reliait Suse à Ecbatane (Hamadān).

On ne sait trop si cette montagne était déjà un lieu sacré des Élamites, mais nous savons, par Hérodote (1, 130), que les Perses considéraient toutes les montagnes comme des endroits sacrés, où étaient accomplis des sacrifices aux dieux. C'est probablement à proximité de cet endroit que Darius vainquit Gaumāta, le Mage qui se faisait passer pour le frère de Cambyse, Bardiya.

Le monument, bas-relief et inscriptions, se trouve à une soixantaine de mètres de hauteur, sur une paroi qui avait été préparée pour le recevoir. L'ensemble fait à peu près 3 mètres de hauteur et 5 à 6 mètres de large.

Le roi Darius, qui a une taille plus élevée que les autres personnages, est représenté debout, portant à la main gauche un arc et levant la main droite, en signe de salut, vers Ahuramazdā, qui plane dans les airs, au-dessus des autres personnages. Seul le buste du dieu est visible. Il émerge d'un anneau d'où sortent deux ailes, une queue et les deux pattes d'un oiseau de proie. Ahuramazdā est coiffé d'une tiare, il lève la main droite, comme Darius, et, dans la main gauche, il tient un anneau, symbolisant probablement la royauté, qu'il offre au roi.

Derrière Darius, se tiennent deux dignitaires, de taille moyenne, portant respectivement la lance et l'arc du roi. Devant celui-ci, se trouvent les neuf rois rebelles, de plus petite taille. Ils se tiennent debout, faisant face au roi, et ils sont attachés les uns aux autres par un lien qui leur passe autour du cou. Le plus important des rebelles, Gaumāta, est représenté couché, sous le pied gauche de Darius, vers lequel il tend des bras implorants.

Les inscriptions principales ont été gravées à gauche, à droite et au-dessous du bas-relief. D'autres inscriptions plus brèves sont disséminées dans le champ même du bas-relief.

À gauche, sur les deux faces d'un rebord en dehors du bas-relief, a été gravée la version babylonienne, en deux colonnes. La version vieux-perse, en cinq colonnes, la cinquième de moitié moins longue que les autres, se trouve au-dessous du bas-relief, mais le débordant

1. Le mot signifie « sans colonne », probablement par opposition à de nombreux sites antiques où subsistaient de tout temps des colonnes dressées ou abattues (Persépolis) ou encadrées dans les monuments (tombeaux de Naqš-e Rostam).

largement sur la droite. La version élamite, comprenant quatre colonnes, a été réalisée une première fois à droite du bas-relief, puis une deuxième fois, en trois colonnes, à gauche du texte vieux-perse.

La version vieux-perse comprend 76 paragraphes¹, les versions babylonienne et élamite n'en comportant que 69.

Les inscriptions mineures sont tout d'abord les légendes trilingues qui identifient les rois rebelles. Les versions vieux-perse et élamite se trouvent au-dessus de chaque personnage, et la version babylonienne au-dessous, sauf pour le troisième, qui porte le texte vieux-perse sur son tablier, et pour Gaumāta, dont les légendes trilingues sont toutes placées au-dessous. Le dernier personnage, à l'extrême droite, n'a pas de légende babylonienne.

Juste au-dessus de l'effigie royale, on a répété les 4 premiers paragraphes de la version élamite. Plus haut encore, à gauche, on a placé le § 70 en élamite, et, à droite, à nouveau les 4 premiers paragraphes, mais cette fois en vieux perse.

On voit bien, dès le premier coup d'œil, que cet ensemble a été initialement conçu selon un principe d'équilibre très simple. Si l'on excepte la représentation du dernier roi rebelle, un Scythe Tigrauxauda (« à la coiffe pointue »), Ahuramazdā occupe la partie centrale supérieure du bas-relief, et celui-ci est accompagné, sur trois de ses côtés, par les versions trilingues, qui occupent des espaces sensiblement identiques.

Mais l'équilibre de cette réalisation a été impitoyablement ruiné par de malheureuses modifications. Le dernier roi rebelle a été représenté au détriment du début du texte élamite, qui a été alors reproduit dans sa totalité en bas, à gauche, du bas-relief. Le texte vieux-perse a manifestement été allongé, de sorte qu'il débordé vers la droite. La disposition des légendes donne l'impression de la plus grande anarchie. Le § 70 en élamite n'avait certainement pas été prévu lorsque la version élamite a été réalisée.

Les archéologues ont pu reconstituer dans les grandes lignes la genèse et les vicissitudes de ce chef-d'œuvre, malmené dès les premiers moments de son existence. Il n'est pas possible ici d'entrer dans les détails d'une reconstitution qui distingue cinq ou six phases et dont certains aspects peuvent être discutables.

Il est possible que le projet initial ait seulement prévu la réalisation du bas-relief, sans inscription. On aurait alors décidé de graver les légendes élamites des rois rebelles et la première version élamite,

1. La division du texte en paragraphes est, bien sûr, l'œuvre des philologues modernes.

en 69 paragraphes, à droite du relief. Ensuite, on aurait réalisé la version babylonienne, également en 69 paragraphes, ainsi que les légendes. C'est seulement alors que le projet du texte vieux-perse aurait été conçu et que l'écriture vieux-perse aurait été inventée dans ce but. La nouvelle version comportait un paragraphe supplémentaire, le 70^e, qui, selon les mêmes exégètes, relaterait la création de l'écriture vieux-perse. Le paragraphe additionnel aurait été traduit en élamite et placé au-dessus de Darius, et, faute de place, il n'y a pas eu de version babylonienne de ce paragraphe.

Dans la toute dernière phase, le roi scythe, dont la rébellion et la capture sont sensiblement postérieures aux événements décrits dans les 69 paragraphes de l'inscription, a été placé après les autres rebelles, au détriment de la première version élamite. Celle-ci a été recopiée en entier. Puis on a gravé la cinquième colonne vieux-perse, relatant les nouveaux événements (§§ 71-76), mais, par manque de place, il n'a pas été possible d'en faire les versions élamite et babylonienne.

La reconstitution de la dernière phase est incontestable, mais celle des étapes précédentes est moins sûre. Elle est fondée sur la disposition incohérente des légendes, surtout celles de Gaumāta, et sur la certitude que l'écriture vieux-perse a été créée par Darius. Mais on peut s'étonner, par exemple, que la version élamite, si elle a bien été décidée la première, n'ait pas occupé la « place d'honneur », directement sous le bas-relief.

La théorie d'une genèse en de multiples phases a l'inconvénient de postuler une équipe de scribes et d'artistes qui auraient changé d'avis à chaque instant, qui auraient décidé sans cesse et d'une manière capricieuse de nouveaux aménagements, alors que la tradition mésopotamienne dans son ensemble et aussi les réalisations achéménides postérieures montrent que les monuments de ce genre étaient méthodiquement planifiés.

Rien n'empêche de supposer que, dès le départ, la réalisation du bas-relief et des trois versions ait été projetée et exécutée en même temps, ou, mieux encore, que seules les versions vieux-perse et élamite étaient prévues, jusqu'au § 70. Le déplacement, non prévu initialement, du texte élamite dans sa seconde position n'a pas permis d'y reproduire le § 70, qui a été alors reporté au-dessus de Darius. Quant à la version babylonienne, elle ne semble pas à l'aise sur les deux faces d'un rebord, à gauche du relief, et l'on ne s'explique pas pourquoi le § 70 n'a pas été reproduit de la même manière que la version élamite, ni les 4 premiers paragraphes du texte, au-dessus de Darius, ni la légende du roi scythe. On est donc en droit de supposer qu'elle ne faisait pas partie du projet primitif.

De même, la disposition des légendes et des brefs textes au-dessus de Darius se présente d'une manière anarchique, à un point tel qu'on peut raisonnablement supposer que tout cela n'avait pas été prévu dans le projet initial. Mais il est difficile de dire quand et pourquoi ces textes ont été réalisés.

Ce pourrait être au moment où l'on a introduit le roi scythe, car le style de gravure de la légende qui l'accompagne ressemble beaucoup à celui des autres légendes. La présence de celles-ci semble découler logiquement de celle des 4 premiers paragraphes de l'inscription, qui font également office de légende accompagnant et identifiant Darius.

En résumé, on peut ramener la genèse du monument en deux, peut-être trois phases. La conception originale prévoyait le bas-relief et les versions vieux-perse et élamite. Le texte babylonien a été réalisé en même temps, ou un peu plus tard, mais, dans les deux cas, d'une manière marginale. Jusque-là, l'ensemble présente une grande cohérence et est le résultat d'une planification mûrement réfléchie. Tout ce bel équilibre est rompu par l'arrivée du roi scythe, qui entraîne le déplacement du texte élamite et la réalisation des textes mineurs qui encombrant le bas-relief d'une manière tout à fait regrettable.

L'inscription de Bisotun est avant tout un document historique de la plus grande valeur. Elle a donné lieu à de nombreuses tentatives d'interprétation des événements qui y sont rapportés. Il faudrait tout un volume pour faire un bilan complet de discussions. On se contentera ici de renvoyer le lecteur aux commentaires qui accompagnent la traduction et de proposer un résumé du texte et une chronologie des événements¹.

RÉSUMÉ DE BISOTUN

1. Généalogie et titulature

- § 1 « Je suis Darius, roi..., fils de... » [titulature, généalogie brève].
- § 2 « Mon père est... » [2^e généalogie, plus complète].
- § 3 « Nous sommes... Achéménides... » [famille royale].
- § 4 « Je suis le neuvième (roi)... » [légitimité héréditaire].
- § 5 « Grâce à Ahuramazdā, je suis roi... » [légitimité divine].

1. La révolte de Gaumāta sera discutée pp.161-162.

2. Les peuples de l'Empire

- § 6 Liste des 23 peuples soumis à Darius.
 § 7 Ils étaient ses serviteurs, apportaient le tribut, obéissaient.
 § 8 Récompense de l'homme loyal, punition du déloyal; obéissance à la loi.
 § 9 Royauté accordée par Ahuramazdā.

3. Première révolte : Gaumāta¹ [1] - 1^{er}

- § 10 Bardiya, fils de Cyrus, tué en secret par son frère le roi Cambyse. Ce dernier part pour l'Égypte. L'armée (*kāra*) se révolte, le mensonge se répand partout.
 § 11 Révolte du Mage Gaumāta qui se fait passer pour Bardiya, à Paišiyā-huvādā, près du mont Arakadri, le 14 Viyaxna. Tous les peuples se rallient à lui. Il prend la royauté le 9 Garmapada. Mort naturelle de Cambyse.
 § 12 La royauté usurpée par Gaumāta appartenait à la famille de Darius.
 § 13 L'armée redoutait Gaumāta : celui-ci aurait pu massacrer ceux qui avaient connu le vrai Bardiya. Darius invoque Ahuramazdā. Il tue Gaumāta et ses fidèles, le 10 Bāgayādi, près de la citadelle de *Sikayabuvati*², peuple de Nisāya, en Médie [1^{re} bataille].
 § 14 Darius restaure la royauté, rétablit les cultes (les temples?) supprimés par Gaumāta, rend ses biens à l'armée, restaure les armées (*kāra*) de tous les peuples.
 § 15 « Voilà ce que j'ai fait après être devenu roi. »

4. Deuxième révolte : Āçina [2] - 2^e

- § 16 Révolte d'Āçina, fils d'Upadarma, en Élam, qui se proclame roi. Révolte [au même moment?] du Babylonien Nadintabaira [Nidintu-bēl], fils d'Ainara, à Babylone, qui se proclame roi sous le nom de Nabukadraçara [Nabukuduriusur], fils de Nabunita [Nabonide].
 § 17 Darius envoie (quelqu'un) en Élam. Āçina est conduit enchaîné en Médie et exécuté.

1. Le premier nombre situé à droite, entre crochets, indique l'ordre d'apparition de l'événement dans le texte. L'ordinal qui le suit indique le rang occupé par le personnage sur le bas-relief.

2. Les noms de lieux correspondant à la défaite finale des révoltés ont été mis en italiques.

5. Troisième révolte : Nadintabaira [3] - 3^e

- § 18 Darius marche contre Babylone. Il traverse le *Tigre* et défait l'armée de Nadintabaira, le 24 Āçiyādiya [2^e bataille].
 § 19 Darius continue vers Babylone. Près de la ville de *Zāzāna*, sur l'Euphrate, il bat une autre armée de Nadintabaira, le 2 Anāmaka [3^e bataille].
 § 20 Nadintabaira se réfugie à Babylone. Darius prend la ville et tue Nadintabaira.
 § 21 Pendant le séjour de Darius à Babylone, d'autres peuples se révoltent : Perses, Élamites, Mèdes, Assyriens, Égyptiens, Parthes, Margiens, Sattagydiens et Scythes.

6. Quatrième révolte : Martiya [4] - 5^e

- § 22 Révolte de Martiya, fils de Činçaxri, originaire de Kuganakā, en Perse. Il se proclame roi en Élam, sous le nom d'Imani.
 § 23 Darius se trouvait à proximité de l'Élam. Les Élamites prennent peur et tuent Martiya.

7. Cinquième révolte : Fravarti [5] - 4^e

- § 24 Révolte du Mède Fravarti [Phraorte] en Médie. Il devient roi en se faisant passer pour Xšaθrita, de la famille de Uvaxštra [Cyaxare].
 § 25 1^{re} campagne : Ses troupes étant peu nombreuses, Darius envoie une armée commandée par le Perse Vidarna. Celui-ci bat l'armée mède près de *Māru*, en Médie, le 27 Anāmaka [4^e bataille]. L'armée attend à Kampanda, en Médie, l'arrivée de Darius.

Campagnes d'Arménie : [5b]

- § 26 2^e campagne [= 1^{re} bataille de Dādarši en Arménie] : Darius envoie en Arménie l'Arménien Dādarši. Les révoltés se liguent pour combattre, mais sont défaits par Dādarši à *Zūza* en Arménie, le 8 Ōūravāhara [5^e bataille].
 § 27 3^e campagne [= 2^e bataille de Dādarši en Arménie] : Les révoltés se liguent une deuxième fois, mais sont défaits près de la forteresse de *Tigra*, en Arménie, le 8 Ōūravāhara [6^e bataille].
 § 28 4^e campagne [= 3^e bataille de Dādarši en Arménie] :

Les révoltés se liguent une troisième fois, mais sont défaits près de la forteresse d'*Uyamā*, en Arménie, le 9 *Θāigarči* [7^e bataille].

Dādarši attend que Darius arrive en Médie [*sic*!].

§ 29 5^e campagne [= 1^{re} bataille de Vahumisa en Arménie] : Darius envoie en Arménie son serviteur, le Perse Vahumisa. Les révoltés se liguent, mais sont défaits à *Izalā*, en Assyrie, le 14 *Anāmaka* [8^e bataille].

§ 30 6^e campagne [= 2^e bataille de Vahumisa en Arménie] : Les révoltés se liguent une deuxième fois, mais sont défaits à *Autiyāra*, en Arménie, à la fin de *Θūrāvāhara* [9^e bataille]. Vahumisa attend que Darius arrive en Médie.

Reprise de la lutte contre *Fravarti* : > [5]

§ 31 Darius quitte Babylone pour la Médie. Il bat l'armée de *Fravarti* à *Kunduru*, en Médie, le 25 *Ādukanaiša* [10^e bataille].

§ 32 *Fravarti* s'enfuit avec quelques cavaliers à *Ragā*, en Médie. Darius envoie une armée, qui capture *Fravarti* et le livre à Darius. Celui-ci le mutile et l'expose aux portes de son palais. Darius fait empaler *Fravarti* à *Ecbatane* et pend ses partisans dans la citadelle.

8. Sixième révolte : *Čiçantaxma* [6 / 5c] - 6^e

§ 33 Révolte de l'Asagartien *Čiçantaxma*. Il se proclame roi en Asagartie et se prétend de la famille de *Uvaxštra* [*Cyaxare*]. Darius envoie une armée médo-perse, conduite par son serviteur, le Mède *Taxmaspāda*.

Celui-ci bat *Čiçantaxma* et le livre à Darius [11^e bataille].

Darius le mutile et l'expose aux portes de son palais.

Puis il le fait empaler à *Arbaira* [*Arbèles*].

§ 34 « Voilà ce que j'ai fait en Médie. »

9. Révolte des Parthes, partisans de *Fravarti* [5d]

§ 35 Révolte des Parthes et des Hyrcaniens, partisans de *Fravarti*, contre le père de Darius, *Vištāspa* [*Hystaspe*], qui se trouvait en Parthie. *Vištāspa* bat les Parthes à *Višpabuzāri*, en Parthie, le 22 *Viyaxna* [12^e bataille].

§ 36 Darius envoie une armée perse, de *Ragā*. Grâce à elle, *Vištāspa* défait les rebelles à *Patigarbanā*, en Parthie, le 1^{er} *Garmapada* [13^e bataille].

§ 37 « Voilà ce que j'ai fait chez les Parthes. »

10. Septième révolte : *Frāda* [7] - 9^e

§ 38 Révolte des Margiens qui choisissent comme chef le Margien *Frāda*. Darius envoie son serviteur, le Perse *Dādarši*, satrape de Bactriane. Il bat les rebelles, le 23 *Āčiyādiya* [14^e bataille].

§ 39 « Voilà ce que j'ai fait en Bactriane. »

11. Huitième révolte : *Vahyazdāta* [8] - 7^e

§ 40 Révolte du Perse *Vahyazdāta*, à *Tāravā*, chez les *Yautiyā*, en Perse, pour la deuxième fois [*sic*].

Il se proclame roi de Perse, en se faisant passer pour *Bardiya*, fils de *Cyrus*.

L'armée perse du palais, à *Yadāyā*, se rallie à lui.

1^{re} campagne (en Perse) :

§ 41 Darius envoie une armée médo-perse commandée par son serviteur, le Perse *Artavardiya*.

Le reste de l'armée suit Darius en Médie.

Artavardiya bat l'armée de *Vahyazdāta* à *Raxā*, en Perse, le 12 *Θūrāvāhara* [15^e bataille].

§ 42 *Vahyazdāta* s'enfuit avec quelques cavaliers à *Paišiyāhuvādā*, où il lève une armée.

Artavardiya bat cette armée près du mont *Parga*, le 5 *Garmapada* [16^e bataille].

Vahyazdāta est capturé avec ses partisans.

§ 43 Darius fait empaler *Vahyazdāta* et ses partisans à *Huvādaičaya*, en Perse.

§ 44 « Voilà ce que j'ai fait en Perse. »

2^e campagne :

§ 45 [1^{re} bataille en Arachosie :]

Vahyazdāta envoie une armée en Arachosie, contre le serviteur de Darius, le Perse *Vivāna*, satrape en Arachosie.

L'armée fidèle à Darius remporte la victoire près de la citadelle de *Kāpišakāni*, le 13 *Anāmaka* [17^e bataille].

§ 46 [2^e bataille en Arachosie :]

Les révoltés se liguent à nouveau et marchent contre *Vivāna*.

Celui-ci les bat à *Gandutava*, le 7 *Viyaxna* [18^e bataille].

§ 47 [3^e bataille en Arachosie :]

Le chef de l'armée de *Vahyazdāta* s'enfuit avec quelques cavaliers dans la citadelle d'*Aršāda*, en Arachosie.

- Vivāna le poursuit, le capture et tue ses partisans.
 § 48 « Voilà ce que j'ai fait en Arachosie. »

12. Neuvième révolte : Araxa [9] - 8^e

- § 49 Alors que Darius se trouve en Perse et en Médie, les Babyloniens se révoltent pour la deuxième fois.
 L'Arménien Araxa, fils de Haldita, se révolte à Dubāla.
 L'armée babylonienne se rallie à lui et il devient roi à Babylone en se faisant passer pour Nabukadračara, fils de Nabunaita.
 § 50 Darius envoie à Babylone une armée commandée par son serviteur, le Perse Vindafarnah.
 Celui-ci bat les Babyloniens le 22 Varkazana et capture Araxa [19^e bataille].
 Darius ordonne d'empaler Araxa à Babylone.
 § 51 « Voilà ce que j'ai fait à Babylone. »

13. Récapitulatif, prescriptions et interdictions

- § 52 « J'ai livré 19 batailles... j'ai battu et capturé 9 rois... »
 Noms de ces rois, leurs mensonges et les titres qu'ils ont usurpés.
 § 53 « J'ai capturé ces 9 rois au cours de ces batailles. »
- § 54 Le mensonge a rendu ces peuples rebelles.
 § 55 Celui qui sera roi doit se garder du mensonge.
 § 56 « Voilà ce que j'ai fait en une seule année; toi qui liras cette inscription... ne pense pas que c'est un mensonge. »
- § 57 Caution d'Ahuramazdā : « J'ai fait cela en une seule année. »
 § 58 Darius a encore fait autre chose, qui n'a pas été écrit dans cette inscription, de peur que cela ne paraisse faux.
 § 59 « Les rois précédents... n'ont pas fait ce que moi j'ai fait en une seule année... »
- § 60 Invitation à faire connaître cette proclamation à l'armée.
 § 61 Celui qui cachera cette proclamation doit être puni.
 § 62 « Voilà ce que j'ai fait en une seule année... grâce à Ahuramazdā et... les autres dieux qui existent. »
- § 63 Mérites de Darius.
 § 64 Celui qui sera roi doit punir le menteur.
- § 65 Il ne faut pas détruire cette inscription.

- § 66 Récompense de celui qui respectera cette inscription.
 § 67 Puntion de celui qui la détruira.
- § 68 Liste des 6 compagnons de Darius dans son combat contre Gaumāta.
 § 69 Invitation à protéger ces hommes.
 § 70 Traduction et diffusion de cette inscription dans tout l'Empire.

14. Dixième révolte : Aθamaita [10]

- § 71 Au cours de la 2^e et de la 3^e année du règne de Darius : Révolte des Élamites, qui prennent comme chef l'Élamite Aθamaita.
 Darius envoie en Élam une armée commandée par son serviteur, le Perse Gaubaruva.
 Celui-ci bat les Élamites et capture leur chef.
 Darius le met à mort.
 § 72 Ces Élamites ne vénéraient pas Ahuramazdā.
 § 73 Récompense de celui qui vénère Ahuramazdā.

15. Onzième révolte : les Scythes [11] - 10^e

- § 74 Darius marche contre les Scythes Tigraxauda.
 Il traverse la mer avec toute son armée et les bat.
 Il capture leur chef Skunxa et nomme un autre chef.
 § 75 Ces Scythes ne vénéraient pas Ahuramazdā.
 § 76 Récompense de celui qui vénère Ahuramazdā.

CHRONOLOGIE DES ÉVÉNEMENTS ¹

11-03-522 (14 Viyaxna/Addāru)	Révolte de Gaumāta (§ 11)
01-07-522 (9 Garmapada/Du'ūzu)	Gaumāta se proclame roi (§ 11)
29-09-522 (10 Bāgayādi/Tašritu)	Victoire de Darius sur Gaumāta à <i>Sikayabuvati</i> (§ 13)
10-12-522 (23 Āçiyādiya/Kislīmu)	Victoire de Dādarši sur Frāda en <i>Margiane</i> (§ 38)

1. La date du calendrier romain est suivie du jour et du mois vieux-perse et babylonien (séparés par une barre de fraction) (cf. p. 171). On trouvera en caractères gras le nom des rebelles et en italiques les lieux de batailles.

13-12-522 (26 Āçiyādiya/Kislīmu)	1 ^{re} victoire de Darius sur Nadintabaira près du Tigre (§ 18)
18-12-522 (2 Anāmaka/Ṭebētu)	2 ^e victoire de Darius sur Nadintabaira à Zāzāna (§ 19)
29-12-522 (13 Anāmaka/Ṭebētu)	1 ^{re} victoire de Vivāna sur Vahyazdāta à Kāpišakāni (§ 45)
31-12-522 (15 Anāmaka/Ṭebētu)	1 ^{re} victoire de Vahumisa sur les Arméniens à Izalā (Assyrie) (§ 29)
12-01-521 (27 Anāmaka/Ṭebētu)	Victoire de Vidarna sur les Mèdes de Fravarti à Māru (§ 25)
21-02-521 (7 Vīyaxna/Addāru)	2 ^e victoire de Vivāna sur Vahyazdāta à Gandutava (§ 46)
08-03-521 (22 Vīyaxna/Addāru)	1 ^{re} victoire de Vištāspa sur les Parthes à Višpabuzāti (§ 35)
08-05-521 (25 Ādukanaiša/Nīsannu)	Victoire de Darius sur Fravarti à Kunduru (§ 31)
20-05-521 (8 Ūravāhara/Ayyāru)	1 ^{re} victoire de Dādarši sur les Arméniens à Zūza (§ 26)
24-05-521 (12 Ūravāhara/Ayyāru)	1 ^{re} victoire d'Artavardiya sur Vahyazdāta à Raxā (§ 41)
30-05-521 (18 Ūravāhara/Ayyāru)	2 ^e victoire de Dādarši sur les Arméniens à Tigra (§ 27)
11-06-521 (30 Ūravāhara/Ayyāru)	2 ^e victoire de Vahumisa sur les Arméniens à Autiyāra (§ 30)
20-06-521 (9 Ōāigarči/Simannu)	3 ^e victoire de Dādarši sur les Arméniens à Uyamā (§ 28)
11-07-521 (1 ^{re} Garmapada/Du'ūzu)	2 ^e victoire de Vištāspa sur les Parthes à Paṭigarbanā (§ 36)
15-07-521 (5 Garmapada/Du'ūzu)	2 ^e victoire d'Artavardiya sur Vahyazdāta à Parga (§ 42)
27-11-521 (22 *Vrkazana/Āraḥsamna)	Victoire de Vindafarnah sur Araxa à Babylone (§ 50)

Le texte de Bisotun pose encore de nombreux problèmes, qui sont loin d'être résolus. Pour ce qui est des données historiques, on aura remarqué que certaines révoltes ne sont pas datées. Mais celle d'Ācina a dû se produire après la défaite de Gaumāta, à la fin de l'année 522, et celle de Martiya soit au même moment, quand Darius se trouvait

à Babylone (§ 21), soit dans le courant de l'année 521, après la défaite de Fravarti. Quant à Čiçantaxma, il a probablement été livré à Darius qui se trouvait à Ecbātane, après le supplice de Fravarti.

L'ordre dans lequel les rebelles sont représentés sur le bas-relief est également problématique : 1° Gaumāta ; 2° Ācina ; 3° Nadintabaira ; 4° Fravarti ; 5° Martiya ; 6° Čiçantaxma ; 7° Vahyazdāta ; 8° Araxa ; 9° Frāda ; 10° Skunxa. Il y manque Athamaita, dont on ne s'explique pas l'absence.

Cet ordre ne correspond pas tout à fait à celui dans lequel sont exposées les révoltes dans le texte (cf. la liste que fait Darius lui-même au § 52), ni tout à fait à l'ordre chronologique. Le plus surprenant est la position de Frāda, qui devrait venir avant Vahyazdāta. Ou bien faut-il reporter la date de sa défaite, le 23 Āçiyādiya, à l'année 521 ?

Si l'on s'obstine à situer cet événement en 522, c'est en raison de l'affirmation, plusieurs fois répétée, par Darius, que ces batailles ont été livrées en l'espace d'une seule et même année (§§ 56, 57, 59, 62). On s'est efforcé de concilier les dates avec cette affirmation, mais sans y arriver. On a peut-être ici la trace d'une vieille institution indo-iranienne qui est encore bien attestée dans les traités rituels védiques et qui soumettait la légitimité du roi à une période de un an¹.

La composition du texte de Bisotun pose également de nombreux problèmes. Il a été divisé en chapitres par les savants modernes. Cette division est fondée sur la récurrence, à partir du § 2, de la formule : « Le roi Darius déclare ». Cette sorte de ponctuation s'explique par le caractère oral du texte de l'inscription. On a parfois été sévère sur le style de ce texte, mais c'est oublier qu'il n'était pas destiné à être lu, mais proclamé dans tout l'empire, non pas seulement en vieux perse sur le territoire où il était compris, mais aussi dans les autres langues de l'empire. Les diverses traductions se faisaient par l'intermédiaire d'une version araméenne dont nous avons déjà parlé².

On s'est beaucoup interrogé, mais en vain, sur la manière dont s'étaient faites les différentes versions de l'inscription de Bisotun.

On pourra constater que les versions vieux-perse et élamite se suivent d'assez près. Les divergences que l'on constate sont peut-être dues, dans certains cas, à l'inadvertance des traducteurs, ou parfois aussi au souci des scribes élamites d'explicitier des réalités proprement iraniennes. L'utilisation de mots vieux-perse dans le texte élamite, parfois même d'expressions entières, suggère que c'est la version vieux-perse qui a d'abord été composée.

1. Un autre exemple de survivance de cette ancienne procédure sera examiné p. 167.

2. Cf. pp. 56-57.

Au contraire, la version babylonienne est beaucoup plus indépendante. Elle est manifestement l'œuvre de scribes qui restent attachés à la tradition mésopotamienne¹. Quant à la version araméenne, dont on a retrouvé des fragments en Égypte, elle a été réalisée à partir du texte babylonien.

1. Cf. pp. 54-56.

VII

Darius et le palais de Persépolis

À peine arrivé au pouvoir, Darius entreprend la construction d'un imposant palais, comme pour marquer une vie nouvelle de la dynastie achéménide, mais aussi une rupture radicale avec la branche aînée de la famille, dont le siège politique était à Pasargades.

Commencé vers 520, ce palais, ou plus exactement cet ensemble de constructions, ne cessera d'être aménagé, transformé et agrandi par les successeurs de Darius, jusqu'à sa destruction par Alexandre le Grand. Presque tous les souverains y ont laissé des inscriptions.

La terrasse

Toutes les constructions reposent sur une immense terrasse rectangulaire, d'environ 450 mètres de long et 300 mètres de large, orientée approximativement du nord-ouest au sud-est et appuyée à une montagne, le Kuh-e Rahmat.

C'est sur le mur sud de cette terrasse, près de l'angle ouest, que Darius a fait graver, côte à côte, quatre inscriptions (DPd, DPe, DPf, DPg). Elles se trouvent sur une énorme pierre, d'une longueur de 7 mètres et d'une hauteur de 2 mètres environ, encadrée dans le mur, dont elle constitue le bord supérieur.

Dans l'état actuel du palais de Persépolis, cet emplacement semble tout à fait insolite, d'autant plus qu'il s'agit d'inscriptions commémorant la construction de l'édifice. On s'attendrait plutôt à trouver ce genre de document de fondation à un endroit plus en évidence, soit au centre de la terrasse, à l'entrée de l'*apadana* par exemple, soit sur la façade longue, à l'ouest, où se trouvent l'escalier monumental et l'entrée principale.

Cette anomalie s'explique par l'histoire évolutive du site. Au moment où ces inscriptions ont été réalisées par Darius, l'accès à la

terrasse se faisait par le sud. Elles s'offraient donc immédiatement aux regards des nouveaux arrivants. Par la suite, les successeurs de Darius ont aménagé une entrée plus solennelle sur la façade ouest de la terrasse, isolant ainsi les inscriptions du fondateur de Persépolis.

Ces inscriptions sont remarquables par leur monolinguisme : les deux premières (DPd et DPe) sont uniquement en vieux perse, la troisième, à droite (DPf), en élamite, et la dernière (DPg) en babylonien.

Ces quatre inscriptions forment une sorte de tétralogie. La première est destinée à honorer le peuple perse (§ 2) et à implorer pour lui la protection d'Ahuramazdā (§ 3)¹. La deuxième donne la liste des peuples soumis par l'armée perse (§ 2), puis Darius s'adresse au lecteur, pour qu'il protège cette armée perse. Cela donne certainement une indication précieuse sur la fonction essentielle de Persépolis. Cette fonction est politique : elle affirme la supériorité et le rôle éminent du peuple perse auquel les autres peuples sont soumis. Ceux-ci sont représentés abondamment sur les bas-reliefs de la terrasse, alors que, par leurs cadeaux, ils font allégeance au souverain.

L'inscription élamite est la seule qui fasse explicitement référence à la construction. Si l'on comprend bien le texte (§ 2), il semblerait que la terrasse ait été construite avant que Darius n'entreprene l'édification de son palais, que l'on appelle le *tačara*.

Quant à l'inscription babylonienne, elle commence par un texte de contenu cosmogonique, que l'on retrouve dans d'autres inscriptions², sans doute pour accentuer le parallélisme qui existe entre la création de la terre par Ahuramazdā et la construction du palais par Darius, puis elle rappelle que Darius règne sur de nombreux peuples. Ce sont précisément ces peuples qui ont contribué à la construction du palais (§ 2). Ce passage rappelle les inscriptions de Suse, où sont énumérés en détail les peuples qui ont édifié le palais (DSf, DSz, DSaa).

L'apadana

La construction la plus prestigieuse de la terrasse est sans aucun doute l'*apadana*. Ce terme désigne, selon l'usage qu'en font les archéologues, une assez grande salle carrée, hypostyle³. Elle est flanquée au nord, à l'ouest et à l'est de trois portiques et est accessible par

1. Avec une vieille formule religieuse dont nous reparlerons, p. 167.

2. Cf. p. 157.

3. Sur une étymologie possible, cf. pp. 115-116.

deux escaliers monumentaux, l'un sur la face nord, l'autre à l'est, décorés de bas-reliefs représentant les différents peuples de l'empire qui apportent leurs cadeaux d'allégeance au souverain. Il est probable que cet apadana servait de salle d'audience.

C'est dans chacun des deux angles nord-est et sud-est de l'apadana qu'ont été découverts, enfermés dans un coffret de pierres, quatre exemplaires du même texte, deux sur tablette d'argent, deux autres sur tablette d'or. Ces quatre inscriptions (DPH), dont le texte est identique à celui d'une autre inscription retrouvée à Hamadān (DH)¹, ont été déposées à cet endroit par Darius pour revendiquer la paternité de la construction.

On a pris l'habitude de considérer ce texte comme un document de fondation, bien que les autres textes de ce genre (DSe, DSf, DSz, DSaa) soient plus explicites sur ce point. Le texte de l'apadana se borne en effet à une brève demande de protection du palais, sans mentionner aucune construction, mais il décrit succinctement l'étendue de l'empire de Darius, ce qui s'accorde assez bien avec la fonction supposée de l'apadana.

Darius ne semble pas avoir orné le bâtiment d'inscriptions. Les seules qui y figurent ont été réalisées par son fils Xerxès, mais ce souverain n'a pas mené son travail à terme.

Les deux escaliers d'accès de l'apadana, au nord et à l'est, présentent une façade avec une surface en pierre, « protégée » par des gardes et qui était destinée à recevoir une inscription. De part et d'autre de ces deux escaliers, des surfaces ont été aménagées pour recevoir également des inscriptions. Chacun des deux côtés de l'apadana présente donc trois surfaces qui devaient recevoir les trois versions de la même inscription.

Or, seule l'inscription de la façade est a été exécutée. On y trouve l'inscription trilingue XPb : le vieux perse à gauche, l'élamite et le babylonien à droite, et la surface centrale est restée nue. Quant à la façade nord, elle n'a que la version vieux-perse.

Le texte n'est guère explicite. Après une introduction cosmogonique, comme on en trouve souvent dans les inscriptions de ce souverain, et une titulature, Xerxès rend grâce à Ahuramazdā de « ce que j'ai fait ici² », sans doute les aménagements qu'il a apportés à l'apadana, mais on ne peut s'expliquer pourquoi le travail d'épigraphie est resté inachevé, ni non plus pourquoi les inscriptions de la façade est ont été disposées d'une manière aussi curieuse. Selon les principes de symétrie que l'on observe souvent dans l'art achéménide,

1. Cf. p. 125.

2. La version babylonienne est plus explicite, qui parle d'un palais (§ 3).

on attendrait la version vieux-perse sur la surface centrale et les deux autres versions de part et d'autre.

Enfin, les archéologues ont découvert à proximité de la façade est de l'apadana les débris d'une inscription vieux-perse sur briques émaillées. Le texte reconstitué (XPg) est de Xerxès, qui rend hommage aux travaux réalisés par son père et continués par lui-même. Cette inscription devait se trouver en hauteur, sur le mur de l'apadana.

Le palais de Darius

À l'angle sud-ouest de l'apadana, se trouve une construction de dimensions plus modestes, le palais de Darius, que l'on appelle souvent le *tačara*¹.

Une première inscription de Darius (DPa), trilingue, a été gravée sur chacune des parois du couloir qui relie le portique d'entrée à la salle principale de l'édifice. Ce texte bref nous apprend que Darius a construit le *tačara*.

Une deuxième inscription (DPb), très brève, indiquant le nom du même roi et ses titres, avait été placée, dans le même couloir, sur les plis du vêtement d'un bas-relief représentant Darius, suivi d'un serviteur portant un parasol destiné à protéger le souverain.

Juste en face, sur le même type de bas-relief, figurait une inscription de Xerxès (XPk), tout aussi brève. Elle a ceci de remarquable que le nom de Xerxès n'est pas suivi du titre « roi » et l'on peut supposer qu'elle a été exécutée à une époque où Xerxès n'était encore que prince héritier.

Puis, une autre brève inscription (DPc), bilingue, une sorte de « marque de fabrication », est reproduite dix-huit fois sur divers linéaux des fenêtres et des portes du palais.

Plus long et plus intéressant est le texte trilingue gravé par Xerxès (XPc) dans le grand portique d'entrée. Il figure en trois exemplaires sur des dalles de pierre encastrées dans la construction. Le grand intérêt de cette inscription est de nous confirmer que Darius a bien construit ce palais et que son fils l'a probablement terminé (« ce que j'ai fait » au § 4).

Enfin, Artaxerxès III, à son tour, a contribué à la parure épigraphique de ce palais. Son inscription (A³Pa), uniquement en vieux perse, se trouve sur la façade de l'escalier qui donne accès au palais,

1. Sur le sens de ce mot, cf. p. 101.

sur le côté ouest. Le roi y fait sa généalogie presque complète, en remontant jusqu'à Arsamès, et se glorifie d'avoir construit l'escalier. Le même texte a été reproduit en trois exemplaires, sur une façade du « palais H »¹.

Les inscriptions du palais de Darius posent un problème de terminologie.

L'inscription de Xerxès (XPc) utilise le mot vieux-perse *hadīš* pour désigner le « palais » construit par Darius. Ce mot ne pose aucun problème d'interprétation. Il dérive d'une racine indo-européenne **sed-*, « s'asseoir » (cf. latin *sed-*, anglais *sit, set*, allemand *sitzen, setzen*, sanskrit *sad-*, etc.). Le mot vieux-perse est donc un dérivé signifiant « siège » et, par extension de sens, siège d'un roi, d'une autorité, etc., donc « palais », et ce sens est confirmé par d'autres inscriptions.

Mais que signifie alors *tačara*, que nous avons rencontré dans l'inscription DPa ? Les commentateurs modernes estiment que les deux mots vieux-perses sont synonymes. Mais cela est peu vraisemblable : on ne voit pas pourquoi les scribes auraient employé deux mots différents pour désigner la même réalité.

D'autre part, *tačara* n'a pas d'étymologie claire qui puisse rendre compte de sa signification. L'explication la plus simple serait d'en faire un dérivé d'une racine *tak-/tač*, bien attestée en iranien et signifiant « passer, aller », parfois même « courir » et « s'écouler », à propos d'un fleuve. Cette explication a déjà été proposée, mais aussitôt repoussée, car il est impossible d'établir un lien sémantique avec « palais ».

Il resterait à tenir compte de l'endroit où cette inscription a été gravée. Il n'est pas impossible que *tačara* désigne un lieu de passage, soit le corridor qui donne accès à la salle principale du palais, soit le portique d'entrée. Les autres attestations du mot ne sont malheureusement pas décisives. Elles figurent sur des fragments de colonnes (XPj, XPm), dont on ne sait trop où elles étaient situées primitivement, ni à quel genre de bâtiment elles appartenaient².

On peut également se poser des questions sur la finalité exacte du palais de Darius.

On en fait un simple lieu de résidence royale, et on interprète les personnages représentés sur les bas-reliefs des façades comme des serviteurs apportant la nourriture destinée aux banquets et autres

1. Cf. p. 103.

2. Cf. les inscriptions du palais de Xerxès. Le mot apparaît également, d'une manière suspecte, dans une inscription de Suse (DSd) (cf. p. 110). Cf. la discussion sur le sens d'« apadana », pp. 115-116.

festins. Cette interprétation est peut-être hâtive et en tout cas trop utilitaire.

Tous ces personnages sont coiffés d'une sorte de cagoule, que l'on voit sur d'autres bas-reliefs, portés par des personnages qui sont certainement des prêtres. Il est donc fort possible que le bâtiment que l'on appelle le palais de Darius ait également servi à l'exercice d'un culte auquel le roi pouvait prendre part.

Faut-il interpréter ainsi les bas-reliefs qui montrent le roi éventrant un taureau pour le sacrifice ? Cela serait sans doute une interprétation abusive, car le roi est aussi représenté en train d'éventrer un lion, qui n'est certainement pas un animal dont le sacrifice ait jamais été prescrit par le rituel iranien.

Il reste que les « prêtres » représentés sur les bas-reliefs portent tout ce qui est nécessaire pour l'accomplissement du sacrifice : petit bétail, pain (?), coupes de haoma, outres d'eau pour les libations. Toutes ces offrandes modestes ressemblent peu aux cadeaux plus somptueux et variés représentés sur les bas-reliefs de l'apadana.

Mais tout cela reste hypothétique, car les représentations figurées et les inscriptions du palais ne semblent pas comporter d'éléments rituels indiscutables¹.

C'est là une constante de l'art et de l'épigraphie achéménides : tout est conçu et montré en fonction du politique, et, là où le religieux paraît, il est subordonné à l'idéologie royale. Ahuramazdā lui-même, qui semble disposer de la puissance d'accorder la légitimité au roi, n'est qu'un garant, prestigieux dans sa transcendance, du pouvoir temporel.

Le palais de Xerxès

Le palais de Xerxès est également signé, d'une inscription reproduite en quatre exemplaires, par son constructeur (XPd).

Dans l'usage archéologique, on désigne cet édifice sous le nom vieux-perse de *hadīš* (de Xerxès), mais il ne mérite pas plus ce nom que le palais, dit « tačara », de Darius. Il est situé plus au sud, à l'ouest du « palais H ». Le bâtiment est littéralement couvert d'une brève inscription de « propriété » (XPe), dont quatorze exemplaires ont survécu, mais il devait y en avoir plus.

1. On ne peut plus, par exemple, voir dans les nombreuses représentations d'un lion terrassant un taureau le symbolisme de la lutte entre le bien et le mal. Il s'agit d'un art animalier emprunté à la Mésopotamie, et il est impossible d'expliquer cette scène par la religion iranienne.

Il est remarquable que le « palais de Xerxès » présente les mêmes bas-reliefs que le « palais de Darius » : même procession de « prêtres » portant les mêmes accessoires prescrits par le rituel. Quelle qu'elle ait pu être, sa finalité devait être la même que celle du bâtiment que nous considérons comme le palais de Darius.

Les inscriptions connues sous les sigles XPj et XPm sont reconstituées à partir de fragments de bases de colonne qui ont été retrouvés en divers endroits du site de Persépolis. Ils appartiennent peut-être à différentes inscriptions du palais de Xerxès. Leur mérite est de contenir le mot *tačara*, dont nous avons déjà parlé.

Le « palais H »

Le « palais H » est une construction située à l'ouest du palais de Xerxès, dans l'angle sud-ouest de la terrasse.

Nous y avons déjà vu trois exemplaires de A³Pa. Une inscription d'Artaxerxès I^{er} (A¹Pa), retrouvée sur un fragment de façade, faisait probablement partie de ce palais. Elle nous apprend que Xerxès en avait entrepris la construction.

Il faut peut-être ranger ici, bien qu'elle ait été trouvée ailleurs, près de la « salle aux cent colonnes », une table en pierre qui est un document de fondation, en babylonien, du même souverain (A¹Pb), qui attribue également à son père Xerxès la construction d'un palais.

Les Propylées

La gloire de Xerxès, et donc celle de l'empire, est mieux affirmée par la construction grandiose connue sous le nom de Propylées, qui constituaient à son époque la voie d'accès des peuples soumis à l'empire et conviés à rendre hommage au souverain. Situés au nord-ouest de la terrasse, ces Propylées avaient la forme d'une salle carrée entourée de murs épais.

Les deux vestibules d'entrée et de sortie, disposés selon un axe ouest-est, étaient flanqués d'imposantes statues en pierre, représentant des taureaux ailés à tête humaine. Tout en haut des deux vestibules et de chaque côté, a été gravée une inscription trilingue (XPa), par laquelle Xerxès déclare qu'il a construit « ce Portique de tous les peuples », car c'est encore ici le caractère pluriethnique de l'empire qui est affirmé. En bon fils qu'il est, Xerxès n'oublie pas d'exalter à

nouveau les constructions de son père et d'implorer pour lui la protection d'Ahuramazdā.

Le harem de Xerxès

Dans l'angle sud-est de la terrasse, se trouve un vaste édifice que l'on a appelé le « harem » de Xerxès, une dénomination plaisante pour ce bâtiment qui abritait les appartements privés du souverain.

Les fouilles y ont mis au jour une dalle de pierre portant une inscription en vieux perse (XPf), puis une autre avec la version babylonienne, et enfin, à proximité de cet édifice, trois autres exemplaires de la version vieux-perse. Le texte a été simplement baptisé « texte du harem », sans que cette appellation constitue une invite alléchante à son contenu.

Ce texte est remarquable à plus d'un titre. Il est d'abord un document historique sur la famille achéménide. Il nous apprend ainsi que Vištāspa et Arsamès étaient vivants lors de l'accession de Darius au trône¹ et qu'ils n'ont donc pas revendiqué le pouvoir. On y apprend aussi que Xerxès a été désigné comme prince héritier par la seule volonté de son père, au détriment de ses frères et au mépris d'éventuelles règles de succession². Le texte vieux-perse est ambigu sur le moment où s'est faite la succession, mais la version babylonienne montre que cet avènement s'est produit après la mort de Darius.

On ne s'explique pas bien ce que ces inscriptions faisaient à cet endroit. S'agit-il de copies destinées à être exposées dans un bâtiment ou à être enfouies comme documents de fondation ? Mais pourquoi sont-elles restées à cet endroit pendant le règne des successeurs de Xerxès ? On ne peut envisager qu'elles faisaient partie d'un lot d'archives, de chroniques ou d'annales royales, car les deux premiers chapitres, avec leur introduction cosmogonique et leur titulature, sont identiques, dans leur style et dans leur composition, sans parler du matériau utilisé, aux autres inscriptions de Persépolis et des autres sites.

On est dans le même embarras avec une autre inscription (XPh) tout aussi intéressante, retrouvée en plusieurs exemplaires, dont certains inachevés, dans la même zone de la terrasse³.

1. Il est vrai que l'inscription de Bisotun montre que le père de Darius était non seulement vivant à cette époque, mais qu'il prit une part active dans la guerre contre les rebelles (DB §§ 35-36). Cf. aussi DSf § 4 (p. 112), qui a inspiré Xerxès.

2. On en trouve de nombreuses allusions chez les auteurs grecs, par ex. Hérodote (7, 3).

3. À quoi s'ajoute un exemplaire retrouvé il y a quelques années à Pasargades.

Après une introduction semblable à celle des autres inscriptions, le texte énumère les peuples soumis à Xerxès. C'est la seule liste que nous fournit ce souverain, et on y trouve des populations qui n'ont jamais été mentionnées dans les listes de Darius¹.

Le motif central du texte est la révolte d'un de ces peuples (§ 4), mais on ne sait ni de quel peuple il s'agit, ni pourquoi Xerxès ne le nomme pas explicitement (cf. aussi DSe § 4). S'agirait-il d'un texte conçu pour l'exemple, une sorte d'avertissement sur le sort qui attend tout peuple qui aurait l'audace de se révolter contre l'autorité royale ? Le texte a pourtant un ton historique, il semble faire allusion à une situation bien précise, et les historiens n'ont pas manqué de faire des hypothèses : révolte des Grecs, ou des Babyloniens, ou encore rébellion d'un autre peuple, dont les autres sources ne nous auraient même pas transmis le souvenir.

La suite est encore plus problématique, où il est question d'un peuple qui vénérât les dévas (vieux perse *daiva*), dont Xerxès a supprimé le culte. Nous reviendrons sur ce mot qui désigne, chez tous les Iraniens, les démons, les mauvais dieux². S'agirait-il de mauvais dieux adorés par des Iraniens hérétiques, ou plus simplement d'Iraniens hostiles au culte d'Ahuramazdā et par conséquent rebelles au pouvoir impérial ? On a également pensé que le mot « déva » devait se rapporter à des divinités étrangères, non iraniennes. Cette thèse serait renforcée par la mention de la destruction d'un « sanctuaire » (*daiva-dāna*), qui ne pourrait se rapporter qu'à des étrangers, puisque les Perses n'avaient pas de temples.

Le § 7, qui sera examiné plus loin, est un des rares textes qui fassent allusion à la vie future. De même, l'expression cultuelle « au moment prescrit et selon le rite », dont la traduction n'est pas assurée, n'apparaît-elle qu'ici³.

Autres inscriptions

Une découverte fortuite a enrichi, voici quelques années, notre collection d'inscriptions achéménides. Au début de l'année 1967, un paysan qui labourait son champ, à quelques centaines de mètres de Persépolis, heurta de sa charrue un bloc de pierre. Cet archéologue involontaire, mais heureux, venait de découvrir une dalle portant une nouvelle inscription de Xerxès (XPI). Mais les épigraphistes ont eu

1. Cf. pp. 135-136.

2. Cf. p. 154.

3. Cf. p. 160.

la surprise de constater que ce texte monolingue, vieux-perse, était en grande partie le même que celui de Darius sur son tombeau à Naqš-e Rostam¹.

Il reste enfin à signaler de très brèves inscriptions sur de petits objets retrouvés au cours des fouilles de Persépolis, comme des boutons de porte (DPi, XPi). Pour insignifiantes qu'elles soient, ces inscriptions montrent que l'écriture vieux-perse devait avoir un usage dépassant les fonctions de prestige, comme la plupart des inscriptions que nous avons retrouvées à Persépolis.

*

Sans être inintéressantes, les inscriptions de prestige ont néanmoins un aspect quelque peu stéréotypé. Elles étaient placées bien en vue, encastrées ou incorporées à des bâtiments, ce qui les a peut-être préservées de la destruction du temps.

Mis à part les documents enfouis dans les fondations, les textes les plus intéressants sont ceux qui avaient été gravés sur des dalles de pierre et qui étaient donc destinés à disparaître plus facilement. On peut supposer que le nombre de textes qui s'étaient accumulés pendant trois siècles était considérable.

Sur le plan de leur composition, de leur destination ou des thèmes qu'elles développent, les inscriptions de Persépolis ne sont pas assez nombreuses pour qu'il soit possible d'en faire un classement significatif.

Les plus brèves ne sont que des inscriptions de possession ou de simples légendes : DPa, DPb, DPc, DPi, DPj, XPe, XPg (un peu plus longue), XPi, XPj, XPk, Xpm. Les autres développent un thème (inscriptions thématiques), qui n'est pas nécessairement en rapport avec le lieu où elles se trouvent : le peuple perse (DPd), les peuples de l'empire (DPe, XPa), construction d'un édifice (DPf, DPg, XPb, XPc, XPd, A¹Pa, A³Pa), succession au trône (XPf), suppression des révoltes (XPh), miroir du prince (XPI)².

L'étude de la composition des textes ne permet pas non plus de déceler un principe directeur. On peut simplement faire un classement des inscriptions selon les chapitres qui introduisent la partie principale du texte, placée sous l'autorité directe du roi par la for-

1. Ce nouveau texte sera donc examiné avec son quasi-double dans le chapitre consacré aux inscriptions de ce site, p. 121.

2. L'inscription portant le sigle A²Pa sera examinée avec les inscriptions de Naqš-e Rostam, pp. 123 et 134.

mule : « Le roi déclare », dont nous avons déjà parlé à propos de l'inscription de Bisotun¹. On trouve donc différentes introductions : Ahuramazdā accorde la royauté (DPa) ; signature royale : « Je suis... » (DPe, DPf, XPj) ; Ahuramazdā créateur du monde (DPg, XPI, A³Pa) ; même texte cosmogonique, puis signature royale (XPa, XPb, XPc, XPd, XPf, XPh, A¹Pa).

1. Cf. p. 95.

VIII

Les palais de Suse

Le site de Suse illustre bien la symbiose des deux peuples, Perses et Élamites. Terre de rencontre des Sémites et des Élamites, la Susiane est devenue progressivement à dominance élamite, puis elle s'est identifiée à l'Élam¹. Darius en fait une résidence d'hiver, aux environs de 520, et son activité de bâtisseur fera de Suse une capitale peut-être encore plus prestigieuse que Persépolis. C'est aussi un des hauts lieux de l'épigraphie vieux-perse. Les fouilles françaises, entreprises il y a plus de cent ans, ont mis au jour, jusqu'au dernier moment, des documents particulièrement précieux.

Le site de Suse est un vaste espace de quelques centaines d'hectares, délimité par un mur de soutènement.

Il englobe plusieurs tells, dont le plus important, appelé « tell de l'Apadana » par les premiers archéologues qui ont fouillé le site, se trouve dans la partie nord-ouest, et c'est là que furent édifiées les constructions royales. On y trouve une grande salle hypostyle, semblable à celle de Persépolis et baptisée *apadana*². Devant la façade sud de cette salle, se trouvent les palais royaux.

Plus à l'est, les fouilles d'un autre tell, appelé « Ville royale », ont révélé les restes d'une porte monumentale et des Propylées, tous deux construits par Darius.

À l'angle sud-ouest du site, l'« Acropole » et, à l'extrême sud-est, le « Donjon » n'ont rien fourni qui nous intéresse ici.

Il faut enfin signaler un palais, construit par Artaxerxès II, en dehors du site principal, sur la rive droite du Chaour, une petite rivière qui coule le long du mur d'enceinte ouest.

Pour passionnant qu'il soit, le site de Suse s'est révélé bien plus difficile à interpréter que celui de Persépolis. Après la chute des Achéménides, il n'a cessé d'être occupé aux époques parthe et sassa-

1. Cf. pp. 51-52.

2. Sur le sens possible de ce mot, cf. p. 115.

nide. De nouvelles constructions ont souvent entraîné la destruction des vestiges achéménides, et certains matériaux anciens ont été réemployés en d'autres endroits du site. L'histoire des constructions qui ont subsisté est elle-même compliquée, car les successeurs de Darius n'ont cessé de poursuivre ou de compléter les travaux de leurs devanciers.

De nombreuses inscriptions ont été retrouvées à l'état fragmentaire, sur des supports — colonnes, tablettes, etc. — eux-mêmes éparpillés. Dans certains cas, il a été possible de reconstituer les textes, mais on ne sait pas toujours où et comment ils étaient situés primitivement, car, au cours des premières fouilles, on n'a pas noté avec précision le lieu de leur découverte. Seuls certains des documents de fondation, retrouvés à leur place d'origine, nous sont parvenus dans un excellent état.

L'utilisation des textes reconstruits de Suse doit donc se faire avec la plus grande prudence. Dans certains cas même, l'identification de l'auteur des fragments reste incertaine.

Autant les inscriptions de Persépolis, même celles qui se rapportent à une construction, étaient destinées à célébrer la gloire de l'empire, autant celles de Suse sont des textes qui se rapportent à l'édification des palais. Leurs auteurs ne sont pas toujours explicites sur la nature de leurs travaux ou l'identité du bâtiment qu'il disent avoir construit. Très souvent, les rois se contentent de formules vagues : « ce que j'ai fait », « ce qui a été fait », « j'ai fait une belle chose », etc. On ne peut, par conséquent, suivre de près l'évolution des constructions de Suse avec le seul recours aux inscriptions.

Les inscriptions de Darius I^{er}

Les inscriptions de Darius I^{er} sont les plus nombreuses. Elles figurent sur différents supports.

Les fouilles ont mis au jour un certain nombre de briques inscrites, non émaillées, d'un format moyen de 30 × 30 centimètres. Elles étaient destinées aux murs des palais et pouvaient se raccorder les unes aux autres pour former un texte continu¹. Le plus souvent, le texte ne comporte qu'une brève titulature et, parfois, l'indication vague d'une construction (DSa, DSb, DSk, DSI). Un texte plus important, avec une liste de peuples incomplète, figurait sur des briques émaillées (DSm).

1. Certaines inscriptions ont également été retrouvées sur bases de colonne.

Les inscriptions retrouvées sur colonnes sont souvent de même contenu (DSc, DSg, DSj, DSY¹). L'une d'elles est plus précise (DSd) : Darius y revendique la construction d'un *tačara* (mal orthographié en *dačara*). L'environnement archéologique est malheureusement trop vague pour nous permettre de préciser de quel genre de construction il s'agit².

Les inscriptions sur tables de marbre sont plus intéressantes. Toutes devaient être trilingues, mais elles ont souvent été retrouvées dans un état fragmentaire, parfois dans une seule version : DSo (la version babylonienne contient les mots « table » ou « stèle » « de pierre »), DSP, qui semble faire l'éloge de la Perse (mais le texte est en grande partie reconstruit et donc à utiliser avec prudence), DSq, DSr (peut-être une inscription d'Artaxerxès II, la même qu'en A²Sd), DSs (au texte semblable à celui de DSP), DSt, dont le texte rappelle les inscriptions de Persépolis, DSu (version élamite), DSv et DSw (versions bayloniennes).

D'autres documents ont un contenu beaucoup plus important, et leurs textes nous sont parvenus presque en entier.

Le premier d'entre eux (DSe) ne nous est parvenu complètement, il est vrai, que dans sa version babylonienne, mais les nombreux autres fragments ont permis de restituer les autres versions avec certitude. La version babylonienne figure sur une table de calcaire, de format presque carré (35 × 37 cm). Les autres fragments proviennent de supports du même type, mais on a également retrouvé des parties de ce texte sur barillet et tablettes d'argile. Ces dernières devaient servir de texte original, à partir duquel on réalisait les gravures plus élaborées sur pierre, avant d'être conservées dans les archives.

Ce texte, à structure bithématique, a été appelé « Conquêtes et politique de Darius » par son inventeur, et il a été rapproché de la première inscription du tombeau de Darius à Naqš-e Rostam³. Le début est en effet le même : glorification d'Ahuramazdā, le dieu créateur (§ 1), généalogie de Darius (§ 2) et liste des peuples soumis au roi (§ 3). Suit un premier thème (§ 4) consacré aux révoltes des peuples que Darius a subjugués, mais le texte de Suse reste allusif, de

1. DSg et DSj semblent faire allusion à la construction d'un palais, mais le mot *hadix* n'est pas conservé dans la version vieux-perse et est restitué grâce à la version babylonienne.

2. Sur le sens possible de ce mot, cf. p. 101. Il sera encore discuté à propos du terme *apadana*, p. 115.

3. Cf. pp. 120-121.

portée générale¹. Le deuxième thème (§ 5) est consacré à une fortification, une muraille endommagée, restaurée par Darius.

De quelle fortification s'agit-il? Le mot vieux-perse *didā* est employé à plusieurs reprises dans l'inscription de Bisotun (DB §§ 13, 27, 28, 32, 45, 47), où il est rendu en élamite par *hal-mar-ri-š*, dont le sens est difficile à établir en dehors de ce contexte, mais il n'est pas traduit dans la version babylonienne, sauf au § 47 où il est « glosé » par *birtu(m)*, qui signifie « forteresse ». C'est bien ce sens que le mot vieux-perse *didā* a dans l'inscription de Bisotun.

Ce n'est probablement pas le sens premier de ce mot. Celui-ci est encore attesté en DSf (§§ 11 et 13), où il signifie manifestement « mur, muraille », tout comme son parent, le grec *τείχος*². C'est par extension de sens qu'il désigne une « citadelle », un « ensemble de murailles ». Il ne semble pas qu'il y ait jamais eu de citadelle à proprement parler sur le tell de l'Apadana à Suse. En revanche, les anciennes fortifications d'époque élamite ont été détruites à l'époque des incursions assyriennes, et Darius fait certainement allusion à leur restauration.

Avec le texte suivant (DSf), on a un document tout à fait remarquable, qui a été appelé dès sa publication « Charte de fondation du Palais ». À part un exemplaire à peu près complet de la version vieux-perse sur une tablette d'argile, les autres versions ont été retrouvées sur des fragments de tables de marbre, de briques émaillées, de barillets et de tablettes d'argile, en divers points du site de Suse : Apadana, Ville royale, Acropole, Donjon. Ce texte devait donc être reproduit en plusieurs endroits et en plusieurs exemplaires. Grâce au nombre considérable de fragments (près d'une quinzaine pour le vieux perse et pour l'élamite, plus d'une vingtaine pour le babylonien), on peut considérer que la restitution du texte primitif est assez sûre.

Du point de vue de la composition du texte, on peut distinguer un long préambule (§§ 1-6), la description des principales étapes de la construction (§§ 7-13) et une formule finale de protection (§ 14).

Le préambule, exceptionnellement long, commence par les mêmes mots qu'en DSe — chapitre cosmogonique (§ 1) et titulature (§ 2) —, puis se poursuit sur un ton plus personnel : Darius insiste sur le choix qu'Ahuramazdā a fait en sa personne (§§ 3 et 5), avec le rappel

1. Xerxès s'en est peut-être inspiré en XPh § 4 (cf. p. 105).

2. Voir aussi l'étymologie du nom vieux-perse du « paradis », p. 116.

de son père et de son grand-père encore vivants à cette époque (§ 4)¹. Cette indication n'est certainement pas innocente : ses ancêtres directs auraient pu prétendre au trône, mais ce n'était pas le choix d'Ahuramazdā. Le préambule se termine par une affirmation de la piété de Darius (§ 6) : l'expression « j'ai vénéré Ahuramazdā » signifie certainement que le roi rendait un culte personnel, sous la forme de sacrifices, au dieu suprême.

Le récit que Darius fait de la construction du palais surprend par l'énumération des peuples de l'empire, qui ont chacun une tâche bien précise, et par l'indication des pays qui ont fourni les matériaux. Ce n'est pas un simple descriptif. Nous avons bien ici une liste déguisée des peuples et des pays soumis au souverain, mais aussi une philosophie politique. À la vision du palais construit par les différents peuples, se superpose celle de la construction de tout l'empire.

Tous les textes de Darius I^{er} dont il vient d'être question ont été découverts et publiés il y a une soixantaine d'années, et les fouilles ultérieures n'ont apporté que quelques fragments permettant de corriger la restitution de certains passages. Au cours des fouilles entreprises en 1969-1970 par la Délégation archéologique française en Iran et dirigées par J. Perrot, deux nouveaux documents de fondation sont apparus. Tous deux sont des tables de marbre gris parfaitement conservées, de forme carrée, de 33,6 cm de côté, de 8,7 cm d'épaisseur, et elles sont gravées sur les six faces. Leur texte est semblable à celui de DSf, mais sans être une simple variante.

La première table (DSz) est rédigée en élamite². Le préambule (§§ 1-5) est identique à DSf, sauf qu'il y manque le chapitre cosmogonique liminaire. La suite du texte est la même³, à part quelques détails (cf. les mesures des fondations : DSf § 7 et DSz § 6).

La deuxième table (DSaa) est rédigée en babylonien. C'est une présentation écourtée du récit de la construction. On n'y trouve pas de préambule, mais simplement une courte titulature (§ 1). La suite du texte est également différente. Au lieu de l'énumération vivante des différents peuples et de leur rôle respectif, on ne trouve, après le chapitre sur les fondations (§ 2), qu'une sèche énumération des matériaux (§ 3) et des peuples (§ 4), puis une brève allusion à la décoration du palais et, enfin, une invocation à Ahuramazdā (§ 5).

1. Passage qui a été repris par Xerxès en XPh § 4 (cf. pp. 103-104).

2. Certains fragments vieux-perse, connus depuis longtemps, mais que l'on ne pouvait rattacher à DSf, sont probablement les restes d'une version vieux-perse du même texte.

3. La différence de « phrasé » que l'on observera dans la traduction française vient de ce que DSf est traduit de la version vieux-perse.

On s'est demandé si ces trois documents, DSf, DSz et DSaa, se rapportent bien à la construction d'un seul et même palais. Compte tenu de leur grande ressemblance et du lieu de leur découverte, on pense généralement que ces textes décrivent bien la construction du seul palais de Darius, mais, quand on sait que des inscriptions semblables, voire répétitives, peuvent servir pour des édifices différents, on peut émettre à tout hasard un doute que seule l'archéologie pourrait lever.

Il reste à signaler les inscriptions de deux statues.

La première a été découverte, à l'état de débris, lors des premières fouilles. Les quatre fragments rescapés proviennent d'une statue d'homme, probablement le roi. L'un de ces fragments (25 × 25 cm) montre une bouche, une joue gauche et une barbe calamistrée. Les bribes d'inscription (DSn) qui subsistent se trouvent sur deux fragments figurant les plis d'une robe, et ils ne peuvent nous apprendre grand-chose, si ce n'est le nom du souverain.

La deuxième statue est une des trouvailles les plus heureuses des fouilles récentes, effectuées en 1972-1973 dans la partie est du tell de l'Apadana, à l'écart du palais et à proximité d'une porte monumentale érigée par Darius¹, dont elle devait orner un des côtés. Elle a une hauteur de 2,36 mètres, mais elle devait atteindre 3 mètres avec la tête, qui n'a malheureusement pas pu être retrouvée. Une inscription trilingue (DSab) a été gravée verticalement sur les plis du vêtement, du côté droit, tandis que le côté gauche est occupé par un texte en hiéroglyphes égyptiens, ainsi que le nœud de la ceinture et le socle sur lequel repose la statue.

La structure du texte est assez curieuse. Après l'habituel chapitre cosmogonique (§ 1), nous apprenons que cette statue a été faite en Égypte, ce que la présence du texte égyptien aurait pu à lui seul suggérer, à la gloire du peuple perse (§ 2), puis vient la titulature (§ 3), que l'on attendrait plutôt après le § 1, et enfin la formule de protection (§ 4).

Comment cette statue est-elle arrivée à Suse ? Compte tenu du matériau utilisé, un calcaire gris plutôt originaire du Zagros que d'Égypte, ce pourrait être une copie, réalisée sur place par des artistes égyptiens, d'un original qui se trouvait en Égypte. Mais cette hypothèse, même si elle est correcte, n'explique pas pourquoi cette « copie de style égyptien » se trouvait à Suse, ni par qui elle a été placée à cet endroit.

1. Comme l'indique une inscription due à Xerxès, XSd (cf. p. 114).

Les inscriptions de Xerxès

Les inscriptions de Xerxès à Suse sont bien moins nombreuses et de contenu bien moins intéressant que celles de Darius, alors que la production des deux souverains à Persépolis semble être d'égale importance. Cela s'explique soit par le hasard des découvertes, soit par un manque d'intérêt de Xerxès pour le site de Suse.

Deux de ses inscriptions sont de simples signatures : l'une (XSb), sur base de colonne, est en babylonien ; l'autre (XSc), sur table de marbre, en vieux perse, est tellement lacunaire qu'il n'est pas sûr qu'elle soit bien de Xerxès.

Dans deux autres inscriptions, trilingues, Xerxès attribue la construction d'édifices à son père.

La première, connue par quelques fragments sur bases de colonne (XSa), concerne le palais (*hadis*) de Darius. On ne sait quel besoin avait Xerxès de proclamer cette évidence tant de fois affirmée par Darius lui-même, dans les documents dont nous avons parlé.

La deuxième, découverte plus récemment (XSd), concerne la porte monumentale qui donnait accès au complexe de l'Apadana. Le mot mède *duvarθi*, que l'on trouve ici, est le même qui est employé par Xerxès pour désigner les Propylées de Persépolis (XPa) : il s'agit donc bien du même type de construction. Il est possible que celle-ci ait été achevée par le fils, qui tenait à en attribuer la gloire à son père.

Enfin, il nous reste de ce même souverain un fragment de texte en babylonien, sur fragment de table en marbre (XSe), dont la restitution et la finalité restent problématiques.

Les inscriptions de Darius II

Si aucun texte d'Artaxerxès I^{er} n'a été retrouvé à Suse, les quelques inscriptions de Darius II, elles, sont peu significatives.

Il n'est pas sûr que la première (D²Sa) lui revienne, et encore moins sûre est la restitution du mot *apadana*, qui n'est bien attesté que dans les inscriptions de son successeur.

Dans une autre inscription (D²Sb), connue par deux fragments vieux-perses et babyloniens, le roi déclare avoir achevé le palais dont la construction avait été entreprise par son père Artaxerxès I^{er}.

Une troisième inscription (D²Sc), fragmentaire, n'a que le mérite de ressembler à la première.

Les inscriptions d'Artaxerxès II

Avec les inscriptions d'Artaxerxès II, on pénètre dans un monde qui semble tout nouveau. Bien que peu nombreuses, elles montrent des innovations intéressantes. D'autre part, l'absence d'inscriptions de ce souverain à Persépolis révèle peut-être un manque d'intérêt pour ce palais, au profit de Suse qui devient, au dire même des écrivains grecs, la véritable capitale de l'empire.

Une de ses inscriptions (A²Sa), gravée sur base de colonne, connue depuis longtemps et complétée par de nouveaux fragments, relate la construction de l'apadana par Darius, sa destruction par un incendie sous le règne d'Artaxerxès I^{er} et sa reconstruction par Artaxerxès II.

Depuis la fin du siècle dernier, le mot *apadana* a été adopté dans le vocabulaire archéologique pour désigner une grande salle hypostyle, comme on en trouve à Suse et à Persépolis¹. Ce mot, qui doit être iranien, n'a pourtant jamais trouvé d'étymologie jusqu'à présent. C'est que l'on a peut-être mal interprété la graphie ambiguë du vieux perse *a-p-d-a-n* qui peut se lire *āpadāna*. Dans ce cas, le mot signifierait « réservoir d'eau » (ancêtre du persan *ābdān*) et, dans le contexte archéologique achéménide, il pourrait se rapporter à un « plan d'eau ».

Nous n'avons aucune preuve formelle que le mot *āpadāna* ait bien signifié dans les inscriptions la salle que nous désignons ainsi. Il est curieux que ce mot ne soit pas explicitement utilisé par Darius ou par Xerxès pour désigner l'« apadana » de Persépolis². Attesté seulement dans les inscriptions tardives d'Artaxerxès II³, il pourrait bien se rapporter à une innovation architecturale somme toute assez banale. L'art iranien a de tout temps utilisé les plans d'eau et les bassins, comme le lui permettait la maîtrise de l'adduction d'eau par ses architectes. Il n'est donc pas anormal de postuler ce genre de construction dans le palais de Suse.

D'un point de vue sémantique, il est tout à fait plausible qu'un mot désignant un « plan d'eau » puisse s'appliquer aussi au bâtiment qui en est pourvu⁴ et qui aurait brûlé, comme nous l'apprend l'inscription. Mais dans l'état actuel de nos connaissances, il serait hasar-

1. Cf. pp. 98-99 et 108.

2. Cf. les inscriptions DPh, XPb et XPg à Persépolis, pp. 98-99.

3. L'attestation en D²Sa est en réalité une restitution.

4. Par extension de sens, comme dans le cas de « muraille, fortification », qui signifie aussi « forteresse, citadelle » (cf. p. 111).

deux d'identifier l'édifice qu'Artaxerxès désigne ainsi. L'adjectif « à colonne » qui qualifie l'apadana nous ramène, il est vrai, à la grande salle hypostyle, mais il reste aux archéologues à considérer l'hypothèse qui vient d'être faite¹.

Une autre innovation importante des inscriptions d'Artaxerxès II est l'invocation de Miθra et d'Anāhitā. Toutes les inscriptions antérieures ne reconnaissent qu'un seul dieu : Ahuramazdā². La fin du texte A²Sa est malheureusement altérée, mais on y entrevoit, prudemment, une allusion à certaines pratiques religieuses.

La brève inscription trilingue (A²Sb), sur base de colonne, est une simple signature. Une autre inscription (A²Sc), en vieux perse, est plus intéressante, malgré son état délabré. Si notre restitution est correcte, elle concerne la construction d'un escalier en pierre.

L'inscription A²Sd doit sa célébrité au mot « paradis » que l'on a cru y trouver. On sait par les auteurs grecs que les souverains mèdes et perses se faisaient aménager de vastes réserves d'animaux sauvages, où ils pouvaient chasser à loisir. Ces parcs naturels sont appelés παράδεισος. C'est une adaptation du mot iranien **pari-daiza*, dont l'étymologie est claire. Le premier élément, *pari-*, signifie « autour » (grec *peri-*), et **daiza-* est un mot mède signifiant « mur, muraille », l'équivalent du vieux-perse *dīdā* dont nous avons déjà parlé³. Si les Grecs ont emprunté le mot sous cette forme dialectale, c'est que ce type d'institution a été créé par les Mèdes⁴.

Il faut pourtant renoncer à voir un « paradis » dans l'inscription d'Artaxerxès II. Le mot est orthographié en dépit du bon sens : *p-r-d-y-d-a-m* devrait être écrit **p-r-i-d-i-d-a-m* (vieux perse **pari-daidām*). En outre, cette lecture pose des problèmes syntaxiques insurmontables. Il faut probablement voir dans ce passage une forme verbale, « j'ai consacré », qui se rapporte au palais qu'Artaxerxès dit avoir construit.

*

1. On ne peut évidemment rien tirer, en dehors de tout contexte archéologique, des inscriptions A²Ha et A²Hb, où apparaît encore le mot *apadana*.

2. Cf. p. 157.

3. Cf. pp. 110-111.

4. On connaît la fortune ultérieure de ce mot. Au sens général de « lieu de félicité, de bonheur », il a été utilisé dans la version grecque des Septante comme équivalent du « jardin d'Éden ». Le mot a été emprunté en arabe sous la forme *farādis*, où il a été interprété comme un pluriel, dont on a tiré le singulier *firdaws*, puis il a été « repris » par le persan sous la forme *ferdows* (il est à l'origine du nom de famille du grand poète persan Ferdowsi). Le mot mède a subsisté dans le persan *pālīz*, et il a même été emprunté en hébreu sous la forme *pardēs*.

On a vu que les inscriptions de Suse sont avant tout des textes célébrant une construction. Mais ces documents, notamment les « chartes de fondation », sont d'un contenu plus riche et d'une composition plus élaborée que les textes équivalents de Persépolis.

La structure des textes n'offre rien de nouveau par rapport à Persépolis. Beaucoup d'inscriptions commencent par une titulature directe : « Je suis... » (DSa, DSb, DSc, DSd, DSg, DSi, DSj, DSk, DSm, DSu, DSv, DSz, DSaa, XSa, XSb, XSc, XSe, D²Sb, A²Sb, A²Sd), ou indirecte (A²Sa), par un texte cosmogonique suivi de la titulature (DSe, DSf) ou non (DSt, DSab). Les autres inscriptions sont de simples signatures ou sont trop brèves, ou encore trop mutilées, pour être classées ici.

IX

Les tombeaux de Naqš-e Rostam

À quelque huit kilomètres au nord de Persépolis, se trouve une montagne qui était probablement un endroit sacré bien avant les Achéménides. Elle fut donc choisie par Darius I^{er} pour abriter les futures dépouilles des souverains de la branche cadette de la dynastie, rompant ainsi, à nouveau, avec les usages de ses prédécesseurs, mais cette fois dans le domaine de l'architecture funéraire.

Les tombeaux ne seront plus des constructions isolées, comme celui de Cyrus à Pasargades, mais ils seront creusés dans la paroi même de la montagne et ornés d'une façade qui représente le roi de son vivant et qui célèbre sa gloire et sa puissance.

On ne connaît pas le nom ancien du site. Le nom moderne, « Représentation(s) » (ou « Relief(s) ») « de Rostam », est probablement une interprétation populaire inspirée par les bas-reliefs sassanides exécutés à proximité des tombes et où on croyait reconnaître le célèbre héros du *Shāhnāme* de Ferdowsi.

Il existe au total sept tombes royales creusées dans le roc, mais quatre seulement ont trouvé place à Naqš-e Rostam. À l'extrême droite de la paroi, se trouve le tombeau de Xerxès (tombe n° II), puis, vers la gauche, successivement, celui de Darius I^{er} (n° I), celui d'Artaxerxès I^{er} (n° III) et celui de Darius II (n° IV).

En face de celle-ci, se dresse une tour carrée, de 7,30 mètres de côté et d'environ 15 mètres de hauteur. Un escalier conduit à une entrée située sur la façade, à une hauteur de 7 mètres, et qui donne accès à une chambre carrée d'un peu moins de 4 mètres de côté.

On s'est beaucoup interrogé sur la fonction de cette tour, que la tradition populaire appelle *Ka'be-ye Zardōšt*, « la Ka'ba de Zoroastre ». C'est à coup sûr une construction achéménide. Elle a une sœur jumelle, la *Zendān-e Soleymān*, « la Prison de Salomon », à proxi-

mité des palais de Pasargades, mais à l'état de ruine. Aucune de ces deux tours ne portait d'inscriptions vieux-perses¹.

Compte tenu du voisinage, on a évidemment pensé à une tombe. Mais pour qui ? Les souverains achéménides n'avaient nul besoin de cet édifice qui aurait fait double emploi avec les tombeaux de la paroi, et l'hypothèse d'une sépulture provisoire, en attendant l'achèvement du tombeau définitif, n'est guère convaincante.

On a pensé aussi, comme il arrive trop souvent lorsqu'on dégage un nouveau bâtiment, à un autel du feu. Mais la position et la configuration de la chambre ne plaident pas en faveur de cette interprétation. Les autels du feu existent à Naqš-e Rostam, et ailleurs, mais ils sont toujours de dimensions modestes et sont surtout conçus pour que le feu soit bien visible aux alentours.

Selon une autre hypothèse, la tour serait une sorte de trésor où auraient été conservés certains objets précieux ou symboliques du pouvoir royal, comme des étendards, des armes d'apparat, etc. On a même supposé qu'elle pouvait contenir un exemplaire écrit de l'*Avesta*. Mais cette dernière théorie suppose que l'on puisse démontrer que ce texte religieux, écrit bien loin en Iran oriental, aurait été apporté dans l'empire achéménide et considéré comme plus vénérable que les textes religieux perses et mèdes. De toute façon, on ne comprendrait pas pourquoi tous ces objets précieux n'auraient pas été plutôt conservés dans les palais de Persépolis, tout proches et plus sûrs.

Il reste enfin à relier cette tour à la fonction royale. Il est possible qu'elle ait servi de podium lors des apparitions officielles du roi, devant le peuple en armes, soit le jour de son accession au trône, pour être acclamé et solennellement légitimé, soit pour y faire des déclarations. Nous avons déjà vu que le style des textes achéménides a conservé un aspect oral². La formule que l'on trouve dans presque toutes les inscriptions : « le roi déclare... » n'est certainement pas une simple figure de style, ni non plus cette référence constante à l'armée, le *kāra*³. Le roi devait, au moins dans les premiers temps de la dynastie, proclamer lui-même ses édits. À mesure que le pouvoir se fera plus autoritaire et plus centralisé, cette pratique tombera en désuétude.

Les tombeaux des autres souverains achéménides ont été construits sur la paroi rocheuse en face de la terrasse de Persépolis. On y trouve

1. Les inscriptions retrouvées à la base de la Ka'ba de Zoroastre sont d'époque sassanide, et elles ne semblent avoir aucun lien avec la destination première de l'édifice.

2. Cf. p. 95.

3. Cf. pp. 167-169.

ainsi, du nord au sud, les tombes d'Artaxerxès III (n° VI), d'Artaxerxès II (n° V) et celle, inachevée, de Darius III (n° VII).

De tous ces tombeaux, seul celui de Darius porte des inscriptions, si l'on excepte celui d'Artaxerxès II qui offre modestement le nom des peuples qui y sont représentés.

*

La façade du tombeau de Darius est creusée dans la roche. Elle a un aspect cruciforme et est partagée en deux registres, ou trois si l'on tient compte de la partie inférieure restée lisse.

Le registre supérieur est occupé par un bas-relief qui rappelle, en partie du moins, celui de Bisotun. Le roi Darius y est également représenté debout, ici sur un socle, et, de la main gauche, il tient un arc posé sur le sol, tandis qu'il lève la main droite vers Ahuramazdā, représenté comme à Bisotun. La partie droite du champ est occupée par un autel sur lequel brûle un feu aux flammes fournies. Cette scène est elle-même représentée sur un trône, reconnaissable aux énormes pieds sculptés. L'assiette du trône est supportée par les peuples de l'empire, répartis en deux étages.

En dehors du champ du registre supérieur, du côté gauche, trois personnages, des dignitaires, sont représentés, les uns au-dessus des autres.

Le registre du bas est plus sobre et semble imiter la façade d'une demeure. Au milieu, se trouve la porte qui donne accès à la chambre funéraire. De chaque côté, deux pilastres figurent les colonnes de soutènement d'une maison et délimitent au total quatre panneaux sans décoration.

Le tombeau de Darius comporte plusieurs inscriptions distinctes.

La première (DNa) est gravée dans le registre supérieur. Derrière Darius, se trouvent, de gauche à droite, la version élamite et la version vieux-perse, chacune en une colonne. Le texte babylonien correspondant se trouve sur la paroi gauche de la roche creusée, perpendiculaire au plan du bas-relief, une position qui ne va pas sans rappeler Bisotun.

La deuxième inscription (DNb) occupe le registre inférieur. Le vieux perse a été gravé sur le panneau immédiatement à gauche de la porte, la version élamite sur le premier panneau à droite, et le texte babylonien sur le deuxième.

Des trois dignitaires représentés à gauche du bas-relief, deux seulement ont une légende trilingue au-dessus de la tête (DNc et DNd). Enfin, chacun des personnages portant le trône est identi-

fié par une brève légende qui indique à quel peuple de l'empire il appartient.

On doit ajouter que, sous la version élamite du panneau, à droite de la porte, se trouve une inscription araméenne. Elle est malheureusement trop mutilée pour qu'il soit possible d'affirmer que c'est la traduction d'une des inscriptions du tombeau. On a voulu y lire *slwks*, « Séleucos », ce qui en ferait un texte post-achéménide, mais cette lecture n'a pu être confirmée.

L'inscription DNa est d'un type que nous avons déjà rencontré¹ : le préambule comprend un texte cosmogonique (§ 1), une titulature (§ 2) et une liste de peuples (§ 3). Puis vient le thème de la révolte, comme en DSe, mais il ne fait qu'introduire le thème principal de l'inscription : la valeur du guerrier perse est prouvée par les peuples qui sont représentés sous le trône. L'hommage, et l'imploration, à Ahuramazdā (§ 5) est alors suivi d'une adresse à l'être humain, afin de l'inciter à suivre le droit chemin.

Ce genre d'admonestation se retrouvera à la fin de l'autre inscription, et cela rappelle le style direct de l'inscription de Bisotun, où Darius apostrophe à plusieurs reprises le simple mortel et l'invite à le croire et à respecter son inscription (DB §§ 55-69).

Cette inscription n'a en soi rien de funéraire : elle ne mentionne pas la mort du roi, ne rappelle pas ses vertus ou ses exploits comme des faits appartenant au passé ; le § 5 a même un ton qui laisserait supposer que Darius est encore en vie. Pourtant, cette inscription a bien été conçue pour le tombeau, car le § 5 la relie indiscutablement à lui.

On s'explique mal pourquoi on a fait graver une deuxième inscription trilingue (DNb). Cette énigme s'est encore accrue par la découverte, près de Persépolis, d'une inscription au nom de Xerxès (XPI)² mais reproduisant le même texte, dans une version vieux-perse, avec toutefois de curieuses variantes.

On se bornera ici à en donner quelques exemples. On trouve des formes grammaticales différentes, bien que de même sens (DNb/XPI) : *adadāladā* (« il a créé »), *āxšnuvaiy/āxšnumiy* (« j'entends ») ; des formes probablement d'origine dialectale différente : *xraθum/xratum* (« intelligence »), *frataral/frathara* (« premier ») ; des différences orthographiques³ : *amiylāhmiy* (« je suis »), *vaināhy/vaināhiy* (« tu

1. Cf. DSe, p. 110.

2. Cf. pp. 105-106.

3. D'une manière générale, XPI ne respecte pas certaines règles orthographiques, telles qu'on les trouve dans les autres inscriptions et qui ont été exposées pp. 67-68.

verras »); des différences de vocabulaire : *patiylupariy* (« contre, à propos »); des variations graphiques : *uvnarā/unarā* (« qualités ») et quelques autres divergences.

Sans être rédhibitoires, toutes ces divergences sont surprenantes, face aux autres inscriptions qui montrent une assez grande cohérence orthographique, même quand elles sont attestées en plusieurs exemplaires.

On ne peut décider si c'est Xerxès qui a copié pour son compte un texte où Darius fait son propre éloge, ou bien si Xerxès en est bien l'auteur, auquel cas il l'aurait pieusement adapté pour son père et l'aurait fait graver sur le tombeau de Darius. Dans les deux cas, on ne voit toujours pas comment expliquer tant de divergences. Les attribuer à différentes écoles de scribes est probablement correct, mais cela reste unique et inexplicable dans toute l'épigraphie achéménide.

Le texte est tout aussi exceptionnel. Le vocabulaire et la syntaxe y sont aussi plus difficiles à interpréter, et il reste encore plusieurs points obscurs. Darius, ou Xerxès, fait son propre éloge, comme si ce portrait idéal de prince devait servir de modèle à ses successeurs.

Après l'habituel hommage à Ahuramazdā (§ 1), commence l'énumération des qualités : justice (§ 2), maîtrise de soi (§ 3), générosité envers le collaborateur et sévérité pour le malfaisant (§ 4), prudence devant les témoignages humains (§ 5), reconnaissance envers le généreux (§ 6), bravoure militaire (§ 7), contrôle de soi au combat (§ 8), habileté corporelle et dans le maniement des armes (§ 9). Cette énumération se termine par l'éloge d'Ahuramazdā qui a donné ces qualités au roi (§ 10).

Le texte de Xerxès s'arrête ici, si ce n'est une brève formule de protection (§ 11). Celui de Darius, en revanche, se poursuit par un vibrant appel au *marika* (« jeune homme »), probablement un membre des communautés de jeunes guerriers¹, comme un complément de pédagogie appliquée du portrait idéal du souverain. Tout ce passage est malheureusement difficile à interpréter, et la fin n'a pas été conservée.

Les deux légendes du côté gauche permettent d'identifier les personnages représentés sur le relief.

Le premier, Gaubaruva (DNc), est déjà cité dans l'inscription de Bisotun (DB §§ 68 et 71) : il fait partie du groupe des six Perses qui ont joué un rôle important dans l'accession au trône de Darius, et il est également cité à ce titre par Hérodote (3, 70).

1. Cf. DNb § 11, note 1.

Le deuxième, Aspačana (DNd), pose un problème, car son nom figure bien dans la liste d'Hérodote (Ἄσπαθίνης), mais il est singulièrement absent de celle de Darius, où sa place est occupée par Ardumaniš.

Quant au troisième personnage du relief, on ne s'explique pas pourquoi il a été privé de légende.

La liste des peuples (DNe) sera examinée plus loin, de même que celle du tombeau d'Artaxerxès II (A²Pa)¹.

*

Certains auteurs grecs connaissaient bien le tombeau de Darius, et il semble qu'ils aient eu accès, par l'intermédiaire des compagnons d'Alexandre, à quelques bribes du texte qui y était gravé.

Ainsi Strabon (15, 3, 8) écrit-il : « Onésicrite rapporte aussi cette inscription du tombeau de Darius : "J'ai été un ami pour (mes) amis, j'ai été un excellent cavalier et un excellent archer, je pouvais tout faire." » C'est manifestement un écho des §§ 3, 9 et 10 du texte de l'inscription.

Plutarque (*Moralia*, 172F) reprend une autre tradition quand il écrit : « Darius, le père de Xerxès, a fait son propre éloge, et il a dit qu'il était devenu plus réfléchi dans les combats et devant les dangers », allusion évidente au § 8.

On passe en revanche dans le domaine de la fantaisie avec Athénée (10, 434d) : « Darius, celui qui a vaincu les Mages, a écrit sur son tombeau : "J'étais capable de boire beaucoup de vin et de bien le supporter" », ou encore avec Porphyre (*De Abstinencia*, 4, 16) : « Darius, le fils d'Hystaspe, a écrit sur son tombeau, entre autres choses, qu'il avait été le professeur des Mages. »

1. Cf. p. 134.

X

Hamadān, Suez et autres sites

La ville actuelle de Hamadān repose sur l'ancien site d'Ecbatane, la capitale mède, qui, selon Hérodote (1, 98), aurait été édifée par Déiocès, le fondateur de la première royauté chez les Iraniens occidentaux. Il aurait rassemblé les tribus mèdes autour de cette ville nouvelle. Cela semble confirmé par le nom vieux-perse de cette capitale, *Haḡmatāna*, attesté dans l'inscription de Bisotun (DB § 32) et qui signifie « lieu de rassemblement ».

Les ruines de cette antique cité n'ont malheureusement jamais été explorées d'une manière scientifique, mais l'astuce des fouilleurs clandestins a fait apparaître, de temps à autre, sur les marchés parallèles, quelques spécimens d'inscriptions qui laissent deviner la richesse du site.

C'est ainsi que l'on connaît deux inscriptions, les plus anciennes en vieux perse, émanant d'Ariaramnès et d'Arsamès, deux souverains sans grand prestige, dont les historiens grecs n'ont gardé qu'un souvenir fugitif (Hérodote, 7, 11).

La première de ces inscriptions, celle d'Ariaramnès (AmH), est apparue sur le marché de Hamadān vers 1930, dans des conditions suspectes, comme l'un de ces nombreux produits des fouilles clandestines, qui se poursuivent encore de nos jours. C'est une plaque d'or qui contient dix lignes de texte vieux-perse (une seule ligne, semble-t-il, manque).

Dès sa publication, cette inscription a soulevé les plus vives réserves, en raison des nombreuses erreurs grammaticales qu'elle contient. Il ne s'agirait pas d'un faux moderne, mais d'une réalisation d'époque achéménide tardive, alors que les scribes n'étaient plus capables de rédiger des textes corrects, comme l'étaient ceux de Darius et de Xerxès.

Peu après la Seconde Guerre mondiale, une seconde plaque d'or, portant le nom d'Arsamès (AsH) cette fois, apparut dans des condi-

tions identiques. Elle offrait le même genre de texte, avec les mêmes imperfections.

Il restait à déterminer l'époque où ces deux inscriptions avaient été exécutées et à trouver une justification. Pour de nombreux historiens, l'époque la plus plausible est celle d'Artaxerxès II, dont le règne a été marqué par la révolte de Cyrus le Jeune. Celui-ci aurait exalté son ancêtre homonyme, bien que Cyrus II fût membre de la branche « aînée » de la famille. Artaxerxès aurait alors, dans un souci de propagande destiné à assurer la légitimité de la branche « cadette », voulu rehausser le prestige de ses lointains prédécesseurs, et donc le sien, en fabriquant ce genre de documents.

Cela n'est pas impossible, mais l'idée qu'Artaxerxès II ait pu tirer un profit politique quelconque en faisant exécuter deux modestes inscriptions au nom d'ancêtres si éloignés n'est pas convaincante. Remarquons aussi que, si Darius a bien inventé l'écriture vieux-perse, comme le pensent certains, on comprend mal qu'Artaxerxès II ait pu se livrer à pareille supercherie sans risquer de diminuer les mérites de son illustre ancêtre.

Il n'est pas possible d'entrer ici dans une discussion approfondie sur les fautes que l'on trouve dans ces deux inscriptions, mais qu'il suffise de dire qu'elles ne sont pas de même nature que celles qu'on trouve dans les inscriptions tardives, et notamment celles d'Artaxerxès II. Une autre chose ne manque pas de surprendre : l'absence complète d'idéogrammes, alors que ceux-ci sont abondamment employés dans les textes d'époque tardive.

Pour ce qui est du contenu, ces deux inscriptions ont incontestablement un air de famille. Elles sont construites de la même façon : titulature indirecte (§ 1); thème central : le peuple perse, introduit par la formule « Le roi déclare... » (§ 2); demande de protection (§ 3). Cette structure ne se retrouve pas dans les inscriptions d'Artaxerxès II, où l'on a plutôt une introduction faite d'une longue titulature combinée avec la formule « déclare » (A²Ha, A²Sa).

On ne retrouve exactement la même structure que dans une seule inscription. Elle est au nom de Darius et provient également de Hamadān (DH). Ce texte, trilingue cette fois, a été connu vers 1926, en deux exemplaires, l'un sur plaque d'or, l'autre sur plaque d'argent. Le thème central est, il est vrai, légèrement différent : Darius y indique brièvement l'étendue de son empire.

Il est donc tentant d'attribuer ces trois inscriptions, AmH, AsH et DH, à une même école de scribes, spécifique à Hamadān. Mais ce serait compter sans le hasard des découvertes. Comme nous l'avons vu, les fouilles de Persépolis ont permis de découvrir, dans les fonda-

tions de l'apadana, plusieurs exemplaires d'un texte (DPH) dont le contenu et le support sont identiques à DH¹.

Il est par conséquent possible que les trois inscriptions de Hamadān appartiennent également à cette catégorie de documents de fondation dont la caractéristique est précisément de ne pas désigner le bâtiment qui a été construit. Enfin, si l'on veut considérer les deux inscriptions AmH et AsH comme des faux anciens, il faudrait plutôt les attribuer à Darius I^{er}.

À part une brève inscription de Xerxès (XH) sur un fragment de cruche en argent, les autres inscriptions en provenance de Hamadān sont d'époque achéménide tardive.

On connaît, depuis 1952, une inscription en vieux perse de Darius II, gravée sur une table d'or (D²Ha). Ce pourrait être encore un document de fondation. Le contenu est semblable à celui de nombre d'autres inscriptions, de même que la structure : introduction cosmogonique (§ 1), titulature et généalogie (§ 2), invocation à Ahuramazdā (§ 3).

Trois inscriptions d'Artaxerxès II proviennent également de Hamadān.

L'une d'elle (A²Hc), sur table d'or, présente un texte vieux-perse presque identique à celui de D²Ha. Elle a été découverte à la même époque et appartient au même type de document.

Les deux autres sont connues depuis plus longtemps.

L'une (A²Ha), trilingue, se trouvait sur une base de colonne en diorite noire. La structure du texte et son contenu rappellent singulièrement les inscriptions de ce monarque à Suse, principalement A²Sa², au point que l'on croirait volontiers que ces deux inscriptions proviennent du même site.

On ne sait évidemment pas s'il y avait un apadana à Hamadān, mais l'autre inscription (A²Hb), seulement en vieux persé, qui figurait également sur une base de colonne, attribue cette construction à Artaxerxès, alors que celle de Suse désigne son ancêtre Darius I^{er}.

À quelques kilomètres au sud-ouest de Hamadān, s'élève le mont Elvend (ou plus exactement Alvand). Sur la paroi d'un rocher surplombant une ruisseau, deux niches ont été creusées, côte à côte, mais celle de gauche un peu plus haut que l'autre. Chacune de ces niches, de forme rectangulaire, abrite une inscription dont le texte trilingue

1. Cf. pp. 98-99. Comme sa publication est de dix ans antérieure à celle de DPH, il est donc exclu que DH puisse être un faux moderne.

2. Cf. pp. 115-116.

est disposé en trois colonnes. Celle de gauche est au nom de Darius (DE) et celle de droite au nom de Xerxès (XE).

À quelques détails près, les textes sont les mêmes, si ce n'est le nom du souverain. Ils comportent une introduction cosmogonique (§ 1), puis la titulature (§ 2). Tous deux sont dépourvus de partie thématique, de sorte qu'il est impossible de savoir pour quelle occasion ces deux inscriptions ont été gravées à cet endroit.

À quelques pas de là, deux autres niches ont été creusées sur une autre paroi, mais elles n'ont jamais reçu aucune inscription. Elles étaient peut-être destinées à recevoir la suite du texte, le thème explicatif que l'on attendrait.

Ou bien ces deux inscriptions ont été réalisées en même temps par Xerxès, ou bien chaque souverain a réalisé la sienne, mais probablement à l'occasion d'un même événement.

Il faut certainement relier ces deux inscriptions avec une autre, dont Xerxès est l'auteur (XV). Elle se trouve dans le même environnement, une montagne escarpée, mais à une distance considérable de Hamadān, en plein milieu du pays arménien, à proximité du lac Van.

On y trouve d'abord le même texte, en deux parties, puis un chapitre où Xerxès nous explique que son père avait ordonné de creuser une niche dans la paroi rocheuse mais n'avait pas eu le temps d'y faire graver une inscription (§ 3), et enfin une demande de protection (§ 4). Il n'y a donc pas de thème. Pas plus que les inscriptions d'Elvend, celle-ci ne nous apprend pourquoi elle a été réalisée.

*

La statue de Darius découverte à Suse¹ n'est pas le seul monument épigraphe exécuté en Égypte.

À proximité de Kabret (à environ 130 km de Suez), Charles de Lesseps a découvert, en 1866, une stèle de granit rose (appelée parfois « stèle de Chalouf »). Sur la partie supérieure arrondie, est représenté un disque d'où sortent deux grandes ailes², ainsi que deux pattes d'oiseau, qui tombent sur les coiffures respectives de deux représentations du roi, qui se font face.

Entre les deux effigies royales, se trouve le nom de Darius, en cunéiforme vieux-perse (DZa), à l'intérieur d'un cartouche. De part et d'autre de ces effigies, on a gravé un texte (DZb), vieux-perse à droite et les versions élamite et babylonienne à gauche. Une autre

1. Cf. p. 113.

2. Ce symbole égyptien a certainement inspiré les représentations d'Ahuramazdā à Bisotun, à Naqš-e Rostam, à Persépolis, etc.

inscription trilingue (DZc), dont la version babylonienne a malheureusement été perdue, occupe la moitié inférieure de la stèle. Cette dernière inscription est la plus intéressante. Le thème en est le percement du « canal de Suez ».

Un fragment d'inscription mérite encore d'être signalé ici, moins pour son contenu que pour l'endroit où il a été trouvé. Un fragment de tablette d'argile, avec quelques signes cunéiformes vieux-perses, a été découvert en Roumanie, à Gherla, en Transylvanie (DG), vers 1937, et publié seulement en 1954.

Pour autant que l'on puisse restituer les lignes manquantes, cette inscription ressemble à DPa. Le style négligé de l'écriture permet de supposer qu'il s'agit du « brouillon » d'un texte qui devait être gravé sur un support plus noble. On pense tout naturellement à l'inscription que Darius fit graver sur les rives du Bosphore¹.

*

En dehors des inscriptions sur les différents supports que nous avons examinés, on en trouve aussi sur certains objets.

Les plus surprenants sont des poids-étalons trilingues réalisés par Darius et portant, le plus souvent, l'indication du poids et la titulature royale (DW). Ces poids, dont certains sont connus depuis longtemps (Gobineau publia le premier), ont été retrouvés en différents endroits : Persépolis, Iraq, Kermān et même en Afghanistan. Ils ont une forme pyramidale et sont faits en diorite ou basalte. On ne connaît pas de poids des autres souverains perses.

On a également retrouvé un certain nombre de sceaux cylindres portant, le plus souvent en trois langues, le nom et le titre du roi. La plupart viennent des fouilles de Persépolis. On en possède au nom de Darius I^{er}, Xerxès, Darius II et Artaxerxès III. On en connaît aussi au moins deux qui portent le nom d'un personnage qui n'est pas royal. Ces inscriptions « privées » sont tout à fait exceptionnelles dans l'épigraphie perse.

Enfin, les musées et les collections privées possèdent un assez grand nombre de vases et de coupes ornés d'une inscription royale, souvent trilingue. Leur origine n'est pas toujours facile à établir, et tous n'ont pas été publiés. On en a identifié (les chiffres donnés ici sont approximatifs) 4 de Darius, 34 de Xerxès, 7 d'Artaxerxès I^{er}, 1 d'Artaxerxès III. Ils proviennent de Hamadān, de Suse, de Persépo-

1. Cf. p. 19.

lis, de Mésopotamie, d'Égypte (avec un texte hiéroglyphique), de Syrie, d'Asie Mineure.

Il existe encore un nombre indéterminé de fragments qui ont été signalés autrefois dans les publications scientifiques et qui ont disparu. D'autres ont été publiés, mais l'identité de leur auteur reste controversée. D'autres fragments encore, non répertoriés, sont toujours en souffrance dans les réserves des musées ou dans les collections privées.

Il reste enfin à dire quelques mots des contrefaçons. Elles sont moins nombreuses qu'on pourrait le croire. Parmi ces faux, il faut ranger non seulement des fabrications qui ont commencé d'apparaître au XIX^e siècle, mais aussi des objets qui ont été fabriqués dans l'Antiquité, avec des « gribouillis », des imitations maladroites de signes cunéiformes. L'objet le plus remarquable de cette catégorie est une épée de bronze originaire du Lorestan.

XI

Les peuples de l'empire

Les inscriptions achéménides contiennent plusieurs listes de peuples (ou de pays), qui posent quelques problèmes d'interprétation : DB § 6, DN^a § 3, DNe, DPe § 2, DSe § 3, DSm § 2, DSaa § 4, XPh § 3, A²Pa (la liste de DSv § 2 est incomplète), à quoi l'on peut ajouter les noms cités tout au long de DSf et DSz.

On a cru que l'on avait affaire à des listes de satrapies, semblables à celle que nous donne Hérodote (3, 89-94), mais on verra qu'il n'en est rien.

L'historien grec nous apprend que, après son accession au pouvoir, Darius partagea son empire en vingt gouvernements (ἀρχή), que les Perses appellent, dit Hérodote, des satrapies (σατραπεία)¹ et qui regroupent plusieurs peuples ou ethnies (ἔθνος) proches, mais parfois fort dissemblables. Il semble que, dans chaque satrapie, un peuple occupe une position dominante, comme le serait une ville capitale, et il est cité en tête des regroupements² :

- 1^e satrapie : *Ioniens*, Magnètes d'Asie, Éoliens, *Cariens*, Lyciens, Milyens, Pamphyliens.
- 2^e satrapie : *Mysiens*, *Lydiens*, Lasoniens, Cabaliens, Hytennéens.
- 3^e satrapie : *Phrygiens*, *Thracés* d'Asie, Paphlagoniens, Mariandynes, Syriens [de Cappadoce].
- 4^e satrapie : *Ciliciens*.
- 5^e satrapie : *Phénicie*, Syrie palestinienne, Chypre.
- 6^e satrapie : *Égypte*, *Libyens*.
- 7^e satrapie : *Sattagydiens*, *Gandhariens*, Dadices, Aparytes.
- 8^e satrapie : *Suse* [Élamites], Cissiens.
- 9^e satrapie : *Babylone*, *Assyrie*.

1. Rappelons que ce mot est d'origine mède (cf. p. 58) et que cette institution doit donc être antérieure à l'empire perse.

2. On trouvera ici en caractères gras ces peuples dominants, et en caractères italiques ceux qui figurent aussi dans les listes achéménides.

- 10^e satrapie : *Mèdes* (« Ecbatane et le reste de la Médie »), Paricaniens, Orthocorybantes.
- 11^e satrapie : *Caspiens*, Pausés, Panthimates, Darites.
- 12^e satrapie : *Bactriane*, jusqu'aux Aigles.
- 13^e satrapie : *Pactyes*, *Arménie*.
- 14^e satrapie : *Sagartiens* [= Asagartiens], *Sarangéens* [= Drangianiens], Thamanéens, Outies, Myces, îles de la mer Érythrée.
- 15^e satrapie : *Scythes* [Saces], Caspiens.
- 16^e satrapie : *Parthes*, *Chorasmiens*, *Sogdiens*, *Ariens*.
- 17^e satrapie : Paricaniens, Éthiopiens d'Asie.
- 18^e satrapie : *Matiènes*, *Saspies*, Alarodiens.
- 19^e satrapie : *Mosques*, *Tibaréniens*, *Macrons*, *Mossynèques*, *Mares*.
- 20^e satrapie : *Indiens*.

Il faut aussi ajouter les peuples qui offraient des cadeaux au roi (Hérodote, 3, 97) : *Éthiopiens* d'Afrique, Colchidiens du Caucase et *Arabes*.

Cette liste appelle plusieurs remarques, et d'abord à propos des noms de peuples eux-mêmes. Hérodote s'étonne que certains de ces « regroupements » comprennent des peuples parfois fort éloignés les uns des autres. Mais cela s'explique par le nomadisme de certaines populations, dispersées en différents points de l'empire achéménide. Le cas le mieux connu est celui des Scythes, présents à l'ouest et à l'est du territoire iranien.

D'autre part, certains peuples sont cités deux fois, dans des régions différentes — les Caspiens dans les 11^e et 15^e satrapies, les Paricaniens dans les 10^e et 17^e satrapies —, ou sont attestés par ailleurs en différents points de l'empire, comme les Pactyes cités ici près de l'Arménie, dans la 13^e satrapie, alors que d'autres auteurs, grecs ou latins, les situent également plus à l'est, dans la 7^e satrapie. Remarquons que cette « dispersion » nous permet d'identifier l'appartenance ethnique de certains de ces peuples. Les Caspiens, par exemple, quelle que soit l'origine de leur nom, sont à coup sûr des Iraniens, car ils ne pourraient se trouver également à l'est, dans la 15^e satrapie, s'ils étaient d'origine « caucasique »¹.

Enfin, certains peuples cités dans les listes achéménides ne se retrouvent pas dans les satrapies d'Hérodote : Akaufaciens, Arachosiens, Daha, Maciens (Maka). D'autres sont nommés autrement,

1. Le cas des Syriens est évidemment différent. Ceux de Cappadoce sont les descendants des marchands assyriens établis dans cette région depuis plusieurs siècles. Ils sont parfois appelés « Syriens blancs », pour les distinguer des Syriens de Mésopotamie, à la peau basanée (cf. p. 135, note 2).

comme les Cappadociens, qui sont en fait les Syriens de la 3^e satrapie. La Perse, toujours citée dans les listes achéménides, est absente chez Hérodote, mais ce n'est surprenant qu'en apparence : ces regroupements reposent sur une base fiscale, et les Perses n'avaient pas à payer l'impôt (Hérodote, 3, 97).

L'ordre dans lequel sont citées les satrapies est également assez curieux :

- 1^{re} à 6^e satrapie : *partie occidentale* de l'empire, de l'Ionie à l'Égypte.
- 7^e satrapie : Sattagydie, à l'extrême est.
- 8^e à 11^e satrapie : *partie centrale* de l'empire.
- 12^e satrapie : Bactriane, à nouveau à l'extrême est.
- 13^e satrapie : Pactyes et Arméniens, au centre.
- 14^e à 17^e satrapie : *partie orientale* de l'empire.
- 18^e et 19^e satrapie : région caucasienne.
- 20^e satrapie : Inde.

L'ordre géographique logique, d'ouest en est, est interrompu par la 7^e et la 12^e satrapie. Les 18^e et 19^e satrapies sont probablement constituées de populations de langue caucasique. Ils s'avancent jusqu'à la future Médie Atropatène, qui sera iranisée plus tard, probablement par les Caspiens de langue iranienne (actuels dialectes *azari-tāleši*).

La liste que donne l'inscription de Bisotun (DB § 6) doit être mise à part des autres :

- | | | |
|-------------------|--------------------------|-------------------|
| 1. Perse | 10. Mède | 19. Gandharien |
| 2. Élamite | 11. Arménien | 20. Scythe |
| 3. Babylonien | 12. Cappadocien | 21. Sattagydien |
| 4. Assyrie | 13. Parthe | 22. Arachosien |
| 5. Arabe | 14. Drangianien (Zranka) | 23. Macien (Maka) |
| 6. Égyptien | 15. Arien | |
| 7. Ceux de la mer | 16. Chorasmien | |
| 8. Lydien | 17. Bactrien | |
| 9. Grec | 18. Sogdien | |

Nous avons à peu près la même liste en DSm § 2 : il y manque « Ceux de la mer » (7), le Scythe (20) et le Macien (23), mais on y trouve, après l'Arachosien (22), l'Indien, le Thrace, les Grecs Aspido-phores... (la suite du texte est malheureusement perdue).

La principale caractéristique de cette liste est que le Mède y figure en 10^e position, alors qu'ailleurs il est cité tout de suite après le Perse, ou en 3^e position, après les Élamites.

Il n'y a qu'une manière d'expliquer cette anomalie. En réalité, cette liste en comprend deux, qui ont été amalgamées : la première représente les conquêtes perses, qui ont commencé avec Cyrus¹. La deuxième doit représenter l'empire mède, dont on soupçonne que les conquêtes ont dû s'étendre loin vers l'est². En outre, la Drangiane (14) y est citée sous son nom mède *Zranka*, comme elle le sera dans les autres listes, ce qui semble trahir l'influence conservatrice des scribes d'Ecbatane.

Les autres listes se présentent ainsi :

	DNa § 6	DPe § 2	DSaa	XPh § 3
1.	[Perse]	[Perse]	Perse	[Perse]
2.	Mède	Élamite	Élam	Mède
3.	Élamite	Mède	Médie	Élamite
4.	Parthe	Babylonien	Babylone	Arachosien
5.	Arien	Arabe	Assyrie	Arménien
6.	Bactrien	Assyrie	Arabie	Drangianien
7.	Sogdien	Égyptiens	Égypte	Parthe
8.	Chorasmien	Arménien	Pays de la mer	Arien
9.	Drangianien	Cappadocien	Lydie	Bactrien
10.	Arachosien	Lydien	Grèce	Sogdien
11.	Sattagydien	Grecs continentaux	Urartu (Arménie)	Chorasmien
12.	Gandharien	Grecs de la mer	Cappadoce	Babylonien
13.	Indien	Peuples d'outre-mer	Parthie	Assyrien
14.	Scythes Amyrgiens	Asagartien	Drangiane	Sattagydien
15.	Scythes Tigraxauda	Parthe	Arie	Lydien
16.	Babylonien	Drangianien	Chorasmie	Égyptien
17.	Assyrie	Arien	Bactriane	Grecs de la mer
18.	Arabe	Bactrien	Sogdiane	Grecs d'outre-mer
19.	Égyptien	Sogdien	Gandhara	Maciens
20.	Arménien	Chorasmien	Cimmérie (Scythes)	Arabe
21.	Cappadocien	Sattagydien	Sattagydie	Gandharien

1. Il est vrai que Ninive a été conquise par les Mèdes en 612, mais il n'est pas sûr qu'ils en aient conservé l'administration. Même si c'est le cas, le scribe de Bisotun a pu néanmoins citer l'Assyrie avec la Babylonie, par souci de cohérence.

2. Cf. p. 75 et note 1.

22. Lydien	Arachosien	Arachosie	Indien
23. Grec	Indien	Quadie (Maka)	Cappadocien
24. Scythe d'outre-mer	Gandharien		Daha
25. Thrace (Skudra)	Scythes		Scythes Amyrgiens
26. Grecs Aspidophores	Macien		Scythes Tigraxauda
27. Libyens			Thraces
28. Éthiopiens			Akaufaciens
29. Maciens			Libyens
30. Cariens			Cariens
31.			Éthiopian

La liste de DSe § 3 est presque identique à celle de DN^a § 6, sauf que les Maciens (29) sont cités entre le Sattagydien (11) et le Gandharien (12), qu'on a « Grecs de la mer » au lieu de « Grec » (23), et que après le Thrace (25), on ne trouve que les « Grecs d'outre-mer » et les Cariens.

De même, DNe et A²Pa reprennent DN^a § 6, avec une fin légèrement modifiée.

Ces listes ont en commun que la Perse, la Médie et l'Élam, ces deux derniers parfois inversés, figurent en tête, parce qu'ils représentent le cœur de l'empire. L'ordre y est donc fort différent de celui que donne Hérodote pour les satrapies. Ce dernier, qui va de l'ouest vers l'est, doit donc suivre un ordre traditionnel chez les premiers géographes grecs.

Après le centre de l'empire, les listes énumèrent, soit les peuples orientaux (en commençant par les Parthes) suivis par les peuples occidentaux (type DN^a § 6), soit l'inverse (type DPe § 2 ou DS^a, en babylonien). Dans chaque groupe, le scribe semble suivre un ordre géographique assez cohérent. On n'y trouve donc pas de conception géographique particulière qui pourrait évoquer la théorie des sept régions du monde (*karšvars*) propre à l'*Avesta* et aux livres pehlevi : la Perse occupe bien le centre du monde, mais on ne voit pas six autres régions périphériques.

Seule la liste que donne XPh § 3 est incohérente. Après le centre de l'empire, on passe à l'Arachosien (4), puis à l'Arménien (5), pourtant situé à l'ouest, puis au Drangianien (6). La liste des peuples orientaux est à nouveau interrompue à partir du Lydien (15), pour reprendre avec le Gandharien (21)... On ne s'explique guère ces irrégularités.

Les noms de peuples sont à peu près les mêmes d'une liste à l'autre. On y distingue parfois les Grecs selon leurs habitats : conti-

nentaux (ou de la terre sèche = Anatolie), de la mer (les îles) et d'outre-mer (de Grèce continentale d'Europe), puis les Aspidophores. De même, les Scythes sont-ils distingués selon les régions qu'ils occupent ou selon leur groupe tribal.

On ne peut expliquer, en revanche, pourquoi les Asagartiens ne figurent que dans une seule liste. Quant aux nouveaux venus qui apparaissent en XPh § 3, Daha (24) et Akaufaciens (28), ils pourraient représenter des conquêtes plus tardives, ou un changement de statut.

On ne sait pas exactement ce que représentent ces listes de peuples. Il ne peut s'agir, en tout cas, de divisions administratives, à finalité fiscale, de satrapies, comme le sont les « regroupements » énumérés par Hérodote.

On a rapproché la liste XPh § 3 de celle des troupes de l'armée de terre de Xerxès que donne Hérodote (7, 61-80) — auxquelles s'ajoutent la cavalerie (84-88) et la flotte (89-100), où apparaissent certains peuples qui n'ont pas fourni de contingents à l'infanterie. Bien qu'elles ne coïncident pas tout à fait, ces deux listes répondent peut-être à une même logique.

Hérodote distingue ce que nous appellerons ici 29 « corps d'armée »¹, composés d'un ou de plusieurs peuples, commandés par un seul général (parfois deux avec un seul commandement) :

- | | |
|---------------------------------|---|
| 1. Perses | 16. Paricaniens |
| 2. Mèdes | 17. Arabes, Éthiopiens d'Afrique |
| 3. Cissiens (= Élamites) | 18. Libyens |
| 4. Hyrcaniens | 19. Paphlagoniens, Matiènes |
| 5. Assyriens, Chaldéens | 20. Ligyes, Mariandynes, Syriens ² |
| 6. Bactriens, Scythes Amyrgiens | 21. Phrygiens, Arméniens |
| 7. Indiens, Éthiopiens d'Asie | 22. Lydiens, Mysiens |
| 8. Ariens | 23. Thraces |
| 9. Parthes, Chorasmiens | 24. Kabèles |
| 10. Sogdiens | 25. Mosques, Tibaréniens |
| 11. Gandhariens, Dadices | 26. Macrons, Mossynèques |
| 12. Caspiens | 27. Mares, Colchidiens |
| 13. Sarangéens (= Drangianiens) | 28. Alarodiens, Saspis |
| 14. Pactyes | 29. Peuples des îles de l'Érythrée |
| 15. Outies, Myces (= Maka?) | |

1. Ou 30, si l'on compte les Pisidiens (7, 76), mais le texte n'est pas sûr.

2. Syriens, que les Perses appellent Cappadociens, selon Hérodote (cf. p. 131, note 1).

Comme les listes achéménides, celle-ci commence par les trois peuples qui constituent le noyau de l'empire, puis elle se poursuit avec les peuples de l'est, puis ceux de l'ouest, mais avec des irrégularités qui rappellent XPh § 3. Cet ordre est donc très différent de celui des satrapies qu'il donne par ailleurs.

On peut supposer que l'ordre dans lequel sont cités les « corps d'armée » par Hérodote reflète un aspect des institutions militaires perses. Il est alors tentant d'expliquer aussi les listes de peuples dans les inscriptions achéménides par un même principe qui régit la levée et le commandement des troupes de l'empire.

Cela vaut également pour la liste de DB § 6, où l'on aurait, comme nous l'avons supposé, une liste perse et une autre d'origine mède. Comme il s'agit de peuples révoltés contre Darius, on admettra que le contexte est éminemment militaire.

Dans les versions vieux-perses, le mot qui signifie « peuple » est *dabyu*, terme repris en partie, comme un emprunt, dans les versions élamites. Les textes babyloniens ne parlent que de « pays » (sumérogramme KUR).

Que signifie exactement ce mot ? Il a un équivalent du côté indien : *dasyu*, mais c'est un mot péjoratif désignant les peuples autochtones de l'Inde, que les envahisseurs aryens ont combattus (la même racine fournit également un autre terme négatif : *dāsa*, « esclave »). Manifestement, il y a là un usage totalement opposé à celui du vieux perse, où *dabyu* se rapporte aussi bien aux peuples iraniens qu'aux peuples étrangers, comme les Babyloniens, les Grecs, etc. Ce sens positif, ou plutôt neutre, du vieux perse s'accorde en tout point avec celui de *dabyu* dans l'*Avesta*, qui l'emploie pour désigner les peuples aryens et les peuples non aryens.

Il est difficile, à première vue, de décider qui, des Iraniens ou des Indiens, a changé le sens originel de ce mot, car, en dehors de l'indo-iranien, il ne semble pas attesté avec certitude. Il arrive, assez rarement toutefois, qu'un mot perde son sens péjoratif, mais le contraire est plus fréquent¹. On peut donc supposer que les Indiens sont responsables de ce changement, et il est possible de trouver dans le *Rig Veda* un emploi péjoratif de ce mot qui se rapporte peut-être aux Iraniens.

L'indo-iranien **dasyu*, « peuple », doit être dérivé de **dasa* signifiant « homme », sens conservé par le khotanais *daba*. Ce mot a été

1. C'est le cas du vieux mot indo-européen **deiwos* (« dieu »), conservé du côté indien (*deva*), mais « démonisé » chez les Iraniens (vieux perse *daiva*) (cf. pp. 154-155).

utilisé comme nom d'une tribu soumise par Xerxès (XPh § 3) et bien connue des historiens grecs (Δάοι, Δάοι) et latins (*Dabae*)¹.

Peu à peu, le mot perse *dabyu* prendra le sens plus concret de « pays », lieu occupé par un peuple. Cette évolution est déjà perceptible dans quelques passages des inscriptions achéménides. Très tôt aussi, il prendra le sens restreint de « village », qu'il a en pehlevi et en persan (*deb* et pluriel arabisé *debāt*, « la campagne »). De même, les noms de peuples serviront-ils à désigner le pays habité d'une manière permanente par ce peuple, comme *Pārsa*, « Perse », qui désignera également « la Perse », au sens restreint du terme (moderne *Fārs*).

Les listes de peuples que l'on trouve dans les inscriptions achéménides doivent certainement être mises en rapport avec le titre de « roi des peuples » (*xšāyathiya dabyūnām*) que l'on trouve dans presque toutes les titulatures. Ce titre ne semble pas avoir de correspondant dans les titulatures d'origine mésopotamienne. C'est donc une réalité institutionnelle proprement iranienne.

Si notre interprétation des listes de peuples est correcte, nous avons donc affaire ici à un titre militaire qui doit être ancien. Il reflète une vieille conception qui fait du roi d'une tribu le chef suprême de toutes les autres tribus, groupées en une confédération militaire.

Il s'agit donc de liens personnels qui unissent le souverain à chacun des peuples, comme ceux d'un suzerain à l'égard de ses vassaux, tandis que la perception des impôts et le pouvoir politique sont délégués au satrape. Celui-ci héritera par la suite de pouvoirs militaires.

Cette institution a dû subir bien des adaptations pendant toute la durée de l'empire, mais les liens personnels qui lient l'empereur à chaque corps d'armée, constitué par ethnies, s'est maintenu, au moins dans le titre de « roi des peuples », comme un trait archaïque².

Il est possible aussi que les différents peuples représentés sur les bas-reliefs de Persépolis rendent un hommage personnel au souverain, en lui présentant un cadeau symbolique en preuve d'allégeance³, tandis que les tributs proprement dits étaient perçus par les administrations satrapiques, conformément à ce que nous apprend Hérodote.

1. Il est fréquent que les mots « hommes » ou « les gens » soient utilisés comme noms de peuple. L'exemple le plus connu est celui de *Deutsch* (cf. p. 33).

2. Ce genre de rapport n'est pas exceptionnel. À l'époque ottomane, on trouve encore des principautés kurdes qui dépendent directement du sultan, sans passer par les relais administratifs.

3. Cf. p. 98.

Cela ne résout pas pour autant notre problème. S'il est normal de voir figurer dans les listes tous les grands peuples faisant partie de l'empire achéménide, on comprend mal pourquoi certains peuples mineurs, parfois à peine connus, y sont cités, alors que de nombreux autres sont omis. Les listes ne sont pas non plus toujours les mêmes : sur ce point, on a supposé que chaque liste représente la situation de l'empire au moment où elle fut rédigée, mais il subsiste de nombreuses interrogations.

*

Il reste à examiner chacun de ces peuples en particulier (ils sont cités ci-dessous dans l'ordre alphabétique).

Les Akaufaciens sont une des ces ethnies mineures que l'on est surpris de voir figurer dans une liste, à côté des grands peuples de l'empire achéménide. Leur nom est iranien : *Ākaufačiya* signifie « celui qui est à la montagne » (vp. *kaufa-*, persan *kub*). Ils n'apparaissent que dans une inscription de Xerxès (XPh § 3), entre les Thraces et les Libyens, ce qui ne donne aucune indication sur leur localisation. On identifie leur nom avec le moderne Qufš (Kōč), au sud-est de l'Iran, dans le pays Bašāgerd, entre Hormuz et Kuh-e Bārez.

Les Amyrgiens sont des Scythes, selon les témoignages concordants des inscriptions et d'Hérodote (7, 64). Leur nom perse *haumavarga* suggère qu'ils sont liés au culte du *hauma*, cette plante dont on extrait un suc qui est consommé pendant le sacrifice. Cet usage remonte à l'époque indo-iranienne, puisqu'on retrouve cette plante, avec toute son importance rituelle, dans l'*Avesta* (*haoma*), puis dans les livres pehlevi (*hōm*) et dans le *Rig Veda* (*soma*).

Les Arabes (*Arabāya*, ou *Arbāya* selon les graphies élamites et babyloniennes) ne sont pas inclus dans la liste des satrapies d'Hérodote, car, comme quelques autres peuples, ils ne payaient pas de tribut, mais envoyaient au roi une somme d'argent à titre de présent. On ne sait quelle population exactement était désignée par ce nom dans les inscriptions. Ce ne sont certainement pas les Arabes vivant à l'intérieur de la péninsule, mais plutôt ceux qui habitaient le désert du nord de la Syrie.

Les Arachosiens étaient établis dans la région de l'actuelle Kandahār, en Afghanistan. La forme du nom de leur pays en grec, Ἀραχωσία, trahit un intermédiaire ionien, avec la chute d'un *h*¹. Le

1. Sur la chute du *h* en ionien, cf. p. 41.

nom vieux-perse *Harabuvati* a toute une histoire en indo-iranien. Du côté indien, le correspondant phonétique est *Sarasvati*, qui est une déesse des eaux et des rivières. Son nom signifie « riche en courants (d'eau) », et il a été donné à une rivière insignifiante, la Sarsuti, qui prend sa source dans l'Himalaya et se perd dans les sables. Du côté iranien, la déesse a changé de nom et a été appelée *Aradvī Sūrā Anāhitā*, trois adjectifs qui signifient « l'Humide, la Forte, l'Immaculée »¹. Le nom ancien de la déesse a été donné à ce pays, probablement en raison des nombreux cours d'eau qu'on y trouve. Il figure également dans l'*Avesta* sous la forme *Haraxvaiti*, comme un pays créé par Ahura Mazda (Vidēvdād, 1, 12).

Les Ariens, dont le nom ne doit pas être confondu avec celui des Aryens, étaient établis dans la région de l'actuel Herāt, en Afghanistan. Leur nom est encore un exemple de déformation due à un intermédiaire ionien : Ἀρεία, « Arie », avec chute du *h*, puisque leur nom en vieux perse est *Haraiiva*, probablement d'une racine *har-* (indien *sar-*, cf. nom de fleuve *Sarayu*), « couler », allusion à l'abondance des cours d'eau dans cette région. Le nom ancien survit encore dans l'antique nom de la ville de Herāt : *Harēv* (et de son fleuve *Hari Rud*, ainsi que le nom de ses habitants *Haravi*). Ce pays est également connu par l'*Avesta* sous la forme *Harōiva*, où il est créé par Ahura Mazda (Vidēvdād, 1, 8 ; cf. aussi Yašt 10, 14).

Les Arméniens ne sont pas désignés par le nom qu'ils se donnent eux-mêmes. La forme moderne de leur nom est *Hay* (plur. *Hayk'*), et leur pays *Hayastan*. On ne sait d'où vient la forme perse *Arminiya*, qui a été empruntée par les Grecs et est passée ensuite dans les langues européennes. Les textes akkadiens les désignent par le nom de l'*Urartu*, babylonien achéménide *Uraštu*, qui est en réalité le nom ancien du pays, avant l'arrivée des Arméniens.

Les Aryens sont, comme nous l'avons vu², les populations de langue indo-européenne qui ont envahi l'Iran et l'Inde. Il est remarquable que, dans les inscriptions achéménides, le mot *ar(i)ya-* semble désigner le niveau supérieur d'une classification sociale qui comprend la famille, le clan, la tribu³. Dans l'*Avesta*, on ne trouve que l'expression « peuples aryens ». Après l'époque achéménide, la partie orientale de l'Iran, entre la Perse et la Médie à l'ouest et l'Inde à l'est, s'appelle Ariana (Ἀριανή)⁴.

Les Asagartiens n'apparaissent qu'une seule fois dans les listes de

1. À propos de cette déesse, cf. p. 159.

2. Cf. pp. 31-33.

3. Cf. pp. 170-171.

4. Strabon, 15, 2, 1.

peuples (DPe § 2), mais plusieurs personnages des inscriptions appartiennent à cette ethnie, qui doit être très proche des Perses par les coutumes et par la langue. Leur mode de vie est nomade, car on les signale en plusieurs points de l'empire, notamment en Médie (DB § 33). Les Grecs connaissent leur pays sous la forme Σαγαρία (14^e satrapie d'Hérodote), qui doit être une variante dialectale, sans *a-* initial, comme dans la forme babylonienne *Sagartaia*. Ce pourrait être une forme mède de leur nom. L'étymologie reste controversée. Le premier élément de ce mot pourrait être le nom de la pierre *asa-*.

Aspidophore est ici une traduction commode du vieux perse *takabara*, qui désigne certains Grecs (Ioniens). Le deuxième terme de ce mot composé signifie « qui porte », mais le sens de *taka-* est inconnu. La version babylonienne traduit par « les Grecs qui portent un bouclier sur la tête ». C'est probablement une manière imagée de désigner les Grecs coiffés du pétase. Ils sont cités après les Thraces, ou Skudra, ce qui semble les situer en Grèce continentale d'Europe (DNa § 6, DNe, etc.)

Les Assyriens forment la 9^e satrapie avec les Babyloniens, selon Hérodote. Le mot perse qui les désigne, eux ou leur pays, est *Aθurā*. Ce n'est pas un emprunt, ou une adaptation, de l'akkadien *Aššur*, mais une forme araméenne. Il n'est pas nécessaire d'y voir une persianisation à partir d'une forme mède hypothétique **Asurā*, avec alternance *s/θ*, analogue à celle qu'on trouve pour le nom de l'Égypte¹.

Les Babyloniens forment, comme nous venons de le voir, une satrapie avec les Assyriens. Leur nom, et celui de Babylone, en vieux perse, est *Bābiru* (plutôt que *Bābairu*), avec un *r* qui dénote une adaptation du babylonien *Bāb-ilu*, « la porte » ou « le palais », « du dieu », à la phonétique iranienne, qui ignore le phonème *l* et le remplace par *r* dans les mots d'origine indo-iranienne aussi bien que dans les emprunts, sauf toutefois dans le nom du Liban et dans quelques autres noms géographiques. Cela s'explique par le fait que le nom de Babylone a été emprunté, et donc adapté, à époque ancienne, tandis que les autres mots sont des emprunts de date plus récente, et le maintien de *l* dans ces mots a entraîné la création d'une lettre pour transcrire ce phonème².

Les Bactriens occupaient l'actuelle région de Balx, dont le nom est la continuation de *Bāxtri*, que l'on trouve dans les inscriptions vieux-perses. Mais ce mot n'est pas lui-même vieux-perse. C'est le nom mède de ce pays, qui contraste avec le nom local *Bāxōī*, attesté

dans l'*Avesta*. La forme proprement perse se trouve dans les versions élamites, où la graphie *Ba-ak-ši-iš* représente **Bāxçi*¹. On a longtemps cru que le bactrien était la langue de l'*Avesta*, mais sans preuve décisive. Ce pays, qui forme la 12^e satrapie, selon Hérodote, devait être le plus important en Iran oriental, et il est probable qu'il a joué un rôle dans la réforme zoroastrienne.

La Cappadoce est un pays bien connu des sources grecques et situé dans l'est de l'Asie Mineure. Il était occupé, soit par des populations non indo-européennes, soit par des Indo-Européens de langue « anatolienne ». Le nom vieux-perse qui désigne ce pays, *Kaṭpatuka*, est intéressant, car il est plus archaïsant, donc probablement plus proche du nom indigène, que la forme grecque *Καππαδοκία* (avec assimilation de *t* à *p*).

Les Cariens sont une population d'Asie Mineure occidentale. On ne sait s'ils sont indo-européens, appartenant au groupe « anatolien », ou autochtones. Leur nom vieux-perse, *Karka*, contraste avec le grec *Κάρ*, plur. *Κάρεις* (mais il vient peut-être de l'adjectif *Καριός*). La forme babylonienne *Karsa* est tout aussi curieuse.

Les Caspiens, qui ont donné leur nom à la mer Caspienne, sont assez importants pour former la 11^e satrapie. Mais on les retrouve aussi dans la 15^e satrapie, bien plus à l'est. Ce ne sont donc pas des peuples caucasiens, mais probablement des Iraniens. On s'étonne de leur absence dans les listes achéménides.

Le peuple appelé « Ceux de la mer », vieux perse *tayaīy drayabyā*, seulement dans l'inscription de Bisotun (DB § 6), reste énigmatique. On pense souvent aux populations qui occupent le nord-ouest de l'Asie Mineure (Dascylium ?), mais cela s'accorde mal avec l'ordre qu'ils occupent dans la liste de peuples, après les Égyptiens et avant les Lydiens. Il s'agit peut-être de Chypre, dont on sait qu'elle était sous influence perse à l'époque de Cambyse (Hérodote, 3, 19), peut-être déjà à l'époque de Cyrus.

Les Chorasmiens sont un peuple important en Iran oriental. Ils ont longtemps occupé le bassin inférieur de l'Oxus, près de la mer d'Aral, et on a pu supposer qu'ils avaient pris la tête d'une confédération qui les aurait mis en contact avec les Parthes et d'autres peuples iraniens occidentaux (Hérodote, 3, 117). Leur langue est connue par des gloses, en caractères arabes, dans différents ouvrages de droit d'époque musulmane. Le nom de leur pays est connu sous différentes formes : vieux perse *Huvarazmī* (ou *Huvarazamī*), grec *Χωρασμῆ*, avestique *X^wārizm*. Il contient probablement le nom du

1. Cf. p. 142. Sur ce type d'alternance mède/vieux perse, cf. pp. 42-43.

2. Cf. p. 70.

1. Au mède *sr*, correspond le vieux perse *š* (cf. pp. 42-43).

« soleil », *xwar-*; la deuxième partie pourrait être le nom de la « terre » ou « pays ». Ce nom signifierait donc « pays du soleil (levant) », de même que le nom du Khorassan (*Xwar-āsān*) signifie en parthe « (pays) du soleil levant ».

Les Cimmériens sont une population qui habitait les rives nord de la mer Noire (ils ont donné leur nom à la Crimée) et qui a envahi l'Asie Mineure, puis la Mésopotamie du Nord, pour fuir les attaques des Scythes, de langue iranienne (Hérodote, 1, 15 ; etc.). On ne sait s'ils étaient eux-mêmes iraniens. Ils ne sont pas cités dans les listes vieux-perse, mais les versions babyloniennes utilisent constamment leur nom *Gimmiri* pour désigner les Scythes.

Les Dahi ne sont cités que dans une inscription de Xerxès (XPh § 3). Leur nom, bien connu des sources grecques et latines, signifie peut-être « les hommes », et il a été rapproché du mot *dabyu*, « peuple »¹.

Les Drangianiens occupaient l'actuelle région du Sistān, qui doit son nom à l'occupation plus tardive des Saka (Sakastān). Leur nom apparaît dans les inscriptions achéménides sous la forme *Zranka*. C'est un mot mède. Les Grecs nous ont transmis le nom perse **Dranka*, sous les formes Δραγγίνη, Δραγγιανή, mais Hérodote ne connaît que Σαράγγαι (Sarangéens, 14^e satrapie), qui correspond au mède², de même que les formes babyloniennes et élamites. Leur langue et leurs coutumes devaient être proches de celles des Perses, car Strabon (15, 2, 10) les qualifie de περολιζοντες.

Les Égyptiens portent un nom d'apparence curieuse en vieux perse : *Mudrāya*. Les langues sémitiques utilisent un mot dont l'origine est encore discutée : babylonien *Mi-sir*, hébreu *Misrayim* (duel : « les deux Égyptes »), arabe *Miṣr*. On suppose que les Mèdes ont emprunté ce mot sous la forme **Mizrāya* ou **Muzrāya*, puis les Perses l'ont « persianisé » en *Mudrāya*, par analogie avec les nombreuses équivalences qui existaient entre mède *z* et perse *d*.

Les Élamites sont désignés par le mot vieux-perse *Huša*, écrit *u-(v)-j* (pehlevi *Hūš* ou *Hūš*, persan *Xuzestān*), qui pose un problème linguistique et historique. On suppose que la forme ancienne était **Susa* ou **Šusa* (*Suza*? *Šuša*?), qui expliquerait les formes hébraïques *Šūšan* (moderne *Šuš*) et grec Σουσα. Cela implique que les Iraniens auraient connu ce mot avec *s* initial, donc avant le passage de *s* à *h*³. Mais cela semble peu probable, en raison du caractère très ancien de ce traitement phonétique. Il faudrait ainsi supposer que

1. Cf. p. 136.

2. Cf. p. 133. Sur la correspondance entre le mède *z* et le perse *d*, cf. p. 42.

3. Cf. pp. 36 et 41-42.

ce mot a été emprunté à l'époque où les Aryens, non encore divisés, se trouvaient toujours dans l'extrême nord-est de l'Afghanistan actuel. Ce problème est pour l'instant insoluble, sinon à supposer arbitrairement le passage de *s* (ou *š*) à *h* dans une langue intermédiaire. Dans les inscriptions achéménides, les Élamites se désignent eux-mêmes par le mot *Hal-tam-ti* ou *Hal-la-tam-ti*, en babylonien *E-lam-mat*.

Les Éthiopiens ont été conquis peu après l'invasion de l'Égypte par Cambyse (Hérodote, 3, 17-25). Les Perses désignent leur pays par le nom de *Kūša*, emprunté aux Babyloniens.

Les Gandhariens (vieux perse *Gandāra*, sanskrit *Gandhāra*) occupaient un territoire compris entre Kabul et Taxila. On ne sait s'ils étaient iraniens ou indiens, voire indo-européens. L'étymologie de leur nom n'est pas établie¹.

Les Grecs sont invariablement appelés *Yauna* (Ioniens). Parfois, les listes distinguent les « Grecs d'outre-mer » (de Grèce continentale), les « Grecs qui sont sur (ou dans) la mer » (dans les îles), les « Grecs qui sont sur la terre » (en Asie) ou encore les Aspidophores. Parfois, ils sont aussi appelés d'une manière elliptique « Peuples d'outre-mer » (DPe § 2) et « Pays de la mer » (DSaa, babylonien). Dans la liste d'Hérodote, ils ne forment pourtant qu'une seule satrapie.

Les Hyrcaniens occupaient les rives sud-est de la mer Caspienne. Ils sont cités dans l'inscription de Bisotun, avec leurs voisins, les Parthes (DB § 35), mais ne sont pas repris dans les listes de peuples. Leur nom vieux-perse *Vrkāna* a certainement un rapport avec le nom du loup (**Vrka-*, persan *gorg*), qui subsiste encore dans le nom moderne Gorgān, remplacé de nos jours par Māzanderān.

Les Indiens forment la province la plus orientale de l'empire. Nous avons déjà vu l'origine de leur nom². À l'époque achéménide, le mot *Hindu* doit être limité à une région comprise entre l'actuel bas bassin de l'Indus et le Balučistan.

Les Libyens sont appelés *Pūtāya*, mot emprunté au babylonien. Leur conquête s'est faite à l'époque de Cambyse, mais il n'est pas sûr que la domination perse y ait été complète ni constante.

Les Lydiens sont régulièrement désignés par le mot *Sparda*, du nom de leur capitale, Sardes. La forme de ce mot est plus proche du lydien *Sfarda* que la forme grecque Σάρδεϊς. C'est le même mot *Sephard* que l'on trouve dans la Bible (Abdias, 20) et dont on a tiré *Sephardim*, pour désigner les Juifs d'Espagne et d'Afrique du Nord,

1. Voir comment leur pays est désigné en DB § 6, p. 56.

2. Cf. pp. 41-42.

par opposition aux *Aškenaz*, dont le nom est lui-même d'origine iranienne (cf. Scythes).

Les Maciens sont une obscure population établie sur les rives du golfe Persique, à proximité du détroit d'Ormuz. Leur nom *Maka* subsiste encore aujourd'hui dans le nom *Mokrān* (< **Maka-karāna*, « côte de Maka »). Ce sont peut-être les Myces (Μύκοι) de la 14^e satrapie d'Hérodote. Le terme babylonien qui désigne leur pays est *Quadie*.

Les Margiens sont un peuple important d'Iran oriental, situé dans la région de l'actuelle Marv. La Margiane est également l'un des pays créés par Ahura Mazda dans l'*Avesta* (Vidēvdād, 1, 5), et elle est souvent associée à sa voisine, la Bactriane. Le nom de ce pays signifie peut-être « la prairie ».

Les Matiènes ne sont pas cités dans les listes achéménides, mais ils forment la 18^e satrapie selon Hérodote. Ils semblent se trouver en plusieurs points de l'empire, mais surtout près du lac d'Urmiah, à proximité des Saspies et des Alarodiens. Comme ceux-ci, ils parlent probablement une langue de type « caucasique », mais ils ont dû être iranisés après l'époque achéménide, tout en continuant d'occuper la Médie Atropatène.

Les Mèdes sont, avec les Perses, les plus importants des Iraniens occidentaux et les premiers à avoir constitué un État organisé. Pourtant, leur nom n'est probablement pas iranien, ni même indo-européen. Hérodote (7, 62) a conservé le souvenir d'une tradition selon laquelle les Mèdes auraient abandonné le nom d'Aryens pour en prendre un nouveau. Leur nouveau nom *Māda* est passé en grec (Μήδος), puis dans les langues européennes, par un intermédiaire ionien où *ā* est devenu *ē*. Selon Hérodote (1, 101), ils étaient organisés en six tribus : Bouses (Βούσαι), Parétacènes (Παρητακηνολ), Strouchates (Στρουχάτες), Arizantes (Ἀριζαντοί)¹, Boudiens (Βούδιοι), Mages (Μάγοι)². Presque tous ces noms sont d'origine étrangère, et ils supposent un processus d'assimilation entre indigènes et Iraniens.

Les Orthocorybantes sont rattachés à la satrapie des Mèdes dans la liste d'Hérodote. Ils sont probablement situés sur les rives de la mer Caspienne, à l'ouest des Hyrcaniens. *Orthocorybantes* est certainement une traduction grecque maladroite de leur nom iranien. *Ortho-* est « droit », mais *corybantes* n'a rien à voir avec les Corybantes grecques ; ce pourrait être une étymologie populaire d'un mot iranien comme *κρυβασία* cité par Hérodote (7, 64), comme le nom d'une

coiffe pointue portée par les Scythes (le même mot est glosé ὀρθή τιάρα par Hesychios). Il est donc tentant d'y voir des Scythes Tigraxauda, mais cette région n'est pas leur habitat principal. Ces Orthocorybantes disparaissent assez vite des rives de la Caspienne, et ils sont remplacés à l'époque parthe par les Mardes.

Les Pactyes sont signalés dans différentes régions fort éloignées les unes des autres. On les trouve à proximité des Arméniens, dans la 13^e satrapie, mais d'autres sources les situent à proximité de l'Indus. Cette dernière localisation rend séduisant un rapprochement de leur nom avec celui des Paštuns (et du pašto), mais ce dernier mot doit être plutôt apparenté au nom des Perses¹.

Les Paricaniens figurent deux fois dans la liste des satrapies : avec les Mèdes (10^e satrapie) et avec les Éthiopiens d'Asie (17^e satrapie). Comme ces derniers, qui étaient peut-être des Dravidiens de race noire, ils occupaient les rives du golfe Persique, dans l'extrême sud-est de l'Iran actuel (Hérodote, 7, 68), et ils constituent sans doute l'avancée extrême des Iraniens dans cette région. Bien que l'étymologie n'en soit pas assurée, leur nom a une allure iranienne.

Les Parthes forment la 16^e satrapie et figurent en bonne place dans les listes achéménides, comme si leur situation géographique, l'actuel Khorassan, constituait un accès stratégique vers l'Iran oriental. On connaît leur rôle important dans l'histoire iranienne, et on peut donc s'étonner que leur langue, connue par des documents épigraphiques et de nombreux textes manichéens, ait disparu sans laisser de traces. Leur nom a la même étymologie que celui des Perses.

Les Patischoriens ne figurent pas dans les listes achéménides, mais le personnage représenté derrière Darius sur son tombeau de Naqš-e Rostam (DNC) appartient à cette ethnie². Strabon (15, 3, 1) en fait une tribu du Fārs, ou une famille (φύλον), plutôt qu'un peuple, car il les met sur le même plan que les Achéménides et les Mages. Leur nom est bien iranien : *Pātišhuvari* signifie approximativement « ceux qui sont très honorables ».

Les Perses n'étaient apparemment pas destinés à jouer le rôle éminent qui a fait d'eux les Iraniens par excellence. Avant d'occuper le pays élamite auquel ils donneront leur nom, *Pārsa* (la forme moderne *Fārs*, ainsi que le nom de la langue *fārsi*, est une prononciation d'origine arabe), ils apparaissent dans les annales assyriennes du IX^e siècle³, sous le nom de *Parsumaš*, à proximité du lac d'Urmiah. Sous son habillement akkadien, ce nom peut s'interpréter comme **Par-*

1. Cf. p. 32.
2. Cf. p. 120.

1. Cf. p. 153.
2. Cf. p. 120.
3. Cf. p. 35.

sava ou **Pārsava*. Ce doit être le même mot que le nom des Parthes, *Parθava*, mais sous une forme dialectale différente.

On peut faire dériver ces deux noms d'une même racine indo-iranienne **parś-* qui est bien attestée dans ce domaine linguistique (la forme indo-européenne reconstruite **perk-* n'est pas sûre et peut être négligée ici). La répartition dialectale d'une telle forme est bien établie¹ : sanskrit *parś-*, avestique, mède, etc. *parś-*, vieux perse *parθ-*, puis persan **parb-* > *pabl-* (avec métathèse). L'accord sémantique des formes dérivées est remarquable : sanskrit *parśu-*, avestique *parasu-*, khotanais *pālsu-*, ossète *fars*, persan *pablu* signifient tous « côte, côté, bord ». Le nom des Perses et des Parthes est donc à son tour dérivé, et il signifie « ceux du côté ». C'est une manière de désigner une tribu dont la fonction est de surveiller les frontières, tout comme les Markomans germaniques dont le nom signifie « les hommes des frontières, des marches ». Ce qui est plus surprenant, c'est que, selon les données de la linguistique historique, le nom des Perses doit être mède et celui des Parthes est perse ! Il est probable que les Perses, d'abord sujets des Mèdes, ont repris en partie la terminologie tribale des Mèdes². Ce genre de fantaisie onomastique n'est pas rare³.

Par la suite, le nom des Parthes, *Parθava*, sous une forme plus évoluée *Pahlav(ān)*, désignera les héros de la littérature épique parthe, et le dérivé *pahlavīg*, la langue parthe, par opposition à *pārsīg*, la langue des Perses. Puis, par un juste mais curieux retour des choses, le mot *pahlavī* sera utilisé, à l'époque sassanide, pour désigner cette fois le moyen perse des textes religieux mazdéens.

Les Sattagydiens ne sont pas faciles à localiser. Ils sont importants, puisqu'ils sont à la tête de la 7^e satrapie, notamment avec les Gandhariens. On les considère généralement comme des Iraniens et on explique le nom de leur pays, vieux perse *Ṣatagū*, grec Σαττάγυδία, par **sata*, « cent » (forme mède, vieux perse **sata*), et un deuxième terme où l'on reconnaît le nom de la vache. La Sattagydie serait « le pays aux cent vaches ». Mais cela n'est pas sûr. On pourrait tout aussi bien expliquer la première partie de leur nom par le moyen indien *satta*, « sept »⁴, et la forme attestée dans les inscriptions, avec *Ṣ-*, pourrait être « persianisée ». La deuxième partie du nom, attestée par

1. Cf. p. 43.

2. Pour d'autres exemples, cf. p. 48.

3. Rappelons que le nom des Français est d'origine germanique, celui des Britanniques d'origine celtique, celui des Italiens et des Espagnols probablement d'origine pré-indo-européenne, etc. Voir aussi les vicissitudes du nom des Indiens, pp. 41-42.

4. Sur ce mot dans les textes indiens d'Asie Mineure, cf. p. 36. Le nom de la Sattagydie est attesté avec *-tt-* non seulement en grec, mais aussi en babylonien et en élamite, ce qui ne peut s'expliquer à partir de l'iranien *sata*.

le grec, le babylonien (-*gudu*, mais aussi -*gušu*¹) ne peut s'expliquer à partir du nom de la vache. On l'a rapprochée de l'avestique *gūda-*, qui désigne soit « un bras » de rivière (la Raṅhā : cf. Yašt 15, 27), soit le nom même d'un affluent. Mais le sanskrit *gudā-*, « intestin », ne favorise pas cette interprétation. Malgré cela, ce pays pourrait bien signifier « les sept bras (de rivières) », expression parallèle à l'indien *Sapta Hindu*, avestique *Hapta Hindu* (Vidēvdād 1, 18), qui désignerait l'Inde au nord du Hindu. Ce serait donc le pays « des sept rivières », réinterprété en iranien comme le pays « aux cent vaches ».

Les Scythes n'ont cessé de peupler l'imaginaire des Grecs. Fasciné, Hérodote leur consacre la presque totalité du Livre IV de ses *Histoires*, alors qu'ils n'ont joué aucun rôle décisif dans les guerres médiques. Leur destin fut de parcourir pendant des siècles un immense territoire allant des steppes de l'Ukraine jusqu'aux confins de l'Asie centrale, sans jamais jeter les bases d'un empire durable. Ils apparaissent bien plus tard sous le nom d'Alains, avec la confédération des tribus unifiées par Attila, et les survivants de tant de combats trouveront refuge dans le Caucase, où ils sont connus, encore aujourd'hui, sous le nom d'Ossètes². Plus à l'est, ils s'établissent dans le Turkestan chinois : ce sont les Khotanais, convertis au bouddhisme et qui nous ont laissé d'innombrables documents que les archéologues ont sauvés de l'oubli. Ils envahissent aussi l'ancienne Drangiane, à laquelle ils donnent leur nom : le Sakastān, l'actuel Sistān. Certaines tribus, comme les Sarmates, se fixent aussi dans le nord de l'Asie Mineure, où un de leurs rois, Mithridate, se rendra célèbre par son opposition à l'expansion des Romains. Il est possible aussi que la plupart des langues parlées en Afghanistan aient été apportées par des populations scythiques.

Mais le mot « Scythe » est depuis longtemps ambigu. Il désigne souvent, d'une manière indistincte, tous les peuples nomades extérieurs aux territoires « stables » du plateau iranien. Le mot par lequel les Grecs les désignent, Σκύθης, est apparenté à la forme perse *Saka*, comme le remarque déjà Hérodote (7, 64), et on explique le -θ- du grec comme une marque de pluriel, bien attestée en ossète et en sogdien. Mais l'étymologie de leur nom reste toujours problématique. D'un point de vue phonétique, le mot *saka-* pourrait être considéré comme l'ancêtre du persan *sag*, « chien »³, mais, dans ce cas, la forme non perse de ce mot (en mède, en scythe, etc.) devrait être **spaka-*, ce qui ne pourrait rendre compte de la forme grecque, vraisemblable-

1. Cette dernière forme reproduit la prononciation vieux-perse. Les formes élamites suivent également, comme c'est l'usage, l'interprétation vieux-perse.

2. Cf. p. 32.

3. Cf. le nom de la femme du berger qui protège Cyrus enfant, p. 74.

ment empruntée à la langue scythe elle-même. D'autre part, il paraît peu vraisemblable qu'un nom générique comme celui de Scythes puisse s'expliquer par un culte animalier, dans ce cas celui des chiens, comme pourrait l'être le nom d'une population plus restreinte, une tribu comme celle des Hyrcaniens¹. Une autre étymologie, assez plausible, voit dans le nom des Scythes un terme général signifiant « les coureurs, ceux qui se déplacent », qui désignerait les nomades d'une manière générale². Une autre interprétation, qui voudrait voir dans leur nom « les archers », ne s'impose pas.

Leur nom a eu, en tout cas, un destin curieux, puisqu'il est à l'origine du nom générique des Juifs d'Europe orientale, les *Aškenaz(im)*. Ce nom apparaît dans la liste des peuples de la Genèse (10, 3). C'est une adaptation du mot assyrien *Aškuza*³ (lui-même adaptation de l'iranien **Skuda*, avec *a-* prothétique), et une erreur, de la part des « punctatores » de Tibériade⁴, à l'époque où ils ont conçu des signes vocaliques pour noter la prononciation de l'hébreu⁵, qui ont confondu les lettres *waw* et *nun*, très proches dans l'écriture hébraïque.

Comme pour les Grecs, les listes achéménides distinguent parfois plusieurs catégories de Scythes : ceux d'outre-mer (probablement les Scythes d'Ukraine), les Amyrgiens (Haumavarga) et les Scythes à la coiffe pointue (Tigraxauda).

Les Sogdiens ont eu un destin glorieux, que l'histoire a réduit à néant. Ils occupaient la Transoxiane, la région des actuelles Samarkand⁶ et Bukhara. Leur activité commerciale leur a valu d'être des intermédiaires indispensables sur la route commerciale qui reliait la Chine à l'Occident. Leur idiome était une « lingua franca », qui a fourni de nombreux emprunts aux langues voisines, notamment le turc⁷. Les fouilles archéologiques nous ont livré un nombre appr-

1. Cf. p. 143.

2. Un parallèle sémantique pourrait être fourni par la racine *tak-*, *tač-*, *taz-*, « courir » (cf. le vieux perse *tačara*, pp. 101 et 110), qui, sous la forme du dérivé *tāzi*, désigne non seulement le chien courant, mais aussi les peuples nomades, et tout particulièrement les Arabes, déjà chez Ferdowsi.

3. Rappelons que les textes babyloniens achéménides les appellent *Gimmiri* (cf. p. 55).

4. Comme dans le nom de l'Urartu, mal vocalisé en Ararat.

5. Le texte sacré a été longtemps noté sans indication des voyelles, conformément à l'usage des « alphabets sémitiques » (cf. pp. 62-63).

6. Ce nom est sogdien. Le deuxième élément, *kand*, est répandu dans la toponymie de l'Iran oriental, et il a été adopté en turc sous la forme *kent*, avec son sens originel de « ville ».

7. Le titre turc *beg*, *bey*, est un emprunt au sogdien *bay* (vieux-perse *bagā*), « dieu », employé au sens de « seigneur ». Le titre *šayfur*, qui désigne l'empereur de Chine, s'interprète également par le sogdien **bay-pur*, « fils de dieu ». Le chinois *Fu-lin*, qui désigne les Byzantins, a une longue histoire qui commence avec le nom grec de Rome (Ῥώμη), adapté en pehlevi sous la forme *Hrūm* (avec *H-* qui représente l'esprit rude du grec), en persan et arabe *Rūm(i)*, puis en parthe **Frūm*, transmis au chinois par l'intermédiaire du sogdien.

ciable de textes manichéens, bouddhiques et chrétiens en langue sogdienne. Cette langue sera submergée par l'arrivée des Turcs, et elle ne subsiste plus de nos jours que dans la vallée d'accès difficile du Yaghnōb (dialectes yaghnōbi). Le nom des Sogdiens en vieux perse, *Sugdā* ou *Suguda*, reste rebelle à l'étymologie. Il a été rapproché du nom des Scythes, mais, bien que cela soit séduisant, le détail de la démonstration reste contestable.

Les Thraces sont probablement désignés en vieux perse par le terme *Skudra*, bien que cette dénomination soit inconnue des sources grecques. On a aussi pensé que ce mot pouvait désigner les Macédoniens, mais, comme le prouvent les rares témoignages de leur langue, les Thraces, et encore moins les Macédoniens, n'étaient pas de langue iranienne. Il n'est pas impossible que *Skudra* soit apparenté au nom des Scythes, mais cela est indémontrable. Il reste à supposer que *Skudra* désigne des Thraces plus ou moins iranisés par les Scythes, ou une tribu scythe ignorée des sources classiques.

Les Scythes Tigraxauda ont le mérite d'avoir un nom dont l'étymologie est appuyée par les données conjointes de la linguistique et de l'archéologie. Leur nom peut être immédiatement interprété : *tigra* signifie « pointe, flèche » (persan *tir*), et *xauda* est le nom générique du « casque » (persan *xud*). Ce sont donc des Scythes « à la coiffe pointue », comme l'est Skunxa, représenté sur le bas-relief de Bisotūn¹. Leur nom a peut-être été interprété en grec sous la forme *Orthocorybantes*.

*

Il serait intéressant de comparer la carte linguistique de l'époque achéménide avec celle d'aujourd'hui. Malheureusement, notre documentation est à cet égard déséquilibrée. Pour l'Antiquité, nous connaissons un grand nombre de noms de peuples, mais nous ignorons le plus souvent quelles langues ils parlaient. Pour l'époque moderne, nous connaissons bien la situation linguistique de l'Iran et de l'Afghanistan, mais le nom des langues et des peuples qui les parlent a changé au cours de l'histoire.

Le cas le plus clair est celui du persan, attesté dans le Fārs, comme nous l'avons vu, depuis le VI^e siècle av. J.-C. Le persan est devenu la langue littéraire et culturelle de tous les pays où sont parlées les langues iraniennes. Mais la réalité linguistique du Fārs est plus complexe qu'il n'y paraît. On y trouve encore de nombreux dialectes qui

1. Cf. p. 85.

ne sont pas à proprement parler des dialectes du persan moderne, mais plutôt des variantes d'un état de langue plus ancien, reflet de l'idiome « perse » parlé par les antiques tribus, comme les Patischoïens. À l'est du Fârs, sont parlées d'autres langues du groupe perse : le lārestāni et, encore plus à l'est, le baškardī, qui pourrait être la langue des Paricaniens. Les dialectes lori (baxtiyāri, etc.) sont de formation plus récente.

Il est assez surprenant que le mède ait apparemment disparu sans laisser de trace. On a essayé de l'identifier, sans aucune preuve, avec les dialectes iraniens, dits āzari¹, parlés dans quelques enclaves dispersées de l'Azerbaïdjan iranien turcophone. Mais, comme nous allons le voir, ces dialectes occupent un territoire qui ne correspond pas à l'ancienne Médie.

Depuis la fin du siècle dernier, on a émis l'hypothèse que le kurde serait le descendant du mède. Cette hypothèse est indémontrable, mais les Kurdes sont le peuple iranien le plus nombreux dans cette région, et, au moins à ce titre, il serait le seul en droit de prétendre à cette filiation. Il est vrai qu'ils sont maintenant assez loin de l'antique Médie, mais les recherches linguistiques récentes ont montré que leur langue présente des affinités particulières avec le persan et les dialectes « kermaniens ». Ce phénomène de convergence évolutive ne peut s'expliquer que par un voisinage ancien et prolongé avec ces langues, et, à cet égard, la Médie pourrait être considérée comme le berceau primitif des Kurdes. Leur mouvement vers l'ouest pourrait s'expliquer par l'arrivée massive des Turcs à l'époque musulmane.

Rappelons que leur nom vient certainement des Κυρτίοι (les *Cyrtii* des auteurs latins), qui sont des nomades signalés à l'époque parthe en Médie et en Perse (Strabon, 11, 13, 3 ; 15, 3, 1). Un ouvrage pehlevi, *Les Exploits d'Ardašir, le fils de Pābak*, dont la rédaction finale date du IX^e siècle apr. J.-C., mais dont le contenu remonte aux débuts de la période sassanide (III^e siècle), signale la présence des Kurdes au nord du Fârs.

Les dialectes āzari² sont fort semblables aux dialectes tālēši, au point que l'on peut considérer qu'ils forment un groupe linguistique homogène. Tous ces dialectes sont situés en dehors de la Médie proprement dite, et ils ne peuvent donc pas prétendre à la paternité du mède. Le tālēši pourrait être identique à la langue des Caspiens, qui occupaient le même territoire à l'époque achéménide (rives cas-

piennes de l'Azerbaïdjan turc et iranien) et qui ont pu iraniser les Matiènes de la Médie Atropatène.

Les rives sud-ouest de la mer Caspienne sont le domaine du *gilaki*. Ce nom est dérivé d'une racine *Gil* (plus ancien *Gēl*), qui a également fourni le nom du pays, le *Gilān*, probablement une ancienne forme de pluriel : « (pays) des Gil ». Cette région est occupée par les Orthocorybantes à l'époque d'Hérodote, mais nous avons vu que ce sont probablement des Scythes et qu'ils ont disparu par la suite. Ils ont été remplacés par les Mardes. Il n'est pas impossible que le nom *Gil* soit dérivé de **Warda* et que les Grecs aient noté l'initiale avec un *m*. C'est peut-être le même nom de peuple que l'on retrouve chez Strabon (11, 7, 1 ; 11, 8, 1) sous la forme, presque moderne (nous sommes à l'époque parthe), de Γῆλαι.

Les choses sont plus claires sur les rives sud-est de la Caspienne. On y parle le *māzanderāni*, mais nous savons que cette langue s'appelait autrefois *gorgāni* et le pays *Gorgān*, qui est la forme moderne de l'ancienne Hyrcanie, vieux perse *Vrkāna*.

On ne sait que faire d'une enclave linguistique autour de la ville de Semnān, avec le *semnāni* et quelques autres dialectes qui ne sont pas apparentés entre eux. C'est une sorte de conservatoire linguistique qui s'est constitué à la suite de toutes sortes de vicissitudes politiques. Ces dialectes ne peuvent être considérés comme des descendants du parthe, qui a complètement disparu.

La Carmanie est une vaste région, déjà bien définie à l'époque d'Hérodote, à l'est du Fârs, avec un prolongement vers la Médie, mais elle ne joue aucun rôle politique ou culturel, faute d'avoir un centre politique important. Elle est habitée par les Asagartiens, les Drangianiens et d'autres tribus encore, dont les coutumes sont proches de celles des Perses. Cette situation n'a pas changé à l'époque moderne, mais cette région présente une unité linguistique certaine, même si les nombreux dialectes qui la constituent n'ont jamais reçu de nom commun pour les désigner. Plutôt que l'appellation vague de « dialectes centraux » en usage dans la linguistique iranienne, on peut proposer de les appeler dialectes « kermaniens », car leur centre de dispersion semble avoir été la ville de Kermān.

Le *baloči* pose un problème. Cette langue, et donc le peuple qui la parle, a eu un destin qui rappelle celui du kurde. Son territoire englobe le Sud-Est iranien, avec de vastes prolongements dans l'actuel Pakistan, c'est-à-dire le pays de Hindu, tel qu'on l'entendait à l'époque achéménide. C'est un peuple considérable, tant par le nombre de ses locuteurs que par l'originalité de ses coutumes et l'abondance de sa littérature, en grande partie orale. Tout comme les

1. On les appelle parfois dialectes *tāti*, mais cette appellation est impropre, du moins dans la terminologie linguistique iranienne. Ce mot désigne des dialectes de type perse parlés dans la région du Caucase.

2. À ne pas confondre avec le turc *azéri* parlé dans la même région.

Kurdes, ils semblent avoir quitté leur habitat primitif pour atteindre une région extrême (Dera Ghazi Khan), où les plus grands conservatismes coexistent avec l'influence la plus grande des langues voisines. Comme pour les Kurdes, leur dispersion s'est faite par éclatement : on trouve des îlots *baloči* un peu partout en Iran, en Afghanistan et même au Turkestan. Ces grands mouvements ne peuvent se produire que lors d'invasions massives et brutales, comme celle des Scythes à l'époque arsacide, ou celle des Turcs à l'époque musulmane.

À l'époque achéménide, le Sud-Est de l'Iran est occupé par des populations de race noire, les Éthiopiens d'Asie dont parle Hérodote, peut-être les Maciens (*Maka*) des listes achéménides, et qui sont probablement des Dravidiens, les ancêtres des Brahui d'aujourd'hui. Une première poussée iranienne se produit avec l'arrivée des Paricaniens. À l'époque parthe, le pays a changé de nom : c'est la Gédrosie de Strabon, de Diodore et d'autres.

Les Gédrosiens sont-ils les ancêtres des *Baloč*, et d'où viennent-ils ? On a essayé de dériver leur nom de **wadrawant-*, « (pays) riche en canaux », dont **Gadrawc(ia)* serait la forme indigène et **Wardauč* > *Baloč* une forme persane. Mais cette étymologie suppose une migration bien antérieure à l'époque parthe et un trait culturel qui convient mal à un peuple aux traditions nomades anciennes.

On fait souvent venir les *Baloč* des rives méridionales de la Caspienne, mais cela n'a aucun fondement, d'autant que cette région était occupée depuis longtemps par d'autres peuples. Les *Baloč* sont sans doute les descendants des Drangianiens, expulsés, vers le 1^{er} siècle apr. J.-C., par l'arrivée des Scythes, qui donnent son nouveau nom à ce pays.

Certains Kurdes parlent une langue, le *gōrāni*, qui ne survit plus qu'à l'état résiduel dans des enclaves de la région de Kermānšāh et même en Iraq. Cette langue avait une extension plus considérable autrefois, avant d'être submergée par le kurde proprement dit. Sur la foi de quelques données onomastiques, on les fait venir des rives de la Caspienne, mais les données de la linguistique ne favorisent pas cette hypothèse. Ils semblent autochtones dans leur territoire, qui pourrait correspondre à celui des Parétacènes.

D'autres Kurdes encore, habitant l'est de la Turquie, parlent le *zaza*, que l'on fait encore venir des rives de la Caspienne, en raison d'une ressemblance entre *dimli*, un autre mot qui désigne leur langue, et *Daylam*, un nom ancien du Gilān. Mais leur habitat primitif devrait être cherché à l'ouest de l'ancienne Médie, d'où ils auraient été « poussés » par les Kurdes au moment de leur grande migration.

La situation linguistique ancienne de l'Afghanistan est tout à fait obscure. Les anciennes langues qui y étaient parlées (arién, arachosien, margien, bactrien, chorasmien) ne peuvent être rattachées à aucune langue moderne. Seul le sogdien subsiste sous la forme du *yaghnōbi*, parlé dans quelques vallées d'accès difficiles du Tadjikistan.

On s'interroge toujours sur l'origine de la langue la plus importante du pays, le *pašto*. On repousse généralement tout lien étymologique avec les anciens Pactyes. Leur nom pourrait être dérivé de la même racine qui a fourni le nom des Perses et des Parthes¹, sans que cela implique la moindre parenté linguistique directe avec ces deux langues. Ptolémée signale l'existence de la tribu des Πάροισι en Iran oriental (les Πάσιανοί de Strabon, 11, 8, 2). C'est une forme dérivée, **parsawā*, qui a fourni le nom de la langue *paštō*, et **parsawāna* a donné *Paštun* (pluriel *Paštāna*, du gén. pl. **parsawānām*). Ce peuple descend donc d'une ancienne tribu « frontalière ».

Le paysage linguistique de l'Afghanistan donne l'impression d'avoir été éclaté, à la suite des invasions scythiques. La plupart des langues iraniennes qui y sont parlées, sauf le persan dari, présentent des affinités que l'on qualifie, faute de mieux, de « scythiques ». Les langues des nouveaux venus auraient ainsi fait disparaître les anciens idiomes, y compris la langue pourtant prestigieuse qui a servi à rédiger l'*Avesta*.

1. Cf. pp. 145-146.

XII

La religion des Achéménides

Avec le problème de l'écriture vieux-perse et l'énigme de la révolte de Gaumāta, la religion des souverains achéménides est sans aucun doute un des chapitres les plus passionnants de l'histoire de la Perse antique. C'est aussi le plus controversé.

L'analyse des données que nous fournissent les inscriptions achéménides, conjuguée à celles des auteurs grecs, serait facilitée si l'on pouvait y voir clair dans le développement de la religion iranienne en général, et dans celle des Iraniens occidentaux, Mèdes et Perses, en particulier. L'interprétation de l'*Avesta*, elle-même soumise à des courants de pensée contradictoires, ne fait qu'obscurcir la vision de la religion achéménide telle que nous la révèlent les textes.

Comme nous l'avons vu, les ancêtres des Iraniens et des Indiens ne formaient à l'origine qu'un seul et même peuple. Les données de la linguistique sont sur ce point irréfutables. On peut donc supposer que la religion des Aryens (ou Indo-Iraniens) était à l'origine relativement homogène et que le destin séparé des deux peuples s'est accompagné de divergences qui ont progressivement altéré l'héritage commun.

Mais cette séparation n'a pas pour autant exclu le conservatisme. Toute la problématique des textes achéménides, comme celle de l'*Avesta*, réside dans l'évaluation précise des innovations et des archaïsmes.

Les innovations iraniennes portent sur deux points essentiels : la démonisation du vieux mot indo-européen **deiwos*, désignant les dieux en général, et l'émergence d'un dieu suprême, Ahuramazdā.

Dans toutes les langues indo-européennes, on trouve des représentants du mot **deiwos*, et de ses dérivés, pour désigner les dieux en général et parfois aussi le nom d'un dieu : latin *deus*, ju(*pp*)*iter*, grec

θεός¹, Ζεύς (πατήρ), sanskrit *deva*, *Dyaub* (*pitar*), etc. Or, ce mot est devenu nettement péjoratif chez les Iraniens : vieux perse *daiva* et avestique *daēva* sont de mauvais dieux, des démons. Ce changement de vocabulaire s'est accompagné d'une démonisation, sinon de tous les anciens dieux hérités du passé indo-iranien, du moins d'une partie d'entre eux.

De nouveaux dieux sont également apparus, et notamment le plus important d'entre eux, le dieu suprême, mais pas unique, des Iraniens : Ahuramazdā (presque toujours écrit en un seul mot dans les inscriptions vieux-perses, mais en deux mots dans l'*Avesta*). Ce n'est pas une création *ex nihilo* des théologiens iraniens. Le mot *ahura* a son équivalent *asura* dans les textes indiens, où il désigne une catégorie de dieux souverains². Le mot *mazdā* correspond, quant à lui, au sanskrit *medhā* (« sagesse »). Le nom du dieu iranien peut donc se traduire par « Seigneur Sagesse ».

On n'a pas manqué, depuis longtemps, de rapprocher Ahura Mazda du grand dieu védique Varuṇa. Celui-ci est considéré comme l'Asura par excellence : c'est, sinon le dieu suprême, du moins l'une des figures divines les plus considérables³. Il serait bien sûr erroné de « déduire » la personnalité d'Ahura Mazda de celle de Varuṇa, ou d'imaginer un dieu iranien portant ce nom. En réalité, il faut postuler un dieu de date indo-iranienne, à partir duquel se sont développés d'une manière indépendante l'iranien Ahura Mazda et l'indien Varuṇa.

Quand et comment la religion iranienne s'est-elle formée ? On peut supposer qu'elle a commencé d'évoluer dès l'instant où les Iraniens se sont séparés de leurs frères indiens. Mais la démonisation des dévas et l'émergence d'un dieu suprême comme Ahura Mazda ont dû se faire sous l'action soit d'un théologien réformateur, soit plus probablement d'une ou de plusieurs écoles sacerdotales, comme cela se voit en Inde.

Dès la fin du siècle dernier, on a pensé que le rejet des anciens dieux indo-européens avait été la cause de la séparation des Iraniens et des Indiens. Cette hypothèse est séduisante, mais invérifiable. Il semble bien, en tout cas, que la démonisation des dévas soit un phénomène pan-iranien⁴. Quant à Ahura Mazda, sa présence simultanée,

1. La forme grecque pose un problème phonétique qui ne peut être discuté ici.

2. Le mot *ahura* est également employé comme substantif dans l'*Avesta*, pour désigner des dieux et aussi des hommes. Dans les textes post-védiques, *asura* prendra un sens péjoratif.

3. Il est aussi qualifié de *medhira* (« sage »), mais cette épithète est, il est vrai, plus fréquente avec Mitra.

4. Cela a été contesté, notamment pour les Ossètes et les Sogdiens.

comme dieu suprême, en Iran occidental (inscriptions achéménides) et en Iran oriental (*Avesta*), semble bien prouver qu'il a été vénéré par tous les Iraniens.

Cette manière de voir a été vivement combattue par ceux qui considèrent que c'est Zarthushtra, le Zoroastre des Grecs, qui est responsable de cette profonde transformation de la religion iranienne, bien après la séparation des Iraniens.

La personnalité historique du grand prophète a parfois été contestée, mais à tort. La tradition mazdéenne lui attribue la composition de la partie la plus sacrée de l'*Avesta*, les *Gāthās*. Si l'on veut dégager sa doctrine, on doit le faire exclusivement à partir des *Gāthās*.

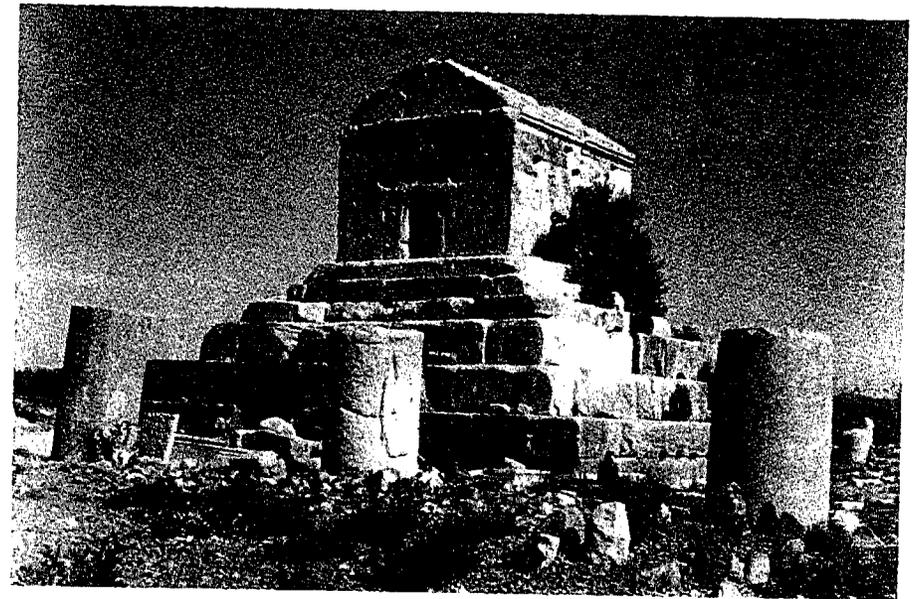
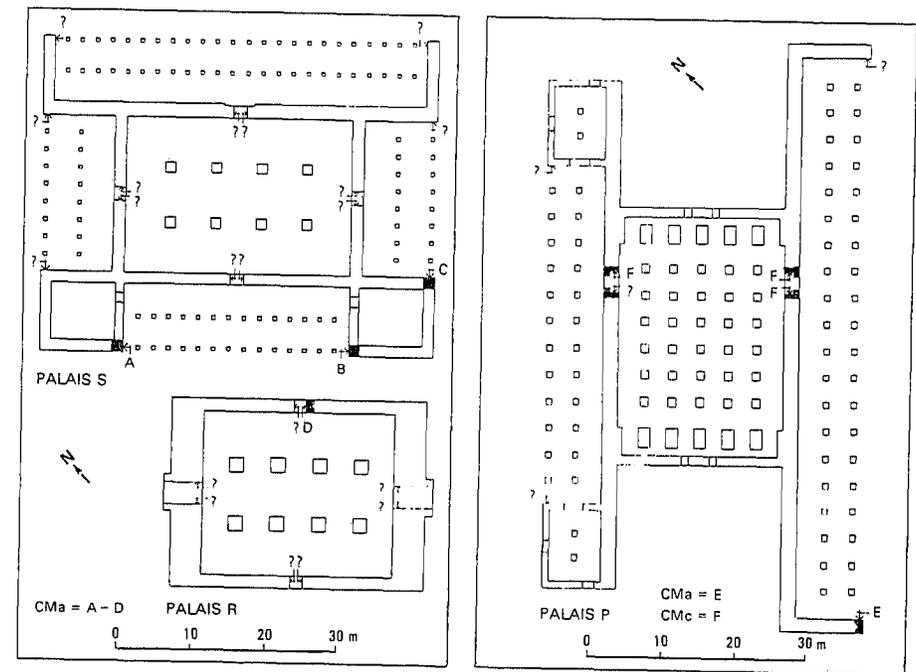
On ne retiendra ici que quelques points. L'Ahura Mazda de Zarthushtra est plus qu'un dieu suprême, c'est un dieu unique. Les *Gāthās* ignorent complètement les grandes divinités du panthéon iranien qui sont célébrées dans le reste de l'*Avesta*, comme Miθra, Anāhita, etc.

La religion de Zarthushtra n'est pourtant pas un monothéisme. Ahura Mazda est constamment invoqué en compagnie d'entités, les *Amāša Spanta*, les « Saints Immortels ». Ce sont de nouvelles divinités : elles portent des noms qui ne se retrouvent pas dans la religion indienne. Ce sont aussi des abstractions : *Aša Vahišta* (« La Meilleure Vérité »), *Vohu Manah* (« La Bonne Pensée »), *Xšaθra Vairya* (« La Royauté Préférable »), *Spanta Ārmaiti* (« La Sainte Application »), *Haurvatāt* (« L'Intégrité physique ») et *Amərətāt* (« L'Immortalité »), à qui s'ajoute *Spanta Mainyu* (« Le Saint Esprit »)¹.

Cette théologie, austère et vigoureuse, est exprimée dans une langue forte et savante, une variante dialectale et archaïsante de l'aveistique, et elle contraste en tout point avec les autres textes de l'*Avesta*, voués à la gloire des antiques divinités héritées du lointain passé aryen. La religion de cet « *Avesta* récent », comme on l'appelle improprement, reflète une conception plus archaïque du divin. Elle est encore imprégnée d'une pensée naturaliste qui confond les dieux et les éléments de la nature qu'ils représentent et dont le culte est fondé sur les sacrifices d'animaux et les offrandes de plantes.

Certains historiens de la religion iranienne pensent donc que la doctrine de Zarthushtra fut adoptée par les Achéménides et que l'*Avesta* lui-même fut introduit en Iran occidental.

On peut en douter. Il faudrait prouver que la démonisation des dieux anciens et la figure dominante d'Ahura Mazda ne sont pas un



1. Les traductions qui sont proposées ici ne sont pas les seules possibles. On n'abordera pas le problème de l'origine de ces entités, ni celui de leurs rapports hiérarchiques.

1 (en haut). Pasargades : plan des palais S, R et P.

2 (ci-dessus). Pasargades : tombeau de Cyrus. Photo Roman Ghirshman.



3 (page de gauche). Pasargades : génie ailé du palais R (état actuel). *Photo Roman Ghirshman.*

4 (ci-dessus). Pasargades : génie ailé dessiné respectivement par Ker Porter et par Texier au XIX^e siècle.



5. Pasargades : deux exemplaires de l'inscription CMa. (Les deux premières lignes sont en vieux perse, la 3^e ligne en élamite et la 4^e en babylonien ; dans l'exemplaire du haut, le 3^e signe de la 2^e ligne est fautif.)

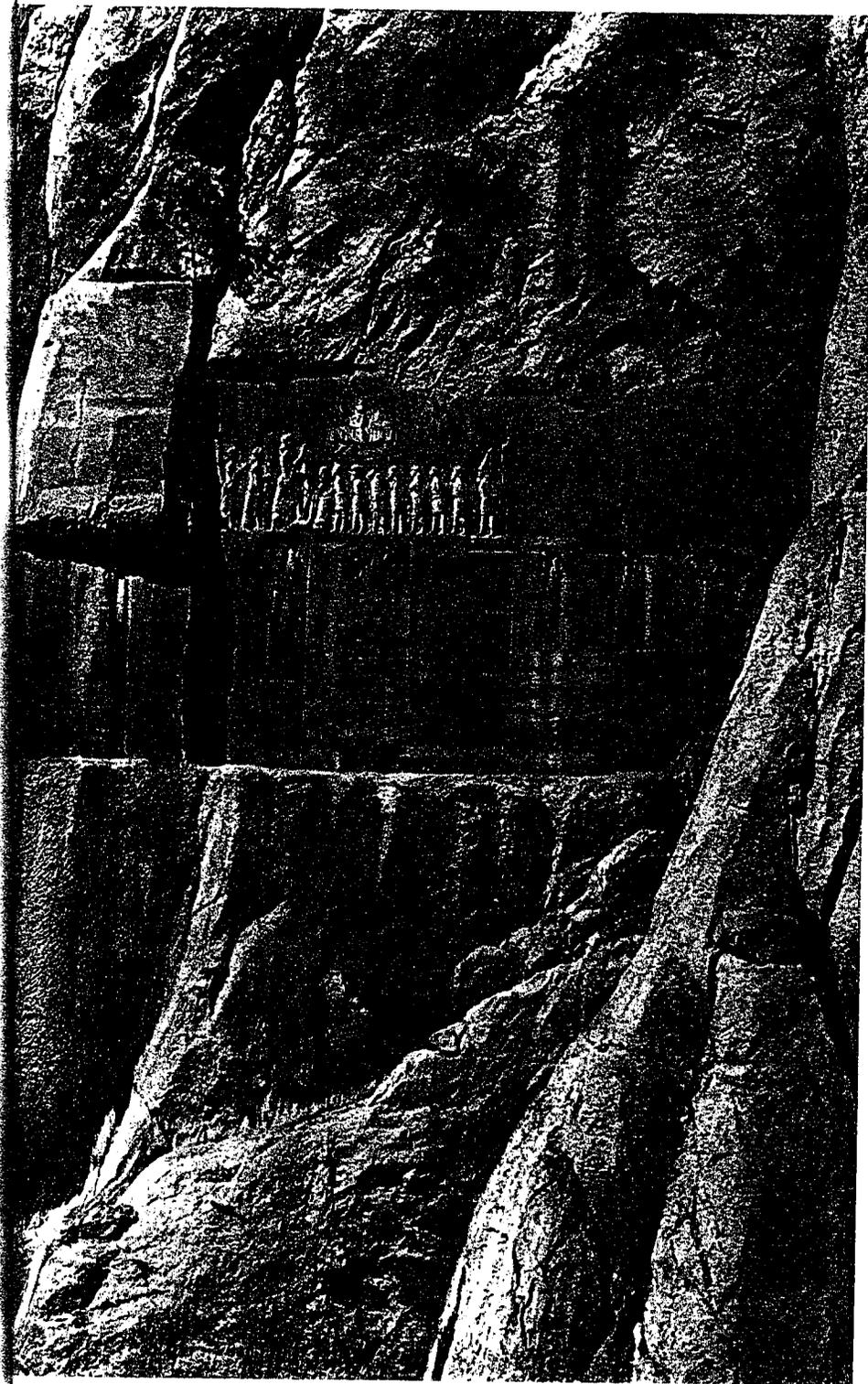
6 (page de droite). Bisotun : vue d'ensemble. *Photo Georges Bourdelon - Noël Ballif.*

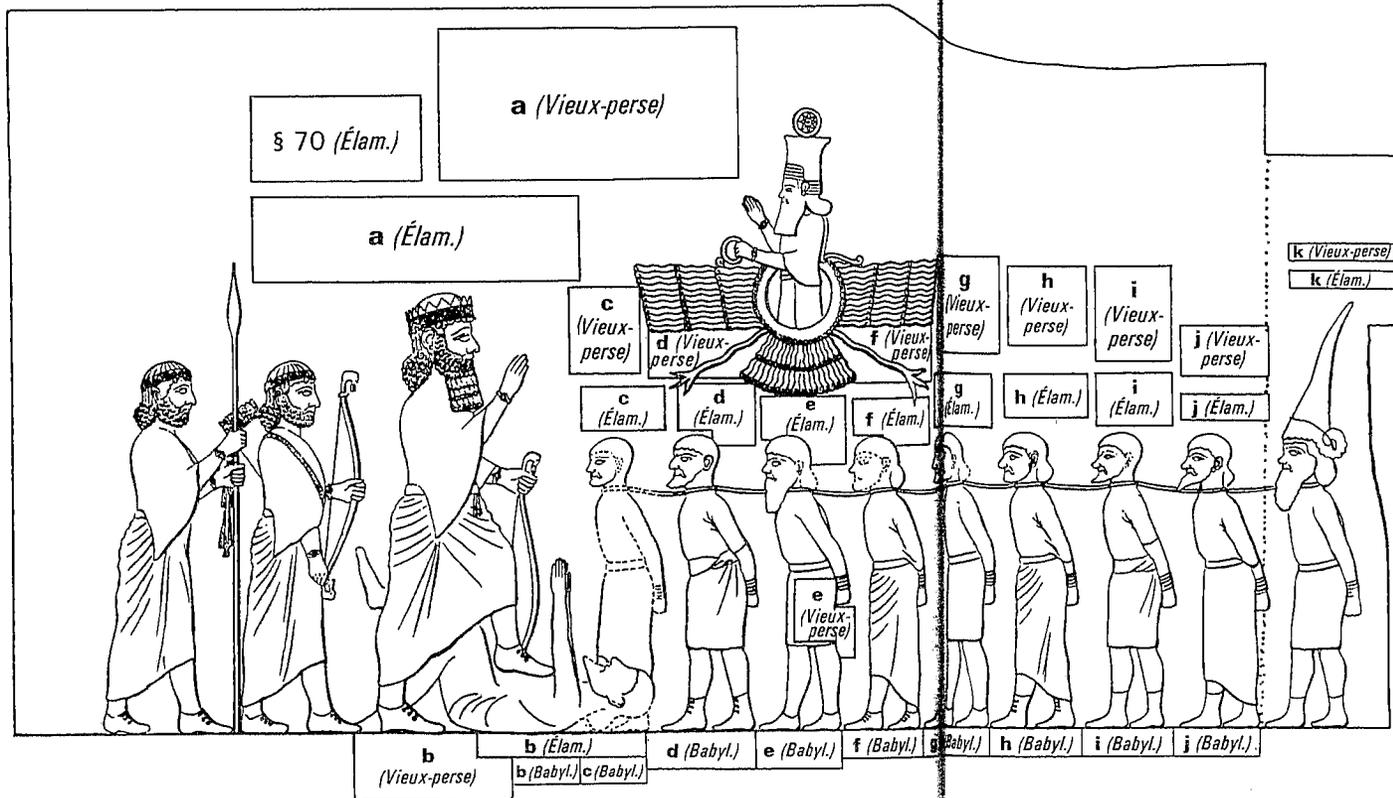
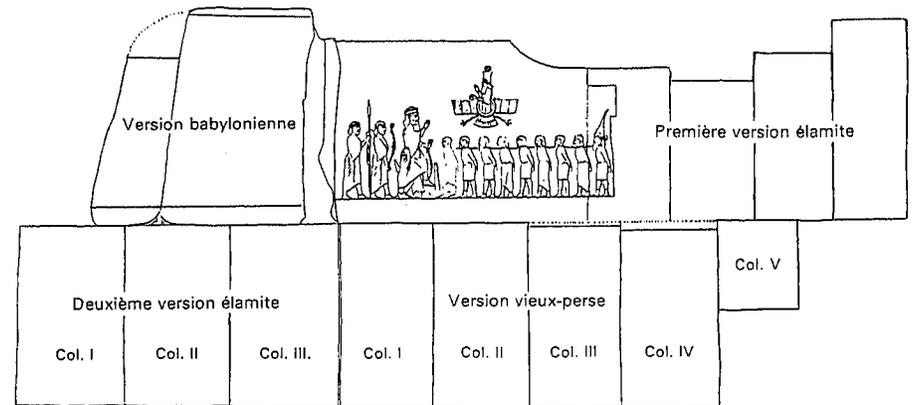
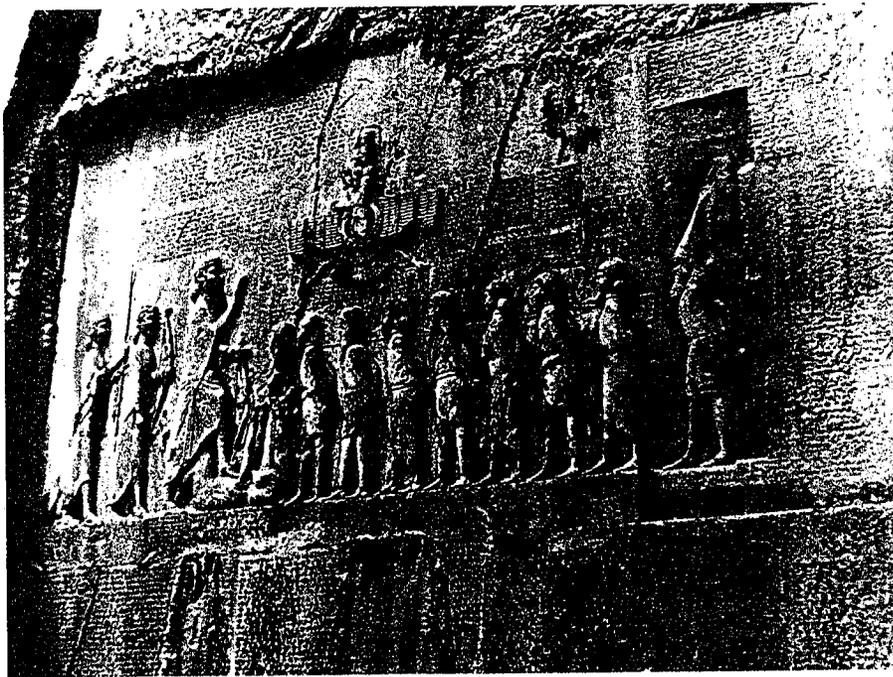




5. Pasargades : deux exemplaires de l'inscription CMa. (Les deux premières lignes sont en vieux perse, la 3^e ligne en élamite et la 4^e en babylonien ; dans l'exemplaire du haut, le 3^e signe de la 2^e ligne est fautif.)

6 (page de droite). Bisotun : vue d'ensemble. Photo Georges Bonardelon - Noël Ballif.

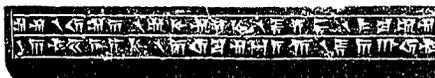
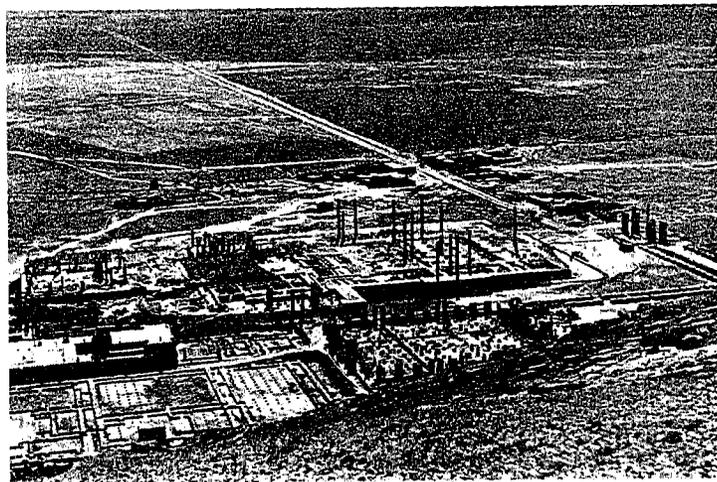
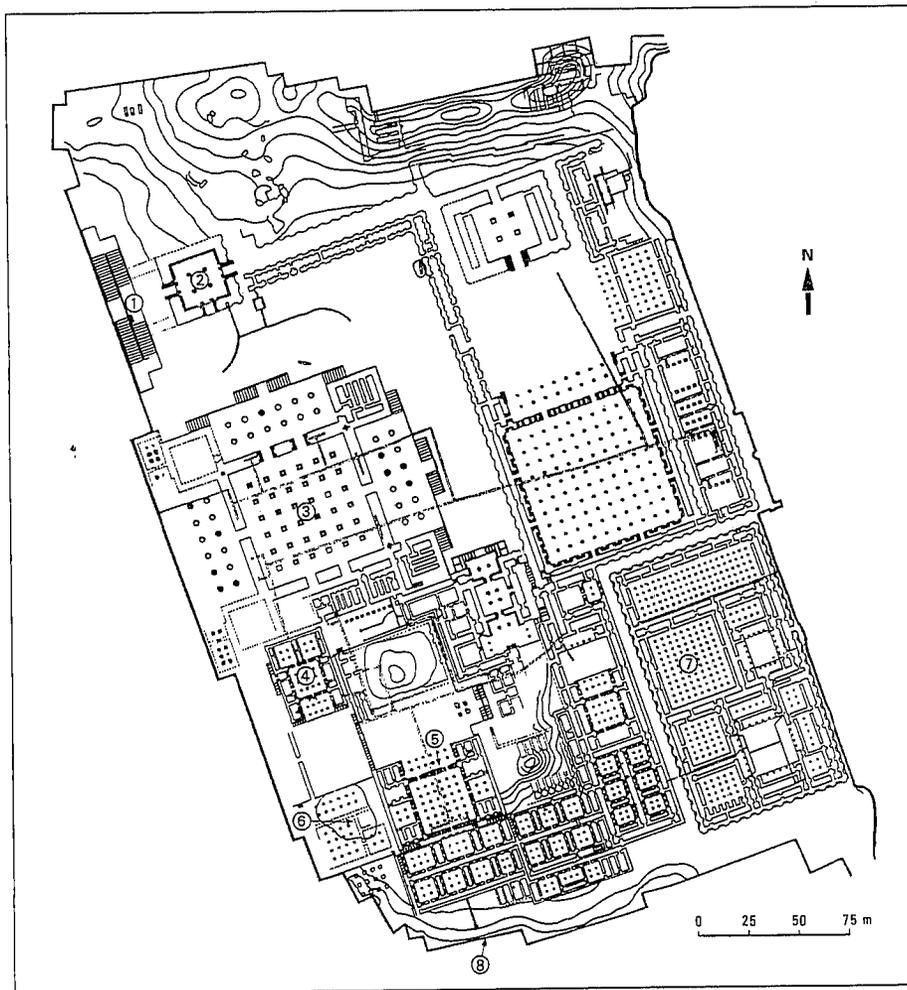




7 (page de gauche, en haut). Bisuton : le bas-relief.

8 (ci-dessus). Bisuton : schéma du bas-relief et des inscriptions.

9 (ci-contre). Bisuton : schéma du bas-relief.

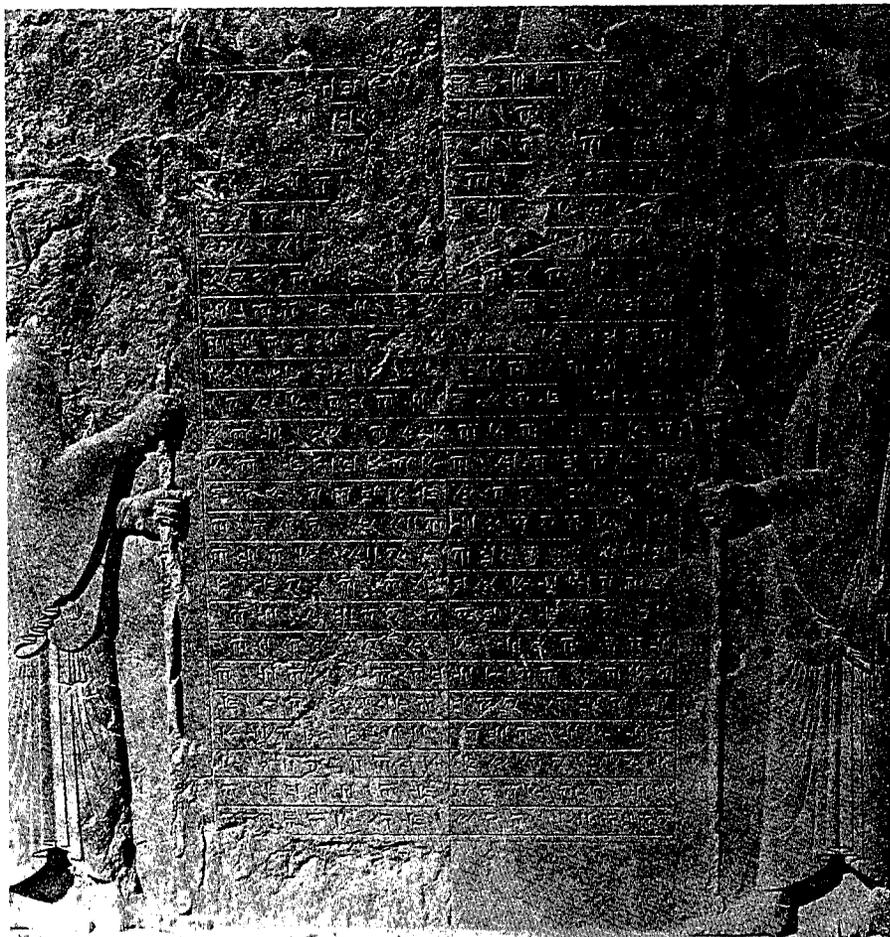


10 (page de gauche, en haut). Persépolis : plan de la terrasse.

1. Escalier d'accès à la terrasse.
2. Propylées de Xerxès.
3. Apadana.
4. Palais de Darius (tačara).
5. Palais de Xerxès (hadiš).
6. Palais H.
7. « Harem ».
8. Mur épigraphe (DPd-g).

11 (page de gauche, en bas). Persépolis : vue aérienne. Photo Vabé.

12 (ci-dessus). Persépolis : inscription de Xerxès (XPF, « texte du Harem » ; versions vieux-perse à gauche et babylonienne à droite).



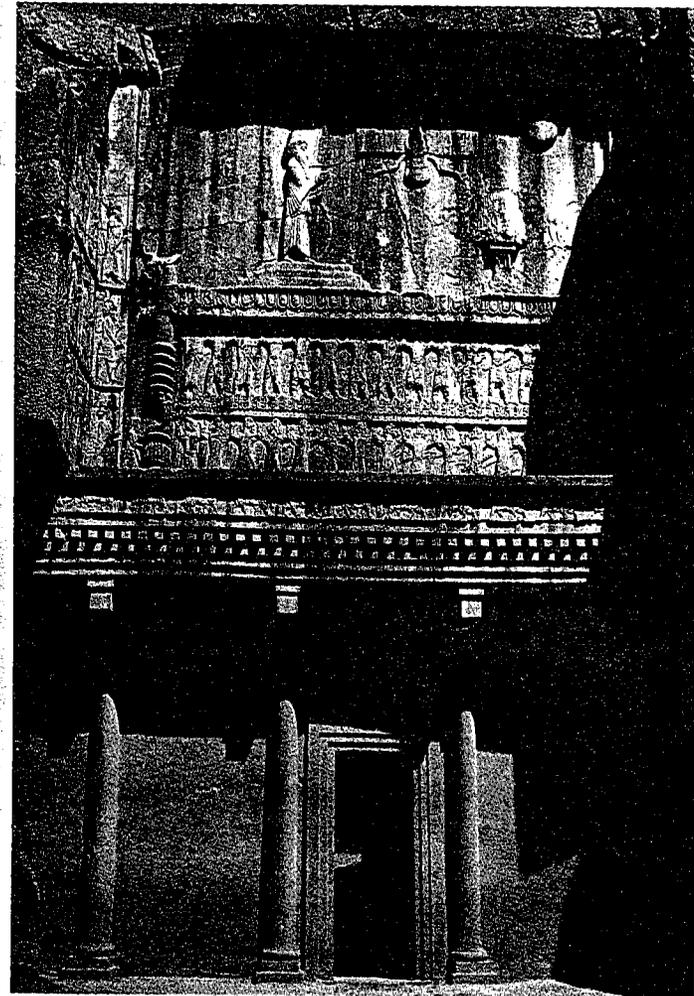
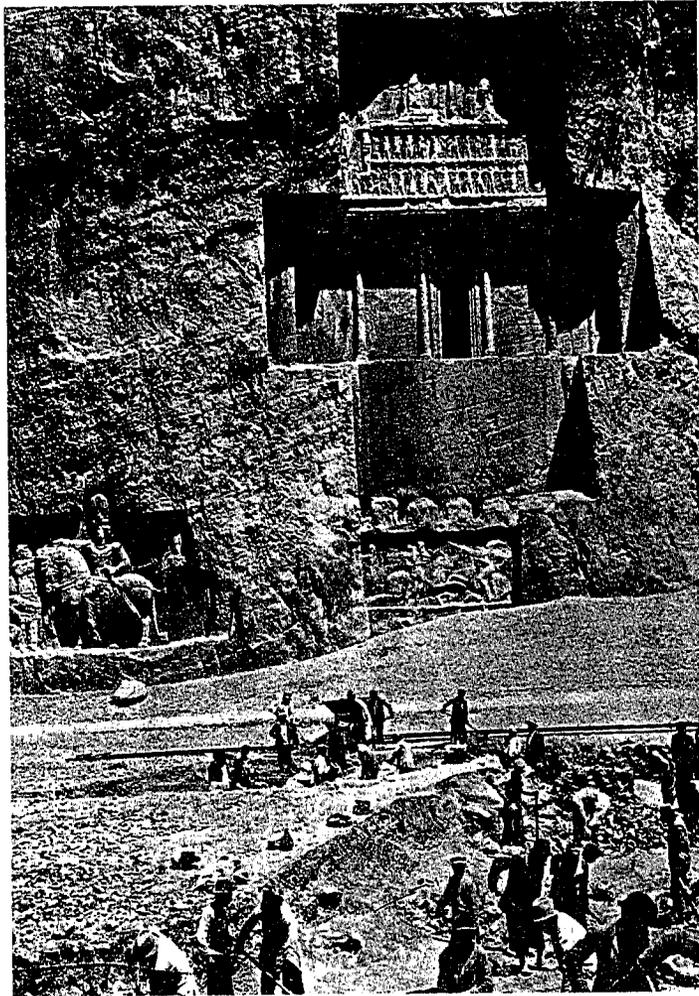
13 (ci-dessus). Persépolis : inscription de Xerxès (XPC) dans le palais de Darius (version vieux-perse).



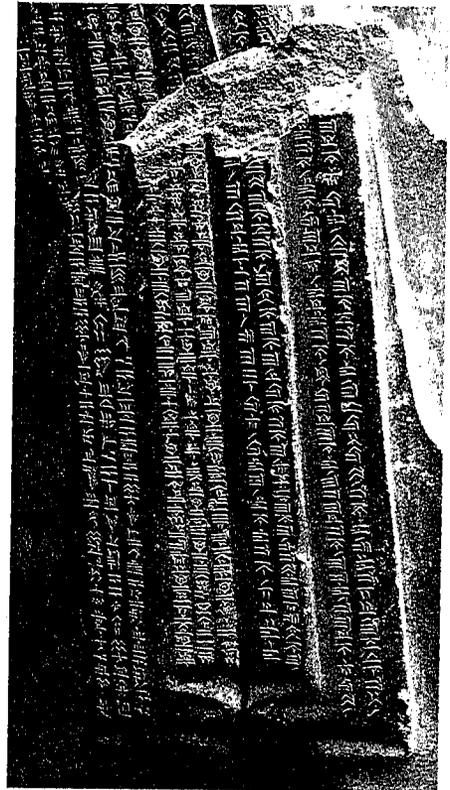
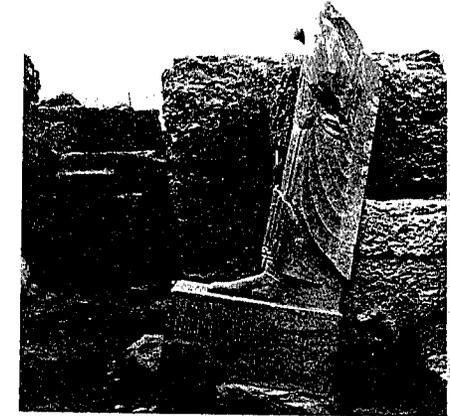
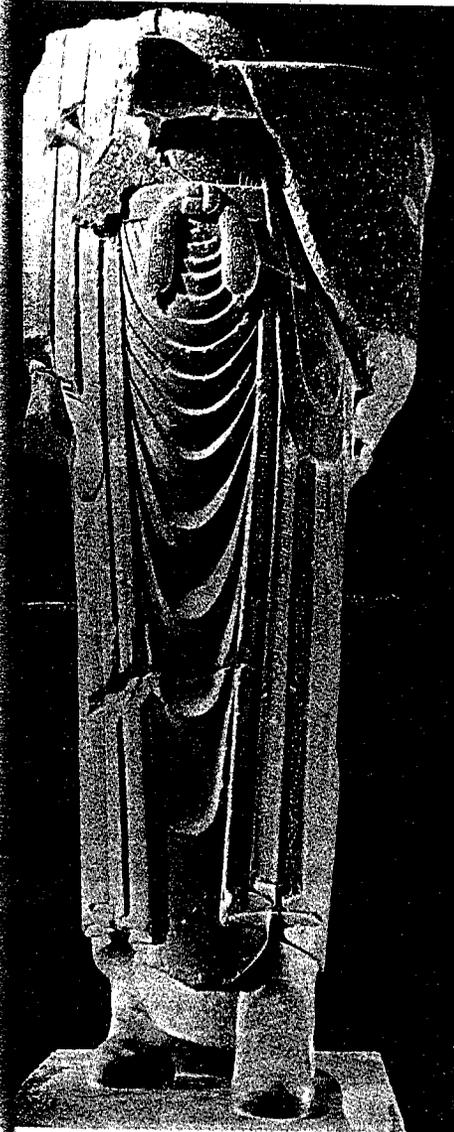
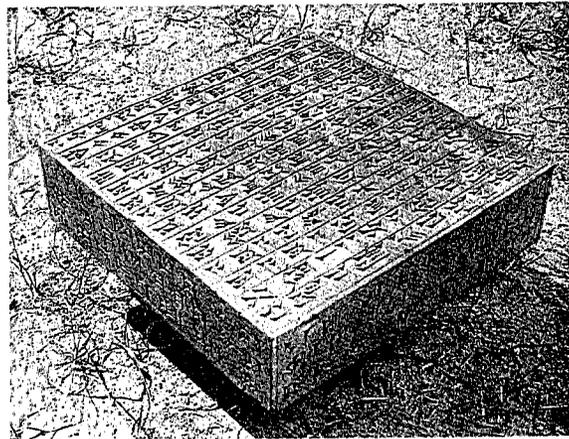
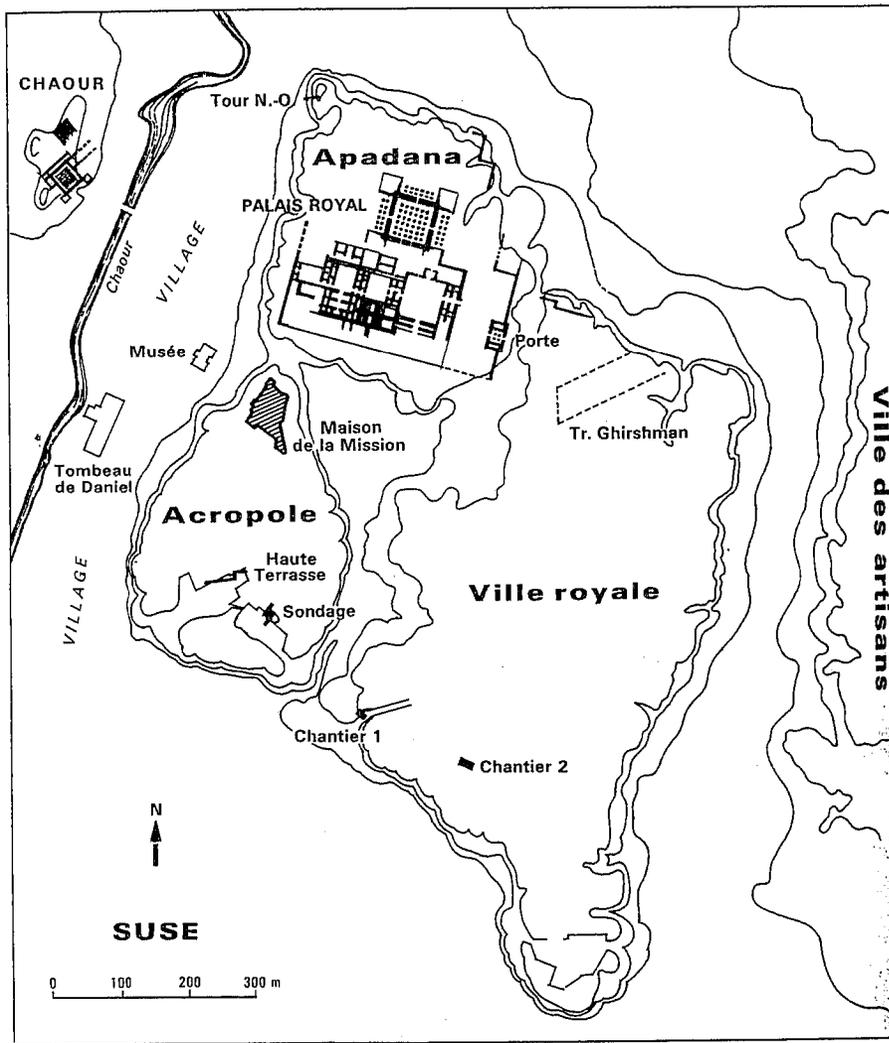
14 (page de droite). Persépolis : Propylées de Xerxès (ou « Portique de tous les peuples »). *Photo Georges Bourdelon - Noël Ballif.*



15 (ci-contre). Naqš-e Rostam : vue d'ensemble, avec (de droite à gauche) les tombeaux de Xerxès, de Darius I^{er}, d'Artaxerxès I^{er} et de Darius II. (Les bas-reliefs au niveau du sol sont d'époque sassanide.) *Photo E. Herzfeld.*



16 (page de gauche, en bas) et 17 (ci-dessous). Tombeaux de Naqš-e Rostam. *Photos The Oriental Institute, Chicago, et Lucien Hervé.*

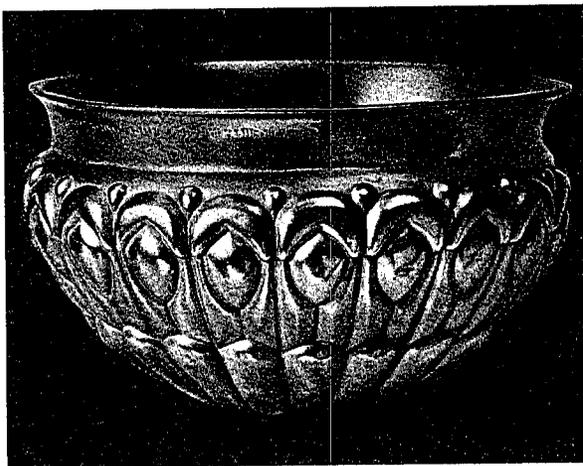


18 (page de gauche, en haut). Suse : plan du site.

19 (page de gauche, en bas). Suse : table babylonienne de Darius (DSaa).

20 (en haut, à droite) et 21 (ci-dessus, à gauche). Suse : statue de Darius.

22 (ci-dessus, à droite). Suse : texte trilingue (DSab) sur les plis de la statue.



23 (en haut, à gauche). Suez : stèle de Chalouf avec inscriptions de Darius (DZa,b,c).

24 (en haut, à droite). Poids avec inscription trilingue de Darius. Photo The Oriental Institute, Chicago.

25 (ci-dessus). Sceau trilingue de Darius. British Museum, Londres.

26 (ci-contre). Hamadan : coupe en or avec inscription de Xerxès. Musée archéologique, Téhéran.

Sauf mention contraire, photos droits réservés.

héritage prézoroastrien. Cette thèse est surtout caduque en raison de l'absence de toute référence aux Aməša Spənta dans les inscriptions achéménides. Quant à l'*Avesta*, il n'y avait aucune raison de l'introduire en Iran occidental, car les écoles sacerdotales mèdes, perses, etc., possédaient leurs propres textes sacrés¹. Le calendrier vieux-perse, d'autre part, n'a rien de zoroastrien².

La figure de l'Ahuramazdā achéménide³ est celle d'un dieu considérable, mais ce n'est pas un dieu unique, comme on l'écrit parfois. On trouve à plusieurs reprises des expressions comme « et les autres dieux qui existent », « avec (tous) les dieux ». Le silence qui est fait sur leur nom vient de ce qu'ils n'ont aucun rôle à jouer dans les inscriptions, sauf à l'époque d'Artaxerxès II, comme nous le verrons.

Ahuramazdā est d'abord un dieu de l'action.

Sa fonction, de loin la plus importante, est d'assurer la légitimité du roi. Darius ne doit son trône que « grâce à Ahuramazdā », comme cela est répété cent fois dans l'inscription de Bisotun, de même que Xerxès lui doit de succéder à son père.

Cette fonction est tout à fait nouvelle chez les Iraniens. Dans l'*Avesta*, la légitimité royale est assurée par un principe lumineux, le *xwarrah*, dont l'origine est solaire, comme le prouve son étymologie. Il est tout à fait absent de l'idéologie officielle achéménide⁴. Cette conception nouvelle d'une royauté de droit divin est d'origine mésopotamienne, comme le montre notamment le texte du cylindre de Cyrus, mais on ne sait par quel souverain elle a été introduite chez les Iraniens occidentaux.

Toutes les actions du roi ne se font que par la volonté d'Ahuramazdā : les batailles que gagne le roi, la restauration de l'empire, les dédommagements des populations spoliées et la punition des rebelles.

Ahuramazdā est aussi un dieu créateur.

Beaucoup d'inscriptions commencent par un chapitre cosmogonique : le dieu « a créé la terre, le ciel, l'homme, le bonheur pour l'homme ». Ce genre de texte trouve des parallèles dans l'*Avesta*⁵. Mais, contrairement à l'*Avesta*, l'acte cosmogonique se prolonge par

1. L'*Avesta* a été introduit beaucoup plus tard, à l'époque arsacide, après la disparition d'un clergé compétent et la destruction des textes sacrés à la suite de l'hellénisation forcée des Séleucides.

2. Cf. pp. 171-172.

3. On ne fera pas explicitement de références aux textes lorsque celles-ci sont facilement accessibles dans l'index des noms de divinités et dans celui consacré à la religion et à la morale.

4. Il existe sans doute dans les représentations populaires, et il reprendra son rôle éminent à l'époque sassanide (*xwarrah* en pehlevi, *farr* chez Ferdowsi).

5. Par exemple Yašt 13, 2.

la « création » de Darius, de Xerxès, etc., comme roi¹. On rejoint ainsi le principe de légitimité royale.

En outre, cet acte cosmogonique est mis en parallèle avec l'acte de bâtisseur du roi. Celui-ci, sans être divinisé, est, par ses fonctions, l'équivalent sur la terre d'Ahuramazdā. L'équation qui unit le « dieu créateur » et le « roi bâtisseur », inconnue de l'*Avesta*, est ainsi constamment soulignée.

Comme dieu protecteur, Ahuramazdā est tout autant omniprésent.

Il est avant tout protecteur de toute la « sphère royale » : le roi, la royauté, l'empire et les peuples qui en font partie, la famille du roi et sa descendance, les constructions et tout particulièrement les inscriptions. Cette protection s'étend même après la mort.

En dehors d'Ahuramazdā, les seules divinités qui apparaissent dans les inscriptions achéménides sont Anāhita et Miθra². La première est une divinité des eaux dont nous avons déjà parlé³. En revanche, Miθra est un dieu considérable, sans aucun doute le dieu le plus important après Ahuramazdā.

Dans l'*Avesta*, il est célébré par un hymne, le plus important et l'un des plus anciens du recueil. Sa stature formidable a amené certains historiens à le considérer comme un véritable rival d'Ahura Mazda dans le zoroastrisme gâthique, de même que, bien plus tard, le mithraïsme fut un rival redoutable du christianisme dans l'empire romain.

Il est possible que certains Iraniens l'aient considéré comme leur dieu suprême, mais cela est difficile à prouver. On a même pensé que le dieu de Cyrus était Miθra, et que la rosace retrouvée sur la façade du tombeau de Pasargades était une preuve de ce culte privilégié par le fondateur de l'empire perse. Il était alors séduisant d'opposer ce culte à celui que Darius rend à Ahuramazdā. Mais tout cela est hautement spéculatif.

On doit s'interroger, en revanche, sur les raisons qui ont amené Artaxerxès II, et probablement tous ses successeurs, à associer ces deux divinités à Ahuramazdā. On a voulu y voir une triade divine, mais les textes ne sont pas assez explicites, ni nombreux, pour confir-

1. Le verbe traduit ici par « créer » est le simple verbe « faire », comme dans la version de la Septante (Genèse, 1,1). C'est aussi le même verbe qui signifie « faire (roi) » (cf. latin *creare*).

2. Dans l'orthographe française, on prendra soin de distinguer l'indien *Mitra* et l'iranien *Miθra* (*Miθra*), bien que l'on trouve aussi *Mitra* dans les inscriptions, mais on s'accorde pour considérer cette forme comme une graphie d'origine araméenne.

3. Cf. p. 139.

mer cette hypothèse¹. Les données postérieures, d'époque sassanide, ne connaissent pas ce genre d'association de dieux.

Le règne d'Artaxerxès II semble avoir été marqué par des innovations religieuses, dont la portée exacte, il est vrai, nous échappe.

Bérose, l'historien babylonien d'époque hellénistique, nous apprend que ce monarque fut le premier à introduire des statues d'« Aphrodite Anaïtis » dans différents lieux de culte de l'empire. Il est probable que le culte d'Anāhita ait été associé à la légitimité royale, si l'on en croit Plutarque (*Artax.*, 3), qui écrit : « Peu après la mort de Darius [II], le roi [Artaxerxès] se rendit à Pasargades, pour recevoir l'investiture royale de la part des prêtres perses. Il y a là le temple d'une déesse guerrière que l'on peut comparer à Athéna. » Le roi doit également revêtir la robe que portait Cyrus le Grand avant de devenir roi et accomplir des rites inconnus du profane.

Ces innovations sont peut-être aussi un retour à d'anciennes pratiques qui avaient été écartées par Darius I^{er}. Plutarque (*Artax.*, 4) rapporte aussi un serment prêté par Artaxerxès, invoquant le nom de Miθra. Il est assez remarquable aussi que le nom de ce dieu soit cité sous sa forme mède et non pas perse, **Miça*, pourtant bien attesté dans la « tradition secondaire » (textes élamites).

Puisque les Iraniens ont condamné le vieux mot indo-européen qui désignait les dieux, il fallait bien qu'ils en trouvent un autre.

Les Iraniens orientaux, selon le témoignage de l'*Avesta*, emploient le mot *yazata*, de la racine *yaz-* (vieux perse *yad-*), « accomplir un sacrifice, adorer, vénérer ». Ce mot signifie donc « adorable, vénérable »².

Les Iraniens occidentaux ont un autre mot, *baga*, et cette différence de vocabulaire montre une fois de plus que les Achéménides ignoraient la religion de l'*Avesta*.

Ce mot, qui apparaît fréquemment dans l'onomastique iranienne occidentale³, est dérivé d'une racine bien attestée dans les langues indo-européennes et qui signifie « partager »⁴. Dans le *Rig Veda*, on trouve une divinité *Bhaga*, d'apparence modeste, mais dont le rôle a dû être important, puisque ce dieu figure dans le groupe prestigieux des *Ādityas*, comme une sorte de compagnon de *Mitra*.

1. Dans l'inscription d'Artaxerxès III à Persépolis, Miθra apparaît seul en compagnie d'Ahuramazdā.

2. Plutôt que « vénéré, adoré », comme on le pense parfois.

3. Il a peut-être été emprunté par les Slaves (cf. russe *bog*, « dieu », etc.).

4. On retrouve cette racine en persan dans plusieurs dérivés : *baxti* (« destin »), *baxšīdan* (« accorder »), *baxšī* (« don ») et même *bāy* (« jardin », à l'origine « part de terre octroyée »), sans oublier le nom de *Baydād* (« donné » [ou « créé »] « par dieu »).

Comment se fait-il que les Iraniens occidentaux aient choisi ce mot qui, à époque ancienne, semble avoir été associé à Miθra? Doit-on encore voir ici un indice de l'importance primordiale de ce dieu? Ce n'est pas impossible, mais on ne peut, pour l'instant, conclure avec certitude.

Les inscriptions ne nous donnent guère d'indications sur la nature des cultes qui étaient rendus aux dieux, et particulièrement à Ahuramazdā.

Le verbe *yad-*, que nous traduisons constamment par « vénérer », signifie avant tout « offrir le sacrifice » (cf. sanskrit *yajña* et avestique *yasna*, « sacrifice »).

Xerxès emploie par trois fois (XPh §§ 5 et 7) une expression, *artācā brazmaniya*, qui a été diversement interprétée et que nous traduisons prudemment par « au moment prescrit et selon le rite ». Le premier terme, *arta* (*ēā* signifie « et »), est soit le mot vieux-perse correspondant au sanskrit *ṛta* (« ordre », etc.) et à l'avestique *aša* (« la justice, la vérité »)¹, soit un terme désignant le moment favorable au sacrifice. Quant au deuxième élément, il doit être apparenté au sanskrit *brahman*, *brahmaṇya*, etc., mais on ne saurait en déterminer le sens exact en vieux perse.

Le roi vénère donc Ahuramazdā, il lui rend probablement un culte personnel. Mais, dans la cinquième colonne de l'inscription de Bisotun, dans ce texte qui a été ajouté tardivement, on est surpris de voir Darius reprocher aux Élamites et aux Scythes rebelles de ne pas vénérer le grand dieu (DB § 72 et 75).

On ne saisit pas la portée de ce reproche à l'endroit des Élamites, pour qui Ahuramazdā n'a jamais été qu'un dieu étranger. Dans un passage de l'inscription de Bisotun, le scribe élamite glose même le nom d'Ahuramazdā par « le dieu des Aryens » (DB § 62). Il n'y a qu'une explication possible : cette phrase n'a qu'un sens politique. Reconnaitre la suprématie d'Ahuramazdā, même sans lui rendre matériellement un culte, c'est accepter la souveraineté de Darius.

En revanche, on ne peut savoir si les Scythes, ou une partie d'entre eux, vénéraient vraiment Ahuramazdā, mais, comme pour les Élamites, le passage de Bisotun doit de toute façon s'interpréter dans un sens politique.

1. Si cette équation est correcte, on a encore ici un exemple où le vieux perse n'accorde aucune place au vocabulaire religieux de l'*Avesta*, qui n'apparaîtra qu'aux époques sassanide et sassanide.

On ne sait pas grand-chose du clergé iranien à l'époque achéménide, mais on connaît au moins, par l'inscription de Bisotun, l'ancêtre du mot « mage », qui désignera par la suite le prêtre mazdéen¹. Gaumāta, qui se révolte contre Darius, est en effet appelé *Maguš*.

On a beaucoup discuté le sens exact que ce terme devait avoir à l'époque achéménide. La solution la plus simple, et aussi la plus plausible, est de suivre l'explication qu'en donne Hérodote. Pour l'historien grec, les *Máγοι* sont d'abord une tribu mède². Mais, d'autre part, les sacrifices ne peuvent être accomplis que par, ou en présence, des Mages (1, 132 et 140), de même qu'ils pratiquent l'oniromancie (1, 107-108, etc.).

Ces deux significations ne sont pas incompatibles. Les Mages formaient une tribu sacerdotale, comme on en trouve chez les anciens Hébreux, tandis que, chez les Indiens, les fonctions religieuses seront l'apanage d'une caste.

Le nom des Mages est donc typique de l'Iran occidental. Contrairement à ce qu'on écrit souvent, il n'y a pas de Mages dans l'*Avesta* : le mot apparaît fugitivement dans un texte avestique (*Yasna* 65, 7), et l'on a démontré depuis longtemps qu'il faut le prendre comme un terme désignant une classe sociale.

La révolte de Gaumāta a sollicité la sagacité des historiens, et on n'est pas près de se mettre d'accord sur la manière dont il faut interpréter cet événement. On cherchera encore longtemps la vérité historique : Gaumāta était-il Bardiya ou un imposteur³?

On a voulu voir dans ce conflit un affrontement purement ethnique, entre Mèdes et Perses. Mais, si cette opposition a pu jouer un rôle, il a été mineur. L'union des deux peuples avait déjà été réalisée par Cyrus, sans poser apparemment de problèmes, et, dès le règne de Darius, les deux peuples sont volontairement mis en valeur sur les bas-reliefs de Persépolis. En outre, le principe d'une confédération de peuples iraniens, avec prépondérance d'une tribu sur les autres, devait être une situation habituelle chez les Iraniens⁴.

Une autre interprétation privilégie un affrontement social ou économique, entre aristocratie possédante et petit peuple dépendant.

1. On sait que, à l'époque hellénistique, ce mot, et ses dérivés, prend une connotation « magique » qu'il n'a probablement jamais eue chez les Iraniens.

2. Cf. p. 144.

3. L'épisode est raconté dans l'inscription de Bisotun (§§ 10-14). Malgré une foule de détails et de curieuses divergences, le récit d'Hérodote s'accorde assez bien avec celui de Darius (3, 61-79). Les autres sources sont, ou bien trop lacunaires, ou bien peu fiables, comme Ctésias, qui divague, à son habitude.

4. Cf. p. 137.

Mais cette manière de voir est sans doute une projection de situations modernes dans une époque où les structures sociales étaient différentes. Elle se fonde sur la restitution par Darius des biens qui avaient été confisqués par Gaumāta au peuple (DB § 14). Pourtant, Darius appartenait lui-même à cette « aristocratie », pour autant que ce mot ait un sens dans la société iranienne ancienne.

La révolte de Gaumāta est probablement l'aboutissement d'un vaste conflit religieux, avec bien évidemment des implications politiques, dont la principale est la conquête du pouvoir par Darius. Hérodote ne s'y trompe pas, qui présente des Mages comme des opposants résolus à la politique de Darius, mais il se trompe probablement lorsqu'il fait de tous les Mages des révoltés, qui furent presque tous anéantis, au point que leur massacre fut commémoré par la suite, au cours d'une grande fête appelée *Magophonie*, « le Massacre des Mages » (1, 79).

Si tous les Mages avaient eu une conduite si négative à l'égard du nouveau pouvoir et si leur répression avait été aussi radicale, ils n'auraient certainement pas survécu à ce destin, et leur nom aurait été honni au point de disparaître à jamais. Cela ne s'est pas produit, et il est probable que Hérodote a confondu cette Magophonie avec un rite sacrificiel, semblable aux hécatombes des Grecs, aux sacrifices en masse dont parle l'*Avesta*, ou encore aux grandes immolations que décrivent les inscriptions sassanides.

Les conflits religieux ont dû commencer à l'époque de Cambyse. Celui-ci est représenté par Hérodote (3, 27-33) comme un souverain intolérant, particulièrement odieux à l'égard de la religion égyptienne, mais les textes égyptiens ne semblent pas avoir gardé cette image détestable du monarque perse. On a souvent supposé que le récit d'Hérodote reflétait une propagande hostile à la politique religieuse de Cambyse.

L'affrontement entre Cambyse et Bardiya a dû être une réalité historique, comme l'a été la révolte de Gaumāta (ou du vrai Bardiya) contre Darius. Il semble donc que les conceptions religieuses et politiques de Cambyse et de Darius étaient les mêmes, et qu'elles se sont violemment heurtées à un parti dirigé dès le début par Bardiya.

On ne saurait affirmer que le conflit ait porté sur une rivalité entre partisans de Miθra et partisans d'Ahuramazdā. Les pratiques religieuses des Iraniens devaient admettre facilement que chaque communauté, chaque tribu, chaque ville ait une préférence pour un dieu particulier, comme cela se passait en Grèce ou en Inde. Ce n'est donc pas le principe de la suprématie d'Ahuramazdā chez les Perses qui devait susciter l'opposition.

En revanche, le rôle d'Ahuramazdā comme garant de la légitimité royale était une innovation. Peut-être cette conception a-t-elle été inaugurée par Cambyse et reprise ensuite par Darius. Elle heurtait, non pas des sensibilités ethniques ou des intérêts particuliers, mais le mode traditionnel d'accession au trône, qui était du ressort du *kāra*, « l'armée », ou plus exactement « l'assemblée des hommes libres »¹.

Le seul trait religieux incontestable de la révolte qui soit rapporté dans l'inscription de Bisotun est difficile à interpréter (DB § 14). La version babylonienne relate que Gaumāta avait détruit des temples, bientôt reconstruits par Darius. Mais nous savons par Hérodote que les Perses n'avaient pas de temples (1, 131), et les fouilles archéologiques n'ont pu jusqu'à présent mettre au jour des bâtiments culturels importants. Comme il arrive souvent, la version babylonienne présente les événements conformément aux critères politiques et littéraires qui lui sont propres.

Au lieu de temples, la version vieux-perse parle d'*āyadana*, un mot inconnu par ailleurs. Mais on y reconnaît la racine *yad-* dont nous avons déjà parlé². Il s'agit probablement d'une notion abstraite, que l'on peut traduire par « rites », faute de trouver un terme plus précis. Ce pourrait être une allusion aux pratiques religieuses liées à la légitimité royale, car la phrase qui contient ce mot vient immédiatement après celle où Darius affirme avoir rétabli la royauté.

Comme chez beaucoup de peuples anciens, la morale exprimée dans les inscriptions achéménides est d'inspiration religieuse, mais, contrairement au *Rig Veda* et à l'*Avesta*, elle a parfois des prolongements politiques surprenants.

Les textes indiens condamnent le mensonge et connaissent un démon du mensonge, mais leur attitude face à ce fléau n'est somme toute pas fondamentalement différente de ce qu'on trouve chez les autres peuples indo-européens. Les Iraniens, en revanche, ont fait de ce vice un péché majeur : l'*Avesta* ne cesse de vilipender le mensonge et les menteurs, et la déesse *Druj* est l'ennemi primordial que doivent combattre les hommes au côté d'Aša, « Vérité, Justice ».

Cet héritage commun se retrouve chez les Iraniens occidentaux. Le récit des victoires de Darius se termine par une condamnation du mensonge, *drauga* (DB §§ 55-56), et une véhémence protestation du souverain contre toute accusation de mensonge (§ 63). On remarquera que celui-ci n'est opposé qu'une seule fois à la vérité (§ 57) et que le mot qui exprime ce concept, *bašiya*, est différent de l'avestique

1. Cet aspect politique du conflit sera repris pp. 167-169.

2. Cf. pp. 159-160.

aša. La théologie achéménide, et probablement celle de tous les Iraniens occidentaux, ne semble pas marquée par un dualisme aussi radical que celui de l'*Avesta*.

Son originalité est d'avoir transposé le mensonge sur un plan politique. Les rois qui se sont révoltés contre l'autorité de Darius ne sont pas de simples rebelles, ce sont surtout des menteurs (§ 52). Certains ont usurpé une autre identité, mais tous n'ont pu revendiquer un trône que par le mensonge. Lorsqu'ils rencontrent un certain succès auprès des populations, c'est que le mensonge s'est répandu parmi elles comme un véritable fléau (§§ 10 et 54).

Les inscriptions ne nous donnent pas d'indications précises sur les conceptions eschatologiques des Perses. La faveur d'Ahuramazdā pour ses fidèles se prolonge après leur mort (DB §§ 73 et 76), ce qui suppose la croyance en la survie.

On trouve aussi une opposition intéressante entre le fidèle qui est qualifié, de son vivant, de *šiyāta*, « heureux », et, après sa mort, d'*ar-tāvā*, que l'on peut traduire par « béni » (DB §§ 73, 74, 76; XPh § 7). Ce dernier mot marque encore la distance qui sépare les conceptions perses de celles de l'*Avesta*, puisque le mot avestique correspondant est *ašavan* (« possesseur d'Aša » ou « juste, intègre »), et qu'il se rapporte à l'homme vivant, qui est fidèle à la bonne religion.

Les coutumes funéraires des Achéménides ne sont connues que par la seule existence des tombeaux. On sait que, dans l'usage actuel des Mazdéens, l'existence même d'un cadavre pose un problème, car il pourrait, par son contact, rendre impurs les éléments sacrés comme l'air, la terre, le feu ou l'eau. Il ne peut donc être question d'exposition des cadavres, d'inhumation, de crémation ou d'immersion.

On connaît mal le détail des coutumes funéraires des anciens Iraniens, mais il est probable que cette conception de l'impureté des cadavres doit être ancienne. On suppose que le cadavre des rois était embaumé et isolé des éléments extérieurs par une couche de cire, avant d'être déposé dans un tombeau de pierre, comme à Pasargades, ou dans une cavité artificielle pratiquée dans la roche, comme à Naqš-e Rostam.

XIII

Les institutions des Achéménides

Les inscriptions achéménides sont imprégnées d'une idéologie royale qui est certainement une innovation chez les Perses, et même chez les Iraniens occidentaux. La linguistique est à cet égard riche d'enseignements.

Le vocabulaire des langues indo-européennes montre que les institutions royales ont existé à une époque très ancienne. Le mot qui désigne le « roi » s'est conservé aux extrémités du domaine d'expansion des Indo-Européens : latin *rex* et gaulois *rix* à l'ouest, sanskrit *rāj(a)-* à l'est. C'est un dérivé d'une racine **reg-*, qui signifie « diriger (droit) ». Le roi semble avoir eu des prérogatives politiques et religieuses¹.

Chose curieuse, les voisins des Indiens, les Iraniens, n'ont pas conservé ce terme. On peut supposer que, comme les Grecs, ils n'ont pas maintenu cette institution, du moins sous sa forme traditionnelle². On ne saurait dire quand et pourquoi cet abandon s'est produit. Il est probable que, en se dispersant sur leur nouveau et vaste domaine, les tribus iraniennes aient acquis chacune leur indépendance et que certaines institutions communautaires se soient révélées inutiles.

Pourtant, parmi les Iraniens occidentaux, le besoin s'est fait sentir d'une unification des tribus et, par conséquent, d'un retour aux institutions royales. Cela s'est probablement produit chez les Mèdes. Selon Hérodote (1, 96-101), c'est Déiocès qui aurait le premier fait l'unité du peuple mède, en le dotant d'une institution centralisée. Son nom mède était probablement **Dahyuka*, un dérivé de *dahyu*, « peuple », dont nous avons déjà parlé³, mais c'est peut-être aussi un titre abrégé, comme « (rassembleur, chef) des peuples ».

1. Comme on sait, les Romains ont aboli la fonction de roi, mais ses attributions religieuses ont subsisté en la personne du *rex sacrorum*, un prêtre qui préside à certaines cérémonies religieuses.

2. Le vocabulaire des langues iraniennes a toutefois gardé un certain nombre de mots dérivés de cette racine, par exemple le persan *rāst*, « droit » (cf. latin *rectus*).

3. Cf. p. 136.

Pour exprimer la fonction de roi ainsi restituée, il fallait bien trouver un nouveau mot. Dans les inscriptions achéménides, c'est *xšāyaθiya*, l'ancêtre du persan *šāh* (« chah »). Ce mot est tiré d'une racine du vieux fonds indo-iranien, qui signifie « commander, diriger », et elle a fourni des termes importants au vocabulaire social indien : *ksatra* désigne « le pouvoir militaire », et *ksatriya* (« le guerrier ») est aussi un membre de la deuxième caste, celle où sont choisis les rois.

Le premier de ces deux termes a son équivalent exact en iranien : l'avestique (et probablement mède) *xšaθra* (vieux perse *xšaça*)¹. Mais ce mot n'a jamais de connotation militaire. Le sens est politique : « pouvoir » en général, plus particulièrement « pouvoir politique, royauté », et, dans un sens plus concret, « royaume ». Dans le système des Aməša Spənta zoroastriens, c'est aussi le nom d'une des entités².

Le deuxième mot sanskrit a également son équivalent phonétique dans l'avestique *xšaθrya*, mais il ne signifie pas « roi » comme on pourrait s'y attendre. C'est un adjectif ou un substantif qui pourrait se traduire par « souverain » et qui se rapporte à certaines divinités³. Du côté perse, on attendrait **xšaçaiya*, mais ce mot n'a probablement jamais existé.

Comme nous l'avons montré, *xšāyaθiya* est un mot mède, et c'est aussi un néologisme. C'est donc que la restauration des institutions royales a bien été l'œuvre des Mèdes. Lorsque les Perses ont fait la conquête de leur voisin et qu'ils ont fondé l'empire, ils n'ont fait que reprendre la terminologie politique de leurs devanciers.

Le titre de *xšāyaθiya xšāyaθiyānām* (« roi des rois ») est lui aussi riche d'enseignements : sa structure dénote une influence étrangère. Dans les langues indo-européennes anciennes, le génitif précède généralement le mot qu'il détermine, et la forme que l'on attendrait, **xšāyaθiyānām xšāyaθiya*, a dû exister dans l'usage populaire, puisqu'on la retrouve dans le moyen perse *šāhān-šāh* (*šāhānšāh* est une prononciation turque). Celle que nous donnent les inscriptions est un calque des langues sémitiques, et plus précisément du babylonien où l'on trouve *šarru šarrāni*, selon la syntaxe des langues sémitiques, comme en arabe *malik al-mulūk*⁴.

On peut donc affirmer que la terminologie des nouvelles institutions royales des Iraniens occidentaux doit beaucoup aux modèles mésopotamiens, probablement, comme on le suppose souvent, par

1. Sur les correspondances phonétiques entre avestique, mède et vieux perse, cf. p. 47, où une étymologie plus complète de ce mot a été donnée.

2. Cf. p. 156.

3. On n'abordera pas ici le problème de savoir comment se disait « roi » en avestique, mais on le trouve dans des dérivés de la même racine.

4. Voir aussi l'origine mède et, par-delà, mésopotamienne du titre « grand roi », p. 47.

l'intermédiaire de l'Urartu. L'idéologie royale, et surtout la notion de légitimité divine, vient de la même région, comme nous l'avons vu¹.

Il reste apparemment peu de chose des anciennes conceptions indo-iraniennes. On peut au moins en trouver deux à l'époque achéménide.

Nous avons vu avec quelle obstination Darius affirme que ses premières batailles ont été gagnées en l'espace d'un an, malgré les difficultés chronologiques que cela pose². Or, dans les traités rituels védiques, il existe deux cérémonies, l'*asvamedha* et le *vājapeya*, où l'intronisation du roi nécessite une période d'un an.

C'est dans les mêmes rituels védiques que l'on a trouvé la clé d'une histoire apparemment absurde rapportée par Hérodote (3, 67-87). Selon l'auteur grec, Darius entre en compétition (cf. DB § 59) avec d'autres candidats au trône, et c'est par un subterfuge qui fait intervenir son cheval que Darius remporte la victoire. Or, les mêmes cérémonies indiennes prévoient qu'un cheval doit désigner le souverain légitime. Dans d'autres cas, le futur roi doit remporter une course de char, grâce à son cheval, qui est ainsi en compétition avec les autres, comme l'est celui de Darius avec les chevaux des autres prétendants.

Les traits archaïsants de ce genre sont rares dans les inscriptions achéménides. On remarquera toutefois une formule qui reflète l'ancienne idéologie tripartite des Indo-Européens, lorsque Darius demande à Ahuramazdā de protéger son peuple contre « l'armée ennemie, la famine et le mensonge » (DPd § 2), trois fléaux qui correspondent aux trois anciennes fonctions : guerrière, nourricière et religieuse. Mais on n'est pas peu surpris de voir le mensonge en troisième position. C'est que l'idéologie royale a supplanté le pouvoir théologique et l'a mis à son service.

Cette « laïcisation » transparaît encore lorsque Darius affirme que ses sujets obéissent à sa loi, *dāta* (DB § 8, DNa § 3, DSe §§ 3-4), et non pas à la loi religieuse, comme c'est le cas dans l'*Avesta*. Xerxès fait de même (XPh § 3), et c'est en fonction de sa propre loi qu'il condamne les pratiques religieuses des peuples qu'il soumet (XPh § 5). La loi divine ne disparaît pas pour autant (cf. XPh § 7), mais elle coexiste avec celle du roi.

Si l'antique institution royale indo-iranienne a disparu, au profit d'une nouvelle qui vient du dehors, il n'en est pas de même des

1. Cf. p. 157.

2. Cf. p. 95.

anciennes assemblées populaires, bien que leur existence soit irrémédiablement condamnée par la montée de l'absolutisme royal.

Tous les anciens peuples indo-européens qui nous sont connus, Celtes, Romains, Germains, Grecs, Indiens, possédaient des assemblées populaires, ou plus exactement des assemblées d'hommes libres, qui avaient pouvoir de légiférer, de rendre la justice et d'élire les magistrats, notamment les rois, pour une période déterminée. Malgré l'habillage grec dont il entoure son récit, Xénophon (*Cyrop.*, 1, 2, 2-5) se fait l'écho de telles institutions chez les Iraniens occidentaux.

Cette assemblée subsiste encore à l'époque de Darius et, dans l'inscription de Bisotun, elle joue un rôle d'une importance qui ne le cède qu'à Ahuramazdā. Constamment, Darius s'adresse à elle, l'interpelle, la prend à témoin, avec une dramatisation qui fait penser aux protagonistes des tragédies grecques s'adressant au chœur.

Cette assemblée est appelée en vieux perse *kāra*, un mot apparenté à l'allemand *Heer*. On a choisi de le traduire partout par « armée », car, le plus souvent, c'est dans sa fonction guerrière qu'il apparaît. Mais il s'agit bien du « peuple en armes », comme le peuple romain réuni dans les anciens Comices ou comme le λαός homérique. Le sens de « peuple » (mot que nous avons gardé pour traduire *dabyu*) en tant qu'assemblée transparait bien dans de nombreux passages : lorsque l'« armée » ignore la disparition de Bardiya (DB § 10), que Gaumāta lui ment (DB § 11), ainsi que les autres usurpateurs (DB §§ 16, 54, etc.), que Darius demande qu'on lui dise la vérité (DB §§ 60, 61), qu'il approuve le texte de Bisotun (DB § 70), etc.

Après Bisotun, le rôle du *kāra* s'effacera. Il ne sera plus invoqué que comme « armée » dans une seule inscription de Darius (DPe § 3), et c'est le seul sens qu'il gardera par la suite, dépouillé qu'il sera de ses prérogatives politiques¹. En revanche, le « peuple » au sens ethnique du terme, le *dabyu*, sera constamment exalté, jusqu'aux dernières inscriptions.

Le changement de régime politique qui intervient en Iran après la victoire de Darius est illustré par un passage d'Hérodote (3, 80-83), qui a souvent été négligé par certains historiens de l'Iran ancien, sous le prétexte qu'il présentait des idées exclusivement grecques. Il est vrai que l'argumentation, le vocabulaire, les concepts reflètent les discussions des Grecs sur les trois régimes politiques possibles. Mais l'insertion de ce texte, à cet endroit, par Hérodote n'est pas inno-

1. Le mot apparaît toutefois, assez curieusement, à propos des Babyloniens qui construisent le palais de Suse (DSf §§ 8 et 9), mais il s'agit certainement d'une inadéquation de vocabulaire de la part du scribe.

cente, et lui-même insiste sur la réalité de la discussion qui oppose Darius à deux de ses compagnons.

Otanès propose de remettre le pouvoir au peuple (ἐς μέσον Πέροισι) et fustige le gouvernement d'un seul : c'est donc un partisan du maintien du *kāra*, avec ses prérogatives politiques (ισονομῆ). Mégabyze fait l'éloge de l'oligarchie : il s'agit là sans doute de la partie la plus « grecque » du texte, car on ne peut trouver aucune trace de ce genre de régime en Iran achéménide. Puis Darius plaide en faveur du pouvoir d'un seul, puisque le pays a été sauvé par un seul homme.

Après cette discussion, le sort de Mégabyze n'est pas évoqué, mais celui d'Otanès est clément. Il se retire de la politique et sa famille, « seule parmi les Perses, reste libre, et elle n'obéit qu'aux commandements qui lui plaisent, pour autant qu'elle ne transgresse pas les lois des Perses » (cf. DB § 69). L'élimination du *kāra* se fait donc en douceur, comme le laisse supposer l'inscription de Bisotun.

La justice pénale est également une prérogative royale. Darius punit personnellement les rebelles (DB §§ 8, 63, 72, 75). Ahuramazdā n'intervient que dans les châtiments plus abstraits ou en dehors des pouvoirs humains, comme sur la descendance (DB §§ 61, 67).

Quelquefois, les châtiments sont cités : mutilations (oreilles, nez, yeux) pour Fravarti et Ççantaxma (DB § 32), avec en outre le supplice du pal pour les mêmes et la pendaison pour les partisans de Fravarti. Le supplice du pal est également appliqué à Vahyazdāta (DB § 43), à Araxa (DB § 50), ainsi qu'à leurs complices. Les autres rebelles sont simplement mis à mort.

Les mutilations rappellent évidemment l'histoire de Smerdis, le Mage « aux oreilles coupées » d'Hérodote (3, 69). On ne sait à quoi ce genre de châtiment correspondait, si ce n'est, comme le dit Hérodote, qu'il sanctionne une faute importante.

On sait que les textes anciens des populations de langues indo-européennes sont imprégnés d'une sociologie trifonctionnelle, doublée d'une théologie elle-même trifonctionnelle, qui représente la société idéale, celle des hommes et celle des dieux, divisée en prêtres, guerriers et éleveurs-agriculteurs. En revanche, ce que l'on ne sait pas, c'est dans quelle mesure la société indo-européenne, puis les sociétés qui en découlent, était réellement structurée comme le voulaient les « sociologues » théoriciens et poètes¹. Seule l'Inde a figé cette idéologie dans le système des castes.

1. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'un système social aussi rigide correspond mal avec le dynamisme entreprenant des Indo-Européens d'époque historique, et on sait que les Grecs, les plus doués d'entre eux, ont complètement rejeté cette idéologie.

Pour nous faire une idée de l'organisation sociale des Perses, nous n'avons que peu d'informations. Toutefois, dans certaines titulatures, comme celle de Darius (DNa § 2, etc.), le souverain se définit comme « fils de Vištāspa, l'Achéménide, Perse, fils de Perse, Aryen, de descendance aryenne ».

Le premier degré, « fils de... », correspond à la famille proche, qui est désignée par le mot *viθ*, traduit ici par « maison » ou « famille ». C'est pour cette « maison » que le souverain implore la protection du dieu.

Le troisième degré, « Perse », est un *dabyu*, « peuple », comme cela est attesté tant de fois dans nos inscriptions.

Mais les deux autres degrés sont plus difficiles à préciser. Le deuxième, « Achéménide », doit être intermédiaire entre « famille » et « peuple ». Le mot vieux-perse qui le désigne n'est pas directement attesté. Cependant, le *dabyu*, « peuple », est souvent qualifié de *vispa-zana* (DNa § 2, etc.) ou de *paruvzana*. Ces deux épithètes, d'origine mède, sont traduites respectivement : « de toutes (*vispa*) origines » et « aux nombreuses (*paruv*) origines ». Le deuxième terme, *zana-*, peut en effet se traduire littéralement par « naissance, origine », car il est apparenté au latin *genus*, au grec γένος, etc.

Mais, dans nos inscriptions, il a de toute évidence un sens plus précis : ce doit être le degré intermédiaire entre « famille » et « peuple ».

Or, en avestique, le dérivé de la même racine, *zantu*, désigne la « tribu », et ce terme s'insère aussi dans une classification sociale à quatre degrés, comme en vieux perse, mais avec quelques différences :

	avestique		vieux perse
	<i>dmāna</i>	« maison, famille »	<i>viθ</i> (« fils de »)
	<i>vis</i>	« clan »	<i>zana</i> (« Achéménide »)
	<i>zantu</i>	« tribu »	<i>dabyu</i> (« Perse »)
	<i>dabyu</i>	« peuple »	<i>xšaça</i> (« Aryen »)

On voit que le système vieux-perse a « glissé » d'un degré et que le mot *zana* désigne le « clan » et non plus la « tribu », comme son correspondant avestique *zantu*.

À première vue, il est difficile d'expliquer ce nouveau système avec certitude. On a, en tout cas, affaire à une classification que l'on peut qualifier d'« horizontale », car, bien que fondée sur la descendance, elle se traduit par un territoire concret, occupé par chacun de ces degrés. Et c'est peut-être là que se trouve la raison du « glissement » que nous avons constaté.

En avestique, *dabyu* se rapporte aux Aryens, et aussi aux peuples non aryens. L'organisation territoriale et politique de l'empire achéménide a probablement amené les Iraniens occidentaux à utiliser le mot *xšaça*, « empire » (mède *xšaθra*), comme degré d'appartenance sociale le plus élevé. Dès lors, le mot *dabyu* a vu son champ sémantique se restreindre et correspondre ainsi à un degré équivalant à la « tribu » avestique. Ce processus réducteur ne s'arrêtera pas là, puisque le même mot, sous sa forme plus récente *deb*, signifiera « village » en moyen perse et en persan, de même que *xšaθra* aboutira à *šahr*, « ville », en persan¹.

On ne trouve pas de trace, dans les inscriptions, d'une classification tripartite, « verticale », qui hiérarchise la société selon les trois fonctions traditionnelles chez les peuples de langues indo-européennes, si ce n'est la formule que nous avons vue². Cette classification a dû s'estomper au profit de l'autre, mais elle reparaitra à l'époque sassanide, sous l'influence du texte avestique, par exemple dans la classification des feux sacrés.

Il reste à dire un mot du calendrier en usage dans les inscriptions achéménides. Nous avons vu que la plupart des victoires de Darius sont datées au jour et au mois, mais il n'y a aucune indication d'année, ni aucune trace d'une ère. Les dates correspondent à celles du calendrier babylonien, mais on ne peut dire si le calendrier perse a été créé directement sur le modèle babylonien, ou s'il existait bien avant les premiers contacts entre Perses et Mésopotamiens. Les versions élamites se contentent de transcrire les noms vieux-perses.

À partir de l'époque sassanide au plus tard, une autre calendrier a été en usage en Iran, et il l'est encore aujourd'hui. Il est fondamentalement différent en ce qu'il est de contenu religieux, zoroastrien, tandis que l'ancien est manifestement d'inspiration naturaliste, avec fort peu de place pour la religion. Il n'est pas inutile de comparer ces différents calendriers, avant d'en expliquer les composants :

	babylonien	vieux-perse	zoroastrien	julien
1.	Nisannu	Ādukanaiša	Frawardīn	mars-avril
2.	Ayyāru	Θūravāhara	Ardwahišt	avril-mai
3.	Simannu	Θāigarči	Hordād	mai-juin
4.	Du'ūzu	Garmapada	Tīr	juin-juillet
5.	Ābu	*Θurnabaxši	Amurdād	juillet-août

1. Voir les correspondances phonétiques pp. 42 et 47 ; le problème des degrés sociaux et de l'évolution sémantique de certains termes a déjà été évoqué p. 31.

2. Cf. p. 167.

6. Ulūlu	*Garmabaxši	Šahrewar	août-septembre
7. Tašritu	Bāgayādi	Mihr	septembre-octobre
8. Araḥsamna	*Vrkazana	Ābān	octobre-novembre
9. Kislimu	Āçiyādiya	Ādur	novembre-décembre
10. Tebētu	Anāmaka	Day	décembre-janvier
11. Šabāqu	*Zamimā	Wahman	janvier-février
12. Addāru	Viyaxna	Spandarmad	février-mars

Le premier des mois perses, *Ādukanaiša*, doit probablement son nom aux travaux de creusement (*kan-*) des canaux (*ādu-*) qui marquent la reprise des activités agricoles au début du printemps. Ces travaux commencent peut-être déjà le mois qui précède. Le calendrier zoroastrien place au début de l'année des **Fravartinām* (gén. plur., avestique *fravašingam*) : *Frawardin* (persan *Farvardin*). Le début de l'année marque en effet la fin des *Frawardīgān*, la fête des morts, qui sont célébrés pendant les cinq derniers jours de l'année précédente. Les *Fravaši* sont, dans l'*Avesta*, des divinités guerrières féminines, qui jouent le même rôle que les Mânes à Rome.

Le mois suivant marque l'apogée du printemps, comme son nom doit l'indiquer : *Θūravāhara*, avec un deuxième terme (*vāhara-*) qui est l'ancêtre du persan *babār*, mais la première partie du mot (*θūra-*) fait difficulté. Il s'agit soit du mot « fête », soit de l'adjectif « fort », le mot complet pouvant signifier « le plein printemps, au fort du printemps ». *Ardawahišt* (persan *Ordibešt*) est l'équivalent de l'avestique *Aša Vahišta*¹.

Le troisième mois, *Θāigarči*, est plus énigmatique. Certains voient dans le premier terme le nom de l'ail (*θāigar-*). Ce serait le mois où l'on recueille (*çi-*) cette plante et qui serait l'occasion de célébrer la « fête de l'ail », le *Sirsur*, qui a survécu à l'époque sassanide. Dans le calendrier zoroastrien, ce mois est consacré à l'entité *Haurvatāt* (persan *Xordād*).

Le mois de *Garmapada* a une étymologie transparente : c'est le moment (*pada-*) de la chaleur (*garma-*). Mais le mot *Tir* pose un problème : il semble que cette divinité (< **Tiryā*, « rapide », ou plutôt < **Tigrā*, « la flèche » ?) ait pris la place du dieu avestique *Tīštryā*, qui annonce les fortes chaleurs auxquelles succéderont les pluies.

Le nom du cinquième mois n'est malheureusement pas attesté dans les inscriptions vieux-perses. On le reconstitue, tant bien que mal, sous la forme **Θurnabaxši*, ou **Drnabāji*, à partir des textes élamites, où il semble attesté. Dans le premier cas, on reconnaît le mot « donation, offre » (**baxši*), dans le second « tribut » (*bāji*), mais il

serait illusoire d'interpréter le premier terme. L'entité zoroastrienne *Amərətāt* (persan *Mordād*) a donné son nom au mois zoroastrien correspondant.

Nous sommes tout aussi ignorants du nom du mois suivant. La restitution **Garmabaxši* n'est pas plus séduisante que **Xārapašiya*, qui serait le mois où on lie (**pašiya-*) les bottes d'épineux (**xāra-*), mais cela n'est qu'hypothèse gratuite. Dans le nom de *Šahrewar* (persan *Šahrivar*), on reconnaît celui de l'entité zoroastrienne *Xšaθra Vairya*.

Le mois de *Bāgayādi* est intéressant à maints égards. Il désigne probablement le mois où l'on rend un « culte » (*yādi*) aux « dieux » (*baga*, avec un allongement vocalique, *bāga*, comme cela arrive dans les composés), et l'on aurait ainsi un élément religieux dans le calendrier achéménide. C'est d'autant plus intéressant que le mois zoroastrien correspondant est *Mihr*, du nom de *Miθra*. Or, on sait les liens qui peuvent exister entre le mot *baga* et ce dieu¹. Mais il est tout aussi possible que ce mois soit tout simplement celui des cadeaux (friandises ?), ancêtre de la fête persane *Bayyāz*. On ne peut exclure non plus d'interpréter le premier terme *bāga-* comme l'ancêtre du persan *bāy*, « jardin », à l'origine « portion, part de terre ».

Le nom du mois suivant est effacé dans l'inscription de Bisotun (DB § 50). Les reconstitutions **Vrkazana* ou **Vrkajana* pourraient désigner l'époque où naissent (*zan-*) les loups (**vrka-*, persan *gorg*), ou bien le moment où on les chasse (*jan-*). Le mois zoroastrien d'*Ābān* est consacré aux « eaux » et par conséquent à *Anāhitā*².

Le neuvième mois nous ramène peut-être encore à la religion. Son nom, *Āçiyādiya*, signifie « adoration » (*yādiya-*) du « feu » (*Āçi-*), et, pour une fois, il correspond au mois zoroastrien *Ādur* (persan *Āzar*) (le mot *ateš* est un emprunt à l'avestique).

Le mois suivant, *Anāmaka*, a une étymologie à la fois facile et énigmatique, du moins en apparence. Il signifie : celui qui est « sans » (*a-*) « nom » (*nāma-*). On a voulu y voir le mois d'un mystérieux « dieu sans nom », et les spéculations ont oscillé entre Ahuramazdā et *Miθra*. Mais quelle raison aurait-on de cacher ainsi le nom d'une divinité que l'on vénère ? Le plus raisonnable est de voir ici la trace d'un état très ancien de ce calendrier, qui remonte à une époque où les mois d'hiver n'avaient pas de nom parce qu'ils ne correspondaient à aucune activité humaine. Ce nom est attesté en sanskrit pour désigner un mois intercalaire. Le mois zoroastrien *Day* (persan *Day*) vient de l'avestique *daδvah* (« créateur »), Ahura Mazdā.

1. Cf. p. 159.

2. Cf. pp. 139 et 158-159.

Le nom du onzième mois est inconnu. Les graphies élamites sont à ce point impénétrables que l'on a pu restituer des formes aussi différentes que **Zamimā* (avec **zam-*, « saison froide, hiver » ?) et **Ṣvayaxwā*, qui est encore plus arbitraire. Le mois zoroastrien *Wahman* (persan *Bahman*) est consacré à l'entité *Vohu Manah*.

Enfin, le dernier mois de la liste, *Viyaxna* ou *Viyaxana*, nous ramène encore aux travaux d'irrigation, si l'on interprète bien son nom : « creusement », ou peut-être mieux « labours ». Mais il y a quelques doutes. Ce devrait être le premier mois de l'année, lorsque reprennent les activités humaines, et, d'autre part, il semble faire double emploi avec le nom du mois suivant. Le calendrier zoroastrien clôt l'année avec *Spandarmad* (persan *Esfand*, par déformation), qui est la continuation de l'entité *Spantā Ārmaiti*.

L'ordre des mois dans le calendrier achéménide est manifestement régi par les activités humaines. Celui des mois zoroastriens n'est pas facile à expliquer dans le détail, mais il est certain qu'il a été conçu pour répondre aux besoins du culte. On chercherait donc en vain des correspondances entre les deux calendriers, à une exception près, qui peut être fortuite.

Il nous importe plus ici de mettre sérieusement en doute l'opinion selon laquelle le calendrier zoroastrien aurait été adopté par les Achéménides, de préférence sous le règne d'Artaxerxès II, dont on sait qu'il a introduit de nouvelles pratiques religieuses¹. Cette hypothèse n'a aucun fondement sérieux². On se bornera ici à de brèves remarques linguistiques.

Si le calendrier avait été introduit à l'époque que l'on suppose, il aurait certainement été traduit en vieux perse. Or, plusieurs des noms comme *Šahrewar* et *Mibr* ne peuvent être perses. D'autre part, les noms des mois zoroastriens ne sont pas non plus avestiques : *Frwardin* (avestique *Fravaši*), *Arduwabišt* (avestique *Aša Vahišta*), *Wahman* (avestique *Vohu Manah*).

La seule langue qui puisse rendre compte de tous ces noms est le parthe. Il est fort probable que ce calendrier, ainsi que le texte avestique, a pénétré en Iran occidental à l'époque arsacide, plus particulièrement à l'époque où se produit une nouvelle iranisation de l'Iran occidental, après la déculturation de la période séleucide, c'est-à-dire aux environs du 1^{er} siècle de l'ère chrétienne.

1. Cf. p. 159.

2. Le « calendrier de Cappadoce », comme on l'appelle, est une liste des mois zoroastriens attestée dans les textes d'astronomes grecs, mais il ne peut être d'époque achéménide.

TRADUCTION DES INSCRIPTIONS

VARIANTES ET RESTITUTIONS
DU TEXTE DES INSCRIPTIONS

Les variantes, omissions ou ajouts des versions élamites, babyloniennes et araméennes sont signalées dans la traduction française par des signes de diverses formes selon les versions : respectivement *, + et ° (puis **, ++ et °°, etc.).

Une seule occurrence d'un de ces signes signale un ajout :

Voici ce que j'ai fait * après être devenu roi

Élam. *grâce à Ahuramazdā

indique que la version élamite est :

Voici ce que j'ai fait grâce à Ahuramazdā après être devenu roi

Deux occurrences d'un même signe encadrent un texte différent :

+Grâce à Ahuramazdā+, je suis roi

Babyl. +-+Sous la protection d'Ahuramazdā

indique que la version babylonienne est :

Sous la protection d'Ahuramazdā, je suis roi

Elles peuvent aussi signaler une omission :

°Le roi Darius déclare° :

Élam. *-*manque

Aram. °-°manque

signifie que cette phrase est absente dans ces deux versions.

Selon l'usage, un passage de la traduction encadré de crochets [] indique une reconstitution (lorsque aucune des trois versions n'a conservé ce passage). On a toutefois fait un usage modéré des crochets, et on a souvent préféré signaler les lacunes dans les notes.

Les points de suspension entre crochets [...] signalent une lacune qui ne peut être restituée.

Un point d'interrogation entre parenthèses (?) signifie que la traduction du mot (ou de l'expression) précédent est douteuse.

Le découpage du texte en paragraphes (numérotés en marge) et en lignes est évidemment le fait du traducteur.

L'INSCRIPTION D'ARIARAMNÈS
À HAMADĀN

AmH

Plaque d'or achetée sur le marché de Hamadān vers 1930, comportant dix lignes d'un texte en vieux perse (une onzième ligne manque) (cf. p. 124).

- 1 Ariaramnès est le grand roi, le roi des rois,
le roi perse,
le fils du roi Téispès, le petit-fils d'Achaiménès¹.

NOTES 1. Même titulature que Darius dans la plupart de ses inscriptions (par ex. DB § 1), mais il manque « roi des peuples ». On a « roi perse » (comme en AsH § 1) au lieu de « roi en Perse » des autres titulatures. « Perse » et « Achaiménès » sont mal orthographiés.

- 2 Le roi Ariaramnès déclare :
« Ce peuple perse que je possède,
aux bons chevaux, aux bons hommes,
le grand dieu Ahuramazdā me l'a accordé ;
grâce à Ahuramazdā, je suis roi de ce peuple¹. »

NOTES 1. On trouvera un passage parallèle en DPb § 2, mais avec une fin différente.

- 3 Le roi Ariaramnès déclare :
« Qu'Ahuramazdā m'[apporte] son soutien. »

L'INSCRIPTION D'ARSAMÈS À HAMADĀN

AsH

Plaque d'or en trois fragments (le coin inférieur droit manque) achetée sur le marché de Hamadān vers 1945, comportant un texte vieux-perse de quatorze lignes (cf. p. 124).

- 1 Arsamès est le grand roi, le roi des rois,
le roi perse,
le fils du roi Ariaramnès, l'Achéménide¹.

NOTES 1. Cf. AmH § 1. Faute à « Ariaramnès ».

- 2 Le roi Arsamès déclare :
« Ahuramazdā, le grand dieu, le plus grand des dieux, m'a fait roi ;
il m'a accordé le peuple perse,
aux bonnes armées, aux bons chevaux ;
grâce à Ahuramazdā, je possède ce peuple¹.

NOTES 1. Fautes à « perse » et aux deux épithètes.

- 3 Qu'Ahuramazdā me protège, ainsi que ma maison,
et qu'il protège ce peuple que je possède. »

LES INSCRIPTIONS DE CYRUS II

LE CYLINDRE DE BABYLONE

CB

Cylindre d'argile (« tonnelet ») retrouvé au cours des fouilles de Babylone en 1879, comportant quarante-cinq lignes. Le début et la fin du texte sont mutilés. Un nouveau fragment a été découvert dans les collections de l'Université Yale. (Cf. pp. 75-77.)

- 1 [Cyrus est le roi du monde, le grand roi, le roi puissant,
le roi de Babylone, le roi de Sumer et d'Akkad ...]
[le roi des] régions du monde [...] ¹.

NOTES 1. Titulature conjecturale, restituée (cf. p. 76) d'après le § 7. Les titres sont inspirés des protocoles mésopotamiens, mais on remarquera l'absence du titre « roi des rois ». Le texte avait peut-être : « il les a battus » ou « il l'a construit ».

- 2 [...] grand,
un faible¹ a été placé pour gouverner son pays² [...] ;
il en a fait placer des copies³ ;
il a fait faire une copie d'Esagila⁴ [...] ;
pour Ūr et les autres villes de culte,
des rites qui ne leur convenaient pas⁵ [...] ;
chaque jour, il parlait sans honte⁶
et, par méchanceté, il interrompit les sacrifices réguliers [...] ;
il porta [atteinte] constamment aux villes de culte ;
la vénération de Marduk, le roi des dieux,
il la fit tomber dans l'oubli (?).

NOTES 1. Un personnage insignifiant, Nabonide, qui n'appartient pas à une famille de rois, comme Cyrus (cf. § 7). 2. Le pays de Marduk. 3. Nabonide avait sans doute fait enlever les statues des dieux pour les remplacer par des « imitations » sans légitimité religieuse, mais la restitution de ce passage n'est pas sûre et on a aussi proposé : « il leur imposa un tribut de céréales et de

bétail». 4. Une réplique du temple de Marduk à Babylone, probablement faite à Harrān. 5. À Ur, Nabonide nomma sa fille prêtresse du dieu Sin. 6. Il faisait des prières.

- 3 Il a constamment fait du mal à sa ville¹ et, chaque jour [...] ses gens, il les a fait périr en les mettant sans trêve sous le joug², eux tous ; à cause de leurs lamentations, l'Enlil des dieux³ s'irrita et [...] leur territoire ; les dieux qui habitaient parmi eux quittèrent leurs demeures⁵ ; à cause de sa colère, il les fit entrer dans Babylone, Marduk [...] se tourna vers les endroits dont les demeures avaient été détruites et vers les gens de Sumer et d'Akkad qui ressemblaient à des cadavres, il détourna [...], il eut de la pitié.

NOTES 1. Babylone, la ville de Marduk. 2. Nabonide leur impose sans cesse des corvées. 3. Marduk, le plus grand des dieux. 4. Il faut probablement restituer : « il quitta ». 5. Les sanctuaires des dieux.

- 4 L'ensemble des pays, il les examina tous, il les scruta, et il trouva un prince juste, selon son cœur, dont il saisit la main¹ ; de Cyrus, roi d'Anšan, il prononça le nom, il l'appela à la royauté sur la totalité du monde ; il fit se courber à ses pieds le pays de Guti², la totalité des troupes de Manda³ ; les hommes à tête noire⁴ qu'il livra dans ses mains, Cyrus les reçut en droit et en justice ; Marduk, le grand seigneur, le protecteur de ses hommes, regarda ses œuvres pies et son cœur juste.

NOTES 1. Pour le conduire à la cérémonie du Nouvel An et ainsi lui offrir la royauté. 2. L'actuel Kurdistan iranien. 3. Ummān-manda, les Mèdes. 4. Probablement les Élamites, qui sont représentés avec une peau noire sur les reliefs polychromes de Suse.

- 5 Il lui ordonna d'aller vers sa ville, Babylone, et il le fit marcher sur le chemin de Babylone, tout en allant à son côté comme un ami et un compagnon ; ses vastes armées, qui, comme les eaux d'un fleuve, ne peuvent être dénombrées, prirent leurs armes et marchèrent à ses côtés ; sans combat ni bataille¹, il le fit entrer dans Babylone, sa ville ;

il sauva Babylone de la détresse ; il remit dans ses mains Nabonide, le roi qui ne le vénérât pas.

NOTES 1. Récit confirmé par les sources babyloniennes, comme la chronique de Nabonide. Voir aussi le récit de la prise de Babylone chez Hérodote (1, 188-191).

- 6 Tous les gens de Babylone, ceux de Sumer et d'Akkad, tous les grands et les dignitaires se sont inclinés devant lui, lui ont baisé les pieds ; ils se sont réjouis de sa royauté, leur visage s'est illuminé ; le seigneur¹ qui, grâce à son aide, a fait revivre le mort², qui a préservé chacun de l'anéantissement et de la détresse, ils l'ont tous béni, ils ont vénéré son nom.

NOTES 1. Cyrus, ou, selon d'autres, le dieu Marduk. 2. Il leur a fait quitter leur aspect de cadavre (cf. § 3) pour les ramener à une vraie vie.

- 7 « Je suis Cyrus¹, le roi du monde, le grand roi, le roi puissant, le roi de Babylone, le roi de Sumer et d'Akkad, le roi des quatre régions du monde, le fils de Cambyse, le grand roi, le roi d'Anšan, le petit-fils de Cyrus, le grand roi, le roi d'Anšan, l'arrière-petit-fils de Téispès, le grand roi, le roi d'Anšan, l'éternel rejeton de la royauté², celui dont Bēl³ et Nabū⁴ ont chéri le règne, celui dont ils souhaitaient la royauté pour la joie de leur cœur.

NOTES 1. Il s'agit là d'un passage important qui donne la titulature de Cyrus (cf. § 1) et sa généalogie. 2. Litt. « famille éternelle de la royauté » : cette expression, qui se retrouve presque mot pour mot dans un passage controversé de l'inscription de Bisotun (DB § 4), signifie que Cyrus appartient à une famille qui a toujours exercé la royauté. 3. « Le seigneur », autre nom de Marduk. 4. Dieu babylonien de l'écriture.

- 8 Lorsque j'entraî pacifiquement dans Babylone¹ et que, dans la liesse et la joie, j'établis le siège de la souveraineté² dans le palais des princes, alors, Marduk, le grand seigneur, [me gagna] le large cœur des Babyloniens, tandis que, chaque jour, j'assurais sa vénération ; mes vastes armées entrèrent pacifiquement dans Babylone ; je préservai tout Sumer et Akkad de toute menace.

NOTES 1. Reprise, du point de vue de Cyrus, du récit des §§ 5 et 6. 2. Expression que l'on retrouve dans l'inscription de Bisotun (DB § 14), lorsque Darius reprend le pouvoir usurpé par Gaumāta : « La royauté (...) je l'ai rétablie (...) »

- 9 J'affermis dans la paix sa ville de Babylone et toutes ses villes de culte ; les habitants de Babylone, dont les demeures [...] contrairement au désir des dieux, [...] un joug¹ qui ne leur convenait pas, je les relevai, j'enlevai leur détresse ; de mes œuvres pies s'est réjoui Marduk, le grand seigneur, et il a manifesté sa grâce bienveillante envers moi, Cyrus, le roi qui le vénère, et envers Cambyse², le fils de mon corps, ainsi envers toutes mes troupes ; alors, nous avons loué devant lui sa haute divinité.

NOTES 1. Cf. § 3, note 2. 2. Cyrus désigne sans doute ici son successeur (cf. aussi § 12).

- 10 Tous les rois qui siègent sur un trône, de toutes les régions du monde, depuis la mer supérieure jusqu'à la mer inférieure¹, qui habitent dans [des villes], les rois d'Amurru qui habitent sous la tente, tous m'ont apporté un lourd tribut et ils m'ont baisé les pieds² à Babylone ; de [Ninive], d'Assur et de Suse, d'Akkad, d'Ešnunna, de Zamban, de Mēturnu, de Dēr jusqu'au pays de Guti, jusques aux villes [au-delà] du Tigre, dont les fondations avaient été depuis longtemps abandonnées, je ramenai les divinités qui y habitaient et je leur fis une demeure pour l'éternité ; je réunis toutes leurs populations et je les rétablis dans leurs demeures.

NOTES 1. De la Méditerranée jusqu'au golfe Persique. 2. La pratique de la « prosternation », la prosternation devant le roi, est peut-être introduite dans les usages de cour à cette époque, mais elle n'implique pas la divinisation du roi.

- 11 Et les divinités de Sumer et d'Akkad que, à la colère du Seigneur des Dieux, Nabonide avaient emmenées à Babylone, je les ai installées avec joie, sur l'ordre de Marduk, dans leurs sanctuaires, dans une demeure qui réjouit le cœur ; que tous les dieux que j'ai ramenés dans leurs villes veuillent bien chaque jour souhaiter devant Bēl et Nabū la longueur de mes jours ;

qu'ils prononcent pour moi une parole de grâce et qu'ils disent à Marduk, mon seigneur :

- 12 Cyrus, qui te vénère, et son fils Cambyse¹[...] puissent leur [...] royauté [...] je les ai tous installés dans une calme demeure [...] [... une] oie, deux canards et dix colombes, pour l'oie, les canards et les colombes [...].
- 13 [...] j'ai augmenté [...] le mur d'Imgur-Ilil, la grande muraille de Babylone, dont j'ai voulu renforcer la construction et [...] ; les rives en briques, au bord des fossés de la ville, qu'un roi précédent avait [commencé à] construire [...] à l'extérieur [...], ce qu'aucun roi n'avait fait, ses troupes, la levée (?) [...] à Babylone [...] j'ai construit, avec [du bitume] et des briques, [...] nouveau et [...] avec un revêtement de bronze, les seuils et des [tenons ...]
- 14 [...] une inscription d'Assurbanipal¹, un roi qui m'a précédé [...] [...] pour l'éternité. »

NOTES 1. Cf. § 9.

NOTES 1. Cf. pp. 76-77.

LES INSCRIPTIONS DE PASARGADES

CMa

Inscription trilingue en de nombreux exemplaires sur les piliers des palais S et P et au-dessus du génie ailé du palais R (cf. p. 80). Seuls deux exemplaires subsistent actuellement.

« Je suis Cyrus, le roi, l'Achéménide. »

CMc

Inscription trilingue, en trois exemplaires, sur les plis du vêtement de Cyrus, aux portes d'entrée du palais P (cf. p. 81).

Cyrus est le grand roi, l'Achéménide.

4

LES INSCRIPTIONS DE DARIUS I^{er}

L'INSCRIPTION DE BISOTUN (BÉHISTAN)

DB

Pour la description des inscriptions et du bas-relief, cf. pp. 84-96.

- 1 « Je suis Darius, ⁺le grand roi, le roi des rois,
le roi ^{*}en Perse^{*}, le roi des peuples,
le fils de Vištāspa, le petit-fils d'Arsamès,
l'Achéménide ¹⁺. »

Élam. ^{*}-^{*}chez les Perses

Babyl. ⁺-⁺le roi, le fils de Vištāspa, l'Achéménide, le roi des rois, le Perse, le roi de Perse

NOTES 1. Sur la titulature des rois achéménides, cf. pp. 165-166; sur l'expression « roi des peuples », cf. p. 137.

- 2 Le roi Darius déclare¹ :
« Mon père est Vištāspa,
le père de Vištāspa est Arsamès,
le père d'Arsamès est Ariaramnès,
le père d'Ariaramnès est Téispès,
le père de Téispès est Achaiménès. »

NOTES 1. Reprise plus complète de la généalogie esquissée au § 1.

- 3 Le roi Darius déclare :
« ^{**}Nous sommes appelés Achéménides^{**} pour cette raison que,
depuis longtemps, nous sommes ^{****}distingués^{1****};
depuis longtemps, notre famille a été ⁺⁺⁺royale²⁺⁺⁺. »

Élam. ^{*}-^{*}Notre famille est appelée Achéménide ^{**}-^{**}nobles (?)

Babyl. +_+ Nous nous disons famille des Achéménides ++_++ nobles
+++_+++ leurs rois

NOTES 1. Traduction probable, équivalent de « nobles » dans la version babylonienne.
2. Ou « des rois ». Affirmation importante pour la légitimité, mais qui peut paraître inutile devant la décision d'Ahuramazdā, qui choisit Darius comme roi.

- 4 Le roi Darius déclare :
« *Il y en a huit¹ de ma famille qui ont + déjà été des rois ;
je suis le neuvième ;
nous sommes ++ des rois, neuf en deux lignées²*++ »

Élam. *_* Il y a eu huit rois de ma famille qui ont pris la royauté ; moi, le neuvième,
je suis roi ; en deux lignées (?), nous sommes des rois.

Babyl. + avant moi ++ neuf rois d'une famille éternelle

NOTES 1. Il est douteux que Vištāspa ait jamais été roi. 2. La traduction du mot vieux-perse a été souvent contestée, à tort. La version babylonienne exprime une autre idée, banale. L'élamite emploie un mot inconnu par ailleurs, mais qui ne correspond certainement pas à l'idée du texte babylonien.

- 5 Le roi Darius déclare :
« +Grâce à Ahuramazdā¹+, je suis roi ;
Ahuramazdā m'a accordé la royauté. »

Babyl. +_+ Sous la protection d'Ahuramazdā [*idem passim, à chaque fois que l'on trouve l'expression*]

NOTES 1. Ou « par la volonté d'Ahuramazdā ». Le sens exact de l'expression élamite équivalente reste énigmatique. Le babylonien emploie une expression traditionnelle en Mésopotamie : « sous la protection de », litt. « à l'ombre de ».

- 6 Le roi Darius déclare :
« Voici +les peuples¹ *qui m'obéissaient*+ ;
grâce à Ahuramazdā, j'étais leur roi :
****le Perse, l'Élamite, le Babylonien, l'Assyrie², l'Arabe,
l'Égyptien, ceux de la mer³, le Lydien, le Grec, le Mède⁴,
l'Arménien, le Cappadocien, le Parthe, le Drangianien, l'Arien,
le Chorasmien, le Bactrien, le Sogdien, le Gandharien⁵, le Scythe⁶,
le Sattagydien, l'Arachosien, le Macien**** ;
en tout, 23 +++peuples+++ »

Élam. *_* qui se disaient de moi *_*_* les Perses, les Élamites [*etc.*]

Babyl. +_+ les pays qui m'obéissent ++_++ la Perse, l'Élam [*etc.*]
+++_+++ pays

NOTES 1. L'élamite utilise le même mot vieux-perse, mais le babylonien, ici comme ailleurs, parle de « pays ». Sur ces listes de peuples, cf. pp. 132 sq. 2. « L'Assyrie » et non pas « l'Assyrien » : c'est toujours le nom du pays qui est cité, sous sa forme araméenne (cf. p. 140). 3. Cf. p. 141. 4. Apparaît dans les autres listes après la Perse ou l'Élam (cf. p. 132). 5. Les versions élamite et babylonienne ont ici (et seulement ici) un autre mot (cf. p. 56). 6. Le babylonien dit ici « (pays des) Cimmérien(s) » (cf. p. 55).

- 7 Le roi Darius déclare :
« Ces +peuples+ *qui m'obéissaient*,
grâce à Ahuramazdā, ils étaient mes serviteurs¹,
ils m'apportaient un tribut ;
ce qui leur était dit de ma part, que ce soit de nuit ou de jour,
ils le faisaient. »

Élam. *_* qui se disaient de moi

Babyl. +_+ pays

NOTES 1. Le vieux perse *bandaka* ne signifie certainement pas « esclave », mais suppose un « lien » (*band-*) particulier entre le monarque et ses sujets. Le même mot est employé constamment à propos des généraux de Darius (cf. §§ 25, 26, 29, 33, 38, 41, 45, 50, 71).

- 8 Le roi Darius déclare :
« Parmi ces +peuples+,
l'homme qui était loyal¹, je le *récompensais* ;
celui qui était félon², je le punissais ;
grâce à Ahuramazdā, ****ces peuples respectaient ma loi³**** ;
selon ce qui leur était dit de ma part +++ , ainsi ils agissaient. »

Élam. *_* je le protège *_*_* ma loi était protégée parmi ces peuples

Babyl. +_+ pays ++_++ j'ai fait appliquer ma loi parmi ces pays +++ de nuit et de jour

NOTES 1. Traduction probable, plutôt que « éminent ». Ce mot ne se retrouve qu'en XPI § 6. 2. Doit désigner celui qui trahit un engagement (cf. §§ 10, 63, 72, 75, DPF § 3). 3. Cf. p. 167.

- 9 Le roi Darius déclare :
« Ahuramazdā m'a accordé cette royauté,
Ahuramazdā m'a apporté son soutien
jusqu'à ce que *j'obtienne* cette royauté ;
grâce à Ahuramazdā, ***je possède*** cette royauté. »

Élam. *_* j'ai établi *_*_* j'ai pris

Babyl. +_+ j'ai pris

- 10 Le roi Darius déclare :
« Voici ce que j'ai fait ++ après être devenu roi¹ :
le fils de Cyrus ++, du nom de Cambyse,
de notre famille, était d'abord roi ici ;
ce Cambyse avait un frère du nom de Bardiya² ;
il était de même mère, de même père³ **que Cambyse** ;
alors, Cambyse tua ce Bardiya ;
lorsque Cambyse tua Bardiya,
l'armée ne sut pas que Bardiya avait été tué ;
ensuite, Cambyse alla en Égypte ;

lorsque Cambyse arriva en Égypte +++,
alors, +++l'armée devint félonne⁴++++;
et le mensonge⁵ fut considérable parmi les peuples,
*****chez le Perse et chez le Mède*****,
ainsi que parmi les autres peuples++++. »

Élam. *grâce à Ahuramazdā **_**que lui ***_***manque
****_****chez les Perses et chez les Mèdes
Babyl. +avec la protection d'Ahuramazdā ++le roi de Perse, le roi des Pays
+++avec une armée ++++_++++le peuple fut disposé au mal
+++++_++++dans les pays, en Perse, en Médie, à Babylone et dans les
autres pays

NOTES
1. Darius est probablement devenu roi dès l'annonce de la mort de Cambyse (cf. § 15). Dans le récit d'Hérodote (3, 84-88), il ne devient roi qu'après sa victoire sur Smerdis et les Mages, comme cela semble aussi être dit au § 13.
2. Le babylonien cite ce nom sous sa forme mède, Barziya (cf. p. 55).
3. Même précision chez Hérodote (3, 30). 4. Cf. § 8, note 2. 5. Sur la valeur politique de ce mot, cf. pp. 163-164.

11 **Le roi Darius déclare**+ :
« Alors, il y avait un homme¹, ++un Mage, du nom de Gaumāta++ ;
il se révolta à **Paišiyāhuvādā²** ;
la montagne du nom d'Arakadri³, à partir de là ;
+++14 jours du mois de Viyaxna étaient passés+++ ;
++++lorsqu'il se révolta++++, ***il mentit ainsi à l'armée*** :
"Je suis Bardiya, le fils de °Cyrus, le frère de Cambyse°"
alors, l'armée tout entière devint rebelle envers Cambyse ;
elle alla vers lui, ainsi que °°le Perse et le Mède,
ainsi que les autres peuples°° ;
il s'empara de la royauté ;
°°°9 jours du mois de Garmapada étaient passés°°° ;
****il s'empara ainsi de la royauté**** °°°° ;
ensuite, Cambyse mourut de sa propre mort⁴. »

Élam. *_manque **_**Našir ***_***il déclara
****_****il devint rebelle envers Cambyse
Babyl. +_+manque ++_++de Médie, Gaumāta le Mage
+++_+++le 14^e jour du mois d'Addāru ++++_++++manque
Aram. °_°Cyrus, le roi de Perse, le frère cadet de Cambyse °°_°°la Perse, la
Médie, la Babylonie, l'Élam, les autres pays °°°_°°°le 9^e jour du mois de
Du'ūzu °°°°de Cambyse

NOTES
1. Le babylonien ajoute « de Médie », pour bien marquer l'origine ethnique des Mages (cf. p. 161). 2. Probablement une ville (Našir en élamite), située dans le Fārs (moderne Fasā?), mais le babylonien fait précéder ce nom du déterminatif des noms de pays. Le nom est perse, mais l'étymologie n'est pas claire. Cf. aussi § 42. 3. Localisation inconnue. Cette montagne a sans doute une signification politico-religieuse qui nous échappe. Cf. aussi § 42.
4. Ce passage, qui a donné lieu à de nombreuses discussions, signifie que Cambyse meurt d'une mort naturelle, et non à la suite d'un suicide ou d'un assassinat (cf. Hérodote, 3, 64).

12 Le roi Darius déclare :
« Cette royauté que Gaumāta le Mage avait enlevée à Cambyse,
+cette royauté était depuis longtemps à notre famille¹+ ;
c'est par la suite que Gaumāta le Mage a enlevé à Cambyse
***le Perse, le Mède*, ainsi que les autres peuples ;
il les a accaparés, il en a fait son bien propre²+, il est devenu roi. »

Élam. *_*les Perses et les Mèdes
Babyl. +_+ depuis le début, elle était nôtre et à notre famille ++_++ la royauté ;
la Perse, la Médie, la Babylonie, les autres pays, il en a fait sa propriété

NOTES
1. Cf. § 3. 2. Cette apparente redondance exprime deux choses différentes : d'abord que Gaumāta a utilisé la force, ensuite qu'il s'est juridiquement donné la propriété de la royauté, sans légitimité familiale, sans le consentement de l'armée, sans la permission d'Ahuramazdā.

13 Le roi Darius déclare :
« Il n'y avait pas d'homme, ni perse ni mède +
ni personne de notre famille, qui aurait pu enlever
la royauté à ce Gaumāta le Mage ;
l'armée le redoutait beaucoup ;
il aurait pu tuer une grande partie de l'armée,
qui avait connu Bardiya autrefois ;
voici pourquoi il aurait pu tuer une grande partie de l'armée :
"de peur qu'elle sache que je ne suis pas Bardiya, le fils de Cyrus"
personne *****n'osait rien dire** à propos de+++ Gaumāta le Mage,
jusqu'à ce que j'arrive ;
alors, j'ai invoqué Ahuramazdā ; Ahuramazdā m'a apporté son soutien ;
*** +++10 jours du mois de Bāgayādī étaient passés,
ainsi, moi, avec un petit nombre d'hommes,
j'ai tué ce Gaumāta le Mage,
ainsi que ceux qui étaient ses principaux¹ fidèles ;
une forteresse du nom de Sikayahuvati²,
un peuple du nom de Nisāya³, en Médie++++,
c'est là que je l'ai tué ;
je lui ai enlevé la royauté ; grâce à Ahuramazdā, je suis devenu roi⁴ ;
Ahuramazdā m'a accordé la royauté. »

Élam. *_*il tuait **_**n'a rien déclaré ***grâce à Ahuramazdā
+_+ni babylonien ni personne dans les pays ++_++il tuait
Babyl. +++_+++n'était en sécurité, personne ne parlait de ++++_++++avec
la protection d'Ahuramazdā ; le 10^e jour du mois de Tašritu, avec quelques
nobles, j'ai tué ce Gaumāta le Mage et les nobles qui étaient avec lui ; dans la
ville de Sikayahuvati, dans le pays du nom de Nisāya, qui est en Médie

NOTES
1. Le vieux perse *fratama* est traduit ici dans son sens premier, mais il s'agit peut-être d'un titre, traduit en babylonien par « nobles », dont le sens exact nous échappe (cf. §§ 32, 42, 43, 47, 50). Le mot a été emprunté dans la Bible :

hébreu *partamim* (Esther, 1, 3; 6, 9; Daniel, 1, 3). 2. On a supposé que cette citadelle se trouvait à proximité de Bisotun, ce qui aurait justifié le choix de ce site pour commémorer cette victoire. Le nom pourrait être mède et signifier « sablonneux ». 3. Un *dabyu* (probablement un nom tribal, cf. § 25) dont la localisation est inconnue. Le babylonien en fait un pays. 4. Semble contredire l'affirmation des §§ 10 et 15.

14 Le roi Darius déclare :

« La royauté, qui avait été enlevée à notre famille¹,
je l'ai rétablie, je l'ai remise à sa place;
conformément à ce qui était auparavant,
+ j'ai accompli *les rites^{2*} que Gaumāta le Mage avait supprimés;
**j'ai rendu à l'armée³ les champs et les troupeaux,
les esclaves et les maisons
que Gaumāta le Mage lui avait enlevés***;
j'ai remis l'armée à sa place : ***la Perse, la Mède,
ainsi que les autres ++peuples****;
conformément à ce qui était auparavant,
j'ai rapporté ce qui avait été enlevé;
grâce à Ahuramazdā, voici ce que j'ai fait :
je me suis efforcé de remettre notre maison⁴ à sa place;
conformément à ce qui était auparavant,
j'ai fait des efforts, grâce à Ahuramazdā,
de sorte que Gaumāta le Mage n'a pas emporté notre maison⁴. »

Élam. *-*les cultes des dieux **-*et, à l'armée, les champs, les troupeaux,
les esclaves et les artisans de maison, je les lui ai rendus, ce que Gaumāta le
Mage lui avait enlevé ***-***les Perses et les Mèdes, ainsi que tous les
autres peuples

Babyl. +-+j'ai construit les temples des dieux que Gaumāta le Mage avait détruits;
j'ai rendu à l'armée les troupeaux de gros et de petit bétail, les champs, les tra-
vailleurs des domaines que ce Gaumāta le Mage avait enlevés ++-++pays

NOTES 1. Cf. §§ 3 et 12. 2. On traduit plus souvent « j'ai reconstruit les
temples », selon la version babylonienne (cf. la discussion p. 163 et aussi XPh
§ 5). 3. La liste des choses rendues ne semble pas être la même dans toutes
les versions. En outre, la traduction de chacun des termes n'est pas assurée.
Gaumāta semble avoir spolié l'armée, alors qu'au § 11 toute l'armée se rallie à
lui. Cette apparente contradiction ne peut s'expliquer que par le conflit qui
oppose les deux hommes pour gagner les faveurs de l'armée, le *kāra* en tant
qu'assemblée populaire (cf. pp. 167-169). 4. Semble faire double emploi
avec « famille ». Le mot vieux-perse peut désigner une classe sociale
(cf. p. 170) et aussi, dans un sens plus concret, le palais. Ce pourrait être cette
dernière acception ici.

15 Le roi Darius déclare :

« Voilà ce que j'ai fait + après être devenu roi¹. »

Babyl. + conformément à ce qui était avant moi

NOTES 1. Cf. § 10.

16 Le roi Darius déclare :

« Lorsque j'eus tué Gaumāta le Mage,
un homme du nom d'Āçina¹, le fils d'Upadarma +,
se révolta en Élam;
il déclara à l'armée : "Je suis roi en Élam";
ensuite, les Élamites devinrent rebelles ***;
ils allèrent vers cet Āçina; lui, devint roi en Élam;
et un homme, un Babylonien du nom de Nadintabaira,
+++le fils d'Ainaira²⁺⁺⁺, se révolta à Babylone;
il mentit ainsi à l'armée :
"Je suis Nabukudračara, le fils de Nabonide ****";
alors, l'armée babylonienne tout entière se rallia à ce Nadintabaira;
Babylone devint rebelle; lui, il s'empara de la royauté à Babylone. »

Élam. * contre moi
Babyl. + un Élamite ++ contre moi +++-+++ le fils de Kin-zēr, l'intendant
++++ roi de Babylone

NOTES 1. C'est un Élamite, comme le précise la version babylonienne. Il a pourtant
un nom perse (cf. § 22), et la version babylonienne cite son nom sous une
forme mède : *ai-ri-na* = **Āθrina* (cf. p. 55). 2. On hésite sur ce nom, dont
la lecture n'est pas certaine. La version babylonienne, en partie détruite à cet
endroit, semble avoir un texte différent.

17 Le roi Darius déclare :

« Alors, **j'envoyai un Élamite^{1**};
cet Āçina fut conduit, prisonnier, vers moi; je le tuai. »

Élam. *-*j'envoyai un messenger chez les Élamites
Babyl. +-+j'envoyai un messenger en Élam

NOTES 1. Le scribe a probablement oublié un mot, comme le montrent les autres ver-
sions.

18 Le roi Darius déclare :

« Ensuite, je suis allé à Babylone,
vers ce Nadintabaira qui se disait Nabukudračara;
l'armée de Nadintabaira **tenait le Tigre¹;
elle se tenait là, et les eaux étaient navigables^{2*};
alors, je mis l'armée sur des outres³;
j'en mis une partie à dos de chameau;
pour l'autre, j'amenai des chevaux;
Ahuramazdā m'apporta son soutien;
grâce à Ahuramazdā, nous avons traversé le Tigre⁺;
là, je battis complètement l'armée de Nadintabaira;
++26 jours du mois d'Āçiyādiya étaient passés++;
nous avons ainsi livré bataille ****. »

Élam. *-*un fleuve du nom de Tigre, là elle se trouvait; elle tenait la rive du Tigre; le fleuve était pour les bateaux *-*là j'ai battu complètement l'armée
Babyl. +-*se trouvait sur la rive du Tigre; le lit tout entier du Tigre était plein; alors, j'ai mis l'armée sur des bateaux de peau, avec les chevaux, les chameaux, nous avons traversé le Tigre +*+*+le 26^e jour du mois de Kislimu +*+* nous les avons tous tués et nous n'en avons pris aucun vivant

NOTES 1. Sur l'étymologie de ce nom, cf. index. 2. Manière de dire que le fleuve n'était pas guéable. La même tournure se retrouve dans l'*Avesta*. 3. Cette technique est souvent représentée sur les bas-reliefs assyriens.

19 Le roi Darius déclare :

« Ensuite, je suis allé à Babylone;
 mais, alors que je n'avais pas encore atteint Babylone, une bourgade¹ du nom de Zazāna², *au bord de l'Euphrate^{3*}, là vint ce Nadintabaira qui se disait Nabukudračara⁺, avec une armée, pour livrer bataille contre moi; alors, nous avons livré bataille; Ahuramazdā m'a apporté son soutien; grâce à Ahuramazdā, *-*j'ai battu complètement l'armée de Nadintabaira; +*le reste a été jeté à l'eau, l'eau les a emportés; 2 jours du mois d'Anāmaka étaient passés; nous avons ainsi livré bataille*+*+*+ »

Élam. *-*situé près de l'Euphrate *-*-*j'ai battu l'armée de Nadintabaira; 2 jours du mois d'Anāmaka étaient passés; nous avons ainsi livré bataille; j'ai battu complètement l'armée de Nadintabaira, et, en fuyant dans le fleuve, ils ont été emportés dans ce fleuve
Babyl. +*roi de Babylone +*+*+ils s'enfuirent dans le fleuve, et le fleuve les emporta; nous avons livré bataille; le 2^e jour du mois de Tebētu; nous les avons tous tués et nous n'en avons pris aucun vivant.

NOTES 1. Le vieux perse *v(a)rdana* est traduit par « ville » en babylonien, mais ce mot ne désigne jamais une ville importante (cf. §§ 22, 25, 31, 35, 36, 40, 41, 43). 2. Localisation inconnue. 3. Sur l'étymologie de ce nom, cf. index.

20 Le roi Darius déclare :

« Alors, Nadintabaira s'enfuit +avec un petit nombre de cavaliers+; *il alla à Babylone*; alors, moi, +* j'allai à Babylone; grâce à Ahuramazdā, je capturai à la fois Babylone et ce Nadintabaira; ensuite, +*+*+je tuai ce Nadintabaira¹ à Babylone*+*+*+ »

Élam. *-*en fuite il alla, à Babylone il vint +*+ avec la protection d'Ahuramazdā
Babyl. +*+*+*+*+à Babylone, je mis sur le pal ce Nidintu-bēl et les nobles qui étaient avec lui; j'en tuai 49 en tout; voilà ce que j'ai fait à Babylone

NOTES 1. Seule la version babylonienne ajoutée qu'il fut soumis au supplice du pal (cf. p. 169).

21 Le roi Darius déclare :

« Pendant que j'étais à Babylone, voici +les peuples+ qui étaient rebelles contre moi¹ : *+*+le Perse, l'Élamite, le Mède, l'Assyrie, l'Égyptien, le Parthe, le Margien, le Sattagydien, le Scythe*+*+*+ »

Élam. *-*les Perses (etc., mais avec l'Assyrie)
Babyl. +*+les pays +*+*+la Perse (etc.)

NOTES 1. Les révoltes des Perses (§ 40), des Élamites (§ 22), des Mèdes (§ 24, avec prolongement en Arménie), des Parthes (§ 35) et des Margiens (§ 38) seront bien décrites, mais Darius ne fera plus allusion à des révoltes de l'Assyrie (mais les Arméniens sont battus en Assyrie, § 29), de l'Égypte, de la Sattagydie, ni des Scythes (la révolte du § 74 est postérieure à la rédaction de la première partie du texte).

22 Le roi Darius déclare :

« Un homme du nom de Martiya¹, le fils de Činčaxri, une bourgade² du nom de Kuganakā³, en Perse, là il se tenait⁴; il se révolta en Élam; il parla ainsi à l'armée : "Je suis Imani, roi en Élam." »

NOTES 1. Encore un nom iranien (cf. § 16) pour un prétendant à la royauté élamite. 2. Cf. § 19, note 1. 3. Localisation précise inconnue, mais cette bourgade est souvent citée dans les tablettes élamites de Persépolis. 4. Cette phrase signifie que Martiya était originaire de cette région.

23 *-*Le roi Darius déclare*+* :

« À ce moment, j'étais tout près de l'Élam¹; alors, les Élamites eurent peur de moi; ils saisirent ce Martiya qui était leur chef et ils le tuèrent +*+ »

Élam. *-*manque
Babyl. +*+manque +*+d'eux-mêmes

NOTES 1. Bien que cet épisode ne soit pas daté, il doit se situer après que Darius eut quitté Babylone pour se rendre en Perse, où ses généraux venaient péniblement à bout de la difficile révolte de Vahyazdāta (§ 43); cette proximité de l'Élam (peut-être le Fārs) explique le ralliement des Élamites.

24 Le roi Darius déclare :

« Un homme du nom de Fravarti, un Mède, se révolta en Médie; +il parla ainsi à l'armée+ : "Je suis Xšaθrita, de la famille de Cyaxare¹"; ensuite, l'armée mède qui était au palais² devint rebelle contre moi; elle alla vers ce Fravarti; celui-ci devint roi en Médie. »

Babyl. +*+il mentit à l'armée de Médie

NOTES 1. Même revendication généalogique que Čiçantaxma (§ 33). 2. Il s'agit du *kāra* qui n'est pas en campagne, mais litt. « à la maison » (cf. latin *domi*)

bellique et DNb § 7). On trouvera la même expression pour l'armée perse au § 40.

- 25 *+Le roi Darius déclare*+ :
 « L'armée perse et mède qui était avec moi¹ était peu nombreuse ;
 alors, j'envoyai une armée *+*+*+ ;
 un Perse du nom de Vidarna, mon serviteur², °j'en fis leur chef³° ;
 je leur parlai ainsi :
 "Allez, écrasez cette armée mède qui ne se dit pas de moi" ;
 alors, ce Vidarna alla *+*+*+°° avec son armée ;
 lorsqu'il atteignit la Médie, une bourgade⁴ du nom de Māru⁵, en
 Médie,
 là il livra bataille avec les Mèdes ;
 celui qui était le chef chez les Mèdes
 ne se trouvait pas là à ce moment ;
 Ahuramazdā m'apporta son soutien ; grâce à Ahuramazdā,
 mon armée battit complètement cette armée rebelle ;
 +*+*+°°°27 jours du mois d'Anāmaka étaient passés+*+*+°°°° ;
 ainsi ils ont livré bataille +*+*+°°°°° ;
 ensuite, mon armée *+*+*+ ,
 un peuple du nom de Kampanda⁶, en Médie,
 là elle m'attendit jusqu'à ce que j'arrive en Médie +*+*+°°°°°°°° . »

Élam. *-*manque **chez les Mèdes ***chez les Mèdes ****ne fit rien
Babyl. +-*manque ++en Médie +++en Médie ++++le 27^e jour du mois de Tebētu +*+*+ils en tuèrent 3 827 et en prirent 4 329 vivants ; ensuite Vidarna ne fit pas d'autre campagne contre la Médie +*+*+*+alors, ils vinrent à moi, à Ecbatane
Aram °-°[était à leur tête] °°[en Médie] °°°-°°°[le 27 Tebeth] °°°°ils en tuèrent 5 827 [...] Vidarna ne fit rien ; à Hanban en Médie [...] °°°°°alors, ils vinrent à moi, à Ecbatane

NOTES 1. Probablement en Perse (cf. § 23 et ci-dessous). 2. Cf. § 7, note 1. 3. Titre militaire. Le mot perse signifie littéralement « le plus grand » (cf. §§ 33, 38, 41, 45, 47, 50, 71, 74). 4. Cf. § 19, note 1. 5. Emplacement inconnu. 6. Un *dabyu* (cf. § 13) que certains situent à proximité du Bisotun, mais qui se trouve plutôt près d'Ecbatane, car c'est là que l'armée attend Darius avant de le rejoindre dans la capitale mède (cf. § 28), comme l'indiquent les versions babylonienne et arménienne. Le texte babylonien a « Kampada » (la lecture de l'initiale n'est pas sûre), l'arménien a « Hanban » (cf. grec Καμφοδιμή).

- 26 Le roi Darius déclare :
 « Un Arménien du nom de Dādarši¹, mon serviteur²,
 je l'envoyai en Arménie³ ;
 °je lui parlai ainsi :
 "Va, l'armée rebelle ne se déclare pas de moi ; frappe-la" ;
 alors, Dādarši se mit en marche° ;

lorsqu'il arriva en Arménie, les rebelles se réunirent,
 ils marchèrent contre Dādarši pour livrer bataille ;
 un village⁴ du nom de Zūza⁵, en Arménie, là ils livrèrent bataille ;
 Ahuramazdā m'apporta son soutien ; grâce à Ahuramazdā,
 mon armée battit complètement cette armée rebelle ;
 +°°8 jours du mois de Ūravāhara étaient passés+ ;
 ainsi ils ont livré bataille°° . »

Élam. *-*Dādarši livra une bataille contre eux ; une bourgade du nom de Zūza, en Arménie, là
Babyl. +-*le 8^e jour du mois d'Ayyāru
Aram. °-°manque °°-°°le 8 Iyyar, ils livrèrent bataille ; ils en tuèrent 827 et en prirent [?]06 vivants

NOTES 1. Ce nom n'est certainement pas arménien. Un Perse porte le même nom (§ 38). 2. Cf. § 7, note 1. 3. Aucune mention n'est faite d'une révolte (ni d'un chef de cette révolte) qui nécessitera pourtant six campagnes (§§ 26-30). Il faut supposer que ces événements sont la conséquence du soulèvement de Fravarti en Médie (§ 24), qui sera battu (§§ 31-32), non sans avoir soulevé également les Parthes et les Hyrcaniens (§ 35). 4. Le mot *āvahana* se trouve encore en DSf § 12. 5. Site inconnu (la forme exacte de ce nom n'est pas assurée).

- 27 *+°Le roi Darius déclare*+° :
 « ++Pour la deuxième fois++ , les rebelles se réunirent,
 ils partirent contre Dādarši pour livrer bataille ;
 une forteresse du nom de Tigra¹, en Arménie,
 là ils livrèrent bataille ;
 Ahuramazdā m'apporta son soutien ; grâce à Ahuramazdā,
 mon armée battit complètement cette armée rebelle ;
 +*+*+°18 jours du mois de Ūravāhara étaient passés+*+*+°° ;
 ainsi ils ont ainsi livré bataille +*+*+°°°°°2 . »

Élam. *-*manque
Babyl. +-*manque ++-++Pour une autre expédition +++-+++le 18^e jour du mois d'Ayyāru +*+*+ils en tuèrent 546 et en prirent 520 vivants
Aram °-°manque °°-°°le 18 Iyyar °°°ils en tuèrent 5 046 et en prirent 520 vivants

NOTES 1. Nom probablement iranien : « la flèche » (cf. l'étymologie du nom du fleuve dans l'index). Localisation inconnue. 2. Le nombre de tués est différent dans les versions babylonienne et arménienne (erreur de scribe ?).

- 28 *+°Le roi Darius déclare*+° :
 « ++Pour la troisième fois++ , les rebelles se réunirent,
 ils partirent contre Dādarši pour livrer bataille ;
 une forteresse du nom d'Uyamā¹, en Arménie, là ils livrèrent bataille ;
 Ahuramazdā m'apporta son soutien ; grâce à Ahuramazdā,
 mon armée battit complètement cette armée rebelle ;
 +*+*+°9 jours du mois de Ūāigarči étaient passés+*+*+°° ;

ainsi ils ont ainsi livré bataille + + + + ;
 °°°ensuite, Dādaršī **m'attendit en Arménie**,
 jusqu'à ce que j'arrive en Médie² + + + + °°°.»

Élam. *-*manque ** ne fit rien ; il m'attendit + + + - + + + le 9^e jour
 Babyl. + - + manque + + - + + Pour une autre expédition du mois de Simānu + + + + ils en tuèrent 472 et en prirent 525 vivants ;
 ensuite, Dādaršī ne fit pas d'expédition ; ils m'attendirent jusqu'à ce que j'aie
 en Médie.

Aram. °_°manque °°_°°le 9 Sivan °°°_°°°ils en tuèrent 472 et en prirent
 [?]02 vivants ; ensuite, Dādaršī ne fit rien ; ils m'attendirent jusqu'à ce que
 j'aie en Médie.

NOTES 1. Il faut peut-être lire « Uyavā » (les graphies élamites et babyloniennes -ama-
 sont ambiguës ; l'araméen a Hyw, mais -w- peut venir de -m- ; cf. babyl.
 Simānu, aram. Sivan). Localisation inconnue. 2. Après leurs victoires, les
 armées de Dādaršī et de Vahumisa retrouvent Darius à Ecbatane (§ 25), venant
 de Babylone (§ 31). On retrouvera la même formule au § 30.

- 29 Le roi Darius déclare :
 « Ensuite, un Perse du nom de Vahumisa, mon serviteur¹,
 je l'envoyai en Arménie ; je lui parlai ainsi :
 "Va, cette armée rebelle qui ne se dit pas de moi, écrase-la" ;
 alors, Vahumisa se mit en marche ;
 lorsqu'il arriva en Arménie, les rebelles se réunirent,
 ils partirent contre Vahumisa pour livrer bataille ;
 °un peuple du nom d'Izalā², °en Assyrie°, là ils livrèrent bataille ;
 Ahuramazdā m'apporta son soutien ; grâce à Ahuramazdā,
 mon armée battit complètement cette armée rebelle ;
 + + 15 jours du mois d'Anāmaka étaient passés + + °° ;
 ainsi ils ont livré bataille + + + °°.»

Babyl. + - + manque + + - + + le 15^e jour du mois de Țebētu + + + ils en tuèrent
 2 034

Aram. °_°manque °°il en tua 2 034

NOTES 1. Cf. § 7, note 1. 2. Probablement entre le haut Tigre et l'Euphrate
 (région de Tur Abdīn?).

- 30 **°Le roi Darius déclare**° :
 « Pour la deuxième fois, les rebelles se réunirent,
 ils partirent contre Vahumisa pour livrer bataille ;
 °°un peuple* du nom d'Autiyāra¹, en Arménie°°,
 là ils livrèrent bataille ;
 Ahuramazdā m'apporta son soutien ; grâce à Ahuramazdā,
 mon armée battit complètement cette armée rebelle ;
 + + + °°°à la fin du mois de Ūravāhara + + + °°° ;
 ainsi ils ont livré bataille + + + °°°°° ;
 alors, Vahumisa + + + + + m'attendit en Arménie² + + + + + ,
 jusqu'à ce que j'arrive en Médie.»

Élam. *-*manque **_** une région (?)
 Babyl. + - + manque + + - + + un pays + + + - + + + le 30^e jour du mois d'Ayyāru
 + + + + ils en tuèrent 2 045 et en prirent 1 558 vivants + + + + - + + + + ne
 fit pas d'autre expédition ; ils m'attendirent
 Aram. °_°manque °°_°°le 30 Iyyar °°°°ils en tuè-
 rent 2 046 et en prirent 1 578 vivants

NOTES 1. Localisation inconnue. 2. Cf. § 28, note 2.

- 31 Le roi Darius déclare :
 « Alors, je m'éloignai de Babylone, j'allai en Médie ;
 lorsque j'arrivai en Médie, une bourgade¹ du nom de Kunduru², en
 Médie,
 là, ce Fravarti, °qui se disait + roi en Médie°, alla avec son armée,
 contre moi, pour livrer bataille ;
 alors, nous avons livré bataille ;
 Ahuramazdā m'apporta son soutien ; grâce à Ahuramazdā,
 je battis complètement l'armée de Fravarti ;
 + + °°25 jours du mois d'Ādukanaiša étaient passés + + °° ;
 ainsi nous avons livré bataille + + + °°°.»

Babyl. + de la famille de Cyaxare + + - + + le 25^e jour du mois de Nisannu
 + + + nous en avons tué 34 425 et nous en avons pris [18 01.] vivants

Aram. °_°manque °°_°°le 25 Nisan °°°j'en tuai 34 425 et j'en pris
 18 01[.] vivants

NOTES 1. Cf. § 19, note 1. 2. Site non identifié. Les textes élamites de Persépolis
 citent un autre Kunduru en Perse.

- 32 **Le roi Darius déclare**+ :
 « Alors, ce Fravarti s'enfuit avec un petit nombre de cavaliers ;
 ****un peuple du nom de Ragā¹ en Médie, il alla jusque-là** ;
 alors, j'envoyai une armée à sa poursuite ;
 + + + Fravarti fut capturé, conduit vers moi + + + ;
 je lui coupai le nez, les oreilles, la langue et je lui arrachai un œil² ;
 à ma porte³, il fut exposé, enchaîné ; toute l'armée le vit ;
 ensuite, je l'empalai à Ecbatane,
 + + + et les hommes qui étaient ses principaux⁴ fidèles,
 ***je les pendis, dans la forteresse, à Ecbatane + + + + + .»

Élam. *-*manque **_**il alla à Ragā ***_***je leur ai coupé la tête ;
 je les ai exposées ensemble à la forteresse, à Ecbatane

Babyl. + - + manque + + - + + dans le pays du nom de Ragā + + + - + + + ils pri-
 rent ce Fravarti et les soldats qui étaient avec lui, et ils me les envoyèrent
 + + + - + + + je tuai ses nobles, en tout 47 ; dans la forteresse d'Ecbatane, je
 leur coupai la tête, hors des créneaux de la forteresse

NOTES 1. Pourrait être l'antique 'Pāya, Raghès, l'actuel Šahr-e Rey au sud de
 Téhéran. L'Avesta connaît au moins deux villes portant le même nom, mais
 qui n'ont rien à voir avec Ragā de Médie : une Rayā « aux trois districts »
 (Vidēvdād 1, 15) et Rayā « la zoroastrienne » (Yāst 19, 18). 2. Ce châti-

ment sévère (cf. p. 169) s'explique peut-être par la prétention de Phraorte de rétablir l'ancienne dynastie mède (cf. § 33). 3. Dans mon palais. 4. Cf. § 13, note 1.

- 33 Le roi Darius déclare :
« Un homme du nom de Čiçantaxma, un Asagartien, devint rebelle contre moi ; il parla ainsi à l'armée : "Je suis roi ⁺en Asagartie⁺, de la famille de Cyaxare¹" ; ensuite, j'envoyai une armée perse et mède ; un Mède du nom de Taxmaspāda, mon serviteur², j'en fis leur chef³ ; je leur parlai ainsi : "Allez, cette armée rebelle qui ne se dit pas de moi, écrasez-la" ; alors, Taxmaspāda se mit en marche avec l'armée ; il livra bataille contre Čiçantaxma ; Ahuramazdā m'apporta son soutien ; grâce à Ahuramazdā, mon armée battit * cette armée rebelle ⁺⁺ et elle captura Čiçantaxma ; il fut conduit vers moi ; alors, je lui coupai le nez, les oreilles ⁺⁺⁺⁴ et je lui arrachai un œil ; à ma porte, il fut exposé, enchaîné ; toute l'armée le vit ; ensuite, je l'empalai à Arbèles⁵ ⁺⁺⁺⁺. »

Élam. *complètement
Babyl. ⁺⁻manque ⁺⁺le 5^e jour du mois de Tašritu, ils livrèrent bataille ⁺⁺⁺et la langue ⁺⁺⁺⁺au total, les tués et les survivants de l'armée rebelle étaient 447

NOTES 1. Cf. § 24. 2. Cf. § 7, note 1. 3. Cf. § 25, note 3. 4. Le scribe perse a oublié « la langue » (cf. § 32). 5. L'actuel Erbil.

- 34 Le roi Darius déclare :
« Voilà ce que j'ai fait en Médie¹. »

NOTE 1. Petit chapitre conclusif, qui rappelle le § 15 et qu'on retrouvera aux §§ 37, 39 et 48 (avec une autre formule), 44 et 51.

- 35 Le roi Darius déclare :
« Le Parthe et l'Hyrcanien devinrent rebelles contre moi, ⁺ils se disaient de Fravarti⁺ ; mon père Vištāspa¹ était chez le Parthe ; ⁺⁺l'armée l'abandonna, elle devint rebelle⁺⁺ ; alors, Vištāspa se mit en marche avec l'armée qui lui était fidèle ; une bourgade² du nom de Višpahuzāti³, chez le Parthe, là il livra bataille ⁺⁺⁺avec les Parthes⁺⁺⁺ ; Ahuramazdā m'apporta son soutien ; grâce à Ahuramazdā, Vištāspa battit complètement cette armée rebelle ; ⁺⁺⁺⁺22 jours du mois de Viyaxna étaient passés ; ainsi ils ont ainsi livré bataille⁺⁺⁺⁺. »

Babyl. ⁺⁻ils se tenaient avec Fravarti ⁺⁺⁻⁺⁺l'armée alla, de lui à Fravarti ^{+++_-+++}manque ^{++++_-++++}le 22^e jour du mois d'Addāru, ils livrèrent bataille ; ils en tuèrent 6 346 et en prirent 4 346 vivants.

NOTES 1. Était probablement satrape de ce pays (cf. §§ 38, 45). 2. Cf. § 19, note 1. 3. La lecture de ce toponyme, de localisation incertaine, n'est pas sûre. Ce pourrait être un nom typiquement parthe.

- 36 Le roi Darius déclare :
« Ensuite, j'envoyai une armée perse ⁺ pour Vištāspa, de Ragā¹ ; lorsque cette armée arriva à Vištāspa, alors, Vištāspa prit possession de cette armée, il se mit en marche ; une bourgade² du nom de Patigarbanā³, chez le Parthe, ⁺⁺là il livra bataille contre les rebelles⁺⁺ ; Ahuramazdā m'apporta son soutien ; grâce à Ahuramazdā, Vištāspa battit complètement cette armée rebelle ; ⁺⁺⁺¹ jour du mois de Garmapada était passé ; ainsi ils ont livré bataille⁺⁺⁺. »

Babyl. ⁺fidèle ⁺⁺⁻⁺⁺pour livrer bataille ^{+++_-+++}le 1^{er} jour du mois de Du'ūzu, ils livrèrent bataille ; ils en tuèrent 6 570 et en prirent 4 192 vivants ; ensuite, leur chef et les nobles qui étaient avec lui, ils les tuèrent ; au total 80[.]

NOTES 1. Cf. § 32, note 1. 2. Cf. § 19, note 1. 3. Toponyme inconnu.

- 37 Le roi Darius déclare :
« Alors, ^ole peuple^{1+o} devint mien ; voilà ce que j'ai fait chez le Parthe². »

Babyl. ⁺⁻le pays
Aram. ^{o-o}le pays

NOTES 1. Emploi intéressant de *dabyu*, qui désigne ici les Parthes. 2. Petit chapitre conclusif, plus élaboré que le § 34 et qu'on retrouvera aux §§ 39 et 48.

- 38 Le roi Darius déclare :
« Un peuple du nom de Margien devint rebelle contre moi ; un homme du nom de Frāda, un Margien, ils en firent leur ^{*o}chef^{1*o} ; alors, j'envoyai contre lui un Perse du nom de Dādarši², mon serviteur, satrape³ en Bactriane ; ^{**}je lui parlai ainsi : "Va, écrase cette armée qui ne se dit pas de moi"^{**} ; ensuite, Dādarši se mit en marche ^{oo}avec l'armée^{oo} ; il livra bataille contre les Margiens ; Ahuramazdā m'apporta son soutien ; grâce à Ahuramazdā, mon armée battit complètement cette armée rebelle ; ^{+ooo}23 jours du mois d'Āçiyādiya étaient passés^{ooo} ; ainsi ils ont livré bataille^{+ oooo}. »

Élam. *-*roi **-*je lui envoyai un messenger, pour lui dire qu'il aille, qu'il écrase cette armée qui ne se dir pas de moi
Babyl. +_+le 23^e jour du mois de Kisltmu, ils livrèrent bataille; il tua Frāda et les nobles qui étaient avec lui; au total 46; il en tua 55 2[...] et il en prit 6 572 vivants
Aram. o_o_roi o_o_o_manque o_o_o_ole 23 Kislev o_o_o_ils en tuèrent 55 24[...] et ils en prirent 6 972 vivants

NOTES 1. Cf. § 25, note 3. 2. Cf. son homonyme arménien au § 26. 3. Seule occurrence de ce mot avec le § 45. Il apparaît sous une forme perse et non mède, comme la forme transmise en grec (cf. pp. 58 et 137).

39 Le roi Darius déclare :

« Alors, le peuple devint mien ;
voilà ce que j'ai fait en Bactriane¹ +. »

Babyl. + et en Margiane

NOTES 1. La 12^e satrapie (cf. p. 131). La version babylonienne ajoute la Margiane, ce qui est plus conforme au récit du § 38, mais elle ne figure pas dans la liste d'Hérodote, car elle faisait sans doute partie de la même satrapie.

40 Le roi Darius déclare :

« Un homme du nom de Vahyazdāta^{+o},
une bourgade¹ du nom de Tāravā²,
*+*le peuple* de Yautiyā³⁺⁺, en Perse,
là il se tenait⁴, il se révolta en Perse, +++pour la deuxième fois⁵⁺⁺⁺ ;
il parla ainsi^{oo} à l'armée^{oo} : "Je suis Bardiya⁶, le fils de Cyrus⁺⁺⁺⁺" ;
alors, l'armée perse^{oo} qui était au palais⁷,
à partir de Yadāyā⁸ auparavant^{9**++++oo},
elle devint rebelle contre moi ;
elle alla ***vers ce Vahyazdāta*** ;
il devint roi en Perse. »

Élam. *-*manque **elle s'était rassemblée ***-*vers lui
Babyl. +un Perse +-+dans un pays du nom de Yautiyā ++++manque
 ++++roi des pays ++++route l'armée de Perse était auparavant au
 palais de Babylone, venant d'Anšan
Aram. en Parthie o_o_o_au peuple o_o_o_tout entière qui était dans le
 palais, à Aluk (?), à Anšan

NOTES 1. Cf. § 19, note 1. 2. Souvent identifiée au moderne Tārom, mais sans preuve réelle. 3. Le rapprochement avec le peuple des Outies (Hérodote, 3, 93; cf. p. 131, 14^e satrapie) est séduisant, mais tout aussi incertain que le précédent, car trop à l'écart de la Perse. 4. Cf. § 22, note 4. 5. Erreur de scribe : il n'y pas eu de première révolte. Cette mention manque dans la version babylonienne, et le texte élamite est mutilé à cet endroit. 6. Même prétention que Gaumāta (cf. § 11). Ce Vahyazdāta devait être, comme Fravarti, un personnage considérable, car sa révolte sera également longue à mater (§§ 40-44), avec ses prolongements en Arachosie (§§ 45-48). 7. Cf. § 24, note 2. 8. Ou Yadā (?). Il s'agit d'Anšan, comme l'indiquent les versions élamite, babylonienne et araméenne (celle-ci a en outre Aluk, mais la lecture est peu sûre). 9. Le scribe perse a omis un verbe, qui figure bien dans les versions élamite et babylonienne.

41 °Le roi Darius déclare° :
« Alors, *+ooj'envoyai l'armée perse et mède qui était avec moi^{1*+oo} ;
un Perse du nom d'Artavardiya, mon serviteur², °ooj'en fis leur
chef^{3ooo++} ;

le reste de l'armée perse +++ °ooome suivit en Médie^{oooo} ;
ensuite, Artavardiya alla avec l'armée en Perse ;
lorsqu'il arriva en Perse, une bourgade⁴ du nom de Raxā⁵, en Perse,
là ce Vahyazdāta, qui se disait Bardiya⁺⁺⁺⁺,
alla avec une armée contre Artavardiya, pour livrer bataille ;
ensuite, ils livrèrent bataille ;
Ahuramazdā m'apporta son soutien ; grâce à Ahuramazdā,
mon armée battit complètement cette armée de Vahyazdāta⁺⁺⁺⁺⁺ ;
+++++°oooo°12 jours du mois de Ūravāhara étaient passés ;
ainsi ils ont livré bataille+++++°oooo. »

Élam. *-*l'armée perse peu nombreuse qui était au palais ne s'était pas révoltée
contre moi ; elle et l'armée mède qui était (?) pour moi, je les envoyai
Babyl. +_+j'envoyai en Perse une autre armée perse, peu nombreuse, qui ne s'était
pas révoltée contre moi, ainsi que l'armée mède⁺⁺ en Perse
+++rebelle ++++le fils de Cyrus ++++qui disait : « Je suis
Bardiya » ++++_++++le 12^e jour du mois d'Ayyāru, ils livrè-
rent bataille ; ils en tuèrent 4 404 et en prirent 2 [...] vivants

Aram. o_o_manque o_o_o_j'envoyai l'armée de Perse, peu nombreuse, qui ne
s'était pas révoltée contre moi et l'armée mède qui était avec moi
ooo_oo_je l'envoyai à leur tête °oo_oo_° et mède alla avec moi
oooo_oooo_°le 12 Iyyar ; ils livrèrent bataille ; ils en tuèrent 35 404 et en
prirent [?] vivants

NOTES 1. Encore une omission dans le texte perse, si l'on en juge par les autres versions. 2. Cf. § 7, note 1. 3. Cf. § 25, note 3. 4. Cf. § 19, note 1. 5. Localisation inconnue, mais ce devait être une bourgade importante, car elle est souvent citée dans les tablettes élamites de Persépolis.

42 *+°Le roi Darius déclare*+° :

« Alors, ce Vahyazdāta s'enfuit avec un petit nombre de cavaliers ;
il alla à **Paišiyāhuvādā^{1**} ;
de là, ****il obtint une armée ; encore une fois,
il marcha contre Artavardiya**** pour livrer bataille ;
une montagne du nom de Parga² +++ , là ils livrèrent bataille ;
°Ahuramazdā m'apporta son soutien ; grâce à Ahuramazdā^{oo},
****mon armée battit complètement cette armée de Vahyaz-
dāta**** ;
++++°oo°5 jours du mois de Garmapada étaient passés^{ooo} ;
ainsi ils ont livré bataille, et ils capturèrent ce Vahyazdāta,
et ils capturèrent les hommes qui étaient ses principaux³ fidèles⁺⁺⁺⁺. »

Élam. *-*manque ***Našir ***-***cette armée, encore une fois,
marcha contre Artavardiya ****-****mon armée et (sic) l'armée de
Vahyazdāta battit complètement

- Babyl.* +_+manque ++_++il leva une armée; l'armée alla contre Artavardiya
+++en Perse ++++_++++le 5^e jour du mois de Du'ūzu; ils livrèrent
bataille; ils en tuèrent 6 246 et en prirent 4 464 vivants; ils firent prisonniers
Vahyazdāta et les nobles qui étaient avec lui
Aram. o_o_manque oo_o_manque oo_o_oo_oo au mois de Tammuz
- NOTES
1. Même site que Gaumāta (§ 11), qui se faisait aussi passer pour Bardiya.
2. Pourrait être l'actuel Purg (arabisé en Furj). Comme dans l'épisode de Gaumāta, on trouve une montagne. 3. Cf. § 13, note 1.

- 43 °Le roi Darius déclare° :
« Alors, ce Vahyazdāta
et les hommes qui étaient ses principaux fidèles,
une bourgade du nom de Huvādaičaya¹, en Perse,
là je les empalai +°° »

- Babyl.* +_+j'en tuai au total 52
Aram. o_o_manque oo_la totalité des tués et des survivants que mon armée a tués
et pris était de 52
- NOTES
1. Apparemment un lieu important, puisqu'il est souvent cité dans les documents élamites et babyloniens.

- 44 °Le roi Darius déclare° :
« + Voilà ce que j'ai fait en Perse. »

- Babyl.* +_+Alors, ce pays devint mien
Aram. o_o_manque

- 45 Le roi Darius déclare :
« Ce Vahyazdāta¹, qui se disait Bardiya +°,
envoya une armée en Arachosie;
*+°°un Perse+°° du nom de Vivāna, mon serviteur²,
satrape³ en Arachosie, contre lui;
et il nomma un homme leur chef⁴*; il leur parla ainsi :
"Allez, battez Vivāna et cette armée qui se dit du roi Darius";
ensuite, cette armée ** que Vahyazdāta avait envoyée
se mit en marche contre Vivāna, pour livrer bataille;
une forteresse du nom de Kāpiškāni⁵ *+°°+°, là ils livrèrent bataille;
Ahuramazdā m'apporta son soutien; grâce à Ahuramazdā,
mon armée battit complètement cette armée rebelle;
++++13 jours du mois d'Anāmaka étaient passés;
ainsi ils ont livré bataille++++ °°° »

- Élam.* *_* il nomma un homme, leur chef; un Perse du nom de Vivāna, mon serviteur,
satrape en Arachosie, contre lui *_*en Arachosie *_*en Arachosie
Babyl. +_+le fils de Cyrus ++_++il donna un ordre à un homme qui était leur
chef, contre un Perse +++en Arachosie ++++_++++le 13^e jour du
mois de Tēbēru, ils livrèrent bataille; au total, les tués et les survivants de l'armée
que Vahyazdāta avait envoyée [...]

- Aram.* °°°°fils de Cyrus °°_°°il envoya un homme à leur tête contre un Perse
°°°°ils en tuèrent 4 579 et en prirent 3 761.] vivants; [le 13 Tebeth]

- NOTES
1. Le récit qui va être fait est forcément antérieur à l'exécution signalée au § 43. On voit bien ici que le texte ne suit pas rigoureusement l'ordre chronologique. 2. Cf. § 7, note 1. 3. Cf. § 38, note 3. 4. Cf. § 25, note 3. 5. En Arachosie, comme le précisent les versions élamite et babylonienne. Est souvent identifié au Kāruca de Ptolémée, dans le Paropamisos, mais ce pourrait être plutôt le moderne Kandahār.

- 46 *+°Le roi Darius déclare*+° :
« Encore une fois, ++les rebelles se réunirent,
**il partirent contre Vivāna pour livrer bataille;
un peuple du nom de Gandutava¹, là ils livrèrent bataille**+°+°;
Ahuramazdā m'apporta son soutien; grâce à Ahuramazdā,
mon armée battit complètement cette armée rebelle;
+++°°7 jours du mois de Viyaxna étaient passés;
ainsi ils ont livré bataille+++°° »

- Élam.* *_*manque **_**ils livrèrent bataille contre Vivāna; une région (?) du
nom de Gandumakaka, en Arachosie

- Babyl.* +_+manque ++_++dans le pays de Gandatamaki, en Sattagydie, ils livrèrent
bataille ++++_++++le 7^e jour du mois d'Addāru, ils livrèrent bataille;
au total, les tués et les survivants de l'armée que Vahyazdāta avait envoyée
étaient de 4 579

- Aram.* o_o_manque oo_oo_ils en tuèrent 4 579 et en prirent 3 760 vivants
- NOTES
1. La localisation est d'autant plus incertaine que la version élamite situe ce peuple en Arachosie et la version babylonienne en Sattagydie (cf. § 48).

- 47 *+°Le roi Darius déclare*+° :
« Alors, cet homme, qui était le chef¹ de cette armée
que Vahyazdāta avait envoyée *+°°°°contre Vivāna*+°°°°,
il s'enfuit avec un petit nombre de cavaliers;
il se mit en route;
+++une forteresse+++ du nom d'Aršāda², en Arachosie *+°°°°+°+°,
il alla jusque-là;
ensuite, Vivāna alla à leur poursuite avec une armée;
****là il le captura +°°°°°°et il tua les hommes
qui étaient ses principaux³ fidèles*+°°°°°°°°°° »

- Élam.* *_*manque **_**manque ***une résidence de Vivāna
*****_**là il captura cet homme qui se disait chef de l'armée, lui et les
hommes qui étaient ses principaux fidèles, il les tua

- Babyl.* +_+manque ++_++manque ++++_++++près d'une ville ++++ une
forteresse de Vivāna +°°°+_++++il le tua et il tua les nobles qui
étaient avec lui; au total, les tués et les survivants de l'armée de Vivāna étaient
4 2[...]

- Aram.* o_o_manque oo_oo_manque oo_o_oo_oo; il le tua et ils tuèrent les nobles
qui étaient avec lui; le total des tués et des survivants de Vivāna que mon
armée tua et prit était de [?]5

NOTES 1. Cf. § 25, note 3. 2. Situation incertaine, mais probablement pas Kandahâr. Les versions élamite et babylonienne ajoutent que cette forteresse appartenait à Vivāna. 3. Cf. § 13, note 1.

- 48 Le roi Darius déclare :
« Alors, le peuple devint mien ;
voilà ce que j'ai fait + en Arachosie¹. »

Babyl. + en Sattagydie et

NOTES 1. La version babylonienne prouve que ce pays était voisin de la Sattagydie.

- 49 Le roi Darius déclare :
« Pendant que j'étais en Perse et en Médie, pour la deuxième fois¹,
les Babyloniens devinrent rebelles *contre moi* ;
un homme du nom d'Araxa², un Arménien, fils de Haldita³,
**il se révolta + à Babylone,
un peuple du nom de Dubāla^{4***} ; de là il mentit ainsi à l'armée :
"Je suis Nabukudračara⁵, fils de Nabonide" ;
alors, l'armée babylonienne devint rebelle contre moi ;
elle alla vers cet Araxa ; il prit Babylone ; il devint roi à Babylone. »

Élam. *_*manque **_**une ville du nom de Dubāla, en Babylonie, de là il se révolta

Babyl. + - + à Ur, en Babylonie

NOTES 1. La première révolte est celle de Nadintabaira (§§ 17 et 18-20). 2. Il n'est pas sûr que ce nom soit arménien. 3. Nom d'origine urartéenne. 4. Peut-être un autre nom d'Ur, que cite la version babylonienne. 5. Même revendication que Nadintabaira.

- 50 *+Le roi Darius déclare*+ :
« Ensuite, j'envoyai une armée à Babylone ;
un Perse du nom de Vindafarnah, mon serviteur¹,
j'en fis leur chef² ; je leur parlai ainsi :
"Allez, battez cette armée ++ babylonienne qui ne se dit pas de moi" ;
alors, Vindafarnah alla à Babylone avec l'armée ;
Ahuramazdā m'apporta son soutien ; grâce à Ahuramazdā,
Vindafarnah battit ****les Babyloniens et les emmena enchaînés** ;
22 jours du mois de Varkazana³ étaient passés ;
ainsi, il captura cet Araxa
qui se disait ***mensongèrement*** Nabukudračara,
ainsi que les hommes qui étaient ses principaux fidèles **** ;
je décidai : cet Araxa et les hommes
qui étaient ses principaux fidèles furent empalés à Babylone+++ . »

Élam. *_*manque **_**complètement le Babylonien, il captura l'armée
_manque ****ils furent enchaînés

Babyl. + _ + manque + + rebelle + + + les troupes rebelles de Babylone et

il les captura, les troupes qui parmi eux étaient toutes rebelles ; le 22^e jour du mois d'Araxšamma, ils livrèrent bataille ; à ce moment, cet Araxa qui mentait : "Je suis Nabuchadnezzar, fils de Nabonide" fut capturé, et les nobles qui étaient avec lui furent capturés avec lui ; je décidai : "Araxa et les nobles qui étaient avec lui, mettez-les sur le pal" ; alors, cet Araxa et les hommes qui étaient ses principaux fidèles furent empalés à Babylone ; au total, les tués et les survivants de l'armée d'Araxa étaient de 2 497

NOTES 1. Cf. § 7, note 1. 2. Cf. § 25, note 3. 3. Ce nom de mois a été détruit dans la version vieux-perse. Il est reconstruit grâce au texte élamite (cf. p. 173).

- 51 Le roi Darius déclare :
« Voilà ce que j'ai fait à Babylone. »

- 52 Le roi Darius déclare :
« *Voilà ce que j'ai fait,
grâce à Ahuramazdā, en une seule année^{1*}, après être devenu roi ;
j'ai livré 19 batailles ; grâce à Ahuramazdā,
je les ai battus et j'ai capturé + 9 rois² ;
l'un était Mage, du nom de Gaumāta, il mentit, parla ainsi :
"Je suis Bardiya, le fils de Cyrus ++",
il rendit la Perse +++ rebelle ;
l'un était Élamite, du nom d'Āčina, **il mentit, parla ainsi :
"Je suis roi en Élam", il rendit l'Élam rebelle** ;
l'un était Babylonien, du nom de Nadintabaira,
il mentit, parla ainsi :
"Je suis Nabukudračara, le fils de Nabonide ++++",
il rendit Babylone rebelle ;
l'un était Perse, du nom de Martiya, il mentit, parla ainsi :
"Je suis Imani, roi en Élam", il rendit l'Élam rebelle ;
l'un était Mède, du nom de Fravarti, il mentit, parla ainsi :
"Je suis Xšaθrita, de la famille de Cyaxare",
il rendit la Médie rebelle ;
l'un était Asagartien, du nom de Čiçantaxma,
il mentit, parla ainsi :
"Je suis roi en Asagartie, de la famille de Cyaxare",
il rendit l'Asagartie rebelle ;
l'un était Margien, du nom de Frāda, il mentit, parla ainsi :
"Je suis roi en Margiane", il rendit la Margiane rebelle ;
l'un était Perse, du nom de Vahyazdāta, il mentit, parla ainsi :
"Je suis Bardiya, le fils de Cyrus +++++", il rendit la Perse rebelle ;
l'un était Arménien, du nom d'Araxa, il mentit, parla ainsi :
"Je suis Nabukudračara, le fils de Nabonide",
il rendit Babylone rebelle. »

Élam. *-*Ce que j'ai fait en une seule année, je l'ai fait grâce à Ahuramazdā
 **-*il rendit les Élamites rebelles; il dit: "J'exerce la royauté des Éla-
 mites"
Babyl. +leurs ++roi de Perse +++et la Médie ++++roi de Babylone
 +++++roi de Perse

NOTES 1. Cf. pp. 95 et 167-168. 2. Ils sont cités dans l'ordre d'exposition du récit (cf. pp. 88-92). C'est probablement pure coïncidence que ce nombre de rois rebelles coïncide avec celui des rois achéménides (cf. § 4).

53 Le roi Darius déclare :
 « +J'ai capturé ces 9 rois au cours de ces batailles+ »

Babyl. +--+Voici les 9 rois que mon armée a battus, qu'elle a pris vivants et tués;
 mon armée a battu leurs armées au cours de ces batailles

54 Le roi Darius déclare :
 « Voilà +les peuples+ qui devinrent rebelles;
 le mensonge¹ les rendit rebelles,
 de sorte que ceux-là mentirent à l'armée;
 alors, Ahuramazdā les mit dans ma main;
 ++je les traitai selon mon plaisir++ »

Babyl. +--+les pays ++--+ils agissent comme je le désire.

NOTES 1. Cf. p. 163. Le thème du mensonge est développé jusqu'au § 58.

55 Le roi Darius déclare :
 « Toi qui seras roi °par la suite°,
 protège-toi °°fermement du mensonge;
 punis l'homme qui se montrera menteur^{1°°},
 si tu penses ainsi :
 "+Que mon peuple soit sauf^{2!}+ »

Babyl. +--+Que le fondement de ma royauté soit!
 °_°après moi, [...] celui qui ment [...] °°_°°des nombreux mensonges;
Aram. celui qui ment [punis-le]

NOTES 1. La version araméenne ne semble pas suivre exactement la version babylonienne (cf. § 56, note 3). 2. Probablement une vieille formule de protection, qui a des parallèles en Inde. Elle n'est pas traduite dans la version élamite, mais translittérée en écriture élamite, avec toutefois un autre verbe vieux-perse.

56 Le roi Darius déclare :
 « Voilà ce que j'ai fait, grâce à Ahuramazdā,
 je l'ai fait en une seule année¹;
 toi qui, par la suite, liras² +cette inscription+,
 puisse ce que j'ai fait te convaincre;
 ne pense pas que c'est un mensonge °³. »

Élam. *-*ce que j'ai fait, qui est écrit dans cette inscription, crois-le
Babyl. +--+l'inscription qui est écrite sur la stèle
Aram. °fais bien connaître ce que tu as fait et comment est ton comportement

NOTES 1. Cf. § 52, note 1. 2. Figure de style. Il eût fallu dire : « toi qui entendras... ». 3. Le texte araméen ne semble pas coïncider avec les autres versions (cf. § 55, note 1).

57 Le roi Darius déclare :
 « *+J'invoque le jugement (?)¹ d'Ahuramazdā*+
 que cela est vrai, ce n'est pas faux²;
 j'ai agi en une seule année³. »

Élam. *-*C'est le destin d'Ahuramazdā
Babyl. +--+J'invoque le serment d'Ahuramazdā

NOTES 1. Traduction conjecturale : le texte est mutilé. Il semble bien que Darius prend Ahuramazdā à témoin de sa sincérité. 2. Ou, plus littéralement : « j'ai vraiment fait cela, sans mentir ». 3. Cf. § 52, note 1.

58 Le roi Darius déclare :
 « Grâce à Ahuramazdā, il y a encore autre chose que j'ai fait;
 cela n'est pas écrit dans +cette inscription+;
 cela n'a pas été écrit à cause de ceci :
 de peur que **++ce que j'ai fait ne paraisse être trop¹
 à celui qui lira plus tard cette inscription,
 de peur que cela ne puisse le convaincre,
 qu'il pense que c'est faux***+ »

Élam. *-*manque **-*celui qui lira plus tard cette inscription, il pense que
 ce que j'ai fait est trop, qu'il ne le croie pas, qu'il pense que c'est mensonge
Babyl. +--+l'inscription de la stèle ++--+celui qui verra plus tard l'inscription
 qui est écrite sur la stèle ne croie pas tout ce que j'ai fait, qu'il dise que cela est
 mensonge

NOTES 1. On peut douter de la raison qui est donnée ici par Darius. Le récit des exploits accomplis en une seule année (cf. § 52) est suffisant pour assurer sa légitimité.

59 Le roi Darius déclare :
 « Les rois précédents, tant qu'ils furent,
 n'ont pas fait autant que moi¹,
 grâce à Ahuramazdā, j'ai fait en une seule année². »

NOTES 1. Ce passage exprime bien l'idée de compétition qui prévaut aux actes assurant la légitimité royale (cf. § 52), et on peut supposer que les « rois précédents » sont les rois rebelles qui ne peuvent donc prétendre aux mêmes droits que Darius. 2. Cf. § 52, note 1.

60 Le roi Darius déclare :
 « Maintenant, *+ce que j'ai fait doit te convaincre*;
 °déclare cela à l'armée^{1°}, ne le cache pas ;

si tu ne caches pas cette proclamation
et que tu la dises à l'armée⁺,
puisse Ahuramazdā⁺⁺ être ton ami
et puisse ta famille être nombreuse
et puisses-tu vivre longtemps⁺⁺⁺. »

Élam. *-*crois ce que j'ai fait
Babyl. +--+crois ce que j'ai fait et dis au peuple les paroles de vérité, ne les cache pas ;
si tu ne caches pas ces paroles à l'armée⁺⁺ te protéger, te favoriser et

Aram. puisse ta famille s'accroître, tes jours durer
o_o dis la vérité au peuple^{oo_o} te bénir et ta descendance être abon-
dante et tes jours être nombreux

NOTES 1. C'est la volonté du roi que l'on fasse connaître le récit de ses victoires par-
tout dans l'empire (cf. § 70), sous forme de proclamation (cf. § 61). L'armée
est ici le *kāra*, bien plus encore que le peuple en assemblée : c'est déjà l'opi-
nion publique au sens moderne.

- 61 *+Le roi Darius déclare*+ :
« °Si tu caches cette proclamation¹
++et que tu ne la dises pas à l'armée,
puisse Ahuramazdā te frapper^o
et puisses-tu être privé de famille⁺⁺. »

Élam. *-*manque
Babyl. +--+manque ++--+et que tu ne dises pas les paroles de vérité qui sont
écrites ici, puisse Ahuramazdā te maudire, puisse ta descendance ne pas être^o
Aram. °Et si tu caches, puisse Ahuramazdā te mépriser

NOTES 1. La morale achéménide procède souvent par antithèses (cf. § 60 : « si tu ne
caches pas... »).

- 62 Le roi Darius déclare :
« *Voilà ce que j'ai fait en une seule année¹ ;
je l'ai fait grâce à Ahuramazdā^{2*} ;
Ahuramazdā ** m'a apporté son soutien,
+ainsi que les autres dieux³ qui existent⁺. »

Élam. *-*Ce que j'ai fait, grâce à Ahuramazdā, je l'ai fait en une seule année
**le dieu des Aryens
Babyl. +--+et tous les dieux

NOTES 1. Cf. § 52, note 1. 2. La version élamite ajoute : « le dieu des Aryens »
(cf. p. 160). 3. C'est une formule qui présente des archaïsmes grammati-
caux. Elle est donc ancienne, peut-être mède (cf. p. 157).

- 63 Le roi Darius déclare :
« Ahuramazdā * m'a apporté son soutien,
+ainsi que les autres dieux¹ qui existent⁺,
parce que je n'étais pas un félon², je n'étais pas un menteur,
je n'étais pas un violent, ni moi ni ma famille ;
j'ai agi selon la justice ;

je n'ai fait violence ***ni au faible ni au fort^{3****} ;
l'homme qui a collaboré avec ma maison, +++je l'ai récompensé+++ ;
celui qui a nui, je l'ai puni ***. »

Élam. *le dieu des Aryens *-*ni au fort ni au faible ***je n'ai fait
violence à personne
Babyl. +--+et tous les dieux ++--+ni au fort ni au faible +++--+avec
mon aide, j'en ai bien pris soin

NOTES 1. Cf. § 62, note 3. 2. Cf. § 8, note 2. 3. Même antithèse « sociale »
dans DNB § 2.

- 64 Le roi Darius déclare :
« Toi qui plus tard seras roi,
l'homme qui est menteur ou celui qui est violent,
ne sois pas leur ami, *punis-les* . »

Élam. *-*manque

- 65 Le roi Darius déclare :
« Toi qui, par la suite, verras¹ +cette inscription que j'ai gravée,
ou ces reliefs, ne les détruis pas ;
tant que tu seras vigoureux², protège-les⁺. »

Babyl. +--+cette stèle et ces reliefs, ne les détruis pas ; tant que tu en auras la force,
protège-les

NOTES 1. Cf. § 56, note 2. 2. La lecture et l'interprétation de ce mot ne sont pas
assurées.

- 66 *+Le roi Darius déclare*+ :
« Si tu vois ++cette inscription++, ou ces reliefs,
et que tu ne les détruises pas
et que tu les protèges tant que tu en as la force,
puisse Ahuramazdā +++être ton ami et ta famille être nombreuse ;
et vis longtemps et qu'Ahuramazdā fasse réussir ce que tu feras⁺⁺⁺. »

Élam. *-*manque
Babyl. +--+manque ++--+cette stèle +++--+te protéger, te donner la
prosperité, te favoriser et accroître ta descendance, prolonger tes jours ; puisse
Ahuramazdā te faire progresser et puisse Ahuramazdā faire prospérer dans tes
mains tout ce que tu feras

- 67 *+Le roi Darius déclare*+ :
« Si tu vois ++cette inscription++, ou ces reliefs,
et que tu les détruises et que tu ne les protèges pas
tant que tu en as la force,
puisse Ahuramazdā +++te frapper¹⁺⁺⁺ et puisses-tu être privé de
famille
et puisse Ahuramazdā +++détruire⁺⁺⁺⁺ ce que tu fais. »

Élam. *_*manque **_**manque
 Babyl. +_+manque ++_+ cette stèle +++_+++ te maudire
 +++++_++++ enlever de tes mains

NOTES 1. « Te frapper » s'oppose à « être ton ami » (§ 66). Le babylonien a « te maudire », qui semble mieux convenir comme figure antithétique.

68 Le roi Darius déclare :

« *Voici les hommes +qui étaient là+ au moment où j'ai tué Gaumāta le Mage °qui se disait Bardiya ++ ; à ce moment, ces hommes ont agi comme mes fidèles*° : un Perse du nom de Vindarfarnah, fils de Vahyasparuva, un Perse du nom de Hutāna, fils de Ouxra, un Perse +++ du nom de Gaubaruva, fils de Marduniya, un Perse du nom de Vidarna, fils de Bagābigna, °°un Perse du nom de Bagabuxša fils de Dātavahya, un Perse du nom d'Ardumaniš, fils de Vahauka¹ ** °°. »

Élam. *_*manque (rejeté en fin de paragraphe) **Voici les hommes qui étaient là au moment où j'ai tué Gaumāta le Mage qui se disait Bardiya, fils de Cyrus ; à ce moment, ces hommes m'ont aidé
 Babyl. +_+ qui étaient avec moi ++ fils de Cyrus +++ un Patischorion
 Aram. °_° qui mentit : "Je suis Bardiya" ; ils furent très actifs avec moi °°_° manque

NOTES 1. Même liste chez Hérodote (3, 70), à un nom près et avec cette différence que c'est d'abord Otanès qui prend l'initiative du complot (3, 68), puis qu'il s'adjoint deux complices, Aspathinès (c'est le Aspaçana cité en DNd) et Gobryas (également cité en DNe), chacun d'eux choisissant un nouveau complice, respectivement Intaphernès, Hydarnès et Mégabyze ; Darius est alors invité à se joindre à eux. Hérodote a ainsi confondu Aspathinès et Ardumaniš.

69 *°Le roi Darius déclare*° :

« Toi qui, +par la suite+, seras roi, ...
 protège bien ++la famille¹ de ces hommes++ °°. »

Élam. *_*manque
 Babyl. +_+ après moi ++_+ ces hommes et la descendance de ces hommes
 Aram. °_° manque °° prends bien soin d'eux, avec une rétribution

NOTES 1. Rappelle le traitement de faveur dont bénéficie la famille d'Otanès, selon Hérodote (cf. p. 169).

70 Le roi Darius déclare :

« Grâce à Ahuramazdā,
 voici le texte que j'ai traduit en aryen¹ ** ;
 et sur tablette et sur cuir², ***il avait été traduit aussi ;
 j'ai traduit ma généalogie ; je l'ai approuvée*** ;
 et cela a été écrit et lu devant moi ;
 ensuite, j'ai envoyé ce texte³ ****partout parmi les peuples**** ;
 l'armée y a collaboré⁴. »

Élam. *_*j'ai traduit le texte **qui se trouve avant
 signature et approbation j'ai fait ********à tous les peuples

NOTES 1. L'un des passages les plus controversés de cette inscription. Certains comprennent : « voici l'écriture que j'ai faite, en outre, en aryen ». Darius voudrait dire ici qu'il a créé l'écriture vieux-perse pour réaliser l'inscription de Bisotun. Mais on voit mal une écriture « en aryen » (?) qui serait propagée partout dans l'empire. 2. La version babylonienne de Bisotun est reproduite sur tablette, et une version arménienne sur « parchemin ». 3. Cf. p. 56. 4. La traduction du verbe n'est pas sûre. Il faut comprendre, ou bien que le *kāra* a été chargé de répandre le texte dans l'empire, ou bien que l'assemblée populaire l'a solennellement approuvé.

71 ¹Le roi Darius déclare :

« Voici ce que j'ai fait la deuxième et la troisième année, après être devenu roi ; un peuple du nom d'Élamite devint rebelle² ; un homme, un Élamite du nom d'Aθamaita³, ils en firent leur chef⁴ ; ensuite, j'envoyai une armée ; un homme, un Perse du nom de Gaubaruva, mon serviteur⁵, j'en fis leur chef ; ensuite, Gaubaruva, avec l'armée, alla en Élam ; il livra bataille contre les Élamites ; ensuite, Gaubaruva battit et écrasa les Élamites ; et il captura leur chef, le conduisit vers moi ; ensuite, je le tuai ; ensuite, le peuple fut mien. »

NOTES 1. Début du texte « supplémentaire », sans version élamite ni babylonienne. 2. C'est la troisième révolte de ce peuple (cf. §§ 16 et 22). 3. Pourrait être un nom élamite. 4. Cf. § 25, note 3. 5. Cf. § 7, note 1.

72 Le roi Darius déclare :

Ces Élamites étaient des félons¹
 et ils ne vénéraient pas Ahuramazdā² ;
 je vénérerais Ahuramazdā ;
 grâce à Ahuramazdā, je les traitai ainsi, selon mon plaisir. »

NOTES 1. Cf. § 8, note 2. 2. Cf. p. 160.

73 Le roi Darius déclare :

« Celui qui vénérera Ahuramazdā,
 la faveur sera pour lui,
 aussi bien de son vivant qu'après sa mort¹. »

NOTES 1. Cf. p. 164.

- 74 Le roi Darius déclare :
« Alors, avec l'armée, j'allai en Scythie¹ ;
ensuite, les Scythes Tigraxauda
marchèrent contre moi ;
lorsque j'arrivai à la mer², [il y avait des arbres ?]³
je la traversai avec toute l'armée ;
ensuite, je battis ces Scythes ; j'en capturai une partie ;
une autre, enchaînée, fut amenée devant moi et je les tuai ;
leur chef⁴, du nom de Skunxa, ils le capturèrent
et ils le conduisirent vers moi ;
là, je nommai un autre chef, comme c'était mon plaisir ;
ensuite, le peuple fut mien. »

NOTES 1. Seule attestation du nom de la Scythie, au lieu de l'habituel « les Scythes ».
2. Le mot *drayab* est ambigu : il signifie tantôt « la mer » (sens habituel dans les inscriptions), tantôt « le fleuve » (sens conservé par *daryā* en persan d'Afghanistan, mais qui doit être ancien ; le mot vieux-perse est *rautab*, persan *rud*). Dans le premier cas, il s'agirait des Scythes habitant au-delà du Pont Euxin ; dans le second, des Scythes de Transoxiane. 3. Ce passage est mutilé ; la restitution n'est donc pas sûre. Si elle est exacte, il faut comprendre que Darius a pu construire des embarcations en bois. Une traversée de l'Oxus semble plus plausible. 4. Cf. § 25, note 3.

- 75 Le roi Darius déclare :
« Ces Scythes étaient des félons
et ils ne vénéraient pas Ahuramazdā¹ ;
je vénérerais Ahuramazdā ; grâce à Ahuramazdā,
je les traitai ainsi, selon mon plaisir. »

NOTES 1. Cf. p. 160.

- 76 Le roi Darius déclare :
« Celui qui vénérera Ahuramazdā,
la faveur sera pour lui,
aussi bien de son vivant qu'après sa mort. »

DBa

Reprise du texte de DB §§ 1-4. Sur la position de ce texte, cf. p. 85.

- 1 « Je suis Darius, le grand roi, le roi des rois,
le roi *en Perse*, le roi des peuples,
le fils de Vištāspa, le petit-fils d'Arsamès,
l'Achéménide. »

Élam. *-*chez les Perses

- 2 Le roi Darius déclare :
« Mon père est Vištāspa,
le père de Vištāspa est Arsamès,
le père d'Arsamès est Ariaramnès,
le père d'Ariaramnès est Téispès,
le père de Téispès est Achaiménès. »
- 3 Le roi Darius déclare :
« *Nous sommes appelés Achéménides* pour cette raison que,
depuis longtemps, nous sommes **distingués** ;
depuis longtemps, notre famille a été royale. »

Élam. *-*notre famille est appelée Achéménide **-*nobles (?)

- 4 Le roi Darius déclare :
« *Il y en a huit de ma famille qui ont déjà été des rois ;
je suis le neuvième ;
nous sommes des rois, neuf en deux lignées* . »

Élam. *-*Il y a eu huit rois de ma famille qui ont pris la royauté ; moi, le neuvième,
je suis roi ; en deux lignées (?), nous sommes des rois

DBb

Les légendes (DBb à DBk) reprennent le catalogue des rebelles du § 52, avec le roi scythe en supplément. Sur la position de ces légendes, cf. p. 85-86.

Celui-ci est Gaumāta le Mage ;
il a menti, il a parlé ainsi :
« Je suis Bardiya, le fils de Cyrus ;
+je suis roi+. »

Babyl. +-*manque

DBc

Celui-ci est Āçina ;
il a menti, il a parlé ainsi :
« Je suis roi en Élam. »

DBd

Celui-ci est Nadintabaira ;
il a menti, il a parlé ainsi :
« Je suis Nabukudračara, le fils de Nabonide ;
+ je suis roi à Babylone⁺. »

Babyl. +⁻manque

DBe

Celui-ci est Fravarti ;
il a menti, il a parlé ainsi :
« Je suis Xšaθrita, de la famille de Cyaxare ;
+ je suis roi en Médie⁺. »

Babyl. +⁻manque

DBf

Celui-ci est Martiya ;
il a menti, il a parlé ainsi :
« Je suis Imani, roi en Élam. »

DBg

Celui-ci est Čiçantaxma ;
il a menti, il a parlé ainsi :
« + Je suis roi en Asagartie⁺, de la famille de Cyaxare. »

Babyl. +⁻manque

DBh

Celui-ci est Vahyazdāta ;
il a menti, il a parlé ainsi :
« Je suis Bardiya, fils de Cyrus, + je suis roi⁺. »

Babyl. +⁻manque

DBi

Celui-ci est Araxa ;
il a menti, il a parlé ainsi :
« Je suis Nabukudračara, fils de Nabonide,
+ je suis roi à Babylone⁺. »

Babyl. +⁻manque

DBj

Celui-ci est Frāda ;
il a menti, il a parlé ainsi :
« Je suis roi en Margiane. »

DBk

Celui-ci est Skunxa le Scythe.

L'INSCRIPTION D'ELVEND

DE

Inscription trilingue du mont Elvend (cf. pp. 126-127). Le texte est, à une expression près, identique à celui de XE. Structure : cosmogonie (cf. p. 157), puis titulature.

- 1 Ahuramazdā est le grand dieu¹
qui a +créé+ cette terre ici, qui a créé ce ciel là-bas,
qui a créé ++l'homme++ , qui a créé +++le bonheur pour l'homme+++ ,
qui a fait Darius roi,
++++unique roi de nombreux, unique souverain² de nombreux++++.

Babyl. +⁻donné (*idem passim, pour les trois autres occurrences*) +⁻++les gens
+++⁻++++ toute la richesse pour les gens +++++⁻++++ un parmi les rois
précédents, un parmi les souverains précédents

NOTES 1. XE ajoute : « le plus grand des dieux ». 2. Le vieux perse *framātar* est transcrit dans la version élamite (de même qu'en XE § 1, XP_a § 1 [au génitif pluriel !], XP_b § 1, XP_c § 1, XP_d § 1, XP_h § 1, XV § 1). (Voir aussi DN_a § 1.)

- 2 « Je suis Darius, le grand roi, le roi des rois,
le roi ⁺des peuples aux nombreuses origines¹⁺,
le roi ⁺⁺sur cette terre grande au loin⁺⁺,
le fils de Vištāspa, l'Achémenide. »

Babyl. ⁺⁻des pays de la totalité de toutes les langues ⁺⁺⁻⁺⁺de cette grande terre éloignée

NOTES 1. Cf. p. 170.

LE FRAGMENT DE GHERLA

DG

Fragment de tablette d'argile (cf. p. 128).

[...] roi [...] fils] de Vištāspa [...]
[...] a fait [...]

L'INSCRIPTION DE HAMADĀN

DH

Inscription trilingue en deux versions, sur l'extension de l'empire, l'une sur plaque d'or et l'autre sur plaque d'argent (cf. p. 125). (Le texte est identique à celui de DPh.)

- 1 Darius est le grand roi, le roi des rois,
le roi des ⁺peuples⁺,
le fils de Vištāspa, l'Achémenide.
Babyl. ⁺⁻pays
- 2 Le roi Darius déclare :
« Voici le royaume que je possède,
depuis les Scythes ⁺qui sont au-delà de la Sogdiane⁺ jusqu'à
l'Éthiopie,
depuis l'Inde jusqu'à la Lydie¹;
celui qu'Ahuramazdā m'a accordé, le plus grand des dieux.

Babyl. ⁺⁻de l'autre rive de la Sogdiane

NOTES 1. Cf. Assuérus « qui régnait depuis l'Inde jusqu'à l'Éthiopie, sur cent vingt-sept provinces » (Escher, I, 1).

- 3 Qu'Ahuramazdā ⁺ me protège, ainsi que ma maison. »

Babyl. ⁺avec les dieux

LES INSCRIPTIONS DE NAQŠ-E ROSTAM

DNa

Sur la position de cette inscription trilingue, cf. p. 120. Le thème principal en est la pacification de tous les peuples de l'empire (§ 4).

- 1 Ahuramazdā¹ est le grand dieu
⁺qui a créé cette terre ici, qui a créé ce ciel là-bas⁺,
qui a créé ⁺⁺l'homme⁺⁺, qui a ⁺⁺⁺créé le bonheur pour l'homme⁺⁺⁺,
qui a fait Darius ⁺⁺⁺⁺roi,
unique roi de nombreux, unique ^{*}souverain^{2*} de nombreux⁺⁺⁺⁺.

Élam. ^{*}commandeur (?)

Babyl. ⁺⁻qui a créé le ciel et la terre ⁺⁺⁻⁺⁺les hommes ⁺⁺⁺⁻⁺⁺⁺donné la prospérité aux hommes ⁺⁺⁺⁺⁻⁺⁺⁺⁺roi de nombreux rois

NOTES 1. Dieu créateur (cf. p. 157). 2. La version élamite se contente souvent de transcrire le mot perse (cf. DE § 1, note 2), mais, ici, elle transcrit un autre mot, perse également, qui pourrait être ^{*}dainām dātar, « donneur de dainā » (sur ce dernier mot, cf. § 6, note 1) (de même qu'en DSe § 1 et DSf § 1). La traduction « commandeur » est conjecturale.

- 2 « Je suis Darius, le grand roi, le roi des rois,
le roi ⁺des peuples de toutes origines¹⁺,
le roi ⁺⁺sur cette terre grande au loin⁺⁺,
le fils de Vištāspa, l'Achémenide,
Perse, fils de Perse, ⁺⁺⁺Aryen, de descendance aryenne²⁺⁺⁺. »

Babyl. ⁺⁻des pays de la totalité, de toutes les langues ⁺⁺⁻⁺⁺de la terre éloignée, grande ⁺⁺⁺⁻⁺⁺⁺manque

NOTES 1. Cf. p. 170. 2. Sur la classification « horizontale », cf. p. 170.

- 3 Le roi Darius déclare :
« Grâce à Ahuramazdā, voici les peuples
que j'ai pris, en dehors de la Perse¹;

j'ai régné sur eux; ils m'apportaient un tribut;
ce qui leur était dit de ma part, ils le faisaient;
ma loi les maintenait² :
le Mède, l'Élamite, le Parthe, l'Arien,
le Bactrien, le Sogdien, le Chorasmien, le Drangianien,
l'Arachosien, le Sattagydien, le Gandharien, l'Indien,
les Scythes Amyrgiens, les Scythes Tigraxauda,
le Babylonien, l'Assyrie, l'Arabe, l'Égyptien,
l'Arménien, le Cappadocien, le Lydien, le Grec,
les Scythes d'outre-mer, le Thrace, *les Grecs Aspidophores*,
les Libyens, les Éthiopiens, les Maciens, les Cariens³. »

Élam. *-*ils étaient obéissants à mon égard (?)

Babyl. +-*les autres Grecs qui portent un bouclier sur leur tête

NOTES 1. La Perse est en dehors (cf. § 4), car on a ici une liste des conquêtes (cf. DPe § 2, XPh § 3) et non pas une liste administrative. 2. Cf. DB §§ 7-8 et p. 167. 3. Sur cette liste, cf. p. 133.

4 Le roi Darius déclare :

« Ahuramazdā, lorsqu'il vit +cette terre en désordre¹⁺,
alors, il me l'accorda; ++il me fit roi⁺⁺; je suis roi;
grâce à Ahuramazdā, je la remis en place;
ce que je leur disais, ils le faisaient
comme c'était mon plaisir;
+++si jamais tu penses *+++ :
"Combien étaient ces peuples que le roi Darius possédait?",
vois ces statues qui portent +++le trône²⁺⁺⁺⁺, là tu les connaîtras;
alors, tu sautas que la lance³ de l'homme perse est allée au loin,
alors, tu sauras que l'homme perse a combattu loin de ++++la
Perse++++. »

Élam. *en disant

Babyl. +-*ces pays hostiles et mêlés les uns aux autres ++-++il me confia la
royauté parmi eux +++-+++si tu dis ++++----mon trône
+++++-----son pays

NOTES 1. Allusion aux révoltes qui ont accompagné l'avènement de Darius et dont le récit est fait dans l'inscription de Bisotun. La forme verbale signifie litt. « être en ébullition », mais on la trouve à propos d'une révolte (cf. DSe § 4, XPh § 4), et, de même, en avestique, à propos des *dabyu* (Yašt 13, 95). 2. Néologisme sémantique : le mot iranien *gātu/gāthu*, « lieu, place » (seul sens en avestique, sauf peut-être pour les dieux), a pris aussi ce nouveau sens en vieux perse (cf. XPF § 4 et persan *gāh*). 3. Symbole de la puissance militaire du roi (cf. le porteur de lance de Darius en DNc et les qualités de lancier du roi en DNb § 9 et XPI § 9).

5 Le roi Darius déclare :

« Ce qui a été fait, tout cela je l'ai fait grâce à Ahuramazdā ;

Ahuramazdā m'a accordé son soutien
jusqu'à ce que je fasse ce qui a été fait ;
qu'Ahuramazdā me protège du mal,
ainsi que ma maison et +ce peuple+ ;
voilà ce que je demande à Ahuramazdā ;
qu'Ahuramazdā me donne cela¹.

Babyl. +-*mon pays

NOTES 1. Passage qui sera repris en XPh § 8. Cette formule de supplication sera éten-
due à Mišra et à Anāhita par Artaxerxès II (cf. A²Ha § 2).

6 Ô homme !

+que le commandement¹ d'Ahuramazdā ne te semble pas mauvais !
ne t'écarte pas du droit chemin !
ne te révolte pas !+ »

Babyl. +-*ce qu'Ahuramazdā commande, que cela ne te peine pas ! ne [...] le chemin
de [...] ! garde-toi de devenir un malfaiteur !

NOTES 1. Seul emploi de ce mot (ancêtre du persan *farmān*) à propos d'Ahuramazdā.
Ailleurs, il désigne la « volonté » du roi (cf. DNb § 7). La version élamite
transcrit un autre mot perse, probablement **dainā*, qui doit signifier « reli-
gion » (persan *din*, l'avestique *daēna* a des emplois plus complexes). On ne voit
donc pas pourquoi le scribe élamite en fait un substitut du mot perse signi-
fiant « commandement ». La ressemblance du mot persan avec l'arabe *dīn* est
pure coïncidence ; ce dernier signifie « jugement » (cf. Coran, Surate 1).

DNb

*Inscription trilingue du registre moyen du tombeau (cf. p. 120). C'est un éloge des quali-
tés du roi. Ce texte sera repris par Xerxès (XPI, cf. pp. 105-106), à moins que le fils de
Darius ne soit lui-même l'auteur des deux inscriptions (cf. p. 122). Le thème principal
occupe les §§ 2-10 ; il est précédé d'un texte cosmogonique (§ 1) et se termine par une inter-
pellation au marika (§§ 11-12), dont la fin est malheureusement mutilée et qui manque
dans XPI.*

1 Ahuramazdā est le grand dieu

qui a +créé+ ce beau¹ que l'on voit,
qui a ++créé le bonheur pour l'homme++,
qui a déposé l'intelligence et la bravoure sur le roi Darius².

Babyl. +-*donné (idem passim) ++-++donné la prospérité aux hommes

NOTES 1. Le sens exact du mot *fraša* a souvent été discuté, en vain. En avestique, il
s'emploie avec une signification religieuse, mais, en vieux perse, il doit avoir
un sens profane (comme les autres créations : bonheur, intelligence, bravoure).
Étymologiquement, c'est « ce qui se présente, qui s'est développé », puis, au
figuré, « éminent, excellent ». Il est traduit ici par « beau », pour désigner la
qualité éminente tantôt de ce qui est créé par Ahuramazdā, tantôt de ce qui est

bâti par Darius (cf. DSf § 14, DSj § 3, DSo § 2, DSs, XPI § 1 ; c'est un autre mot, mais apparenté, que l'on trouve en DSa § 2). Les versions élamites se contentent de transcrire le mot perse, et les versions babyloniennes le rendent par *bunu*, « bien, beau » (DNb, DSf), ou *atarā*, « extraordinaire » (DSo, opposé à « laid »), mais on sait que les scribes babyloniens adaptent les termes spéciaux, plutôt qu'ils ne les traduisent. 2. On remarquera l'ordre des créations, qui va du général au particulier.

2 Le roi Darius déclare :

« Grâce à Ahuramazdā, je suis tel que
je suis ami du droit¹,
je ne suis pas ami de l'injustice² ;
mon désir n'est pas que le faible
subisse l'injustice à cause du puissant ;
mon désir n'est pas que le puissant
subisse l'injustice à cause du faible³.

NOTES 1. Ou « du vrai ». 2. Ou « du faux ». 3. Tout le texte procède par antithèses (cf. DB § 63). On notera que la justice est un devoir qui transcende la condition des hommes (mais voir DSe § 4). On comparera avec l'*Avesta*, où le contrat doit être respecté en toutes circonstances, qu'il soit conclu avec un juste ou avec un menteur (Yašt 10, 2).

3 Le droit¹ : voilà mon désir ;
je ne suis pas ami de l'homme menteur ;
+ je ne suis pas colérique ;
ce qui m'arrive dans une contestation²,
je le garde fermement par la pensée,
je me gouverne fermement⁺.

Babyl. + - + je ne suis pas quelqu'un qui se met en colère ; si je me mets en colère, je me retiens en moi-même, je me maîtrise en moi-même

NOTES 1. Ou « le vrai » (cf. § 2). Les deux notions se confondent et sont exprimées par le même mot. Ici, c'est plutôt le vrai qui est opposé au menteur. 2. Ce peut être une bataille, un combat ou un débat juridique, ce qui semble mieux convenir au contexte (cf. § 5). La traduction babylonienne n'est pas littérale, mais elle pourrait suggérer qu'il s'agit d'une situation plus banale : « querelle, dispute ».

4 L'homme + qui aide, lui je le protège selon sa collaboration⁺ ;
celui qui nuit, je le punis ainsi selon sa nuisance ;
mon plaisir n'est pas qu'un homme nuise ;
ce n'est pas non plus mon plaisir qu'il ne soit pas puni s'il nuit.

Babyl. + - + qui agit, je prends soin de lui

5 Ce qu'un homme déclare contre un homme,
cela ne me convainc pas
jusqu'à ce que j'entende + le témoignage¹⁺ des deux.

Babyl. + - + les paroles

NOTES 1. Le même mot est employé pour désigner le texte même de l'inscription de Bisotun (« proclamation », DB §§ 60-61). La version babylonienne traduit par « paroles », ce qui rapproche d'un sens comme « déclaration ».

6 + Ce qu'un homme fait,
ou quand il apporte * + selon sa fortune¹,
je suis content et mon plaisir est grand et je suis satisfait.

Élam. * un tribut

Babyl. + - + L'homme qui fait quelque chose, qui m'apporte quelque chose

NOTES 1. Ou, plus banalement, « ce qu'il réalise selon ses forces », mais la version babylonienne permet de supposer qu'il s'agit d'une contribution financière.

7 Ainsi sont mon entendement et ma volonté¹ :
lorsque tu verras ou entendras
ce que j'ai fait au palais et au camp militaire²,
+ cela c'est⁺ la maîtrise³ que j'ai
sur mon esprit et mon entendement.

Babyl. + - + vois

NOTES 1. La première qualité de Darius (« entendement ») s'exerce dans le domaine politique (« au palais »), et la deuxième (« volonté »), en campagne (« au camp militaire »). « Volonté » est le même mot que « commandement » en DNa § 6 (cf. note 1). La version élamite est ici mutilée. 2. Latin *domi bellicae*. On a ici les deux lieux d'activité du *kāra*, « peuple » et « armée » (cf. DB § 24, note 2). 3. Même mot traduit par « bravoure » au § 1.

8 Cette maîtrise¹ que j'ai, c'est + ce que mon corps peut faire⁺ :
comme combattant, je suis un bon combattant
dès que mon entendement se trouve en place ;
lorsque je vois un rebelle, lorsque je ne le vois pas²,
grâce à mon entendement et à ma volonté, je domine la panique.

Babyl. + - + que je suis fort

NOTES 1. Ou « bravoure » (cf. § 7, note 3). 2. Présentation antithétique poussée à l'extrême, ou bien allusion au combat singulier et aux fonctions de stratège du roi.

9 Lorsque je vois un rebelle, comme lorsque je ne le vois pas,
je suis habile à la fois avec les mains et avec les pieds ;
comme cavalier, je suis bon cavalier ;
comme archer¹, je suis bon archer, et à pied et à cheval ;
comme lancier², je suis un bon lancier, et à pied et à cheval.

NOTES 1. L'arc est une arme noble, et c'est aussi, avec la lance, l'emblème de la puissance royale : Darius est représenté avec un arc à Bisotun, et Aspaçana porte son carquois à Naqš-e Rostam (cf. DNd). 2. Cf. DNa § 4, note 3.

- 10 Voilà les qualités qu'Ahuramazdā a déposées sur moi,
et j'ai pu les exercer¹ :
grâce à Ahuramazdā, ce que j'ai fait,
je l'ai fait avec ces qualités qu'Ahuramazdā +a déposées sur moi⁺.

Babyl. +_+m'a données

NOTES 1. Allusion aux batailles de l'inscription de Bisotun.

- 11 Ô **jeune homme^{1**} !
Fais savoir résolument comment tu es,
comment sont tes qualités, comment est ta loyauté² ;
ne considère pas comme un bienfait
ce que l'on dira à ton oreille³,
écoute même ce que te dit l'ennemi.

Élam. *_*serviteur

Babyl. +_+serviteur

NOTES 1. Le mot *marika* est difficile à interpréter. En sanskrit et dans les anciennes institutions indo-iraniennes, le *marya* est un jeune guerrier qui apprend l'art militaire dans des troupes de jeunes gens. Dans l'*Avesta*, la *mairyā* est un terme nettement péjoratif : c'est un bandit, un chevalier néfaste et détesté. Il est probable que le vieux perse a gardé le sens ancien. C'est aux jeunes « recrues » que Darius s'adresse, mais, cette fois, les vertus guerrières ne sont rien si elles n'ont pas l'appui du bien. 2. Le sens de ce mot, un hapax, n'est pas sûr. 3. De nouveau l'importance des paroles vraies (cf. § 5).

- 12 Ô jeune homme !
Ne considère pas comme bon ce que le puissant fera,
ce que fera le faible ;
*vois cela même, ô jeune homme [...] *
[...] que ne dépasse pas [...] *
[...] et ne sois pas malhabile à cause du bonheur [...] *
**[...] qu'il ne prospère pas [...] ** »¹

Élam. *_*vois ce que j'ai fait (?) **_**et ensuite écoute [...] et le serviteur révolté ; ensuite, qu'il ne prospère pas [...] ne sera pas et alors il sera chassé, éloigné (?)

NOTES 1. Traduction approximative.

DNc

Légende trilingue (cf. pp. 120 et 122).

Gaubaruva¹ le Patischorien² est le porteur de lance³ du roi Darius.

NOTES 1. L'un des six compagnons de Darius (cf. DB § 68). 2. Cf. p. 145. 3. Cf. DN_a § 4, note 3.

DNd

Légende trilingue (cf. p. 121).

Aspačana¹ le chambellan tient le carquois² du roi Darius.

NOTES 1. Ne figure pas dans la liste des compagnons (DB § 68), sauf chez Hérodote. 2. Cf. DN_b § 9, note 1.

DNe

Légendes des peuples qui soutiennent le trône de Darius (cf. pp. 123 et 134).

- 1 Celui-ci est un Perse.
- 2 Celui-ci est un Mède.
- 3 Celui-ci est un Élamite.
- 4 Celui-ci est un Parthe.
- 5 Celui-ci est un Arien.
- 6 Celui-ci est un Bactrien.
- 7 Celui-ci est un Sogdien.
- 8 Celui-ci est un Chorasmien.
- 9 Celui-ci est un Drangianien.
- 10 Celui-ci est un Arachosien.
- 11 Celui-ci est un Sattagydien.
- 12 Celui-ci est un Gandharien.
- 13 Celui-ci est un Indien.
- 14 Celui-ci est un Scythe Amyrgien.
- 15 Celui-ci est un Scythe Tigraxaуда.

- 16 Celui-ci est un Babylonien.
- 17 Celui-ci est un Assyrien.
- 18 Celui-ci est un Arabe.
- 19 Celui-ci est un Égyptien
- 20 Celui-ci est un Arménien.
- 21 Celui-ci est un Cappadocien.
- 22 Celui-ci est un Lydien.
- 23 Celui-ci est un Grec.
- 24 Celui-ci est un Scythe d'outre-mer.
- 25 Celui-ci est un Thrace.
- 26 Celui-ci est un Grec Aspidophore.
- 27 Celui-ci est un Éthiopien.
- 28 Celui-ci est un Libyen.
- 29 Celui-ci est un Macien.
- 30 Celui-ci est un Carien.

LES INSCRIPTIONS DE PERSÉPOLIS

DPa

Inscription trilingue, en deux exemplaires, dans le palais (tačara) de Darius, sur les parois supérieures du couloir reliant le portique à la salle principale (cf. pp. 100 et 106).

Darius, le grand roi, le roi des rois,

le roi +des peuples * +,
le fils de Vištāspa, l'Achéménide,
qui a fait ce tačara¹.

Élam. *de toutes origines
Babyl. +--+des pays de la totalité, de toutes les langues
NOTES 1. Cf. pp. 101-102.

DPb

Brève inscription « signature », trilingue, en deux exemplaires, l'un près de DPa, sur le vêtement de Darius, et l'autre au-dessus de Xerxès, à l'entrée du hadiš (cf. pp. 100 et 106).

Darius est le grand roi, le fils de Vištāspa, l'Achéménide.

DPc

Brève inscription « de fabrication », trilingue, répétée dix-huit fois sur le linteau des fenêtres et des portes du palais de Darius (cf. pp. 100 et 106).

Fenêtre en pierre faite dans la maison de Darius.

DPd

Inscription en vieux perse, sur le mur sud de la terrasse (cf. pp. 97-98). Le thème principal en est le peuple perse (§ 2) (cf. p. 106).

- 1 Ahuramazdā est grand, le plus grand des dieux ;
il a fait Darius roi ; il lui a accordé la royauté ;
grâce à Ahuramazdā, Darius est roi.
- 2 Le roi Darius déclare :
« Ce peuple¹, le Perse, qu'Ahuramazdā m'a accordé,
l'excellent, aux bons chevaux², aux bons hommes,
grâce à Ahuramazdā et grâce à moi³, Darius le roi,
il n'en redoute pas d'autre⁴. »

NOTES 1. Rappelle le texte de AmH § 2. 2. Épithète d'origine mède (cf. p. 48),
comme probablement les deux autres. 3. Passage unique où Darius
semble se placer sur un pied d'égalité avec le dieu. 4. L'absence de peur
du peuple perse (cf. aussi DPe § 3) contraste avec la crainte des autres peuples
à l'égard de la loi royale (cf. DSe § 4 et aussi DB § 8).

- 3 Le roi Darius déclare :
 « Qu'Ahuramazdā m'apporte son soutien, avec tous les dieux¹,
 et qu'Ahuramazdā protège ce peuple
 de l'armée ennemie², de la famine et du mensonge ;
 que n'atteigne ce peuple
 ni l'armée ennemie ni la famine ni le mensonge ;
 c'est cela que je demande comme une faveur
 à Ahuramazdā, avec tous les dieux ;
 qu'Ahuramazdā, avec tous les dieux,
 me donne cela comme une faveur. »

NOTES 1. Cf. p. 157. 2. Cf. p. 167.

DPe

*Inscription en vieux perse, sur le mur sud de la terrasse, à droite de DPd (cf. pp. 97-98).
 Le thème en est l'énumération des peuples soumis à l'armée perse (§ 2) (cf. pp. 106-107).*

- 1 « Je suis Darius, le grand roi, le roi des rois,
 le roi de peuples nombreux,
 le fils de Vištāspa, l'Achéménide. »
- 2 Le roi Darius déclare :
 « Grâce à Ahuramazdā,
 voici les peuples que je tenais avec cette armée perse¹,
 eux qui me craignaient, m'apportaient un tribut :
 l'Élamite, le Mède, le Babylonien, l'Arabe, l'Assyrie,
 les Égyptiens, l'Arménien, le Cappadocien, le Lydien,
 les Grecs qui sont sur la terre et ceux qui sont sur la mer
 et les peuples qui sont outre-mer, l'Asagartien, le Parthe,
 le Drangianien, l'Arien, le Bactrien, le Sogdien,
 le Chorasmien, le Sattagydien, l'Arachosien, l'Indien,
 le Gandharien, les Scythes, le Macien². »

NOTES 1. Cf. DNa § 3. 2. Sur cette liste, cf. p. 133.

- 3 Le roi Darius déclare :
 « Si tu penses ainsi :
 "Je ne veux pas en craindre un autre¹",
 protège cette armée perse ; si l'armée perse est protégée,
 pour longtemps le bonheur sera indestructible,
 il descendra ici-bas sur cette maison. »

NOTES 1. Cf. DPd § 2.

DPf

*Inscription en élamite, sur le mur sud de la terrasse, à droite de DPe (cf. pp. 97-98). Elle
 relate la construction de la terrasse (§ 2) (cf. pp. 106-107).*

- 1 « Je suis Darius, le grand roi, le roi des rois,
 le roi des peuples, le roi sur cette terre,
 le fils de Vištāspa, l'Achéménide. »
- 2 Et le roi Darius dit :
 « Sur cette terrasse¹, là où ce palais a été construit,
 là, aucun palais n'avait été construit² ;
 grâce à Ahuramazdā, moi j'ai construit ce palais ;
 et Ahuramazdā a ainsi voulu, avec tous les dieux³,
 que ce palais soit construit ; et moi je l'ai construit ;
 alors, il a été construit solide et excellent
 et exactement ainsi que je l'avais ordonné. »

NOTES 1. C'est le mot perse *gātu* (cf. DNa § 4, au sens de « trône ») qui est transcrit
 ici en élamite. 2. Faut-il comprendre que cette terrasse a été construite
 par un prédécesseur de Darius? 3. Cf. p. 157.

- 3 Et le roi Darius dit :
 « Qu'Ahuramazdā, avec tous les dieux, me protège,
 ainsi que ce palais, et aussi
 ce qui est assemblé sur cette terrasse ;
 que n'arrive pas ce qu'un homme félon¹ pense ! »

NOTES 1. C'est encore le mot perse (cf. DB § 8, note 2) qui est ici noté en écriture
 élamite.

DPg

*Inscription en babylonien, sur le mur sud de la terrasse, à droite de DPf (cf. pp. 97-98).
 Le thème en est les peuples qui ont collaboré à la construction de Persépolis (§ 2)
 (cf. pp. 106-107).*

- 1 Ahuramazdā le grand, qui est plus grand que tous les dieux,
 qui a créé le ciel et la terre, a créé les peuples,
 qui a donné toute la prospérité aux hommes vivant dessus,
 qui a fait Darius roi et a donné au roi Darius la royauté
 sur cette vaste terre où il y a de nombreux pays :
 la Perse, la Médie et les autres pays

d'autres langues, de montagnes et de plaines,
de ce côté-ci de la mer et de ce côté-là de la mer¹,
de ce côté-ci du désert et de ce côté-là du désert.

NOTES 1. Doit désigner ici la Méditerranée.

- 2 Le roi Darius dit :
« Avec la protection d'Ahuramazdā,
ce sont ces pays qui ont fait ceci, qui se sont rassemblés ici¹ :
la Perse, la Médie et les autres pays
d'autres langues, de montagnes et de plaines,
de ce côté-ci de la mer et de ce côté-là de la mer,
et de ce côté-ci du désert et de ce côté-là du désert,
comme je leur en avais donné l'ordre ;
tout ce que j'ai fait, je l'ai fait avec la protection d'Ahuramazdā ;
qu'Ahuramazdā me protège, avec tous les dieux,
moi et ce que j'aime. »

NOTES 1. Ces peuples ont contribué à la construction de Persépolis (comme ils l'ont fait pour le palais de Suse : cf. DSf, DSz, DSaa), et ils se rassemblent pour apporter leur hommage au roi.

DP_h (= DH)

Inscription trilingue en quatre exemplaires, deux sur tablettes d'or et deux sur tablettes d'argent (cf. p. 99). Texte identique à DH.

DP_i

Brève inscription trilingue sur un bouton de porte (cf. p. 106).

Bouton de porte en lapis-lazuli fait dans la maison du roi Darius.

DP_j

Fragment d'une inscription trilingue, sur une base de colonne.

Darius.

LES INSCRIPTIONS DE SUSE

DSa

Inscription en vieux perse, en deux exemplaires, sur fragments de briques (cf. pp. 109 et 117).

- 1 « Je suis Darius, le grand roi, le roi des rois,
le roi des peuples,
le fils de Vištāspa, l'Achéménide. »
- 2 Le roi Darius déclare :
« Grâce à Ahuramazdā, j'ai fait cela,
de sorte que j'apparais éminent¹ à chacun. »

NOTES 1. Le mot *frašta*, si la lecture est exacte, doit être dérivé de *fraša* (cf. DNb § 1, note 1).

DSb

Inscription en vieux perse, en deux exemplaires, dont l'un complet, sur briques (cf. p. 109).

« Je suis Darius, le grand roi, le roi des rois,
le roi des peuples, le roi sur toute la terre,
le fils de Vištāspa, l'Achéménide. »

DSc

Inscription trilingue, en deux exemplaires, sur socle de colonne (cf. p. 110).

« Je suis Darius, le grand roi, le roi des rois,
le fils de Vištāspa. »

DSd

Inscription en vieux perse et en élamite, probablement deux ou trois exemplaires différents, sur socles de colonnes, reconstitués avec trois fragments vieux-perses et deux fragments élamites (cf. p. 110).

1 « Je suis Darius, le grand roi, le roi des rois,
le roi des peuples, le roi sur cette terre,
le fils de Vištāspa, l'Achémenide. »

2 Le roi Darius déclare :
« Grâce à Ahuramazdā, j'ai fait ce tačara¹. »

NOTES 1. Cf. pp. 101-103. Le mot est ici orthographié *dačara*, une erreur de scribe.

DSe

Inscription trilingue connue seulement par des fragments de dimensions diverses (onze vieux-perses, cinq élamites, trois babyloniens ; un exemplaire babylonien est presque complet). Le texte est reconstruit avec une assez grande certitude (cf. p. 110). Un premier thème est la pacification de l'empire (§ 4), mais il est précédé d'une liste des peuples (§ 3, cf. p. 134). Le début du texte comprend un texte cosmogonique (§ 1) et une titulature (§ 2). Après le premier thème, on en trouve un second sur les constructions de Suse (§ 5), qui rompt l'unité du texte. La finale est, comme souvent, une demande de protection adressée à Ahuramazdā.

1 Ahuramazdā est le grand dieu
+qui a créé cette terre ici, qui a créé ce ciel là-bas+,
qui a créé ++l'homme++, qui a +++créé le bonheur pour l'homme+++,
qui a fait Darius roi,
++++unique roi de nombreux, unique *souverain*¹ de nombreux++++.

Élam. *_*commandeur (?)
Babyl. +_+qui a créé le ciel et a créé cette terre ++_++les hommes
++++_+++donné la prospérité aux hommes +++++_++++le premier de
nombreux rois, qui commande à de nombreux

NOTES 1. Cf. DNa § 1, note 2.

2 « Je suis Darius, le grand roi, le roi des rois,
le roi +des peuples de toutes origines¹,
le roi sur cette terre grande au loin+,
le fils de Vištāspa, l'Achémenide,
Perse, fils de Perse, ++Aryen, de descendance aryenne²⁺⁺. »

Babyl. +_+des pays de la totalité, de toutes langues, roi de cette terre, éloignée,
grande ++_+++manque

NOTES 1. Cf. p. 170. 2. Sur la classification « horizontale », cf. p. 170.

3 Le roi Darius déclare :
« Grâce à Ahuramazdā,
voici les +peuples+ que j'ai pris, en dehors de la Perse¹ ;

j'ai régné sur eux ; ils m'apportaient un tribut ;
ce qui leur était dit de ma part, ils le faisaient ;
ma loi² les maintenait :
++le Mède, l'Élamite, le Parthe, l'Arien, le Bactrien,
le Sogdien, le Chorasmien, le Drangianien, l'Arachosien,
le Sattagydien, les Maciens, le Gandharien, l'Indien,
les Scythes Amyrgiens, les Scythes Tigraxauda,
le Babylonien, l'Assyrie, l'Arabe, l'Égyptien, l'Arménien,
le Cappadocien, le Lydien, les Grecs qui sont dans la mer,
+++les Scythes d'outre-mer+++ , le Thrace,
les Grecs **d'outre-mer, les Cariens**+++ . »

Élam. *_*ils étaient obéissants à mon égard (?) *_*_*manque
Babyl. +_+pays ++_+++la Médie, l'Élam (etc.) +++_++++la Scythie qui se
trouve sur l'autre rive de la mer

NOTES 1. Cf. DNa § 3, note 1. 2. Cf. p. 167.

4 Le roi Darius déclare :
« On avait fait beaucoup de mal¹ ; j'ai fait le bien ;
+les peuples étaient en agitation², l'un se battait avec l'autre+ ;
j'ai fait, grâce à Ahuramazdā,
que ++l'un ne se batte plus avec l'autre,
chacun est tout à fait à sa place++ ;
ma loi, ils la redoutent³,
de sorte que le puissant +++ne bat plus+++ le faible,
il ne le maltraite plus⁴. »

Babyl. +_+les pays étaient hostiles les uns aux autres ; les gens se tuaient les uns les
autres ++_+++les gens ne se tuent plus les uns les autres, j'ai mis chacun
à sa place +++++_++++ne tue pas

NOTES 1. Il y avait beaucoup de troubles politiques (même tournure elliptique en
XPh § 6). La même expression vieux-perse est encore employée au § 5, pour
désigner le mauvais état de la muraille, et elle est donc traduite différemment.
2. Cf. DNa § 4, note 1. 3. Cf. DPd § 2, note 4. 4. Dans un rapport
de forces comme celui de la guerre, il n'est évidemment pas question du faible
qui pourrait nuire au fort (cf. DNb § 2).

5 Le roi Darius déclare :
« Grâce à Ahuramazdā,
il y avait beaucoup de constructions
qui, auparavant, n'étaient pas en bon état ;
à Suse, j'ai vu que la muraille¹ +était en ruine² ;
là-bas, ensuite, j'ai construit une autre muraille¹. »

Babyl. +_+était allée en ruine ; je l'ai relevée

NOTES 1. Il faut probablement traduire ainsi le mot *didā* (« mur » en DSF § 11), qui
ailleurs signifie « citadelle » (cf. p. 111). 2. Cf. § 4, note 1.

- 6 Le roi Darius déclare :
« Qu'Ahuramazdā me protège, avec les dieux,
ainsi que ma maison
et ce que j'ai écrit dans l'inscription. »

DSf

Inscription trilingue, connue en plusieurs exemplaires et de nombreux fragments (environ treize vieux-perse, douze élamites et vingt-sept babyloniens). Versions complètes et fragmentaires ont été retrouvées sur tablettes d'argile, sur tables de marbre ou de pierre, sur briques émaillées et même sur des débris de barillets (cf. pp. 111-112). Le thème central est la construction du palais de Suse (§§ 7-13). D'autres textes, qui ne sont que des variantes de celui-ci, ont également été retrouvés (DSz, DSaa).

- 1 Ahuramazdā est le grand dieu
+ qui a créé cette terre ici, qui a créé ce ciel là-bas⁺,
qui a créé ++l'homme++, qui a +++créé le bonheur pour l'homme+++,
qui a fait Darius ++++roi,
unique roi de nombreux, unique *souverain^{1*} de nombreux++++.
- Élam.* *-*commandeur (?)
Babyl. +-+qui a créé le ciel, qui a créé cette terre ++-+++les hommes
+++_-+++donné la prospérité aux hommes ++++_-++++roi de nom-
breux rois, qui commande à de nombreux
- NOTES 1. Cf. DNa § 1, note 2.
- 2 « Je suis Darius, le grand roi, le roi des rois,
le roi des +peuples+, le roi ++sur cette terre+++,
le fils de Vištāspa, l'Achéménide. »
- Babyl.* +-+pays ++-+++de la terre
- 3 Le roi Darius déclare :
« Ahuramazdā, le plus grand des dieux, m'a créé,
il m'a fait roi, il m'a accordé ce royaume¹,
grand, aux bons chevaux, aux bons hommes².
- NOTES 1. Comparer avec DPd § 2. 2. Comme en DPd, on a ici une forme perse
et non pas mède.
- 4 Grâce à Ahuramazdā,
+ mon père Vištāspa¹ et Arsamès mon grand-père
étaient tous deux en vie
++lorsque Ahuramazdā m'a fait roi++ sur cette terre.

- Babyl.* + alors que ++-+++Ahuramazdā m'a donné la royauté
NOTES 1. On s'explique mal la raison d'être de ce passage dans l'inscription (repris en DSz, mais manque dans DSaa; cf. aussi XPf § 3), qui met Vištāspa particulièrement en valeur (cf. § 14), sinon que Darius affirme sa préséance au trône : « Ahuramazdā m'a fait roi » (et cf. § 5).

- 5 Ainsi était le bon plaisir d'Ahuramazdā
sur toute la terre :
+ il m'a préféré¹ comme homme,
il m'a fait roi sur cette terre.

Babyl. +et
NOTES 1. À Vištāspa et à Arsamès.

- 6 *J'ai vénéré¹ Ahuramazdā* ;
Ahuramazdā m'a apporté son soutien ;
ce que j'ai commandé de faire, + il l'a fait réussir⁺ ;
tout ce que j'ai fait, je l'ai fait grâce à Ahuramazdā.

Élam. *-*J'ai donné une offrande (?) à Ahuramazdā
Babyl. +-+dans ma main a été acquitté et réalisé
NOTES 1. Cf. p. 160.

- 7 Ce palais¹ que j'ai fait à Suse,
ses matériaux ont été apportés de bien loin ;
vers le bas, la terre a été creusée
jusqu'à ce que j'atteigne +la pierre dans la terre+ ;
lorsque ++ce fut creusé++, du gravier a été jeté
d'un côté à 40 coudées en profondeur,
de l'autre à 20 coudées en profondeur² ;
sur ce gravier, le palais a été déposé.

Élam. *-*manque
Babyl. +-+la partie dure de la pierre ++-+++la terre fut creusée
NOTES 1. Vieux perse *hadīš* (cf. p. 102). 2. « D'un côté..., de l'autre... » : passage peu clair. DSz § 6 et DSaa § 2 ne mentionnent que des travaux de terrassement d'une profondeur de 20 coudées.

- 8 +Et que la terre a été creusée vers le bas
et que le gravier a été jeté
et que la brique a été moulée :
le peuple¹ babylonien l'a fait+.

Babyl. +-+Le gravier de remplissage et les briques du briquetage : les gens d'Akkad
l'ont fait
NOTES 1. Le mot perse est ici *kāra* (comme au § 9), mais il ne peut être question d'ar-

mée, on attendrait plutôt *dabyu* (cf. p. 168, note 1). La version élamite utilise le mot habituel qui correspond à *kāra*, mais la version babylonienne a un mot différent, de sens plus général : « les gens, les hommes », qui ne se trouve jamais comme équivalent de ce mot perse (par ex. DB §§ 68, 69, etc.).

- 9 Le bois de cèdre ⁺
a été apporté d'une montagne du nom de Liban¹ ;
⁺⁺le peuple² assyrien l'a apporté⁺⁺ jusqu'à Babylone ;
de Babylone, les Cariens et les Grecs l'ont apporté jusqu'à Suse ;
le bois de yakā³
a été apporté du Gandhara et du Kermān.

Babyl. ⁺qui a été travaillé ici ⁺⁺les gens d'au-delà du fleuve l'ont apporté
NOTES 1. Nom étranger qui a nécessité la création d'un caractère spécial pour noter le phonème *l* (cf. p. 70). 2. Cf. § 8, note 1. 3. Le « Dabergia Sissoo Roxb. », persan *jaγ*.

- 10 L'or qui a été travaillé ici
a été apporté de Lydie et de Bactriane ;
le lapis-lazuli et la cornaline qui ont été travaillés ici
ont été apportés de Sogdiane ;
⁺la turquoise⁺ qui a été travaillée ici
a été apportée de Chorasmie.

Babyl. ⁺⁺la turquoise bleue (?) et la turquoise verte (?)

- 11 L'argent et l'ébène¹ ⁺
ont été apportés d'Égypte ;
la décoration ⁺⁺ avec laquelle les murs² ont été ornés
a été apportée d'Ionie ;
l'ivoire³ qui a été travaillé ici
a été apporté d'Éthiopie, d'Inde et d'Arachosie.

Babyl. ⁺qui ont été travaillés ici ⁺⁺des reliefs du palais
NOTES 1. L'ébène se dit en vieux perse « bois de pierre », calque de l'hébreu ou de l'araméen *eben*, « pierre ». 2. Cf. DSe § 5, note 1. 3. Vieux perse *piru*, ancêtre lointain du persan *fil*, « éléphant ».

- 12 Les colonnes en pierre qui ont été travaillées ici
ont été apportées d'un village¹ du nom d'Abirādu², en Élam ;
les tailleurs qui ont taillé la pierre
étaient des Ioniens et des Lydiens.

NOTES 1. Cf. DB § 26, note 4. 2. Site de Susiane inconnu par ailleurs.

- 13 Les orfèvres qui ont travaillé l'or
étaient des Mèdes¹ et des Égyptiens ;

les hommes qui ont travaillé le bois
étaient des Lydiens et des Égyptiens ;
les hommes qui ont fabriqué les briques
étaient ⁺des Babyloniens⁺ ;
les hommes qui ont décoré le mur
étaient des Mèdes et des Égyptiens. »

Babyl. ⁺⁺des gens d'Akkad

NOTES 1. On remarquera leur savoir-faire — et aussi l'absence des Perses dans ce texte (mais voir DSaa § 4), soit que ces techniques n'étaient pas encore développées chez eux, soit que leur position politique prépondérante ne permettait pas de les faire travailler à la construction du palais.

- 14 Le roi Darius déclare :
« À Suse, beaucoup de beau¹ a été ordonné,
beaucoup de beau a été fait ⁺ ;
qu'Ahuramazdā me protège,
ainsi que mon père Vištāspa² et ⁺⁺mon peuple⁺⁺. »

Babyl. ⁺contre ses ennemis, je l'ai protégée ⁺⁺mon pays

NOTES 1. Cf. DNB § 1, note 1. 2. Cf. § 4.

DSg

Inscription fragmentaire en vieux perse et en babylonien sur socle de colonne (cf. p. 110).

- 1 « Je suis Darius, le grand roi, le roi des rois,
le roi des peuples, le roi sur cette terre,
le fils de Vištāspa, l'Achéménide. »

- 2 Le roi Darius déclare :
« J'ai fait ce palais¹ avec des colonnes. »

NOTES 1. D'après la version babylonienne (le mot vieux-perse ne figure pas dans les fragments conservés).

DSh (= D²Sa)

Fragment attribué maintenant à Darius II (D²Sa).

DSi

Inscription bilingue, en vieux perse et en élamite, sur base de colonne (cf. p. 110).

- 1 « Je suis Darius, le grand roi, le roi des rois,
le roi des peuples, le roi sur cette terre,
le fils de Vištāspa, l'Achémenide. »
- 2 Le roi Darius déclare :
« Lorsque Ahuramazdā m'a fait roi sur cette terre,
grâce à Ahuramazdā, j'ai fait tout bien. »

DSj

Inscription trilingue sur base de colonne (cf. p. 110).

- 1 « Je suis Darius, le grand roi, le roi des rois,
le roi sur cette terre⁺,
le fils de Vištāspa, l'Achémenide. »
- 2 Le roi Darius déclare :
« Tout ce que j'ai fait, je ne l'ai pas fait autrement :
comme⁺ c'était le bon plaisir d'Ahuramazdā⁺, ainsi j'ai fait ;
Ahuramazdā était mon ami ; tout ce que j'ai fait a été réussi. »

Babyl. ⁺ grande

- 3 Le roi Darius déclare :
« Grâce à Ahuramazdā, celui qui verra ce palais¹ que j'ai fait,
cela paraîtra beau² à chacun ;
qu'Ahuramazdā me protège, ainsi que mon peuple. »

NOTES 1. Restitué par l'élamite et le babylonien (le mot manque dans la version
vieux-perse). 2. Cf. DNB § 1, note 1.

DSk

Inscription en vieux perse sur brique d'argile cuite (cf. p. 110).

- 1 « Je suis Darius, le grand roi, le roi des rois,
le roi des peuples,
le fils de Vištāspa, l'Achémenide. »
- 2 Le roi Darius déclare :
« Ahuramazdā est à moi ; je suis à Ahuramazdā ;
j'ai vénéré Ahuramazdā ; qu'Ahuramazdā m'apporte son soutien. »

DSl

Inscription en vieux perse sur brique d'argile cuite (cf. p. 110).

Le roi Darius déclare :
« Grâce à Ahuramazdā,
tout ce que j'ai eu l'intention de faire a été réussi. »

DSm

Inscription trilingue, en partie lacunaire, sur briques émaillées (cf. p. 110).

- 1 « Je suis Darius, le grand roi, le roi des rois,
le roi des peuples,
le fils de Vištāspa, l'Achémenide. »
- 2 Le roi Darius déclare :
« Ahuramazdā m'a accordé un grand royaume, aux bons hommes ;
il m'a fait roi sur⁺ cette terre⁺ ;
grâce à Ahuramazdā, voici les peuples dont j'étais le roi :
le Perse, l'Élamite, le Babylonien, l'Assyrie, l'Arabe,
l'Égyptien, le Lydien, le Grec, le Mède, l'Arménien,
le Cappadocien, le Parthe, le Drangianien, l'Arien, le Chorasmien,
le Bactrien, le Sogdien, le Gandharien, le Sattagydien,
l'Arachosien, l'Indien, le Thrace, les Grecs Aspidophores [...] ¹ »

Babyl. ⁺ toute la terre

NOTES 1. Sur cette liste, cf. p. 132.

DSn

Breve inscription trilingue sur un fragment de statue (cf. p. 113).

Darius le roi a ordonné de faire cette sculpture¹[...];
puisse Ahuramazdā protéger le roi Darius et ce qui a été fait [...]

NOTES 1. Conjecture. De cette inscription, seuls le verbe et le nom du roi sont encore visibles.

DSo

Inscription en vieux perse et en babylonien sur un fragment de table de marbre (cf. p. 110).
La version vieux-perse est fort endommagée.

- 1 «[...] j'ai fait [...] la dalle en pierre d'un relief [...]»
- 2 Le roi Darius déclare :
« Grâce à Ahuramazdā, à Suse, ici, j'ai fait le beau¹ ;
beaucoup de beau a été mis devant le laid [...] »

NOTES 1. Seulement en babylonien. Cf. DNB § 1, note 1.

DSp

Bref texte en vieux perse, fort endommagé (cf. p. 110).

Ahuramazdā le grand, le plus grand des dieux,
a fait Darius roi ;
il lui a accordé un royaume,
bon, aux bons chars¹, aux bons chevaux²,
aux bons hommes.

NOTES 1. Lecture probable, d'après DSs. 2. Forme mède. Cf. DPd § 2, note 2.

DSq

Deux lignes incomplètes en vieux perse, sur deux fragments d'une table de marbre (cf. p. 110).

[...] le roi Darius [...] œil (?) [...] il a su [...] ;
puisse-t-il ne pas [...]

DSr (=A²Sd)

Maintenant identifié avec une inscription d'Artaxerxès II (A²Sd).

DSs

Inscription en vieux perse, sur un fragment de table de marbre (cf. p. 110). Seules les fins de ligne sont préservées, le reste étant restitué, avec une assez grande certitude.

« Ahuramazdā est le grand dieu
qui fait¹ le beau² sur cette terre,
qui fait l'homme sur cette terre,
qui fait ce peuple aux bons hommes,
aux bons chevaux et aux bons chars ;
il m'a accordé la royauté ;
qu'Ahuramazdā me protège, ainsi que ce que j'ai fait. »

NOTES 1. On remarquera le verbe au présent, au lieu du passé dans les autres textes semblables. 2. Restitution. Cf. DNB § 1, note 1.

DSt

Inscription fragmentaire, en vieux perse, sur les deux faces d'un fragment de table de marbre (cf. p. 110).

- 1 Ahuramazdā est le grand dieu
qui a créé cette terre ici, qui a créé ce ciel là-bas,
qui a créé l'homme, qui a créé le bonheur pour l'homme,
qui a fait Darius roi.
- 2 Le roi Darius déclare :
« Qu'Ahuramazdā me protège, avec les dieux,
ainsi que ma maison et toi qui seras roi par la suite¹. »

NOTES 1. Seul « et toi » est visible, la suite est restituée. C'est probablement Xerxès qui est ici désigné.

DSu

Petit texte en élamite, incomplet, sur fragment de table en marbre (cf. p. 110). Les restitutions ne sont pas sûres.

- 1 « Je suis Darius, le grand roi, le roi des rois
[...] l'Achéménide. »
- 2 Le roi Darius dit :
« [...] qu'il fasse et [...] tout ce que j'ai fait de beau,
il ne croira pas [...] j'ai pris, a été pris. »

DSv

Inscription en babylonien avec une liste des peuples, fort mutilée, sur trois fragments de table en marbre (cf. p. 110).

- 1 « Je suis Darius, le grand roi, le roi des rois,
le roi des pays, le roi de la terre,
le fils de Vištāspa, l'Achéménide. »
- 2 Le roi Darius dit :
« Voici les pays où vivent les peuples,
ils m'apportaient un tribut [...]
Ahuramazdā me les a donnés [...]
la Médie [...] la Cappadoce [...] l'Assyrie [...] l'Inde [...]
la Chorasmie [...];
avec la protection d'Ahuramazdā,
[...] ils m'obéissaient [...] »

DSw

Inscription en babylonien, extrêmement mutilée, sur fragment de table en marbre (cf. p. 110). Restitution peu sûre.

« [...] ce qu'Ahuramazdā ordonne [...] ce [...]
je ne [...] devant moi ne fut pas pénible
et ce que j'ai fait [...]
et cela, puisse Ahuramazdā le protéger. »

DSx (= DSe)

Identifié comme un fragment de DSe.

DSy (= DSv § 1)

Fragment de DSv § 1.

DSz

Inscription en vieux perse, mutilée en sept fragments, et un exemplaire complet de la version élamite, sur table de pierre, plus quelques fragments. C'est une variante de l'inscription de fondation DSf (cf. p. 112). La traduction est fondée sur le texte élamite.

- 1 ¹« Je suis Darius, le grand roi, le roi des rois,
le roi des peuples, le roi sur cette terre,
le fils de Vištāspa, l'Achéménide. »
- NOTES 1. Le chapitre cosmogonique de DSf manque.
- 2 Et le roi Darius dit :
« Ahuramazdā, le plus grand des dieux, m'a créé,
il a fait la royauté pour moi, il m'a donné cette royauté,
grande, belle en hommes et en chevaux.
 - 3 Et, grâce à Ahuramazdā,
mon père Vištāspa¹ et Arsamès mon grand-père
étaient tous deux en vie
lorsque Ahuramazdā m'a fait roi sur la terre.
- NOTES 1. Cf. DSf § 4, note 1.
- 4 Ahuramazdā a ainsi voulu :
sur toute l'étendue de cette terre,
il m'a choisi comme homme,
il m'a fait roi sur cette terre.
 - 5 J'ai donné cette offrande¹ à Ahuramazdā ;
Ahuramazdā m'a donné son soutien ;
ce que je voulais faire, il l'a fait réussir pour moi ;
tout ce que j'ai fait, grâce à Ahuramazdā je l'ai fait.
- NOTES 1. Tournure élamite correspondant au vieux perse « j'ai vénéré » (cf. p. 160).

- 6 Le palais que j'ai fait à Suse :
de loin ses matériaux ont été apportés ;
et en profondeur la terre a été creusée
jusqu'à ce que la roche soit atteinte ;
lorsque ce fut creusé complètement,
sur le gravier ses fondations ont été faites, 20 coudées¹ ;
sur ce gravier, le palais a été déposé.
- NOTES 1. Cf. DSf § 7, note 2.
- 7 Le fait que la terre a été enlevée en profondeur
et que sur le gravier ses fondations ont été faites
et que les briques ont été moulées :
les gens¹ de Babylone l'ont fait.
- NOTES 1. C'est le mot élamite qui correspond régulièrement au vieux perse *kāra*
(cf. DSf § 8, note 1).
- 8 Et le bois de cèdre
a été apporté d'une montagne du nom de Liban ;
les gens¹ d'Assyrie l'ont apporté jusqu'à Babylone ;
et de Babylone, les Cariens et les Grecs l'ont apporté jusqu'à Suse ;
et le bois de yakā
a été apporté du Gandhara et du Kermān.
- NOTES 1. Cf. § 7, note 1.
- 9 Et l'or a été apporté de Lydie et de Bactriane,
il a été travaillé ici ;
et le lapis-lazuli ainsi que la cornaline qui ont été travaillés ici
ont été apportés de Sogdiane ;
la turquoise qui a été apportée de Chorasmie,
elle a été travaillée ici.
- 10 Et l'argent et l'ébène
ont été apportés d'Égypte ;
la décoration avec laquelle les murs ont été ornés
a été apportée d'Ionie ;
et l'ivoire qui a été travaillé ici
a été apporté d'Éthiopie, d'Inde et d'Arachosie.
- 11 Et les colonnes de pierre qui ont été travaillées ici
ont été apportées d'un village du nom d'Abirādu, en Élam ;
les artisans qui ont travaillé la pierre
étaient des Grecs et des Lydiens.

- 12 Et les orfèvres qui ont travaillé l'or
étaient des Mèdes et des Égyptiens ;
et les hommes qui ont travaillé le bois
étaient des Lydiens et des Égyptiens ;
et les hommes qui ont fabriqué les briques
étaient des Babyloniens ;
et les hommes qui ont décoré le mur
étaient des Mèdes et des Égyptiens. »
- 13 Et le roi Darius dit :
« Grâce à Ahuramazdā¹,
à Suse, beaucoup de beau a été ordonné,
beaucoup de beau a été fait ;
qu'Ahuramazdā me protège, ainsi que mon peuple². »
- NOTES 1. Manque en DSf § 14. 2. Vištāspa n'est pas cité ici, contrairement à
DSf § 14.

DSaa

*Inscription babylonienne sur table de calcaire (cf. p. 112). C'est une variante écourtée de
DSf : il manque l'équivalent des §§ 1 et 3-6, et le texte des §§ 7-13 est « comprimé »
dans les §§ 4-5.*

- 1 « Je suis Darius, le grand roi, le roi des rois,
le roi des pays, le roi de la terre,
le fils de Vištāspa, l'Achéménide. »
- 2 Le roi Darius dit :
« Avec la protection d'Ahuramazdā,
ce palais qui a été fait ici, c'est moi qui l'ai fait ;
à l'endroit de la construction de ce palais,
ses fondations furent creusées
jusqu'à ce que j'arrive à la partie dure de la terre
et elles ont été comblées de gravier, 20 coudées¹ ;
sur le gravier, les fondations du palais ont été établies.
- NOTES 1. Cf. DSf § 7, note 2.
- 3 Voici les matériaux qui ont été employés pour ce palais :
l'or, l'argent, le lapis-lazuli, la turquoise, la cornaline,
le bois de cèdre, le bois de Makan, l'ébène,

l'ivoire et les décorations des reliefs ;
toutes les colonnes sont de pierre.

- 4 Voici les pays qui ont apporté
les matériaux de décoration de ce palais :
la Perse¹, l'Élam, la Médie, Babylone, l'Assyrie,
l'Arabie, l'Égypte, les Pays de la Mer², la Lydie, la Grèce,
l'Urartu³, la Cappadoce, la Parthie, la Drangiane,
l'Arie, la Chorasmie, la Bactriane, la Sogdiane, le Gandhara,
la Cimmérie⁴, la Sattagydie, l'Arachosie, la Quadie⁵. »

NOTES 1. Est absente en DSf (cf. § 13, note 1) et en DSz. 2. Les Grecs des îles
(cf. p. 143). 3. Nom babylonien de l'Arménie (cf. p. 139). 4. Nom
babylonien de la Scythie (cf. p. 55). 5. Le pays des Maciens (vieux perse
Maka) (cf. p. 144).

- 5 Le roi Darius dit :
« Avec la protection d'Ahuramazdā,
les matériaux de décoration de ce palais ont été apportés de loin
et j'en ai fait l'agencement ;
tout ce que j'ai fait, je l'ai entièrement fait
grâce à la protection d'Ahuramazdā ;
Ahuramazdā me protégera jusqu'à ce que je fasse tout. »

DSab

*Inscription quadrilingue (avec l'égyptien) sur une statue de Darius, faite en Égypte et
apportée à Suse (cf. p. 113).*

- 1 Ahuramazdā est le grand dieu
+qui a créé cette terre ici, qui a créé ce ciel là-bas+,
qui a créé ++l'homme++, qui a +++créé le bonheur pour l'homme+++,
qui a fait Darius roi.

Babyl. +-+ qui a créé le ciel et qui a créé cette terre +-+ les hommes
+++_+++ donné la prospérité aux hommes

- 2 Voici la statue¹ de pierre
que le roi Darius a ordonné de faire en Égypte ;
c'est pourquoi, celui qui par la suite + la verra,
saura que l'homme perse² tenait l'Égypte.

Babyl. +un jour

NOTES 1. Même mot que pour désigner les bas-reliefs (DB §§ 65-67, DNa § 4).
2. Comme en DNa § 4, et non « l'armée perse » comme en DPe § 2.

- 3 « Je suis Darius, le grand roi, le roi des rois,
le roi des +peuples+, le roi ++sur cette grande terre++,
le fils de Vištāspa, l'Achémenide. »

Babyl. +-+ pays +-+ de cette terre

- 4 Le roi Darius déclare :
« Qu'Ahuramazdā me protège, +ainsi que+ ce que j'ai fait. »

Babyl. +-+ avec

LES INSCRIPTIONS DE SUEZ

DZa

Nom de Darius dans un cartouche de la stèle de Chalouf (cf. p. 127).

Darius.

DZb

*Inscription trilingue, gravée de part et d'autre des effigies de la stèle de Chalouf (cf.
p. 127).*

Darius, le grand roi, le roi des rois,
le roi des peuples, le roi sur cette grande terre,
le fils de Vištāspa, l'Achémenide.

DZc

*Inscription trilingue (la version élamite est fort abîmée et la babylonienne est perdue) gra-
vée sur la partie inférieure de la stèle de Chalouf (cf. pp. 127-128).*

- 1 Ahuramazdā est le grand dieu
qui a créé ce ciel là-bas, qui a créé cette terre ici,
qui a créé l'homme, qui a créé le bonheur pour l'homme,
qui a fait Darius roi,

qui a accordé au roi Darius un royaume,
grand, aux bons chevaux, aux bons hommes.

- 2 « Je suis Darius, le grand roi, le roi des rois,
le roi des peuples de toutes origines,
le roi sur cette terre grande au loin,
le fils de Vištāspa, l'Achéménide. »

- 3 Le roi Darius déclare : « Je suis un Perse¹ ;
à partir de la Perse, j'ai pris l'Égypte² ;
j'ai ordonné de creuser ce canal,
à partir d'une rivière du nom de Nil³, qui coule en Égypte,
vers la mer qui vient de la Perse ;
alors, ce canal a été creusé, ainsi que je l'avais ordonné,
et les navires allaient d'Égypte, par ce canal, vers la Perse,
selon mon bon plaisir. »

NOTES 1. C'est plus l'affirmation d'une nationalité avant la lettre qu'une appartenance sociale (cf. DNa § 2). 2. C'est en réalité Cambyse qui a fait la conquête de l'Égypte (cf. DB § 10). 3. Vieux perse *Pirāva*, emprunté à l'égyptien, mais peut-être déformé par étymologie populaire sous l'influence de *piru*, « ivoire » (cf. DSf § 11, note 3).

LES INSCRIPTIONS MINEURES

Sur les inscriptions trilingues des poids-étalons, sur les sceaux et sur les vases, ces derniers parfois avec une version égyptienne, cf. p. 128.

Poids (DW)

- a +2 karša¹⁺. « Je suis Darius, le grand roi,
le fils de Vištāspa, l'Achéménide. »

Babyl. +⁻1/3 de man

NOTES 1. Environ 83 grammes, un sixième de la mine (*man*) babylonienne. Le mot n'est probablement pas d'origine iranienne.

- b « Je suis Darius, le grand roi, le roi des rois,
le roi des peuples, le roi +sur cette terre+,
le fils de Vištāspa, l'Achéménide. »

Babyl. +⁻ de la terre

- c +120 karša⁺. « Je suis Darius, le grand roi, le roi des rois,
le roi des peuples, le roi ++sur cette terre++,
le fils de Vištāspa, l'Achéménide. »

Babyl. +⁻20 man ++⁻++ de la terre

- d +60 karša⁺. « Je suis Darius, le grand roi, le roi des rois,
le roi des peuples, le roi ++sur cette terre++,
le fils de Vištāspa, l'Achéménide. »

Babyl. +⁻10 man ++⁻++ de la terre

Sceaux (DSC)

« Je suis Darius le roi. »

Vases (DVS)

Darius, le grand roi.

5

LES INSCRIPTIONS DE XERXÈS

LES INSCRIPTIONS D'ELVEND
ET DE HAMADĀN

XE

Inscription trilingue sur une paroi du mont Elvend, à côté de DE (cf. pp. 126-127). À part le nom des souverains, le texte est identique, à une expression près.

- 1 Ahuramazdā est le grand dieu, le plus grand des dieux¹,
qui a créé cette terre ici, qui a créé ce ciel là-bas,
qui a créé l'homme, qui a créé le bonheur pour l'homme,
qui a fait Xerxès roi,
⁺unique roi de nombreux, unique souverain² de nombreux⁺.

Babyl. ⁺-⁺un parmi des rois nombreux, parmi les souverains précédents, un
NOTES 1. Manque en DE. 2. Cf. DE § 1, note 2.

- 2 « Je suis Xerxès, le grand roi, le roi des rois,
le roi ⁺des peuples aux nombreuses origines,
le roi sur cette terre grande au loin⁺,
le fils du roi Darius, l'Achéménide. »

Babyl. ⁺-⁺de la totalité des pays, roi de cette terre grande, large

XH

Inscription en vieux perse sur un fragment de cruche en argent retrouvé à Hamadān.

Fait dans la maison du roi Xerxès.

LES INSCRIPTIONS DE PERSÉPOLIS

XP_a

Inscription trilingue, en quatre exemplaires, sur les parois intérieures des deux passages de la porte monumentale, « Porte de Xerxès » ou « Porte des Nations », donnant accès à la terrasse (cf. p. 103). Le thème principal est évidemment la construction du Portique (§ 3).

- 1 Ahuramazdā est le grand dieu
qui a créé cette terre ici, qui a créé ce ciel là-bas,
qui a créé ⁺l'homme⁺, qui a ⁺⁺créé le bonheur pour l'homme⁺⁺,
qui a fait Xerxès roi,
⁺⁺⁺unique roi de nombreux, unique souverain¹ de nombreux⁺⁺⁺.

Babyl. ⁺-⁺l'humanité ⁺⁺-⁺⁺donné la prospérité à l'humanité
⁺⁺⁺-⁺⁺⁺un parmi de nombreux rois, un parmi de nombreux souverains

NOTES 1. Cf. DE § 1, note 2.

- 2 « Je suis Xerxès, le grand roi, le roi des rois,
le roi ⁺des peuples aux nombreuses origines,
le roi sur cette terre grande au loin⁺,
le fils du roi Darius, l'Achéménide. »

Babyl. ⁺-⁺des pays de la totalité des langues, roi de cette terre grande, éloignée

- 3 Le roi Xerxès déclare :
« Grâce à Ahuramazdā,
j'ai fait ce "Portique¹ ⁺de⁺ tous les peuples";
il y a encore beaucoup de bon² ⁺⁺qui a été fait⁺⁺ dans cette Perse,
que moi j'ai fait et que mon père a fait³;
tout ce qui a été fait en outre, qui paraît bon,
tout cela nous l'avons fait grâce à Ahuramazdā. »

Babyl. ⁺-⁺du nom de ⁺⁺-⁺⁺que j'ai fait

NOTES 1. Le mot *duvarθi* est d'origine mède. 2. « Bon » pour qualifier les constructions (comme en XPg § 1, XPh § 6, XV § 3), et non pas « beau », comme dans beaucoup d'autres inscriptions (par ex. DNb § 1), est caractéristique du vocabulaire de Xerxès. 3. Xerxès associe souvent ses propres travaux et ceux de Darius (cf. § 4, XPe §§ 3-4, XPf §§ 3-5, XPg § 1, XSa, XSd, XV § 3).

- 4 Le roi Xerxès déclare :
« Qu'Ahuramazdā me protège, ainsi que mon royaume ⁺,

et ce que j'ai fait, et ce que mon père¹ a fait,
qu'Ahuramazdā protège cela aussi. »

Babyl. ⁺et mes pays
NOTES 1. Cf. § 3, note 3.

XPb

Inscription trilingue, en deux exemplaires, l'un à droite de l'escalier nord et l'autre à gauche de l'escalier est de l'apadana (cf. p. 99). Le thème est l'activité de bâtisseur du roi (§ 3).

- 1 Ahuramazdā est le grand dieu
qui a créé cette terre ici, qui a créé ce ciel là-bas,
qui a créé ⁺l'homme⁺, qui a ⁺⁺créé le bonheur pour l'homme⁺⁺,
qui a fait Xerxès roi,
⁺⁺unique roi de nombreux, unique souverain¹ de nombreux⁺⁺.

Babyl. ⁺⁻l'humanité ⁺⁺⁻⁺⁺donné la prospérité aux hommes ⁺⁻⁺⁺un
 parmi de nombreux rois, un de nombreux souverains.
NOTES 1. Cf. DE § 1, note 2.

- 2 « Je suis Xerxès, le grand roi, le roi des rois,
le roi ⁺des peuples aux nombreuses origines,
le roi sur cette terre grande au loin⁺,
le fils du roi Darius, l'Achémenide. »

Babyl. ⁺⁻des pays de la totalité des langues, roi de cette terre grande, éloignée

- 3 Xerxès le grand roi déclare :
« ⁺Ce que j'ai fait ici¹ et ce que j'ai fait ailleurs,
tout cela je l'ai fait grâce à Ahuramazdā⁺.

Babyl. ⁺⁻J'ai fait ce palais avec la protection d'Ahuramazdā
NOTES 1. C'est-à-dire l'apadana, comme le dit d'une manière plus explicite la version
 babylonienne.

- 4 Qu'Ahuramazdā me protège, avec les dieux¹,
ainsi que mon royaume et ce que j'ai fait. »

NOTES 1. Même théologie que Darius (cf. p. 157).

XPc

Inscription trilingue en trois exemplaires, sur les parois ouest, sud et est du taçara (cf. p. 101). Le thème en est la construction de l'édifice par Darius (§ 3).

- 1 Ahuramazdā est le grand dieu
⁺qui a créé cette terre ici, qui a créé ce ciel là-bas⁺,
qui a créé ⁺⁺l'homme⁺⁺, qui a ⁺⁺⁺créé le bonheur pour l'homme⁺⁺⁺,
qui a fait Xerxès roi,
⁺⁺⁺⁺unique roi de nombreux, unique souverain¹ de nombreux⁺⁺⁺⁺.

Babyl. ⁺⁻qui a créé le ciel et cette terre ⁺⁻⁺⁺les hommes
⁺⁺⁺⁺⁺donné la prospérité aux hommes ⁺⁺⁺⁺⁺⁺roi de nom-
 breux rois, lui seul commande à la totalité de tous les pays

NOTES 1. Cf. DE § 1, note 2.

- 2 « Je suis Xerxès, le grand roi, le roi des rois,
le roi ⁺des peuples aux nombreuses origines,
le roi sur cette terre grande au loin⁺,
le fils du roi Darius, l'Achémenide. »

Babyl. ⁺⁻des pays de la totalité de toutes les langues, roi de cette terre grande, large

- 3 Xerxès le grand roi déclare :
« Grâce à Ahura Mazda¹, le roi Darius, mon père², a fait ce palais³.

NOTES 1. Le nom du dieu est écrit exceptionnellement en deux mots, avec la première
 partie fléchie, mais sans clou de séparation. 2. Cf. XPa § 3, note 3.
 3. Un *hadiš* (cf. p. 102).

- 4 Qu'Ahuramazdā me protège, avec ⁺les dieux¹⁺,
ainsi que ce que j'ai fait,
et ce que mon père, le roi Darius, a fait ;
qu'Ahuramazdā protège cela aussi, avec ⁺les dieux⁺.

Babyl. ⁺⁻tous les dieux

NOTES 1. Cf. p. 157.

XPd

Inscription trilingue en quatre exemplaires, gravés sur le portique et l'escalier du hadiš (cf. p. 102). Le thème en est la construction du palais par Xerxès (§ 3).

- 1 Ahuramazdā est le grand dieu
qui a créé cette terre ici, qui a créé ce ciel là-bas,

qui a créé +l'homme+, qui a ++créé le bonheur pour l'homme++,
 qui a +++fait Xerxès roi,
 unique roi de nombreux+++, unique souverain¹ de nombreux.

Babyl. +-+l'humanité ++-+++ donné la prospérité aux hommes
 +++-+++ donné la royauté à Xerxès, un parmi de nombreux rois

NOTES 1. Cf. DE § 1, note 2.

- 2 « Je suis Xerxès, le grand roi, le roi des rois,
 le roi +des peuples aux nombreuses origines,
 le roi sur cette terre grande au loin+,
 le fils du roi Darius, l'Achéménide. »

Babyl. +-+des pays de la totalité des langues, roi de cette terre grande, éloignée

- 3 Xerxès le grand roi déclare :
 « +Grâce à Ahuramazdā, j'ai fait ce palais¹⁺.

Babyl. +-+Ce que j'ai fait ici et ce que j'ai fait ailleurs sur la terre, tout ce que j'ai
 fait, je l'ai fait avec la protection d'Ahuramazdā

NOTES 1. Le *hadiš* (cf. p. 102).

- 4 Qu'Ahuramazdā me protège, avec les dieux¹,
 ainsi que mon royaume et ce que j'ai fait. »

NOTES 1. Cf. p. 157.

XPe

*Inscription trilingue en quatorze exemplaires, en divers endroits du hadiš et d'autres salles
 (cf. p. 102). Simple signature.*

Xerxès, le grand roi, le roi des rois,
 le fils du roi Darius, l'Achéménide.

XPf

*Inscription bilingue, en vieux perse et en babylonien, en quatre exemplaires, retrouvés dans
 le « harem » (cf. p. 104), gravés sur tables de calcaire. Souvent appelée « texte du harem »,
 cette inscription mériterait plutôt le titre « succession de Darius », car, dans ce texte,
 Xerxès, devenu roi, y révèle que son père l'avait désigné comme son successeur (§ 4).*

- 1 Ahuramazdā est le grand dieu
 qui a créé cette terre ici, qui a créé ce ciel là-bas,

qui a créé +l'homme+, qui a ++créé le bonheur pour l'homme++,
 qui a fait Xerxès roi,
 +++unique roi de nombreux+++, unique souverain de nombreux.

Babyl. +-+l'humanité ++-+++ donné la prospérité aux hommes
 +++-+++ un parmi de nombreux rois

- 2 « Je suis Xerxès, le grand roi, le roi des rois,
 le roi +des peuples aux nombreuses origines,
 le roi sur cette terre grande au loin+,
 le fils du roi Darius, l'Achéménide. »

Babyl. +-+des pays de la totalité des langues, roi de cette terre grande, éloignée

- 3 Le roi Xerxès déclare :
 « Mon père est Darius,
 le père de Darius avait le nom de Vištāspa,
 le père de Vištāspa avait le nom d'Arsamès¹;
 et Vištāspa et Arsamès étaient tous deux vivants²
 lorsque Ahuramazdā eut le désir
 de faire de Darius, mon père, le roi de cette terre ;
 lorsque Darius devint roi, beaucoup est ce qu'il a fait³ d'excellent⁴. »

NOTES 1. Cf. DSf § 4. 2. L'emploi de ces verbes au passé permet de supposer
 qu'ils étaient morts à l'époque où Xerxès fait rédiger ce document. 3. Cf.
 XPa § 3. 4. Ce mot n'apparaît qu'ici (ainsi qu'au § 4 et en XPg § 1) pour
 qualifier les constructions (cf. « bon » en XPa § 3).

- 4 Xerxès le roi déclare :
 « Darius avait aussi d'autres fils ;
 le bon plaisir d'Ahuramazdā
 fut que Darius, mon père, me fit le plus grand après lui¹ ;
 lorsque mon père Darius +quitta le trône²⁺,
 grâce à Ahuramazdā,
 je suis devenu roi ++sur le trône de mon père++ ;
 lorsque je suis devenu roi,
 beaucoup est ce que j'ai fait d'excellent³ ;
 ce que mon père avait fait⁴, je l'ai préservé
 et j'y ai ajouté un autre travail ;
 ce que j'ai fait aussi et ce que mon père a fait⁴,
 tout cela nous l'avons fait grâce à Ahuramazdā. »

Babyl. +-+alla à la mort ++-+++ à la place de mon père, sur son trône

NOTES 1. Litt. « après (son) corps ». 2. Cf. DNa § 4, note 2. La version babylonienne
 montre bien qu'il s'agit de la mort de Darius. 3. Cf. § 3, note 4.
 4. Cf. XPa § 3, note 3.

- 5 Xerxès le roi déclare :
« Qu'Ahuramazdā me protège,
ainsi que mon royaume et ce que j'ai fait ;
et ce que mon père a fait¹,
qu'Ahuramazdā le protège aussi. »

NOTES 1. Cf. XPa § 3, note 3.

XPg

Inscription trilingue, la version vieux-perse en deux exemplaires, sur une plaque ornementale en briques émaillées, mais les autres versions sont dans un état fragmentaire (cf. p. 100). Pas de grand thème, si ce n'est la glorification des constructions de Darius et de Xerxès.

- 1 Xerxès, le grand roi, déclare :
« Grâce à Ahuramazdā, beaucoup est le bon
qu'a fait et ordonné le roi Darius, mon père¹ ;
c'est aussi grâce à Ahuramazdā
que j'ai ajouté à ce travail et que je l'ai fait excellent². »
- 2 Qu'Ahuramazdā, avec les dieux, me protège,
ainsi que mon royaume. »

NOTES 1. Cf. XPa § 3, notes 2 et 3. 2. Cf. XPF § 3, note 4.

XPh

Importante inscription trilingue, connue par trois exemplaires pour la version vieux-perse, un exemplaire pour l'élamite et le babylonien, sur tables de pierre, découverts à Persépolis et aussi à Pasargades (cf. pp. 104-105). Le thème principal en est la répression d'une révolte d'un peuple adorateur de dévas (§§ 4-5), précédé d'une liste de peuples (§ 3).

- 1 Ahuramazdā est le grand dieu
qui a créé cette terre ici, qui a créé ce ciel là-bas,
qui a créé l'homme, qui a créé le bonheur pour l'homme⁺,
qui a fait Xerxès roi,
++unique roi de nombreux, unique souverain¹ de nombreux⁺⁺.

Babyl. +-+ donné la prospérité aux hommes ++-++ un parmi de nombreux rois,
un souverain de nombreux

NOTES 1. Cf. DE § 1, note 2.

- 2 « Je suis Xerxès, le grand roi, le roi des rois,
le roi +des peuples aux nombreuses origines+,
le roi ++sur cette terre grande au loin++,
le fils du roi Darius, l'Achéménide,
Perse, fils de Perse, Aryen, de descendance aryenne¹. »

Babyl. +-+ des pays de la totalité des langues ++-++ de cette terre grande, éloignée

NOTES 1. Cf. DNa § 2 et p. 170.

- 3 Le roi Xerxès déclare :
« Grâce à Ahuramazdā, voici les +peuples+ dont j'étais le roi,
en dehors de la Perse¹ ;
j'ai régné sur eux, ils m'apportaient un tribut,
ils faisaient ce que je leur disais, ma loi² les maintenait :
++le Mède, l'Élamite, l'Arachosien, l'Arménien, le Drangianien,
le Parthe, l'Arien, le Bactrien, le Sogdien, le Chorasmien,
le Babylonien, l'Assyrie, le Sattagydien, le Lydien, l'Égyptien,
les Grecs qui se tiennent dans la mer
et ceux qui se tiennent outre-mer,
les Maciens, l'Arabe, le Gandharien, l'Indien, le Cappadocien,
les Daha³, les Scythes Amyrgiens, les Scythes Tigraxauda,
les Thraces, les Akaufaciens³, les Libyens, les Cariens, l'Éthiopien⁺⁺. »

Babyl. +-+ pays ++-++ la Médie, l'Élam (etc.)

NOTES 1. Cf. DNa § 3, note 1. 2. Cf. p. 167 et le § 7. 3. Seule apparition de ces deux peuples dans les inscriptions (cf. pp. 142 et 138).

- 4 Le roi Xerxès déclare :
« Lorsque je suis devenu roi,
parmi les +peuples+ qui sont écrits ci-dessus,
++il en est un¹ qui s'était révolté²⁺⁺ ;
alors, Ahuramazdā m'a accordé son soutien ;
grâce à Ahuramazdā, j'ai battu +++ce peuple
et je l'ai remis à sa place⁺⁺⁺. »

Babyl. +-+ pays ++-++ ils se sont révoltés +++-+++ ces pays et je les ai remis sur leur terre

NOTES 1. On ne sait de quel peuple il s'agit, ni pourquoi il n'est pas nommé (cf. p. 105). La version babylonienne ajoute à la confusion, qui a : « ils se sont révoltés... ces pays ». La syntaxe de la phrase vieux-perse est assez maladroite, voire ambiguë. Il faut peut-être suivre ici la version babylonienne. 2. Cf. DNa § 4, note 1.

- 5 Et parmi ces +peuples+, il y en avait un¹
où précédemment les dévas² étaient vénérés ;

alors, grâce à Ahuramazdā,
j'ai détruit le sanctuaire des dévas³ et j'ai interdit :
"Que les dévas ne soient pas vénérés!"
Là où, précédemment, les dévas étaient vénérés,
j'ai vénéré Ahuramazdā, au moment prescrit et selon le rite⁴.

Babyl. +⁻ pays

NOTES 1. Ce n'est probablement pas le même qu'au § 4. 2. Cf. p. 155.
3. Vieux perse *daiva-dāna*. Il ne peut s'agir que de constructions solides, de temples, donc ces adorateurs ne peuvent être des Iraniens. Cf. DB § 14.
4. Formule liturgique dont le sens exact n'est pas bien établi (cf. p. 160).

6 Et il y avait encore autre chose qui avait été mal fait¹ ;
cela, je l'ai fait bon² ;
tout ce que j'ai fait, je l'ai fait grâce à Ahuramazdā ;
Ahuramazdā m'a apporté son soutien,
jusqu'à ce que je l'achève.

NOTES 1. Cf. DSe § 4, note 1. 2. Cf. XPa § 3, note 2, mais employé ici probablement dans un sens politique.

7 Toi qui seras plus tard, si tu penses :
"+Je veux être heureux⁺ de mon vivant¹
et je veux être béni après ma mort",
respecte cette loi qu'Ahuramazdā a établie² ;
vénère Ahuramazdā, au moment prescrit et selon le rite³ ;
l'homme qui respecte cette loi qu'Ahuramazdā a établie
et qui vénère Ahuramazdā au moment prescrit et selon le rite³,
++il est heureux++ de son vivant et il est béni après sa mort. »

Babyl. +⁻ Puissé-je voir la prospérité ++-++il voit la prospérité

NOTES 1. Cf. p. 164. 2. Il ne s'agit donc plus ici de la loi royale (cf. p. 167).
3. Cf. § 5, note 4.

8 Le roi Xerxès déclare :
« Qu'Ahuramazdā me protège du mal,
ainsi que +ma maison et ce peuple+ ;
voilà ce que je demande à Ahuramazdā ;
qu'Ahuramazdā me donne cela¹. »

Babyl. +⁻ le palais et ces pays

NOTES 1. Même texte qu'en DNa § 5.

XPi

Breve inscription bilingue, en vieux perse et en élamite, sur un bouton de porte (cf. p. 106).

Bouton de porte en lapis-lazuli fait dans la maison du roi Xerxès.

XPj

Inscription trilingue sur base de colonne et nombreux fragments dispersés dans le palais de Xerxès et le « harem » (cf. p. 103).

1 « Je suis Xerxès, le grand roi, le roi des rois,
le roi des peuples, le roi sur cette terre,
le fils du roi Darius, l'Achéménide. »

2 Le roi Xerxès déclare : « J'ai fait ce tačara¹. »

NOTES 1. Cf. p. 101.

XPk

Inscription « signature » bilingue, en vieux perse et en élamite, sur le vêtement du roi, dans le tačara (cf. p. 100).

Xerxès, le fils du roi Darius, l'Achéménide.

XPi

Inscription en vieux perse seulement, sur table de calcaire, découverte à proximité de Persépolis (cf. p. 105). Elle reproduit, mais avec des variantes orthographiques et de langue importantes (les principales sont signalées en note), le texte de DNb. Il manque toutefois les §§ 11-12, mais, en revanche, on trouve la formule finale, qui a disparu dans DNb.

1 Ahuramazdā est le grand dieu
qui a créé¹ ce beau que l'on voit,
qui a créé le bonheur pour l'homme,
qui a déposé l'intelligence² et la bravoure sur le roi Xerxès.

NOTES 1. Aoriste, mais imparfait en DNb (même sens). 2. *Xratum*, mais *xraθum* en DNb (cf. p. 49).

- 2 Le roi Xerxès déclare :
« Grâce à Ahuramazdā, je suis¹ ceci²,
tel que je suis ami du droit,
je ne suis pas ami de l'injustice ;
mon désir n'est pas que le faible
subisse l'injustice à cause du puissant ;
mon désir n'est pas que le puissant
subisse l'injustice à cause du faible.
- NOTES 1. *Abmiy* au lieu de *amiy*. Ainsi écrit partout, contrairement aux règles de graphie (règle n° 8, p. 68). Il y a encore quelques autres entorses à ces règles.
2. « Ceci » manque en DNB.
- 3 Le droit : voilà mon désir ;
je ne suis pas ami de l'homme menteur ;
je ne suis pas colérique ;
ce qui m'arrive dans une contestation,
je le garde fermement dans la pensée,
je me gouverne fermement.
- 4 L'homme qui aide, je le protège¹ selon sa collaboration ;
celui qui nuit, je le punis² selon sa nuisance ;
mon plaisir n'est pas qu'un homme nuise ;
ce n'est pas non plus mon plaisir qu'il ne soit pas puni s'il nuit.
- NOTES 1. « Lui, je le protège » en DNB. 2. « Je le punis ainsi... » en DNB.
- 5 L'homme qui parle à propos d'un homme¹,
cela ne me convainc pas
jusqu'à ce que j'entende le témoignage des deux.
- NOTES 1. « Ce qu'un homme déclare contre un homme » en DNB.
- 6 Ce qu'un homme fait,
ou quand il apporte selon sa fortune,
je suis content de lui¹ et mon plaisir est grand et je suis satisfait²
et je donne beaucoup aux hommes loyaux³.
- NOTES 1. « De lui » manque en DNB. 2. La dernière phrase manque en DNB.
3. Cf. DB § 8, note 1.
- 7 Ainsi sont mon entendement et ma volonté :
lorsque tu verras ou entendras
ce que j'ai fait au palais et au camp militaire¹,
cela c'est la maîtrise que j'ai

sur mon esprit et mon entendement.

NOTES 1. Le mot est orthographié d'une manière aberrante, inhabituelle dans les inscriptions de Darius et de Xerxès.

- 8 Cette maîtrise que j'ai, c'est ce que mon corps peut faire :
comme combattant, je suis un bon combattant
dès que mon entendement se trouve en place ;
lorsque je vois un rebelle, lorsque je ne le vois pas,
grâce à mon entendement et à ma volonté, je domine la panique.
- 9 Lorsque je vois un rebelle, comme lorsque je ne le vois pas,
je suis habile à la fois avec les mains et avec les pieds ;
comme cavalier, je suis un bon cavalier ;
comme archer, je suis un bon archer, et à pied ou à cheval ;
comme lancier, je suis un bon lancier, et à pied et à cheval.
- 10 Voilà les qualités qu'Ahuramazdā a déposées sur moi,
et j'ai pu les exercer :
grâce à Ahuramazdā, ce que j'ai fait,
je l'ai fait avec ces qualités qu'Ahuramazdā a déposées sur moi.
- 11 Qu'Ahuramazdā me protège, ainsi que ce que j'ai fait. »

XPm

Inscription trilingue sur base de colonne, en plusieurs fragments (cf. p. 103). Même texte qu'en XPj § 2.

Le roi Xerxès déclare : « J'ai fait ce tačara. »

LES INSCRIPTIONS DE SUSE

XSa

Inscription trilingue sur socle de colonne, en plusieurs fragments, mais un exemplaire babylonien bien conservé (cf. p. 114).

Le roi Xerxès déclare :

« Grâce à Ahuramazdā,
le roi Darius, mon père¹, a fait ce palais². »

NOTES 1. Cf. XPa § 3, note 3. 2. *Hadiš*.

XSb

Inscription en babylonien sur base de colonne (cf. p. 114).

« Je suis Xerxès, le grand roi, le roi des rois,
le roi des pays, le roi de la terre,
le fils du roi Darius, l'Achémenide. »

XSc

Inscription en vieux perse sur fragment de table de marbre (cf. p. 114). On peut comparer avec la titulature babylonienne précédente.

« Je suis Xerxès, le grand roi, le roi des rois,
le roi des peuples,
le fils du roi Darius, l'Achémenide. »

XSd

Inscription trilingue sur base de colonne (cf. p. 114).

Le roi Xerxès déclare :
« Grâce à Ahuramazdā,
le roi Darius, mon père¹, a fait ce portique². »

NOTES 1. Cf. XPa § 3, note 3. 2. Cf. XPa § 3, note 1.

XSe

Inscription en babylonien sur table de marbre (cf. p. 114).

- 1 « Je suis Xerxès, le grand roi, le roi des rois,
le roi des pays, le roi de la terre,
le fils du roi Darius, l'Achémenide. »

- 2 Xerxès, le grand roi, dit :
« Tout ce que j'ai fait ici
et ce que j'ai fait ailleurs sur la terre,
cela est réalisé de ma main ;
tout ce que j'ai fait,
je l'ai fait avec la protection d'Ahuramazdā. »

L'INSCRIPTION DE VAN

XV

Inscription trilingue dans une niche creusée dans le roc (cf. p. 127). Le thème, si c'en est un, est une inscription inachevée de Darius (§ 3).

- 1 Ahuramazdā est le grand dieu, le plus grand des dieux,
+qui a créé cette terre ici, qui a créé ce ciel là-bas,
qui a créé l'homme⁺, qui a ++créé le bonheur pour l'homme⁺⁺,
qui a fait Xerxès roi,
+++unique roi de nombreux, unique souverain¹ de nombreux⁺⁺⁺.

Babyl. +--+qui a créé le ciel et a créé la terre et a créé les hommes ++--+donné
la prospérité aux hommes +++-+++roi de nombreux rois, qui seul com-
mande à la totalité de tous les pays

NOTES 1. Cf. DE § 1, note 2.

- 2 « Je suis Xerxès, le grand roi, le roi des rois,
le roi +des peuples aux nombreuses origines,
le roi sur cette terre grande au loin⁺,
le fils du roi Darius, l'Achémenide. »

Babyl. +--+des pays, roi de la totalité de toutes les langues, roi de la terre grande,
large

- 3 Le roi Xerxès déclare :
« Le roi Darius, mon père¹, grâce à Ahuramazdā,
a fait beaucoup de bon²,
et +il a ordonné de creuser cet emplacement ;
comme il n'a pas fait écrire d'inscription,
alors, moi, j'ai ordonné qu'on écrive cette inscription⁺.

Babyl. +--+cette montagne, il a ordonné d'en travailler la face, et il n'a rien écrit
dessus ; alors, moi j'ai ordonné qu'on y écrive

NOTES 1. Cf. XPa § 3, note 3. 2. Cf. XPa § 3, note 2.

- 4 Qu'Ahuramazdā me protège, avec +les dieux+, ainsi que mon royaume et ce que j'ai fait. »

Babyl. +-+ tous les dieux

LES INSCRIPTIONS MINEURES

Sceaux (XSC)

Sur les sceaux et les nombreux vases de Xerxès, le plus souvent trilingues, et même quadrilingues (avec l'égyptien) pour les vases, cf. p. 128.

- a Xerxès le grand roi.
b « Je suis Xerxès le roi. »

Vases (XVS)

Xerxès le grand roi.

6

LES INSCRIPTIONS D'ARTAXERXÈS I^{er} À PERSÉPOLIS

A¹Pa

Inscription bilingue, en vieux perse et en babylonien, gravée sur des fragments d'un bloc calcaire (cf. p. 103). Le début manque, et la version babylonienne, sur laquelle est faite la traduction, est un peu mieux conservée que l'autre.

- 1 [...] un parmi de nombreux souverains.
2 « Je suis Artaxerxès, le grand roi, le roi des rois, le roi des pays aux nombreuses langues, le roi de cette grande terre, éloignée, le fils du roi Xerxès, fils de Darius, l'Achéménide. »
3 Artaxerxès, le grand roi, dit :
« Avec la protection d'Ahuramazdā, ce palais que le roi Xerxès, mon père¹, a fait, je l'ai achevé.

NOTES 1. Comme Xerxès, ce souverain rend hommage aux constructions de son père (cf. XPa § 3).

- 4 Qu'Ahuramazdā me protège, avec les dieux, ainsi que ma royauté et ce que j'ai fait. »

A¹Pb

Inscription en babylonien sur table de pierre (cf. p. 103).

Artaxerxès le roi dit :
« Ce palais, le roi Xerxès mon père¹ en avait posé les fondations ;

avec la protection d'Ahuramazdā, moi, le roi Artaxerxès,
je l'ai construit et achevé. »

NOTES 1. Cf. A¹Pa § 3, note 1.

LES INSCRIPTIONS MINEURES

Vases (A¹VS)

Les vases sont tantôt en vieux perse seulement, tantôt trilingues, ou même quadrilingues (avec l'égyptien) (cf. p. 128). La plupart du temps, les légendes sont très courtes (cf. Darius et Xerxès), mais une coupe en argent a un texte plus long, bien que son authenticité ait été mise en doute.

- a Artaxerxès, le grand roi, le roi des rois,
le roi des peuples,
le fils du roi Xerxès, Xerxès fils de Darius,
qui a fait cette coupe¹ d'argent dans le palais².

NOTES 1. Perse *bātugara*, avec un premier élément qui est probablement à l'origine du persan *bāde*, « vin ». 2. Ou, plus littéralement, « maison ».

- b Artaxerxès, le grand roi.
c Le roi Artaxerxès.

LES INSCRIPTIONS DE DARIUS II

L'INSCRIPTION DE HAMADĀN

D²Ha

Inscription en vieux perse sur tablette d'or (cf. p. 126). Le contenu est stéréotypé et donne peu d'informations.

- 1 Ahuramazdā est le grand dieu
qui a créé cette terre ici, qui a créé ce ciel là-bas,
qui a créé l'homme, qui a créé le bonheur pour l'homme,
qui a fait Darius roi,
unique roi de nombreux, unique souverain de nombreux.
- 2 « Je suis Darius, le grand roi, le roi des rois,
le roi des peuples aux nombreuses origines,
le roi sur cette terre grande au loin,
le fils du roi Artaxerxès, Artaxerxès fils du roi Xerxès,
Xerxès fils du roi Darius, l'Achéménide. »
- 3 Le roi Darius déclare :
« Ahuramazdā m'a accordé ce peuple ;
grâce à Ahuramazdā, je suis roi sur cette terre ;
qu'Ahuramazdā me protège, ainsi que ma maison
et la royauté qu'il m'a donnée. »

LES INSCRIPTIONS DE SUSE

D²Sa

Inscription en vieux perse sur base de colonne (cf. p. 114), fort mutilée, de sorte que la paternité de Darius II n'est pas assurée.

Cet apadana¹ à colonnes, en pierre, Darius, le grand roi, l'a fait ; qu'Ahuramazdā, avec les dieux, protège le roi Darius.

NOTES 1. Le mot est restitué d'après A²Hb (cf. pp. 115-116). Seule une partie du mot « colonnes » est visible dans cette ligne.

D²Sb

Inscription bilingue, en vieux perse et en babylonien, sur base de colonnes, en deux exemplaires (cf. p. 114).

- 1 « Je suis Darius, le grand roi, le roi des rois, le roi des peuples, le roi sur cette terre, le fils du roi Artaxerxès, l'Achéménide. »
- 2 Le roi Darius déclare : « Artaxerxès, mon père¹, a d'abord fait ce palais² ; ensuite, ce palais, je l'ai fait grâce à Ahuramazdā. »

NOTES 1. Cf. A¹Pa § 3, note 1. 2. Hadîf.

LES INSCRIPTIONS D'ARTAXERXÈS II

A²Ha

Inscription trilingue (élamite très fragmentaire) sur base de colonne en diorite noire, en deux exemplaires (cf. p. 126).

- 1 Artaxerxès, le grand roi, le roi des rois, le roi ⁺des peuples, le roi sur cette terre⁺, le fils du roi Darius, Darius fils du roi Artaxerxès, Artaxerxès fils du roi Xerxès, Xerxès fils du roi Darius, Darius fils de Vištāspa, ⁺⁺l'Achéménide⁺⁺, déclare :
Babyl. ⁺⁻des pays qui sont sur toute la terre ⁺⁺⁻⁺⁺de la famille achéménide
- 2 « Grâce à Ahuramazdā, Anāhita et Miθra¹, j'ai fait cet apadana² ; qu'Ahuramazdā, Anahita et Miθra¹ me protègent de tout mal³ ⁺ ; ⁺⁺et qu'ils ne détruisent ni n'endommagent ce que j'ai fait⁴⁺⁺. »

Babyl. ⁺et cet apadana ⁺⁺⁻⁺⁺manque

NOTES 1. Sur ces deux derniers dieux, qui apparaissent pour la première fois dans les inscriptions de ce roi, cf. pp. 158-160. Le nom de Miθra est ici orthographié Mitra (graphie arméenne, comme en A²Hb). 2. Cf. pp. 114-115. 3. Cf. DNa § 5. 4. Texte différent de ce qu'on trouve dans les inscriptions antérieures.

A²Hb

Brève inscription en vieux perse sur base de colonne (cf. p. 126).

L'apadana¹ à colonnes, en pierre,
Artaxerxès, le grand roi, l'a fait,
lui, le fils du roi Darius, l'Achémenide;
« que Miθra² me protège ».

NOTES 1. Cf. A²Ha § 2, note 2. 2. Orthographié comme en A²Ha § 2, note 1.

A²Hc

Inscription en vieux perse sur table d'or (cf. p. 126). Le texte est du même type que celui en D²Ha § 1, de même provenance.

- 1 Ahuramazdā est le grand dieu, le plus grand des dieux, lui qui a créé cette terre ici, qui a créé ce ciel là-bas, qui a créé l'homme, qui a créé le bonheur pour l'homme, qui a fait Artaxerxès roi, unique roi de nombreux, unique souverain de nombreux.
- 2 Artaxerxès, le grand roi, le roi des rois, le roi des peuples, le roi sur cette terre, déclare :
« Je suis le fils du roi Darius, Darius fils du roi Artaxerxès, Artaxerxès fils du roi Xerxès, Xerxès fils du roi Darius, Darius fils du nommé Vištāspa, l'Achémenide. »
- 3 Le roi Artaxerxès déclare :
« Je suis roi sur cette terre grande au loin ; Ahuramazdā m'a accordé la royauté ; qu'Ahuramazdā me protège, ainsi que la royauté qu'il m'a accordée et ma maison. »

L'INSCRIPTION DE PERSÉPOLIS

A²Pa

Légendes trilingues des personnages qui ornent le tombeau du roi (cf. pp. 122-123 et 134).

- 1 Celui-ci est un Perse.
- 2 Celui-ci est un Mède.
- 3 Celui-ci est un Élamite.
- 4 Celui-ci est un Parthe.
- 5 Celui-ci est un Arien.
- 6 Celui-ci est un Bactrien.
- 7 Celui-ci est un Sogdien.
- 8 Celui-ci est un Chorasmien.
- 9 Celui-ci est un Drangianien.
- 10 Celui-ci est un Arachosien.
- 11 Celui-ci est un Sattagydien.
- 12 Celui-ci est un Gandharien.
- 13 Celui-ci est un Indien.
- 14 Celui-ci est un Scythe Amyrgien.
- 15 Celui-ci est un Scythe Tigraxauda.
- 16 Celui-ci est un Babylonien.
- 17 Celui-ci est un Assyrien.
- 18 Celui-ci est un Arabe.

- 19 Celui-ci est un Égyptien.
 20 Celui-ci est un Arménien.
 21 Celui-ci est un Cappadocien.
 22 Celui-ci est un Lydien.
 23 Celui-ci est un Grec.
 24 Celui-ci est un Scythe d'outre-mer.
 25 Celui-ci est un Thrace.
 26 Celui-ci est un Grec Aspidophore.
 27 Celui-ci est un Libyen.
 28 Celui-ci est un Éthiopien.
 29 Celui-ci est un Macien.
 30 Celui-ci est un Carien.

LES INSCRIPTIONS DE SUSE

A²Sa

*Inscription trilingue, en quatre exemplaires, sur bases de quatre colonnes (cf. p. 115).
 Toutes les versions sont fragmentaires, et le texte est en grande partie restitué.*

- 1 Artaxerxès, le grand roi, le roi des rois,
 le roi ⁺des peuples, le roi sur cette terre⁺,
 le fils du roi Darius, Darius fils du roi Artaxerxès,
 Artaxerxès fils du roi Xerxès, Xerxès fils du roi Darius,
 Darius fils de Vištāspa, ⁺⁺l'Achéménide⁺⁺,
 déclare :

Babyl. ⁺⁻des pays qui sont sur toute la terre ⁺⁺⁻⁺⁺de la famille achéménide

- 2 « Darius mon ancêtre¹ a fait cet apadana²;
^{*}ensuite^{*}, du temps de mon grand-père Artaxerxès, il a brûlé³;
 alors, grâce à Ahuramazdā, Anāhita et Miθra⁴,
 j'ai fait reconstruire cet apadana.

Élam. ^{*}-^{*}longtemps après

NOTES 1. Darius I^{er}. 2. Cf. A²Ha § 2, note 2. 3. Lecture et interprétation probables. 4. Est ici bien orthographié (de même qu'au § 3), contrairement à A²Ha § 2 et A²Hb.

- 3 Qu'Ahuramazdā, Anāhita et Miθra me protègent de tout mal¹,
 ainsi que ce que j'ai fait; ^{**}qu'ils ne [...] ni la sorcellerie (?)², ni les [...] ^{**}. »

Élam. ^{*}-^{*}qu'ils ne détruisent pas (?)

Babyl. ⁺⁻qu'ils ne détruisent pas cet apadana, qu'ils ne l'endommagent pas

NOTES 1. Cf. A²Ha § 2 et DNA § 5. 2. Forme très hypothétique. Le sens de ce passage nous échappe.

A²Sb

Inscription trilingue, sur base de colonne, en plusieurs exemplaires, mais fort fragmentaires (cf. p. 116).

« Je suis Artaxerxès, le grand roi, le roi des rois,
 le fils du roi Darius. »

A²Sc

Inscription en vieux perse sur plaque de pierre (cf. p. 116), avec lacunes importantes.

- 1 [...] le fils du roi Darius,
 Darius fils de Vištāspa, l'Achéménide.
 2 Artaxerxès, le grand roi, le roi des rois,
 le roi des peuples, le roi sur cette terre,
 déclare :
 « [J'ai fait] ce palais et cet escalier de pierre [...] »
 3 Qu'Ahuramazdā [...] »

A²Sd

Inscription trilingue, sur socles de colonnes, en de nombreux fragments (cf. p. 116). Le texte est reconstitué.

1 « Je suis Artaxerxès, le grand roi, le roi des rois, le roi des peuples, le roi sur cette terre, le fils du roi Darius, l'Achémenide. »

2 Le roi Artaxerxès déclare :
« Grâce à Ahuramazdā, j'ai fait *+ce palais¹*+
+que j'ai consacré² de mon vivant*. »

Élam. *_*ce tačara **_**manque
Babyl. +_+ce tačara ++_++manque

NOTES 1. *Hadiš*. 2. Lecture et interprétation probables. Il n'est plus possible de lire ici « paradis » (cf. p. 116).

3 **Qu'Ahuramazdā, Anāhita et Miθra¹ me protègent de tout mal², ainsi que ce que j'ai fait**.

Élam. **_**manque

NOTES 1. Orthographié ici Mitra, comme en A²Ha § 2 et en A²Hb. 2. Cf. A²Ha § 2 et DNa § 5.

LES INSCRIPTIONS D'ARTAXERXÈS III

L'INSCRIPTION DE PERSÉPOLIS

A³Pa

Inscription en vieux perse, sur le mur nord de la terrasse du palais H, en trois exemplaires, et un autre sur le mur ouest du palais de Darius (cf. pp. 100-101).

1 Ahuramazdā est le grand dieu
qui a créé cette terre ici, qui a créé ce ciel là-bas,
qui a créé l'homme, qui a créé le bonheur pour l'homme,
qui a fait Artaxerxès roi,
unique roi de nombreux, unique souverain de nombreux.

2 Artaxerxès, le grand roi, le roi des rois,
le roi des peuples, le roi sur cette terre,
déclare :
« Je suis le fils du roi Artaxerxès,
Artaxerxès fils du roi Darius,
Darius fils du roi Artaxerxès,
Artaxerxès fils du roi Xerxès,
Xerxès fils du roi Darius,
Darius fils du nommé Vištāspa,
Vištāspa fils du nommé Arsamès,
l'Achémenide. »

3 Le roi Artaxerxès déclare :
« Cet escalier de pierre a été construit par moi, de mon temps¹. »

NOTES 1. Litt. « sous moi ».

- 4 Le roi Artaxerxès déclare :
« Qu'Ahuramazdā et le dieu Miθra¹ me protègent,
ainsi que ce peuple et ce qui a été fait par moi[...] »

NOTES 1. Correctement orthographié (cf. A²Sa, note 4).

LES INSCRIPTIONS MINEURES

Sceaux (A³SC)

Seulement en vieux perse (cf. p. 128).

- a Par Artaxerxès.
b « Je suis Artaxerxès, le grand roi. »

Annexe

LA LETTRE DE DARIUS À GADATAS

DMM

*Inscription grecque découverte à Magnésie du Méandre et publiée en 1889 (cf. p. 57). Elle serait antérieure à 486 av. J.-C. et elle aurait été envoyée par Darius à Gadatas, probablement satrape d'Ionie, mais inconnu par ailleurs. Son nom doit être iranien, mais on hésite entre *Gā(v)-dāta, « à qui on a donné des bovins » (? ?), ou *Baga-dāta, « Dieudonné ».*

Le roi des rois Darius, fils d'Hystaspe, dit ceci¹ à son serviteur² Gadatas : « J'apprends que tu ne respectes pas mes commandements en tout point. Que tu travailles ma terre, en plantant les arbres fruitiers³ de l'autre côté de l'Euphrate⁴ jusqu'aux rives de l'Asie Mineure, je te loue pour ce projet et, grâce à cela, tu bénéficieras d'une grande reconnaissance dans la maison du roi⁵; mais que tu négliges mon ordonnance à propos des dieux, je te mettrai, si tu ne changes pas, à l'épreuve de mon déplaisir. Car tu as exigé l'impôt des jardiniers sacrés d'Apollon et tu les as contraints de cultiver une terre profane, au mépris des sentiments de mes ancêtres à l'égard du dieu qui a dit la vérité aux Perses et [...] »

NOTES 1. Tout ce passage est conforme à la phraséologie du début des inscriptions. 2. Le grec δοῦλος correspond au vieux perse *bandaka* (cf. DB § 7, note 1). D'autres correspondances de vocabulaire pourraient être relevées. 3. Il faut sans doute comprendre que ces arbres ont été transplantés. 4. Sans doute la Syrie. 5. Expression fréquente dans les inscriptions (cf. DPc, DPi, XH, XPI). Le mot *viθ* peut, comme le grec οἶκος, s'entendre aussi au sens de « famille » (cf. p. 170).

APPENDICES

Bibliographie

ABRÉVIATIONS

(périodiques, collections, ouvrages collectifs)

AAntH	<i>Acta Antiqua Academiae Scientiarum Hungaricae</i>
Actr	<i>Acta Iranica</i>
AoF	<i>Altorientalische Forschungen</i>
AION	<i>Annali dell'Istituto Orientale di Napoli</i>
AMI	<i>Archäologische Mitteilungen aus Iran</i>
BNF	<i>Beiträge zur Namensforschung</i>
CDAFI	<i>Cahiers de la Délégation Archéologique Française en Iran</i>
CII	<i>Corpus Inscriptionum Iranicarum</i>
CLI	<i>Compendium Linguarum Iranicarum</i>
CRAI	<i>Comptes Rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres</i>
Elr	<i>Encyclopaedia Iranica</i>
GIP	<i>Grundriss der Iranischen Philologie</i>
JRAS	<i>Journal of the Royal Asiatic Society</i>
MDOG	<i>Mitteilungen der Deutschen orientalischen Gesellschaft</i>
NAWG	<i>Nachrichten der Akademie der Wissenschaften zu Göttingen</i>
NGWG	<i>Nachrichten der Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen</i>
SBAW	<i>Sitzungsberichte der Bayerischen Akademie der Wissenschaften</i>
SÖAW	<i>Sitzungsberichte der österreichischen Akademie der Wissenschaften</i>
StIr	<i>Studia Iranica</i>
ZA	<i>Zeitschrift für Assyriologie</i>

OUVRAGES GÉNÉRAUX

- Encyclopaedia Iranica*, E. Yarshater (ed.), London-New York, en cours de publication depuis 1982.
- BRIANT P., *Histoire de l'Empire perse. De Cyrus à Alexandre*, Paris, 1996.
- COOK J.M., *The Persian Empire*, London, etc., 1983.
- DANDAMAEV M.A., *A Political History of the Achaemenid Empire*, Leiden, etc., 1989.
- FRYE R.N., *The Heritage of Persia*, London, 1962.
- *The History of Ancient Iran*, München, 1984.
- GERSHEVITCH I. (ed.), *The Cambridge History of Iran. Volume 2 : The Median and Achaemenian Periods*, Cambridge, 1985.
- GHIRSHMAN R., *Perse. Proto-Iraniens, Mèdes, Achéménides*, Paris, 1963.
- GRANTOVSKIJ E.A., *Rannjaja istorija iranskix plemjon perednej Azii*, Moskva, 1970.
- ROOT M., *The King and Kingship in Achaemenid Art*, Actr 19, 1979.
- SANCISI-WEERDENBURG H., *Yaunā en Persai. Grieken en Perzen in een ander perspectief*, Groningen, 1980.
- SERGENT B., *Les Indo-Européens*, Paris, 1995.
- VALLAT F., *Suse et l'Élam*, Paris, 1980.
- *Les noms géographiques des sources suso-élamites. Répertoire Géographique des Textes Cunéiformes*, Band 11, Wiesbaden, 1993.
- VOGELSANG W.J., *The Rise and Organisation of the Achaemenid Empire. The Eastern Iranian Evidence*, Leiden, etc., 1992.

I. LE DÉCHIFFREMENT DES CUNÉIFORMES

- BORGER R., « Die Entzifferungsgeschichte der altpersischen Keilschrift nach Grotefends ersten Erfolgen », *Persica*, 7, 1975-78, pp. 7-19.
- KENT R.G., *Old Persian*, New Haven, 2^d ed., 1953, pp. 9-11.
- MEYER W., « G. Fr. Grotefends erste Nachricht von seiner Entzifferung der Keilschrift », *NGWG*, Nr. 14, 1893, pp. 571-616 (Nachdruck : Darmstadt, 1972) [reproduit la communication, en latin, de Grotefend à Göttingen, en 1802].
- SCHMITT R., « Achaimenideninschriften in griechischer literarischer Überlieferung »

rung», *A Green Leaf, Papers in Honour of Professor Jes P. Asmussen*, *Aclr* 28, Leiden, 1988, pp. 17-38.

WEISSBACH F.H., «Geschichte der Entzifferung und Erklärung der Inschriften», *GIP* II, pp. 64-74.

II. LES ARYENS EN IRAN

BENVENISTE E., *Le vocabulaire des institutions indo-européennes*, Paris, 1969, vol. 1, pp. 367-373.

BURROW T., «The Proto-Indoaryans», *JRAS* 1973, pp. 123-140.

CUYLER YOUNG T., «The Iranian Migration into the Zagros», *Iran*, 5, 1967, pp. 11-34.

DUMÉZIL G., *Les dieux souverains des Indo-Européens*, Paris, 1977, pp. 233-251 [reproduit en le modifiant : *Le troisième souverain*, Paris, 1949, pp. 101-128].

GHIRSHMAN R., *L'Iran et la migration des Indo-aryens et des Iraniens*, Leiden, 1977.

MAYRHOFER M., *Die Indo-Arier im alten Vorderasien*, Wiesbaden, 1966.

— *Die Arier im Vorderen Orient - Ein Mythos?*, Wien, 1974.

STRONACH D., «Achaemenian Village I at Susa and the Persian migration», *Iraq* 12, 1974, pp. 239-248.

SZEMERÉNYI O., «Indo-European Kinship», *Aclr* 16, 1977, *arya* : pp. 125-149.

THIEME P., *Der Fremdling in Rgveda*, Leipzig, 1938.

III. LES LANGUES DE L'EMPIRE

BRANDENSTEIN W. - MAYRHOFER M., *Handbuch des Altpersischen*, Wiesbaden, 1964.

DRIVER G.R., *Aramaic Documents of the Fifth Century B.C.*, Oxford, 1965.

GRELOT P., *Documents araméens d'Égypte*, Paris, 1972.

GRILLOT-SUSINI F., avec la collaboration de Cl. ROCHE, *Éléments de grammaire élamite*, Paris, 1987.

HALLOCK R.T., *Persepolis Fortification Tablets*, Chicago, 1969.

KENT R.G., *Old Persian*, New Haven, 2^d ed., 1953.

LECOQ P., «La langue des inscriptions achéménides», *Aclr* 2, 1974, pp. 55-62.

— «À propos du F mède», in H. Koch und D.N. McKenzie (hgb.) *Kunst, Kultur und Geschichte der Achämenidenzeit*, Berlin, 1983, pp. 141-143.

— «Le mot *farnab-* et les Scythes», *CRAI*, 1987, pp. 671-682.

MCALPIN D.W., *Proto-Elamo-Dravidian : The Evidence and its Implications*, Philadelphia, 1981.

MEILLET A. - BENVENISTE E., *Grammaire du vieux perse*, Paris, 1931.

PAPER H.H., *The Phonology and Morphology of Royal Achaemenid Elamite*, Ann Arbor, 1955.

ROSSI A.V., «La varietà linguistica nell'Iran achemenide», *AION* 3, 1981, pp. 141-196.

SCHMITT R., «Altpersisch», *CLL*, pp. 56-85.

IV. L'ÉCRITURE CUNÉIFORME VIEUX-PERSE

D'ERME G., «Aspetti grafici e fonetici della scrittura antico-persiana», *AION* 43, 1983, pp. 429-478.

HERRENSCHMIDT C., «Nugae Antico-Persianae», *Achaemenid History* IV, Leiden, 1990, pp. 37-61.

— «Le paragraphe 70 de l'inscription de Bisotun», *Études Irano-Aryennes offertes à Gilbert Lazard*, Paris, 1989, pp. 193-208.

HOFFMANN K., «Zur altpersischen Schrift», *Aufsätze zur Indoiranistik*, Bd. 2, Wiesbaden, 1976, pp. 620-645.

LABAT R., *Manuel d'épigraphie akkadienne*, Paris, 1948 [nombreuses rééditions].

LECOQ P., «Le problème de l'écriture cunéiforme vieux-perse», *Aclr* 3, 1974, pp. 25-107.

— «Observations sur l'écriture vieux-perse», *Orientalia Romana* 52, 1983, pp. 31-39.

STEVE M.-J., *Syllabaire élamite, Histoire et Paléographie*, Neuchâtel-Paris, 1992.

VALLAT F., «The most ancient scripts of Iran : the current situation», *World Archaeology* 17/3, 1982, pp. 335-347.

V. CYRUS À BABYLONE ET LES PALAIS DE PASARGADES

BORGER P.-R., «Der Kyros-Zylinder mit dem Zusatzfragment BIN II Nr. 32 und die akkadischen Personennamen im Danielbuch», *ZA* 64, 1975, pp. 192-234.

BRIANT P., *Rois, Tributs et Paysans*, Paris, 1982, pp. 386-392.

DUCHESNE-GUILLEMIN J., «Le dieu de Cyrus», *Aclr* 3, 1974, pp. 11-21.

EILERS W., «Kyros. Eine namenkundliche Studie», *BNF* 15, 1964, pp. 180-236.

— «Le texte cunéiforme du cylindre de Cyrus», *Aclr* 2, 1974, pp. 25-34.

— «The Name of Cyrus», *Aclr* 3, 1974, pp. 3-9.

HARMATTA J., «The Rise of the Old Persian Empire. Cyrus the Great», *AAntH* 29, 1971, pp. 3-15.

— «Les modèles littéraires de l'édit babylonien de Cyrus», *Aclr* 1, 1974, pp. 29-44.

OPPENHEIM A.L., traduction du cylindre de Cyrus in PRITCHARD J.B., *Ancient Near East Texts Relating to the Old Testament*, Princeton, 1955, pp. 315-316 (ainsi que *The Ancient Near East. An Anthology of Texts and Pictures*, vol. 1, Princeton, 1973, pp. 206-208).

STRONACH D., *Pasargadae*, Oxford, 1968.

— «On the Genesis of the Old Persian Cuneiform Script», *Contribution à l'Histoire de l'Iran, Mélanges offerts à J. Parrot*, Paris, 1990, pp. 195-203.

VI. L'AVÈNEMENT DE DARIUS ET L'INSCRIPTION DE BISOTUN

- BALZER J., *Herodotus and Bisutun*, Stuttgart, 1987.
 BORGER R., *Die Chronologie des Darius-Denkmal am Behistun-Felsen*, NAWG 1982, Nr. 3.
 BRIANT P., *Darius, les Perses et l'Empire*, Paris, 1992.
 DANDAMAEV M.A., *Persien unter den ersten Achämeniden*, Wiesbaden, 1976.
 DUMÉZIL G., « L'intronisation de Darius », *AcIr* 23, 1984, pp. 143-149 (reproduit dans *L'oubli de l'homme et l'honneur des dieux*, Paris, 1985, pp. 246-253).
 GREENFIELD J. - PORTEN B., *The Bisutun Inscription of Darius the Great. Aramaic Version*, CII, London, 1982.
 HINZ W., *Darius und die Perser*, Baden-Baden, 1976.
 LECOQ P., « Le chapitre 70 de l'inscription de Bisotun : nouvel essai d'interprétation » (à paraître).
 MALBRAN-LABAT F., *La version akkadienne de l'inscription trilingue de Darius à Behistun*, Roma, 1994.
 SCHMITT R., *The Bisutun Inscriptions of Darius the Great. Old Persian Text*, CII Part I, Vol. 1, Texts I, London, 1991.
 VOIGTLANDER E., *The Bisutun Inscription of Darius the Great. Babylonian Version*, CII, London, 1978.
 WIESEHÖFER J., *Der Aufstand Gaumātas und die Anfänge Dareios' I*, Bonn, 1978.

VII. DARIUS ET LE PALAIS DE PERSÉPOLIS

- ALI-SAMI, *Persepolis*, Shiraz, 1958.
 BARNETT R.D., « Persepolis », *Iraq* 19, 1957, pp. 55-77.
 ERDMANN K., « Persepolis : Daten und Deutungen », *MDOG* 91, 1958, pp. 21-47.
 KREFTER F., *Persepolis Rekonstruktionen*, Berlin, 1971.
 SCHMIDT E., *Persepolis*, vol. I, Chicago, 1953.
 TILIA A.B., *Studies and Restorations at Persepolis and Other Sites of Fārs*, Rome, 1972.
 WALSER G., *Die Völkerschaften auf den Reliefs von Persepolis*, Berlin, 1966.

VIII. LES PALAIS DE SUSE

- BOUCHARLAT R., « Suse et la Susiane à l'époque achéménide. Données archéologiques », in H. SANCISI-WEERDENBURG and A. KUHRT, *Achaemenid History IV. Centre and Periphery*, Leiden, 1990, pp. 149-175.
 BOUCHARLAT R. - LABROUSSE A., « Le palais d'Artaxerxès II sur la rive droite du Chaour à Suse », *CDAFI* 10, 1979, pp. 19-136.
 DIEULAFOY M., *L'acropole de Suse*, Paris, 1891.
 LECOQ P., « Paradis en vieux perse ? », *Contribution à l'Histoire de l'Iran, Mélanges offerts à J. Parrot*, Paris, 1990, pp. 209-213.
 VALLAT F., « Les textes cunéiformes de la statue de Darius », *CDAFI* 4, 1974, pp. 161-180.

IX. LES TOMBEAUX DE NAQŠ-E ROSTAM

- CALMEYER P., « Zur Genese altiranischer Motive : III. Felsgräber », *AMI* 8, 1975, pp. 99-113.
 HINZ W., *Altiranische Funde und Forschungen*, Berlin, 1969.
 KLEISS W. - CALMEYER P., « Das unvollendete achaemenidische Felsgrab bei Persepolis », *AMI* 8, 1975, pp. 94-98.
 SCHMIDT E., *Persepolis*, Chicago, vol. 3, 1970.

X. HAMADĀN, SUEZ ET AUTRES SITES

- LOCHNER-HÜTTENBACH F., « Brief des Königs Darius an den Satrapen Gاداتas », in BRANDENSTEIN W. - MAYRHOFER M., *Handbuch des Altpersischen*, Wiesbaden, 1964, pp. 91-98.
 POSENER G., *La première domination perse en Égypte*, Le Caire, 1936.

XI. LES PEUPLES DE L'EMPIRE

- CALMEYER P., « Zur Genese altiranischer Motive : VIII. Die « statistische Landcharte des Perserreiches », *AMI* 15, 1982, pp. 105-187 ; 16, 1983, pp. 141-222.
 EILERS W., *Geographische Namengebung in und um Iran*, SBAW, 1982, Heft 5.
 GALL H. von, « Persische und medische Stämme », *AMI* 5, 1972, pp. 261-283.
 HERZFELD E., *The Persian Empire*, Wiesbaden, 1968.
 SCHILTZ V., *Histoires de kourganes. La redécouverte de l'or des Scythes*, Paris, 1991.
 SZEMERÉNYI O., *Four Old Iranian Ethnic Names : Scythian-Skudra-Sogdian-Saka*, SÖAW 371, Wien, 1980.

XII. LA RELIGION DES ACHÉMÉNIDES

- BOYCE M., *A History of Zoroastrianism*, Vol. II, Leiden-Köln, 1982.
 DUCHESNE-GUILLEMIN J., *La religion de l'Iran ancien*, Paris, 1962.
 GNOLI G., « Politique religieuse et conception de la royauté sous les Achéménides », *AcIr* 2, pp. 117-190.
 KELLENS J., « Die Religion der Achämeniden », *AoF* 10, 1983, pp. 107-123.
 LECOQ P., « Un problème de religion achéménide : Ahura Mazda ou Xvarnah ? », *AcIr* 23, 1984, pp. 301-326.
 — « Un aspect de la politique religieuse de Gaumata le Mage », *Au Carrefour des Religions, Mélanges offerts à Philippe Gignoux*, Paris, 1995, pp. 183-186.

XIII. LES INSTITUTIONS ACHÉMÉNIDES

DANDAMAEV M. - LUKONIN V., *The Culture and Social Institutions of Ancient Iran*,
Cambridge, 1989.

HERRENSCHMIDT C., « Désignation de l'empire et concepts politiques de Darius
I^{er} d'après ses inscriptions en vieux perse », *StIr* 5, 1976, pp. 33-65.

LECOQ P., « Observations sur le sens du mot *dabyu* dans les inscriptions achémé-
nides », *Transcaucasica* 3, 1990, pp. 131-14.

Index

SOMMAIRE

1. Index des noms propres	291
a. Noms de personnes	295
b. Noms de divinités	297
c. Noms de peuples et de pays	302
d. Noms de villes	305
e. Noms de fleuves et de mers	305
f. Noms de montagnes	306
g. Noms des mois	
2. Index rerum	307
a. Politique	309
b. Religion et morale	310
c. Hommes, animaux et plantes	311
d. Constructions, objets, matériaux	313
e. Éléments naturels	
3. Index des passages cités	314
a. Inscriptions vieux-perses	316
b. Auteurs grecs et latins	317
c. Avesta	317
d. Bible	317
e. Rig Veda	317
f. Coran	317
4. Index linguistique	318

Les index renvoient :

— aux sigles des inscriptions, souvent suivis par le numéro du paragraphe concerné,

— aux pages de l'Introduction (précédées d'une barre de fraction lorsque cette sorte de renvois succède aux précédents).

1. INDEX DES NOMS PROPRES

a. Noms de personnes

- Achaiménès (*Haxāmaniš* « dont la pensée est amicale », Ἀχαϊμένης) : AmH 1 ; DB 2 ; DBa 2 / 73, 74 et *passim*.
- Achéménide(s) (*haxāmanišiya*) : AsH 1 ; CMa ; Cmb ; DB 1, 3 ; DBa 1 ; DBa 3 ; DE 2 ; DH 1 ; DNa 2 ; DPa ; DPb ; DPe 1 ; DPf 1 ; DSa 1 ; DSb ; DSd 1 ; DSe 2 ; DSf 2 ; DSg 1 ; DSi 1 ; DSj 1 ; DSk 1 ; DSm 1 ; DSu 1 ; DSv 1 ; DSz 1 ; DSaa 1 ; DSab 3 ; DZb ; DZc 2 ; DWa-d ; XE 2 ; XPa 2 ; XPb 2 ; XPc 2 ; XPd 2 ; XPe ; XPf 2 ; XPh 2 ; XPj 1 ; XPk ; XSb ; XSc ; XSe 1 ; XV 2 ; A¹Pa 2 ; D²Ha 2 ; D²Sb 1 ; A²Ha 1 ; A²Hb ; A²Sa 1 ; A²Sc 1 ; A³Pa 2 / *passim*.
- Āçina (hypocoristique, de Āçi « feu » ; forme mède *Āθrina dans la version babyl. ; roi en Élam) : DB 16, 17, 52 ; DBc / 55.
- Ainaira (père de Nadintabaira ; lecture peu sûre ; le babyl. a *Kin-zêr* ; pourrait être un nom sémitique : *'Ayn-ilu?*) : DB 16.
- Alexandre le Grand : 21, 23, 78, 79, 97.
- Antiochos de Commagène : 21.
- Araxa (Arménien, rebelle à Babylone, sous le nom de Nabukudraçara) : DB 49, 50, 52 ; DBi / 95, 169.
- Ardumaniš (« à l'esprit droit » (?); Perse, fils de Vahauka, allié de Darius) : DB 68 / 123.
- Ariaramnès (*Ariyāramna* « qui apaise les Aryens », Ἀριαράμνης ; roi perse, fils de Téspès) : AmH 1, 2, 3 ; AsH 1 ; DB 2 ; DBa 2 / 124 et *passim*.
- Aristobule : 78, 79.
- Arsamès (*Aršāma* « qui a la force des Héros », Ἀρσάμης ; roi perse, fils d'Ariaramnès) : AsH 1, 2 ; DB 1, 2 ; DBa 1, 2 ; DSf 4 ; DSz 3 ; XPf 3 ; A³Pa 2 / 124 et *passim*.
- Artabaze : 36.
- Artaphernès : 36.
- Artasšumara : 36.
- Artatama : 36.
- Artavardiya (« qui agit selon la vérité » ou « qui demeure dans la vérité » ; forme mède en babyl. et en aram. **Artavarziya* ; Perse, allié de Darius) : DB 41, 42.
- Artaxerxès I^{er} (*Artaxšaça* « dont le règne est juste » ; Ἀρταξέρξης, par analogie

avec Xerxès; roi perse, fils de Xerxès): A¹Pa 2; A¹Pb; A¹VSa-c; D²Ha 2; D²Sb 1, 2; A²Ha 1; A²Hc 2; A²Sa 1, 2; A³Pa 2; dans la formule « Le roi Artaxerxès déclare »: A¹Pa 3; A¹Pb.

Artaxerxès II (roi perse, fils de Darius II): A²Ha 1; A²Hb; A²Hc 1; A²Sb; A²Sd 1; A³Pa 2; dans la formule « Le roi Artaxerxès déclare »: A²Hc 2-3; A²Sa 1; A²Sc 2; A²Sd 2 / 73, 125, 158-159, 174.

Artaxerxès III (roi perse, fils d'Artaxerxès II): A³Pa 1; A³SC; dans la formule « Le roi Artaxerxès déclare »: A³Pa 2-4.

Aspačana («à qui les chevaux plaisent», Ἀσπαθίνης; chambellan de Darius): DNd / 123.

Aspathinès (cf. Aspačana): 212.

Assuérus: 219.

Assurbanipal (roi assyrien): CB 14 / 76, 77.

Astyage: 73, 74.

Aśoka: 64.

Aθamaita (Élamite, rebelle en Élam): DB 71 / 95.

Bagābigna («don (?) de dieu»; père de Vidarna): DB 68.

Bagabuxša («qui est réjoui (?) par dieu»; Μεγάβυξος; Perse, fils de Dātavahya, allié de Darius): DB 68.

Bardiya («hypocoristique», de *brda «grand»; le babyl. et l'aram. ont la forme mède *Barziya; Σμέρδης, q.v.; Perse, fils de Cambyse): DB 10, 11, 13, 40, 41, 45, 52, 68; DBb; DBh / 55, 84, 161-162 et *passim*.

Cambyse I^{er} (roi perse, fils de Cyrus I^{er}): CB 7 / 73 n. 2, 74.

Cambyse II (*Kambujiya*, étymologie obscure; Καμβύσης; roi perse, fils de Cyrus II): CB 9, 12; DB 10, 11, 12 / 72, 84, 141, 143, 163 et *passim*.

Crésus: 75.

Cyaxare (*Huvaxštra* «au bon règne» (??) ou *Huvaxšatara* «à la bonne croissance» (?); Κυαξάρης; roi mède, fils de Phraorte): DB 24, 31, 33, 52; DBe; DBg / 72.

Cyrus I^{er} (roi perse, fils de Téspès): CB 7 / 73 n. 2.

Cyrus II (*Kuruš*, étymologie contestée, «le jeune, le garçon» (?); Κύρος; roi perse, fils de Cambyse I^{er}): CB 1, 4, 7, 9; CMa; CMB; DB 10, 11, 13, 40, 41, 45, 52, 68; DBb; DBh / 21, 54, 72, 73-82, 125, 133, 141, 158-159.

Cyrus le Jeune: 81 n. 1, 125.

Čiçantaxma (hybride médo-perse, «brave par son ascendance»; Asagartien, roi en Asagartie): DB 33, 52; DBg / 95, 169.

Činčaxri (étymologie contestée; père de Martiya): DB 22.

Dādarši («hardi»; Perse, allié de Darius): DB 38.

Dādarši (Arménien, allié de Darius): DB 26, 27, 28.

Darius I^{er} (*Dārayavahuš* «qui possède» ou «qui maintient les biens»; Δαρείος; roi perse, fils de Vištāspa): DB 1, 45; DBa 1; DE 1, 2; DH 1; DNa 1, 2, 4; DNB 1; DNC; DND; DPa; DPb; DPc; DPd 1, 2; DPe 1; DPf 1; DPg 1; DPi; DPj; DSA 1; DSb; DSc; DSD 1; DSe 1, 2; DSf 1, 2; DSG 1; DSI 1; DSj 1; DSk 1; DSm 1; DSn; DSp; DST 1; DSu 1; DSv 1; DSz 1; DSaa 1; DSab 1, 2, 3; DZa; DZb; DZc 1, 2; DWa-d; DSC;

DVS; XE 2; XPa 2; XPb 2; XPC 2, 3, 4; XPd 2; XPe; XPf 2, 3, 4; XPg 1; XPh 2; XPj 1; XPk; XSa; XSB; XSc; XSD; XSe 1; XV 2, 3; A¹Pa 2; A¹VSa; D²Ha 2; A²Ha 1; A²Hc 2; A²Sa 1, 2; A²Sc 1; A³Pa 2; dans la formule « Le roi Darius déclare »: DB 2-76; DBa 2-4; DH 2; DNa 3-5; DNB 2; DPd 2-3; DPe 2-3; DPf 2-3; DPg 2; DSA 2; DSD 2; DSe 3-6; DSf 3, 14; DSG 2; DSI 2; DSj 2-3; DSk 2; DSI; DSm 2; DSo 2; DST 2; DSu 2; DSV 2; DSz 2, 13; DSaa 2, 5; DSab 4; DZc 3 / 19-21, 26, 31, 81, 84-87, 95, 97-101 et *passim*.

Darius II (roi perse, fils d'Artaxerxès I^{er}): D²Ha 1, 2; D²Sa; D²Sb 1; A²Ha 1; A²Hb; A²Hc 2; A²Sa 1; A²Sb; A²Sd 1; A³Pa 2; dans la formule « Le roi Darius déclare »: D²Ha 3; D²Sb 2.

Dātavahya («dont le meilleur est inné»; la babyl. a la forme mède *Zātava(hya); père de Bagabuxša): DB 68.

Déiocès: 124, 165.

Ferdowsi: 22, 116 n. 4, 118, 148 n. 2, 157 n. 4.

Frāda (Margien, rebelle en Margiane): DB 38, 52; DBj / 95.

Fravarti (hypocoristique, cf. avestique Fravaši; Φραώτης; Phraorte; Mède, rebelle en Médie sous le nom de Xšaθrita): DB 24, 31, 32, 35, 52; DBe / 95, 169.

Gadatas: 57, 277.

Gaubaruva («dévoué de bœufs» (?); Γαυβάρης, Gobryas; Patishorien, fils de Marduniya, allié de Darius): DB 68, 71; DNC / 122.

Gaumāta («distingué par ses bovins» (?); Σμέρδης, Smerdis, q.v.; Mage, usurpe l'identité de Bardiya): DB 11, 12, 13, 14, 16, 52, 68; DBb / 55, 84-86, 95, 161-163.

Gobryas (cf. Gaubaruva): 212.

Haldita (père d'Araxa): DB 49.

Hitāspa: 48 n. 2.

Hutāna («à la bonne descendance» (?); Ὀτάνης, Otanès; Perse, fils de Ouxra, allié de Darius): DB 68.

Hydarnès (cf. Vidarna): 212.

Hystaspe: cf. Vištāspa.

Imani (nom théophore élam., usurpé par Martiya): DB 22, 52; DBf.

Intaphernès: 212.

Kikkuli: 36.

Kin-zêr (nom babyl. du père de Nadintabaira): DB 16.

Kurtiwaža: 35.

Mandane: 73.

Marduniya («le doux» (?), Μαροδώνιος; père de Gaubaruva): DB 68.

Martiya («l'homme»; fils de Činčaxri, roi en Élam sous le nom d'Imani): DB 22, 23, 52; DBf / 94-95.

Mégabyze (pour Megabuxos (?), cf. Bagabuxša): 169, 212.

Mithridate : 147.

Mitridatès : 74.

Moïse : 74 n. 3.

Nabonide (*Nabunaita*, babyl. *Nabū-na'id*, Λαβύνητος; dernier roi de Babylone) :
CB 5, 11; DB 16, 49, 52; DBd; DBi / 74-77, 181-182.

Nabukudračara (babyl. *Nabū-kudirru-usur*; fils de Nabonide, nom usurpé par
Nadintabaira et Araxa) : DB 16, 18, 19, 49, 50, 52; DBd; DBi.

Nadintabaira (babyl. *Nidintu-bél*; roi à Babylone, sous le nom de Nabukudra-
čara : DB 16, 18, 19, 20, 52; DBd / 95.

Oïbarès : 21.

Onésicrite : 80.

Otanès (cf. Hutāna) : 169, 212.

Pseudarbatès : 57.

Remus : 74.

Romulus : 74.

Sargon : 74 n. 3.

Sémiramis : 83.

Skunxa (chef scythe) : DB 74; DBk / 95, 149.

Smerdis (cf. Bardiya; probablement « ionisé », avec influence de σμικρός;
Μάρδος chez Eschyle) : 169, 190.

Spakō : 74.

Suppiluliuma : 35.

Taxmaspāda (« dont l'armée est brave »; Mède, allié de Darius) : DB 33.

Téispès (Čišpiš, étymologie controversée; Τ(ε)ισπης; roi perse, fils d'Achaimé-
nès) : AmH 1; CB 7; DB 2; DBa 2 / 73.

Tissapherne : 49.

Θuxra (« le rouge »; père de Hutāna) : DB 68.

Upadarma (« sous » ou « proche de la loi » (?); père d'Āçina) : DB 16.

Vahauka (« le bon... » (?); père d'Ardumaniš) : DB 68.

Vahumisa (« au bon désir » (?); Perse, allié de Darius) : DB 29, 30.

Vahyasparuva (père de Vindafarnah) : DB 68.

Vahyazdāta (« donné par le meilleur » ou « dont la loi est la meilleure » (?);
rebelle en Perse, sous le nom de Bardiya) : DB 40, 41, 42, 43, 45, 47, 52;
DBh / 95, 169.

Vidarna (« soutien » (?); Ὑδάρινος, Hydarnès; Perse, fils de Bagābigna, allié de
Darius) : DB 25, 68.

Vindafarnah (« qui trouve la gloire »; Ἰντοφέρνης, Intaphernès; Perse, fils de
Vahyasparuva, alliée de Darius) : DB 50, 68 / 49.

Vištāspa (« dont les chevaux sont dételés »; Ὑστάσπης, Hystaspe; Perse, fils

d'Arsamès) : DB 1, 2, 35, 36; DBa 1, 2; DE 2; DG; DH 1; DNa 2; DPa;
DPb; DPe 1; DPf 1; DSa 1; DSb; DSc; DSd 1; DSe 2; DSf 2, 4, 14;
DSg 1; DSi 1; DSj 1; DSk 1; DSm 1; DSv 1; DSz 1, 3; DSaa 1;
DSab 3; DZb; DZc 2; DWa-d; XPf 3; A²Ha 1; A²Hc 2; A²Sa 1;
A²Sc 1; A³Pa 2 / 20, 26, 31, 48, 104 et *passim*.

Vivāna (« victorieux, Victor » (?); Perse, allié de Darius) : DB 45, 46, 47.

Xerxès (*Xšayārša* « qui dirige les héros, les guerriers »; Ξέρξης; roi perse, fils de
Darius I^{er}) : XE 1, 2; XH; XPa 1, 2; XPb 1, 2; XPc 1, 2; XPd 1, 2; XPe;
XPf 1, 2; XPh 1, 2; XPi; XPj 1; XPk; XPl 1; XSa; Xsb; XSc; XSe 1;
XV 1, 2; XSC; XVS; A¹Pa 2, 3; A¹Pb; A¹Vsa; D²Ha 2; A²Ha 1;
A²Hc 2; A²Sa 1; A³Pa 2; dans la formule « Le roi Xerxès déclare » : XPa 3-4;
XPb 3; XPc 3; XPd 3; XPf 3-5; XPg 1; XPh 3-4, 8; XPj 2; XPl 2;
XPm; XSa; Xsd; XSe 2; XV 3 / 26, 99 et *passim*.

Xšaθrita (hypocoristique, de *xšaθra* « royaume »; nom usurpé par Fravarti) :
DB 24, 52; DBe.

Zarathushtra : 156.

Zoroastre : 156.

b. Noms de divinités

Ādityas : 159.

Ahuramazdā (vieux perse) :

favorise (ou non) les *actions* (de l'homme, du roi; cf. constructions) : DB 66,
67; DPg 2; DSf 6; DSi 2; DSj 2; DSl; DSv; DSz 5; DSab 4; XPa 4;
XPb 3; XPc 4; XPd 4; XPf 4, 5; XPg 1; XPh 6; XPl 10, 11; XSe 2;
XV 3; A¹Pa 4; A²Sa 3;

dieu des *Aryens* : DB 62, 63;

donne ses *commandements* : DNa 6; DSv;

protecteur d'une *construction* (maison, palais, etc.; cf. actions) : AsH 3; DH 3;
DPf 2, 3; DSa 2; DSd 2; DSe 5, 6; DSj 3; DSo 2; DSz 5, 13; DSaa 2, 5;
XPa 3; XPb 3; XPc 3; XPd 3; XPg 1; XPh 8; XSa; Xsd; A¹Pa 3;
A¹Pb; D²Ha 3; D²Sb 2; A²Ha 2; A²Hc 3; A²Sa 2; A²Sd 2;

est dieu *créateur* : DE 1; DNa 1; DNb 1; DPg 1; DSe 1; DSf 1; Dss;
DSt 1; DSz 2; DSab 1; DZc 1; XE 1; XPa 1; XPb 1; XPc 1; XPd 1;
XPf 1; XPh 1; XPl 1; XV 1; D²Ha 1; A²Hc 1; A³Pa 1;

aide à lutter contre les *dévas* : XPh 5;

est le grand *dieu* : AsH 2; DE 1; DNa 1; DNb 1; DPd 1; DPg 1; DSe 1;
DSf 1; DSp; DSt 1; DSab 1; DZc 1; XE 1; XPa 1; XPb 1; XPc 1;
XPd 1; XPf 1; XPh 1; XPl 1; XV 1; D²Ha 1; A²Hc 1; A³Pa 1;

est le plus grand des *dieux* : AsH 2; DPd 1; DPg 1; DSp; Dss; DSz 2;
XE 1; XV 1; A²Hc 1;

accroît (ou non) la *famille* : DB 60, 61, 66, 67;

protecteur de l'*homme* (et de sa famille) : DB 60, 66;

protecteur des *inscriptions* : DB 58, 70; DSe 6;

protège du *mal* : DNa 5; XPh 8; A²Ha 2; A²Sa 3; A²Sd 3;

protège après la mort : DB 73; XPh 7;
 fait régner l'ordre : DB 7, 8; DNa 4;
 donne le peuple perse au roi : AmH 2, AsH 2; DPd 2; D²Ha 3;
 protecteur du (des) peuple(s) : AsH 3; DPd 2, 3; DPg 2; DSf 14; DSj 3;
 DSz 13; XPh 8; A³Pa 4;
 inflige une punition : DB 61, 67;
 protecteur du roi : AsH 3; DH 3; DPd 3; DPf 3; DSe 6; DSf 14; DSj 2,
 3; DSn; DSs; DSt 2; DSaa 5; DSab 4; XPa 4; XPb 4; XPc 4; XPd 4;
 XPf 5; XPg 2; XPh 1, 8; XPI 11; XV 4; A¹Pa 4; D²Ha 3; D²Sa;
 A²Hc 3; A³Pa 4;
 possède, et est possédé par, le roi : DSk 2;
 protecteur du royaume : XPa 4; XPb 4; XPd 4; XPf 5; XPg 2; XV 4;
 A¹Pa 4; A²Hc 3;
 donne la royauté (royaume) : AmH 2; AsH 2; DB 5, 6, 9, 13; DE 1, DH 2;
 DNa 1, 3, 4; DPd 1; DPe 2; DPg 1; DSe 1; DSf 1, 3, 4, 5; DSi 2;
 DSm 2; DSp; DSs; DSt 1; DSv 2; DSz 2, 3, 4; DSab 1; DZc 1; XE 1;
 XPa 1; XPb 1; XPc 1; XPd 1; XPf 1, 3, 4; XPh 3; XV 1; D²Ha 1, 3;
 A²Hc 1, 3; A³Pa 1;
 apporte son soutien : AmH 3; DB 9, 14, 62, 63; DNa 5; DSf 6; DSk 2;
 DSz 5; XPh 6;
 favorise la succession : XPf 4;
 est (ou non) vénéré ou imploré : DB 72, 73, 75, 76; DNa 5; DPd 3; DSf 6;
 DSk 2; DSz 5; XPh 5, 7, 8;
 garantit la vérité : DB 57 (?);
 accorde des vertus : DNa 1, 2, 10; XPI 1, 2, 10;
 apporte la victoire : DB 18, 19, 20, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 33, 35, 36, 38,
 41, 42, 45, 46, 50, 52, 54, 56, 59, 62, 75; DSe 3, 4; XPh 4;
 prolonge la vie : DB 60; DSf 4; DSz 3.
 / 31, 84, 98, 99, 102, 116, 154-158, 160-162 et *passim*.
 Ahura Mazdā (avestique) : 31, 139, 144, 154-158, 160-162, 173 et *passim*.
 Amərətāt : 156, 173.
 Aməša Spənta : 156, 166.
 Anāhita : A²Ha 2; A²Sa 2, 3; A²Sd 3 / 116, 139, 156, 159, 173.
 Aphrodite Anaïtis : 159.
 Arədvī Sūrā Anāhitā : 139.
 Aša Vahišta : 156, 163, 172, 174.
 Athéna : 159.

 Bēl : CB 7, 11.
 Bhaga : 159.

 Druj : 163.
 Dyauh pitar : 155.

 Enlil : CB 3.
 Esagila (temple de Marduk) : CB 2.

 Fravaši : 172, 174.

Haurvatāt : 156, 172.

Iahvé : 75.

Indra : 36.

Juppiter : 154.

Mānes : 172.

Marduk : CB 2, 3, 4, 8, 9, 11 / 76-77.

*Miça (cf. Index vieux perse) : 48, 159.

Mitra : 36, 48, 155 n. 3, 158 n. 2, 159.

Miθra (Mitra) : A²Ha 2; A²Hb; A²Sa 2, 3; A²Sd 3; A³Pa 4 / 36, 47, 116, 156,
 158, 162, 173.

Nabū : CB 7, 11.

Nāhhaiθya : 36.

Nāsātya : 36.

Sarasvatī : 139.

Sin : 76 n. 1, 182.

Spənta Ārmaiti : 156, 174.

Spənta Mainyu : 156.

Sūrya : 36.

Tištrya : 172.

Varuṇa : 36, 155.

Vohu Manah : 156, 174.

Xšaθra Vairya : 156, 173.

Zeus : 83, 155.

c. Noms de peuples et de pays

Afghanistan : 21, 75, 139, 143, 149, 153.

Akaufacien(s) : XPh 3 / 131, 134, 135, 138.

Airyānəm Vaejah : 31.

Airyō.šayana : 32.

Alains : 32, 147.

Alarodiens : 131, 135.

Amurru : CB 10.

Amyrgiens : cf. Scythes.

Andronovo : 35.

Arabe(s) : DB 6; DNa 3; DNe 18; DPe 2; DSe 3; DSm 2; XPh 3;
 A²Pa 18 / 131-133, 135, 138.

Arabie : DSaa 4.
 Arachosie : DB 45, 46, 47, 48; DSf 11; DSz 10; DSaa 4.
 Arachosien(s) : DB 6; DNa 3; DNe 10; DPe 2; DSe 3; DSm 2; XPh 3;
 A²Pa 10 / 131-134, 138-139.
 Arianè, Ariana, Ἀριανή : 50, 139.
 Arie : DSaa 4 / 32.
 Arien(s) : DB 6; DNa 3; DNe 5; DPe 2; DSe 3; DSm 2; XPh 3; A²Pa 5 /
 131-133, 135, 139.
 Arizantes : 144.
 Arménie (cf. Urartu) : DB 26, 27, 28, 29, 30 / 55, 131.
 Arménien(s) : DB 6, 26, 49, 52; DNa 3; DNe 20; DPe 2; DSe 3; DSm 2;
 XPh 3; A²Pa 20 / 132-135, 139.
 Aryen(s) : DB 62, 63, 70; DNa 2; DSe 2; XPh 2 / 21, 31-37, 139, 140, 143,
 144, 170-171.
 Asagartie : DB 33, 52; DBg.
 Asagartien(s) : DB 33, 52; DPe 2 / 131, 133, 135, 139-140, 151.
 Assyrie : DSv 2; DSz 8; DSaa 4 / 130, 132, 133.
 Assyrien(s) : DB 6, 21; DNa 3; DNe 17; DPe 2; DSe 3; DSf 9; DSm 2;
 XPh 3; A²Pa 17 / 131 n. 1, 135, 140.
 Aškenaz : 144, 148.
 Azerbaïdjan : 150, 151.
 Awan : 51.

Babylonie : DB 11, 12.
 Babylonien(s) : CB 8; DB 6, 16, 49, 50, 52; DNa 3; DNe 16; DPe 2; DSe 3;
 DSf 8, 13; DSm 2; DSz 12; XPh 3; A²Pa 16 / 54-55, 132, 133, 140.
 Bactriane : DB 38, 39; DSf 10; DSz 9; DSaa 4 / 50 n. 1, 55, 131, 132, 133,
 144.
 Bactrien(s) : DB 6; DNa 3; DNe 6; DPe 2; DSe 3; DSm 2; XPh 3; A²Pa 6 /
 50, 132, 133, 135, 140-141.
 Baloč : 152.
 Balučistan : 51, 54, 143.
 Bašagerd : 138.
 Boudiens : 144.
 Bouses : 144.
 Brahui : 152.
 Britanniques : 146 n. 3.

Cappadoce : DSv 2; DSaa 4 / 131 n. 1, 133, 141, 174 n. 2.
 Cappadocien(s) : DB 6; DNa 3; DNe 21; DPe 2; DSe 3; DSm 2; XPh 3;
 A²Pa 21 / 132-133, 135 n. 2.
 Carie : cf. Quadie.
 Carien(s) : DNa 3; DNe 30; DSe 3; DSf 9; DSz 8; XPh 3; A²Pa 30 / 130,
 134, 141.
 Carmanie : 151.
 Caspiens : 131, 132, 135, 141, 150.
 Caucasiq(s) : 131.
 Ceux de la mer : DB 6 / 132, 133, 141.

Chorasmie : DSf 10; DSv 2; DSz 9; DSaa 4 / 32, 133.
 Chorasmien(s) : DB 6; DNa 3; DNe 8; DPe 2; DSe 3; DSm 2; XPh 3;
 A²Pa 8 / 131-133, 135, 141-142.
 Chypre : 72, 130, 141.
 Cimmérie, Cimmériens (cf. Scythie) : DSaa 4 / 35, 55, 133, 142.
 Cissiens : 130, 135.
 Crimée : 142.

Dadices : 130, 135.
 Daha : XPh 3 / 131, 134, 135, 142.
 Dascylium : 141.
 Daylam : 152.
 Drangiane : DSaa 4 / 48, 133, 147.
 Drangianien(s) : DB 6; DNa 3; DNe 9; DPe 2; DSe 3; DSm 2; XPh 3;
 A²Pa 9 / 131-135, 142, 152.
 Dravidiens : 145, 152.

Égypte : DB 10; DSf 11; DSz 10; DSaa 4; DSab 2; DZc 3 / 57, 72, 130,
 132, 133, 143.
 Égyptien(s) : DB 6, 21; DNa 3; DNe 19; DPe 2; DSe 3; DSf 13; DSm 2;
 DSz 12; XPh 3; A²Pa 19 / 132, 133, 142.
 Élam : DB 11, 16, 22, 23, 52, 71; DBc; DBf; DSf 12; DSz 11; DSaa 4 / 51,
 133, 134.
 Élamite(s) : DB 6, 16, 17, 21, 23, 52, 71, 72; DNa 3; DNe 3; DPe 2; DSe 3;
 DSm 2; XPh 3; A²Pa 3 / 51-54, 55, 76, 130, 132, 133, 135, 142-143, 160.
 Ērān Šahr : 31.
 Ērān Vēž : 31.
 Espagnols : 146 n. 3.
 Éthiopie : DH 2; DSf 11; DSz 10.
 Éthiopien(s) : DNa 3; DNe 28; XPh 3; A²Pa 28 / 131, 134-135, 143.
 Éthiopiens d'Afrique : 131, 135.
 Éthiopiens d'Asie : 131, 135, 145, 152.

Fars : 35, 37, 51, 74, 77, 137, 145, 150.
 Français : 146 n. 3.

Gandhara : DSf 9; DSz 8; DSaa 4 / 41, 56, 133.
 Gandharien(s) : DB 6; DNa 3; DNe 12; DPe 2; DSe 3; DSm 2; XPh 3;
 A²Pa 12 / 130, 132-135, 143, 146.
 Gédrosie(ns) : 152.
 Gil, Gēl : 151.
 Gilān : 151, 152.
 Gimmiri (Cimmériens, cf. Scythes) : 55.
 Gorgān : 143, 151.
 Grèce (Ionie) : DSaa 4 / 133.
 Grec(s), Ioniens : DB 6; DNa 3; DNe 23; DSf 9; DSm 2; DSz 8, 11;
 A²Pa 23 / 132-134, 143.
 Grec(s) Aspidophore(s) : DNa 3; DNe 26; DSm 2 / 132-134, 140, 143.

Grecs d'outre-mer : DSe 3; XPh 3 / 133, 134, 143.
 Grecs qui sont sur la mer, de la mer : DPe 2; DSe 3; XPh 3 / 133, 134.
 Grecs qui sont sur la terre, continentaux : DPe 2 / 133, 134-135; 149.
 Guti : CB 4, 10 / 76.

Hindu (cf. Inde) : 41, 147, 151.
 Hindustān : 42.
 Hyrcanie : 50 n. 1, 151.
 Hyrcanien(s) : DB 35 / 135, 143, 144, 148.

Inde : DH 2; DSf 11; DSv 2; DSz 10 / 21, 41-42, 132.
 Indien(s) : DNa 3; DNe 13; DPe 2; DSe 3; DSm 2; XPh 3; A²Pa 13 / 32, 131-136, 143.
 Indo-Aryen(s) : 32.
 Indo-Européens : 34.
 Indo-Iranien(s) : 32.
 Ionie (cf. Grecs) : DSf 11; DSz 10 / 132.
 Ionien(s) : DSf 12 / 130.
 Ir, Iron : 32.
 Iran occidental : 34.
 Iran oriental : 34.
 Iraniens : 31-37, 136-137.
 Irlande : 33.
 Italiens : 146 n. 3.

Kermān : DSf 9; DSz 8 / 51, 151.
 Khorassan : 142, 145.
 Khotanais : 147.
 Kōč : 138.
 Kurdes : 137 n. 2, 150, 152.
 Kurdistan : 51, 76.

Liban : cf. Index des noms de montagnes.
 Libyen(s) : DNa 3; DNe 27; XPh 3; A²Pa 27 / 130, 134, 135, 138, 143.
 Luristan : 51.
 Lydie : DH 2; DSf 10; DSz 9; DSaa 4 / 72, 74, 133.
 Lydien(s) : DB 6; DNa 3; DNe 22; DPe 2; DSe 3; DSf 12; DSm 2; DSz 11, 12; XPh 3; A²Pa 22 / 130, 132-135, 141, 143-144.

Macédoniens : 149.
 Macien(s) : DB 6; DNa 3; DNe 29; DPe 2; DSe 3; XPh 3; A²Pa 29 / 131-134, 144, 152.
 Mage(s) : DB 11, 12, 13, 14, 16, 68; DBb / 73-74, 84, 123, 144, 145, 161-162, 169.
 Makan : DSaa 3.
 Manda : 76.
 Mardes : 145, 151.
 Margiane : DB 52; DBj / 32, 50 n. 1, 144.

Margien(s) : DB 21, 38, 52 / 144.
 Marhaši : 51.
 Markomans : 146.
 Massagètes : 75.
 Matiènes : 131, 135, 144, 151.
 Māzanderān : 143.
 Mèdes(s) : DB 6, 10, 11, 12, 13, 14, 21, 24, 25, 33, 41, 52; DNa 3; DNe 2; DPe 2; DSe 3; DSf 13; DSm 2; DSz 12; XPh 3; A²Pa 2 / 31, 32 et n. 1, 46-50, 55, 75, 76, 131-133, 135, 144, 165 et *passim*.
 Médie : DB 13, 24, 25, 28, 30, 31, 34, 41, 49, 52; DBe; DPg 1, 2; DSv 2; DSaa 4 / 131, 133, 134, 140, 150, 151.
 Médie Atropatène : 132, 144, 151.
 Mésopotamie : 35, 76.
 Mitanni, Mitanniens : 35-36.
 Mokrān : 144.
 Myces : 131, 135, 144.

Orthocorybantes : 131, 144-145, 149, 151.
 Ossètes : 32, 147, 155 n. 4.
 Outies : 131, 135, 202.

Pactyes : 131, 132, 135, 145, 153.
 Parétacènes : 144.
 Paricaniens : 131, 135, 145, 150, 152.
 Parthe(s) : DB 6, 21, 35; DNa 3; DNe 4; DPe 2; DSe 3; DSm 2; XPh 3; A²Pa 4 / 21, 131-135, 143, 145, 146, 153.
 Parthie : DB 35, 36, 37; DSaa 4 / 133.
 Paruparaesana : 56.
 Paštuns : 145, 153.
 Patishorien(s) : DB 68; DNc / 145, 150.
 Pays de la mer : DSaa 4 / 133.
 Perse (Pārsa) : DB 1, 22, 40, 43, 44, 49, 52, 68, 71; DBa 1; DNa 3; DNa 4; DPg 1, 2; DSe 3; DSaa 4; DZc 3 / 35, 48, 132, 133, 134, 137.
 Perse(s) : AmH 1, 2; AsH 1; DB 6, 10, 11, 12, 13, 14, 21, 25, 29, 33, 38, 41, 45, 50; DNa 2; DNa 4; DNe 1; DPd 2; DPe 3; DSe 2; DSm 2; DSab 2; DZc 3; XPa 3; XPh 2, 3; A²Pa 1 / 31, 32 n. 1, 35, 37, 50, 55, 132-133, 135, 140, 142, 145-146, 153, 170 et *passim*.
 Peuples qui sont outre-mer : DPe 2 / 133.
 Pisidiens : 135 n. 1.

Quadie : DSaa 4 / 134, 144.
 Qufs : 138.

Sagartiens (cf. Asagartiens) : 131.
 Sakastān : 142, 147.
 Sarangéens (cf. Drangianiens) : 131, 135, 142.
 Sarmates : 147.
 Saspies : 131, 135, 144.

Sattagydie : DB 46; DSaa 4 / 132, 133.
 Sattagydien(s) : DB 6, 21; DNa 3; DNe 11; DPe 2; DSe 3; DSm 2; XPh 3;
 A²Pa 11 / 130, 132-134, 146-147.
 Scythe(s) : DB 6, 21, 75; DBk; DH 2; DPe 2 / 20, 35, 55, 131-135, 142, 145,
 147-148, 151, 153, 160.
 Scythe(s) Amyrgien(s) : DNa 3; DNe 14; DSe 3; XPh 3; A²Pa 14 / 133, 134,
 135, 138.
 Scythes Tigraxauda : DB 74; DNa 3; DNe 15; DSe 3; XPh 3; A²Pa 15 / 85,
 133-134, 145, 149.
 Scythes d'outre-mer : DNa 3; DNe 24; DSe 3; A²Pa 24 / 134, 148.
 Scythie (cf. Cimmérie) : DB 74.
 Sindh : 41.
 Sistān : 48, 142, 147.
 Skudra : cf. Thrace.
 Sogdiane : DH 2; DSf 10; DSz 9; DSaa 4 / 37, 50 n. 1, 134.
 Sogdien(s) : DB 6; DNa 3; DNe 7; DPe 2; DSe 3; DSm 2; XPh 3; A²Pa 7 /
 50, 131-133, 135, 149, 155 n. 4.
 Strouchates : 144.
 Sumer : CB 1, 3, 6, 7, 8, 11.
 Susiane : 51, 52.
 Syrie : 138, 277.
 Syriens : 130, 131 n. 1, 135 et n. 2.
 Šimaški : 51.

Tall-e Malyān : 51.
 Thrace(s) : DNa 3; DNe 25; DSe 3; DSm 2; XPh 3; A²Pa 25 / 20, 130, 132,
 134, 135, 138, 140, 149.
 Transoxiane : 148.
 Turcs : 149, 151, 152.

Ukraine : 147, 148.
 Urartu, Uraštu (cf. Arménie) : DSaa 4 / 21, 37, 51 n. 1, 55, 133, 139, 148 n. 4,
 167.

Xuzestān : 52.
 Zabšali : 51.

d. Noms de villes

Abirādu (bourgade d'Élam) : DSf 12; DSz 11.
 Akkad : CB 1, 3, 6, 7, 8, 10, 11; DSf 8.
 Amarna : 36.
 Anšan (ville de Perse) : CB 4, 7; DB 40 / 51, 74, 202.
 Arbèles : DB 33.
 Arduvaka (en Arachosie) : DB 46.
 Aršāda (forteresse d'Arachosie) : DB 47.

Assur : CB 10.
 Autiyāra (village en Arménie) : DB 30.

Babylone : CB 1, 3, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 13; DB 10, 16, 18, 19, 20, 21, 31, 40,
 49, 50, 51, 52; DBd; DBi; DSf 9; DSz 7, 8; DSaa 4 / 22, 75, 76, 130, 133.
 Baydād (Baghdad) : 159 n. 4.
 Balx : 140.
 Béhistan, Behistun : 83.
 Bisotun : 27-28, 56, 83-96.
 Bukhara : 148.

Dēr (ville de Mésopotamie) : CB 10.
 Dubāla (village de Babylonie) : DB 49.

Ecbatane : DB 25, 32 / 37, 57, 74, 84, 124, 131, 133.
 Eléphantine : 56.
 Erbil : 200.
 Ešnunna (ville de Mésopotamie) : CB 10.

Fasā : 190.

Gandatamaki (en Sattagydie) : DB 46.
 Gandutava (village) : DB 46.

Hamadān : 37, 124-126.
 Hanban : 196.
 Herāt : 139.

Izalā (village en Assyrie) : DB 29.

Jérusalem : 75.

Kabret : 127.
 Kabul : 143.
 Kampana (village de Médie) : DB 25.
 Kandahar : 138, 205-206.
 Kāpiškāni (forteresse d'Arachosie) : DB 45.
 Kermān : 51, 151.
 Kermānšāh : 152.
 Kuganakā (ville de Perse) : DB 22.
 Kunduru (ville de Médie) : DB 31.

Magnésie : 57, 277.
 Manda : CB 4.
 Māru (ville de Médie) : DB 25.
 Marv : 144.
 Mēturnu (ville de Mésopotamie) : CB 10.

- Naqš-e Rostam : 20, 27, 118-123 et *passim*.
 Našir (nom élamite de Paišiyāhuvādā) : DB 11, 42.
 Ninive : CB 10 / 75, 133 n. 1.
 * Nisāya (village de Médie) : DB 13.
- Paišiyāhuvādā (ville de Perse ?) : DB 11, 42.
 Pasargades : 77-82, 97, 158 et *passim*.
 Patigarbanā (village de Parthie) : DB 36.
 Persépolis : 22-24, 29, 50, 51, 78, 97-107, 108-109, 137 et *passim*.
 Pīnarhisar : 20.
- Ragā (village de Médie) : DB 32, 36.
 Raghès : 199.
 Ras Shamra : 62 n. 1.
 Raxā (bourgade de Perse) : DB 41.
- Samarkand : 148.
 Sardes (cf. Lydie) : 143.
 Semnān : 151.
 Sikayahuvati (citadelle en Médie) : DB 13.
 Suez : 57, 127-128.
 Suse : CB 10 ; DSe 5 ; DSf 7, 9, 14 ; DSo 2 ; DSz 6, 8, 13 / 30, 51, 57, 84, 108-117, 130.
 Šahr-e Rey : 199.
- Tāravā (bourgade de Perse) : DB 40.
 Tārom : 202.
 Taxila : 143.
 Tigra (forteresse en Arménie) : DB 27.
 Tur Abdīn : 198.
- Ugarit : 62 n. 1.
 Ur : CB 1 ; DB 49 / 206.
 Uyamā (forteresse en Arménie) : DB 28.
 Višpahuzāti (ville de Parthie) : DB 35.
- Waššukanni : 36 n. 1.
- Yadāyā (en Perse ?) : DB 40.
 Yautiyā (village de Perse) : DB 40.
- Zamban : CB 10.
 Zāzāna (ville au bord de l'Euphrate) : DB 19.
 Zūzā (ville d'Arménie) : DB 26.

e. Noms de fleuves et de mers

- Aral : 35, 37, 141.
 Artescos : 20 n. 2.
 Bosphore : 19, 128.
 Caspienne : 35, 37, 75, 141, 143, 144, 151-152.
 Chaour : 108.
 Euphrate (babyl. *purattu*, interprété, par étymologie populaire, en *frātu* « gué » (cf. allemand *Furt*, anglais *ford*, latin *portus* « port », *porta* « porte », puis *Hu-frātu* « bon gué », traduit partiellement en grec ; Ἐυφράτης) : DB 19 / 277.
 Halys : 74.
 Hari Rud : 139.
 Hormuz : 138, 144.
 Indus : 143, 145.
 Kizil Irmak : 74.
 Méditerranée : 184, 230.
 Murghāb : 77.
 Nil : DZc 3.
 Noire (mer) : 34, 142.
 Oxus : 141, 214.
 Persique (golfe) : 144, 145, 184.
 Raḡhā : 147.
 Sarayu : 139.
 Sarsuti : 139.
 Téaros : 20.
 Tigre (babyl. *Diqlat*, interprété, par étymologie populaire, en *Tigrā* « (rapide comme la) flèche » ; cf. Quinte Curce, 4, 9, 16 : *itaque a celeritate qua defluit Tigri nomen est inditum, quia Persica lingua tigrin sagittam appellant* ; Τίγρις) : CB 10 ; DB 18.
 Urmiah : 35, 144, 145.
 Van : 127.
 Yaghnōb : 149.

f. Noms de montagnes

- Alvand : cf. Elvend.
 Arakadri (en Perse ?) : DB 11.
 Ararat : 148 n. 4.
 Caucase : 35, 147.
 Elvend : 126-127.
 Furj : 204.
 Himalaya : 139.
 Hindou Kouch (Hindukuš) : 35, 56.
 Kuh-e Bārez : 138.
 Kuh-e Rahmat : 97.
 Liban : DSf 9 ; DSz 8 / 70, 140.
 Nimrud Dagh : 21.

Parga (en Perse) : DB 42.
Paropamisos : 205.
Purg : 204.
Upāiri.saēna : 56.
Zagros : 37.

g. Noms de mois

(voir aussi index moyen perse et persan)

Āḩiyādiya (babyl. Kislimu, aram. Kislev) : DB 18, 38 / 172, 173.
Āḩukanaiša (babyl. Nisannu, aram. Nisan) : DB 31 / 171, 172.
Anāmaka (babyl. Tebēru, aram. Tebeth) : DB 19, 25, 29, 45 / 172, 173.
Bāgayādi (babyl. Tašritu) : DB 13 / 172, 173.
*Drnabāji : 172.
*Garmabaxši (babyl. Ulūlu) : 172, 173.
Garmapada (babyl. Du'ūzu, aram. Tammuz) : DB 11, 36, 42 / 171, 172.
Ēāigarči (babyl. Simannu, aram. Sivan) : DB 28 / 171, 172.
Ēūravāhara (babyl. Ayāru, aram. Iyyar) : DB 26, 27, 30, 41 / 171, 172.
*Ēurnabaxši (babyl. Ābu) : 171, 172.
*Ēvayaxwā : 174.
*V(a)rkajana : 173.
*V(a)rkazana (babyl. Arašsamma) : DB 50 / 172, 173.
Viyaxna, Viyaxana (babyl. Addāru) : DB 11, 35, 46 / 172, 174.
*Xārapašya : 173.
*Zamimā (babyl. Addāru) : 172, 174.

2. INDEX RERUM

(sauf CB)

a. Politique

année : (« une seule année ») : DB 52, 56, 57, 59, 62.
armée : DB 10, 11, 13, 14, 16, 18, 19, 22, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 32, 33,
35, 36, 38, 40, 41, 42, 45, 46, 47, 50, 54, 60, 61, 71, 74 ;
« aux bonnes armées » : AsH 2.
armée ennemie : DPd 3.

calendrier : 55, 157, 171-174.
chef : DB 23, 25, 33, 38, 41, 45, 47, 50, 71, 74.
classes sociales : 31, 139, 161, 169-171.

descendance : DSe 2 ; XPh 2.

famille (voir aussi « maison », index d) : DB 3, 4, 10, 12, 13, 14, 24, 33, 60, 61,
63, 66, 67, 69 ; DBa 1, 4 ; DBe ; DBg ; DNa 5.

généalogie (voir aussi titulature) : DB 2, 10, 70 ; DBa 1 ; DSf 4 ; XPf 3.

kāra : 119, 163, 168-169.

loi royale : DB 8 ; DNa 3 ; DSe 3, 4 ; XPh 3 / 167.

Magophonie : 162.

obéissance au roi : DB 6, 7 ; DNa 3, 4 ; DPe 2 ; DSe 3 ; DSv 2 ; XPh 3.

peuple(s) : D²Ha 3 ;
« autres peuples » : DB 10, 11, 12 ;
« peuples aux nombreuses origines » : DE 2 ; XE 2 ; XPa 2 ; XPb 2 ; XPc 2 ;
XPd 2 ; XPf 2 ; XPh 2 ; D²Ha 2 ;
« peuples de toutes origines » : DNa 2 ; DSe 2 ; DZc 2 ; XV 2 ;
« peuples nombreux » : DPe 1 ;
peuple mère : DB 10, 11, 12 ;

peuple perse : AmH 1; AsH 2; DB 10, 11, 12;
listes de peuples : DB 6, 21; DNa 3; DPe 2; DSe 3; DSm 2; DSv 2;
DSaa 4; XPh 3; A²Pa
/ 19, 98, 105, 111-112, 121, 130-149, 168-170 et *passim*.
peuples (non) aryens : 137, 139.
proclamation : DB 60, 61 / 119.

rebelle(s) : DB 11, 16, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 32, 33, 35, 36, 38, 40, 45,
46, 49, 52, 54, 71; DNb 8, 9; XPI 8, 9.

roi(s) : DB 4, 5, 6, 10, 12, 13, 15, 16, 22, 24, 31, 40, 49, 52, 53, 54, 55, 59,
64, 69, 71; DBa 1; DBb-j; DNa 1, 4; DNb 1; DPd 1, 2; DPg 1; DSf 1,
3; DSm 2; DSp; DSt 1; DSz 4; DSab 1; DZc 1; DSC; XE 1; XPa 1;
XPb 1; XPe 1; XPd 1; XPf 1, 3; XPh 1; XPh 2; XPh 3; XPI 1; XSD;
XV 1; XVS; A¹Pb; D²Ha 1, 2; D²Sa; D²Sb 1; A²Ha 1; A²Hb; A²Hc 1,
2; A2Sa 1; A2Sb; A2Sc 1; A2Sd 1; A³Pa 1; A³Pa 2;
« grand roi » : AMh 1, AsH 1; DB 1; DBa 1; DE 2; DH 1; DNa 2; DPa;
DPb; DPe 1; DPf 1; DSa 1; DSb; DSc; DSd 1; DSe 2; DSf 2; DSG 1;
DSi 1; DSj 1; DSk 1; DSm 1; DSu 1; DSv 1; DSz 1; DSaa 1; DSab 3;
DZb; DZc 2; DWa-d; DVS; XE 2; XPa 2; XPb 2; XPe 2; XPd 2;
XPe; XPf 2; XPg 1; XPh 2; XPj 1; Xsb; XSc; XSe 1, 2; XV 2; XSC;
A¹Pa 2, 3; A¹VS; D²Ha 2; D²Sb 1; A²Ha 1; A²Hb; A²Hc 2; A2Sa 1;
A2Sb; A2Sc 2; A2Sd 1; A³Pa 2 / 47;
« roi des pays » : DSv 1; DSaa 1; Xsb; XSe 1; A¹Pa 2;
« roi des peuples » : DB 1; DBa 1; DE 2; DH 1; DNa 2; DPa; DPe 1;
DPf 1; DSa 1; DSb; DSd 1; DSe 2; DSf 2; DSG 1; DSI 1; DSk 1;
DSm 1; DSab 3; DZb; DZc 2; DWb-d; XE 2; XPa 2; XPb 2;
XPe 2; XPd 2; XPf 2; XPh 2; XPj 1; XSc; XV 2; A¹VS; D²Ha 2;
D²Sb 1; A²Ha 1; A²Hc 2; A2Sa 1; A2Sc 2; A2Sd 1; A³Pa 2 / 82 n. 1,
137-138.
« roi des rois » : AmH 1, AsH 1; DB 1; DBa 1; DE 2; DH 1; DNa 2;
DPa; DPe 1; DPf 1; DSa 1; DSb; DSc; DSd 1; DSe 2; DSf 2; DSG 1;
DSi 1; DSj 1; DSk 1; DSm 1; DSu 1; DSv 1; DSz 1; DSaa 1; DSab 3;
DZb; DZc 2; DWb-d; XE 2; XPa 2; XPb 2; XPe 2; XPd 2; XPe;
XPf 2; XPh 2; XPj 1; Xsb; XSc; XSe 1; XV 2; A¹Pa 2; A¹VS;
D²Ha 2; D²Sb 1; A²Ha 1; A²Hc 2; A2Sa 1; A2Sb; A2Sc 2; A2Sd 1;
A³Pa 2 / 24, 80 n. 2, 166;
« roi (en) Perse » : AmH 1, AsH 1; DB 1; DBa 1 / 20;
« roi sur cette terre » : DE 2; DNa 2; DPf 1; DSd 1, DSe 2; DSf 2; DSf 4,
5; DSG 1; DSI 1, 2; DSj 1; DSm 2; DSz 1; DSz 3; DZc 2; DWb-d;
XE 2; XPa 2; XPb 2; XPe 2; XPd 2; XPf 2, 3; XPh 2; XPj 1; XV 2;
D²Ha 2, 3; D²Sb 1; A²Ha 1; A²Hc 2, 3; A2Sa 1; A2Sc 2; A2Sd 1;
A³Pa 2 / 82 n. 1;
« roi sur cette grande terre » : DSab 3; DZb; A¹Pa 2;
« roi sur toute la terre » : DSb;
« roi de la terre » : DSv 1; DSaa 1; Xsb; XSe 1;
« unique roi de nombreux » : DE 1; DNa 1; DSe 1; DSf 1; XE 1; XPa 1;
XPb 1; XPe 1; XPd 1; XPf 1; XPh 1; XV 1; D²Ha 1; A²Hc 1; A³Pa 1.

royaume, royauté : DB 9, 11, 12, 13, 14, 16; DH 2; DPd 1; DPg 1; DSf 3;

DSm 1; DSp; DSs; DSz 2; DZc 1; XPa 4; XPb 4; XPd 4; XPf 5;
XPg 2; XV 4; A¹Pa 4; D²Ha 3; A²Hc 2, 3.

satrape : DB 38, 45 / 58, 137.

satrapie(s) : 130-132.

souverain : (« unique souverain de nombreux ») : DE 1; DNa 1; DSe 1; DSf 1;
XE 1; XPa 1; XPb 1; XPe 1; XPd 1; XPf 1; XPh 1; XV 1; A¹Pa 1;
D²Ha 1; A²Hc 1; A³Pa 1.

succession : XPf 4.

titulature : AmH 1; AsH 1; CMa; CMc; DB 1; DBa 1; DBb-j; DH 1;
DNa 2; DPa; DPb; DPe 1; DPf 1; DSa 1; DSb; DSc; DSd 1; DSe 2;
DSf 2; DSG 1; DSI 1; DSj 1; DSk 1; DSm 1; DSu 1; DSv 1; DSz 1;
DSaa 1; DSab 3; DZb; DZc 2; DWa-d; DSC; DVS; XE 2; XPa 2;
XPb 2; XPe 2; XPd 2; XPe; XPf 2; XPh 2; XPj 1; XPk; Xsb; XSc;
XSe 1; XV 2; XSC; XVS; A¹Pa 2; A¹VS; D²Ha 2; D²Sb 1; A²Ha 1;
A²Hc 2; A2Sa 1; A2Sb; A2Sc 1, 2; A2Sd 1; A³Pa 2.

tribut : DB 7; DNa 3; DPe 2; DSe 3; DSv 2; XPh 3.

b. Religion et morale

amitié divine : DB 60, 66; DSj 2.

beau : DNb 1; DSf 14; DSj 3; DSo 2; DSs; DSu 2; DSz 13; XPI 1.

bien : DSe 4; DSI 2

bon : XPa 3; XPg 1; XPh 6; XV 3.

bonheur : DE 1; DNa 1; DNb 1; DPe 2; DSe 1; DSf 1; DSt 1; DSab 1;
DZc 1; XE 1; XPa 1; XPb 1; XPe 1; XPd 1; XPf 1; XPh 1, 7; XPI 1;
XV 1; D²Ha 1; A²Hc 1; A³Pa 1.

bravoure : DNb 1; XPI 1.

colère : DNb 3; XPI 3.

commandement divin : DNa 6; DSv.

dévas : XPh 5 / 105, 154-155.

dieux :

« autres dieux » : DB 62, 63 / 49, 157.

« avec les dieux » : DSe 6; DSt 2; XPb 4; XPe 4; XPd 4; XPg 2; XV 4;
A¹Pa 4; D²Sa / 157.

« avec tous les dieux » : DPd 3; DPf 2, 3; DPg 2 / 157.

droit : DNb 2; XPI 2, 3.

excellent : XPf 4; XPg 1.

faux : DB 57, 58.

injustice : DNb 2; XPI 2.

intelligence, entendement : DNb 1; DNb 7, 8; XPI 1, 7, 8.

jugement divin : DB 57 (?).
justice : DB 63; DSe 4.

loi divine : XPh 7 / 000.
loyauté : DNb 11.

mage (cf. index des noms de peuples) : 161.
maîtrise (de soi) : DNb 7, 8; XPI 7, 8.
mal : DNa 5; DSe 4; XPh 8; A²Ha 2; A2Sa 3; A2Sd 3.
mensonge, menteur : DB 10, 11, 16, 49, 50, 52, 54, 55, 63, 64; DBb-j;
DNb 3; DPd 3; XPI 3.

offrande : DSz 5.

peur, panique : DNb 8; XPI 8.
punition des méchants : DB 8, 61, 63, 64, 67, 72, 75; DNb 4; XPI 4 / 169;
mutilations : DB 32, 33;
supplice du pal : DB 32, 33, 43, 50;
pendaison : DB 32.

qualités : DNb 10; DNb 11; XPI 10.

récompense des bons : DB 8, 60, 63, 66, 73, 76; DNb 4; XPI 4.
rite(s) : DB 14; XPh 5, 7.

sanctuaire : cf. temple.

témoignage : DNb 5; XPI 5.
temple(s), sanctuaire : DB 14; XPh 5.
trahison : DB 63, 72, 75.

violence : DB 63, 64.
volonté : DNb 7, 8; XPI 7, 8.
vrai : DB 57.

c. Hommes, animaux et plantes

archer : DNb 9; XPI 9.

bois : DSf 13; DSz 12;
bois de Makan : DSaa 3;
bois de yakā : DSf 9; DSz 8.

cavalier(s) : DB 20, 32, 42, 47; DNb 9; XPI 9.
cèdre : DSf 9; DSz 8; DSaa 3.

chameau(x) : DB 18.
cheval, chevaux : DB 18; DNb 9; DSz 2; XPI 9;
« aux bons chevaux » : AmH 2; AsH 2; DPd 2; DSf 3; DSp; DSs; DZc 1.
corps : DNb 8; XPI 8.

ébène : DSf 11; DSz 10; DSaa 3.

famine : DPd 3.

homme(s) : DE 1; DNa 1; DNa 6; DSe 1; DSf 1; DSf 5; DSs; DSt 1;
DSz 2; DSz 4; DSab 1; DZc 1; XE 1; XPa 1; XPb 1; XPC 1; XPd 1;
XPf 1; XPh 1; XV 1; D²Ha 1; A²Hc 1; A³Pa 1;
marika (jeune homme) : DNb 11, 12;
« aux bons hommes » : AmH 2; DPd 2; DSf 3; DSm 1; DSp; DSs;
DZc 1.

lancier : DNb 9; DNC; XPI 9.

main(s) : DB 54; DNb 9; XPI 9; XSe 2.
mort : DB 73, 74, 76; XPh 7.

nez : DB 32, 33.

œil : DB 32, 33; DSq (?).
oreille(s) : DB 32, 33; DNb 11.
orfèvre(s) : DSf 13; DSz 12.

pied(s) : DNb 9; XPI 9.

tailleur(s de pierre) : DSf 12.

vie longue, longévité : DB 60, 66; DSf 4; DSz 3; XPh 3.

d. Constructions, objets, matériaux

Acropole de Suse : 108, 111.
apadana : D²Sa; A²Ha 2; A²Hb; A2Sa 2 / 97, 98-100, 108, 115-116, 126.
Apadana de Suse : 108, 111.
argent : DSf 11; DSz 10; DSaa 3; A¹VS.

bateaux : DB 74 (?).
bouton de porte : DPi; XPI.
brique(s) : DSf 8, 13; DSz 7, 12.

camp militaire : DNb 7; XPI 7.
canal : DZc 3.
carquois : DNd.

char(s) : (« aux bons chars ») : DSp; DSs.

citadelle : DSe 5 / 111.

colonne(s) : DSf 12; DSg 2; DSz 11; DSaa 3; D²Sa; A²Hb.

constructions : DSe 5.

cornaline : DSf 10; DSz 9; DSaa 3.

cuir : DB 70.

dalle : DSo 1.

décoration(s) : DSf 11, 13; DSz 10; DSaa 3, 4, 5.

Donjon de Suse : 108, 111.

escalier : A2Sc 2; A³Pa 3 / 99, 100.

fenêtre : DPc.

gravier : DSf 7, 8; DSz 6; DSaa 2.

hadiš : 101, 102, 110 n. 1, 114.

harem de Xerxès : 104-105.

inscription(s), texte : DB 56, 58, 65, 66, 67, 70; DSe 6; XPh 4; XV 3 / 19-21.

ivoire : DSf 11; DSz 10; DSaa 3.

Ka'ba de Zoroastre (Ka'be-ye Zardošt) : 118.

lance : DNa 4; DNa.

lapis-lazuli : DPi; DSf 10; DSz 9; DSaa 3; XPi.

maison, palais (vi0-; voir aussi « famille », index a) : AsH 3; DB 14, 24, 40, 63;

DH 3; DNa 7; DPc; DPe 3; DPi; DSe 6; DSt 2; XPh 8; XPi; D²Ha 2-3; A²Hc 2.

matériaux : DSf 7; DSz 6; DSaa 3, 4, 5.

mur(s) : DSf 11, 13; DSz 10, 12 / 111.

navires : DZc 3.

or : DSf 10, 13; DSz 9, 12; DSaa 3.

ouïres : DB 18.

palais (voir aussi « maison ») : DPf 2, 3; (hadiš) : DSf 7; DSg 2; DSj 3; DSz 6;

DSaa 2, 4; XH; XPe 3; XPd 3; Xpj 2; XPl 7; XSa; A¹Pa 3; A¹Pb; A¹Vs; D²S 2; A2Sc 2; A2Sd 2.

palais d'Artaxerxès II : 108.

palais de Darius (tačara) : 100-102.

palais de Xerxès : 102-103.

palais H : 103.

paradis : 79, 83, 116.

plat : A¹Vs.

portique : XPa 3; XSd.

Propylées (portique) : 103-104, 108, 114.

reliefs, sculptures, statues : DB 65, 66, 67; DNa 4; DSa; DSo 1; DSaa 3; DSab 2.

statue(s) : 21, 113.

tablette : DB 70.

tačara : DPa; DSd 2; Xpm / 98, 100-102, 110.

terrasse de Persépolis : DPf 2, 3 / 97-98.

trône : DNa 4; XPf 4.

turquoise : DSf 10; DSz 9; DSaa 3.

Ville Royale de Suse : 108, 111.

Zendān-e Soleyman : 118.

e. *Éléments naturels*

ciel : DE 1; DNa 1; DPg 1, 2; DSe 1; DSf 1; DSt 1; DSab 1; DZc 1; XE 1; XPa 1; XPb 1; XPe 1; XPd 1; XPf 1; XPh 1; XV 1; D²Ha 1; A²Hc 1; A³Pa 1.

désert : DPg 1, 2.

mer : DB 6, 74; DPg 1; DZc 3;

(peuples) d'outre-mer : DNa 3, DNe; DPe 2; DPg 1, 2; DSe 3; XPh 3; A²Pa 24.

(peuples) sur/dans la mer : DPe 2; DSe 3; DSaa 4; XPh 3.

montagne(s) : DPg 1, 2; DSf 9; DSz 8.

Pierre, roche : DPc; DSf 7; DSf 12; DSo 1; DSz 6; DSz 11; DSaa 3; DSab 2; D²Sa; A²Hb; A2Sc 2.

plaine : DPg 1.

terre : DE 1; DNa 1; DNa 4; DPg 1, 2; DSe 1; DSf 1; DSf 5, 7, 8; DSs;

DSt 1; DSz 4, 6, 7; DSaa 2; DSab 1; DZc 1; XE 1; XPa 1; XPb 1;

XPe 1; XPd 1; XPf 1; XPh 1; XSe 2; XV 1; D²Ha 1; A²Hc 1; A³Pa 1;

« terre grande au loin » : DE 2; DNa 2; DSe 2; DZc 2; XE 2; XPa 2; XPb 2; XPe 2; XPd 2; XPf 2; XPh 2; XV 2; D²Ha 2; A²Hc 2;

« grande terre » : DSab 3; DZb;

« vaste terre » : DPg 1, 2;

(peuples) sur la terre : DPe 2.

3. INDEX DES PASSAGES CITÉS

a. *Inscriptions vieux-perses*

AmH : 124-125, 126.
 AsH : 124-125, 126.
 CB : 76;
 § 7 : 73 n. 2;
 § 10 : 76.
 CMa : 80, 81.
 CMc : 80-81.
 DB § 1-2 : 76 n. 2;
 § 1-4 : 85, 87;
 § 2 : 95;
 § 4 : 73;
 § 5 : 75;
 § 6 : 56, 75 n. 1, 132, 136, 141;
 § 8 : 167, 169;
 § 10 : 164, 168;
 § 10-14 : 161 n. 3;
 § 11 : 168;
 § 13 : 111;
 § 14 : 162, 163;
 § 16 : 168;
 § 21 : 95;
 § 27-28 : 111;
 § 32 : 111, 124, 169;
 § 33 : 140;
 § 35 : 143;
 § 35-36 : 104 n. 1;
 § 38 : 58;
 § 43 : 169;
 § 45 : 58, 111;
 § 47 : 111;
 § 50 : 169;
 § 52 : 95, 164;
 § 54 : 164, 168;
 § 55-56 : 163;
 § 55-69 : 121;
 § 56-57 : 95, 163;
 § 59 : 95, 167;
 § 60-61 : 168;
 § 61 : 169;
 § 62 : 31, 49, 95, 160;
 § 63 : 47, 49, 163, 169;
 § 63-64 : 47;
 § 67 : 169;
 § 68 : 122;
 § 69 : 169;
 § 70 : 31, 50, 56, 85, 86, 168;
 § 71 : 122;
 § 72, 75 : 160, 169;
 § 73 : 164;
 § 74 : 164;
 § 76 : 164.
 DE : 127.
 DG : 128.
 DH : 99, 125-126;
 § 2 : 41.
 DNa : 79, 120-121;
 § 2 : 31, 47, 170;
 § 3 : 41, 167;
 § 6 : 134, 140.
 DNb : 82 n. 1, 120-121.
 DNc : 120, 122, 145.
 DNd : 120, 123.
 DNe : 123, 134, 140.
 DPa : 26, 100, 101, 106, 107, 128.
 DPb : 100, 106.
 DPc : 100, 106.

DPd : 82 n. 1, 97-98, 106.
 DPe § 2 : 41, 97-98, 106, 107, 130,
 133, 134;
 § 3 : 168.
 DPf : 97-98, 106, 107.
 DPg : 97-98, 116, 117.
 DPh : 99, 115 n. 2, 126.
 DPi : 106.
 DPj : 106.
 DSa : 109, 117.
 DSb : 109, 117.
 DSc : 82 n. 1, 110, 117.
 DSd : 101 n. 2, 110, 117.
 DSe : 99, 110, 111, 117, 121 n. 1;
 § 2 : 31, 47;
 § 3 : 41, 134, 167;
 § 4 : 105, 167.
 DSf : 99, 111, 112-113, 117;
 § 4 : 104 n. 1;
 § 7 : 112;
 § 8-9 : 168 n. 1.
 DSg : 110, 117.
 DSi : 117.
 DSj : 82 n. 1, 110, 117.
 DSk : 109, 117.
 DSl : 109.
 DSm : 109, 117;
 § 2 : 132.
 DSn : 113.
 DSo : 110.
 DSp : 110.
 DSq : 110.
 DSr : 110.
 DSs : 110.
 DSt : 110, 117.
 DSu : 110, 117.
 DSv : 110, 117.
 DSw : 110.
 DSy : 110.
 DSz : 99, 113, 117;
 § 6 : 112.
 DSaa : 99, 113, 117, 134, 143.
 DSab : 57, 113, 117.
 DZ : 57.
 DZa : 127.
 DZb : 127.
 DZc : 128;
 § 2 : 47.
 DW : 128.
 DSC : 128.
 DVS : 128.
 XE : 126-127.
 XH : 126.
 XPa : 103, 106, 107, 114.
 XPb : 99, 106, 107, 115 n. 2;
 § 2 : 47.
 XPc : 101, 106, 107.
 XPd : 102, 106, 107;
 § 2 : 47.
 XPe : 26, 102, 106.
 XPf : 104, 106, 107.
 XPg : 100, 106, 115 n. 2.
 XPh : 104, 106, 107;
 § 2 : 31;
 § 3 : 41, 133-136, 167;
 § 4 : 112 n. 1;
 § 5 : 48, 167;
 § 7 : 48, 164, 167.
 XPi : 106.
 XPj : 101, 103, 106, 107.
 XPk : 100, 106.
 XPl : 105-106, 107, 121.
 XPm : 101, 103, 106.
 XSa : 114, 117.
 X Sb : 114, 117.
 XSc : 114, 117.
 X Sd : 114.
 XSe : 114, 117.
 XV : 127.
 A¹Pa : 103, 106, 107.
 A¹Pb : 103.
 D²Ha : 126;
 § 2 : 47.
 D²Sa : 114, 115 n. 3.
 D²Sb : 114, 117.
 D²Sc : 114.
 A²Ha : 116 n. 1, 125, 126.
 A²Hb : 116 n. 1, 126.
 A²Hc : 126.
 A²Pa : 123, 134.
 A²Sa : 115, 117, 125, 126.
 A²Sb : 116, 117.
 A²Sc : 116.
 A²Sd : 116, 117.
 A³Pa : 100, 103, 106, 107.

b. Auteurs grecs et latins

- Aristophane :
Acharniens, 100 : 57-58.
- Arrien :
 6, 29, 4-11 : 78, 79.
- Athénée :
 10, 434d : 123.
- Ctésias : 73, 161 n. 3.
- Diodore :
 2, 13, 1-2 : 83.
- Élien :
Hist. anim., 12, 21 : 74.
- Hérodote :
 1, 6 : 55;
 1, 15-16 : 55, 142;
 1, 75-90 : 74;
 1, 79 : 162;
 1, 96-101 : 165;
 1, 98 : 124;
 1, 101 : 32, 144;
 1, 107-108 : 161;
 1, 108-215 : 73;
 1, 111 : 73 n. 2;
 1, 125 : 77;
 1, 130 : 84;
 1, 131 : 163;
 1, 132 : 161;
 1, 140 : 161;
 1, 153 : 75;
 1, 177 : 75;
 1, 178-191 : 75;
 1, 188-191 : 183;
 1, 202-214 : 75;
 3, 17-25 : 143;
 3, 19 : 72, 141;
 3, 27-33 : 162;
 3, 30 : 190;
 3, 61-79 : 161 n. 3;
 3, 62-63 : 56 n. 2;
 3, 64 : 190;
 3, 67-87 : 167;
 3, 68 : 212;
 3, 69 : 169;
 3, 70 : 122, 212;
 3, 80-83 : 168;
- 3, 84-87 : 21, 190;
 3, 88 : 21;
 3, 89-94 : 130;
 3, 93 : 202;
 3, 97 : 131, 132;
 3, 117 : 141;
 4, 87 : 19;
 4, 91 : 20;
 4, 92 : 20 n. 2;
 4, 167 : 77 n. 2;
 7, 3 : 104 n. 2;
 7, 11 : 73 n. 2, 124;
 7, 61 : 32 n. 1;
 7, 61-100 : 135;
 7, 62 : 32, 144;
 7, 64 : 138, 144, 147;
 7, 68 : 145;
 7, 76 : 135 n. 1.
- Hesychios : 145.
- Plutarque :
Alex., 69, 4 : 79;
Artax., 3 : 159;
Artax., 4 : 159;
Moralia, 172F : 123.
- Porphyre :
De Abst., 4, 16 : 123.
- Quinte-Curce :
 4, 9, 16 : 305;
 5, 6, 10 : 78 n. 2;
 10, 1, 22 : 78 n. 2.
- Strabon :
 11, 7, 1 : 151;
 11, 8, 1 : 151;
 11, 8, 2 : 153;
 11, 13, 3 : 150;
 15, 2, 1 : 50 n. 1, 139 n. 4;
 15, 2, 8 : 50;
 15, 2, 10 : 142;
 15, 3, 1 : 145, 150;
 15, 3, 7 : 78, 79;
 15, 3, 8 : 79, 123.
- Xénophon :
Cyropédie : 73;
Cyr., 1, 2, 2-5 : 168.

c. Avesta

- 25, 31, 134, 139, 141, 154-164.
- Gāthās : 156.
- Yašt :
 10, 2 : 222;
 10, 11 : 56;
 10, 14 : 32, 139;
 13, 2 : 157 n. 5;
 13, 87 : 31;
 13, 95 : 220;
 15, 27 : 147;
 19, 3 : 56.
- Yasna :
 2, 12 : 20 n. 2;
 38, 5 : 20 n. 2;
 65, 7 : 20 n. 2, 161.
- Vidēvdād :
 1, 3 : 31;
 1, 5 : 144;
 1, 8 : 139;
 1, 12 : 139;
 1, 18 : 147;
 2, 27 : 20 n. 2.

d. Bible

- Abdias :
 20 : 143.
- Daniel :
 1, 3 : 192.
- Esdras :
 1, 1, 1-2 : 75;
 1, 1, 8 : 74 n. 1;
 6, 1-2 : 57.
- Esther :
 1, 1 : 219;
 1, 3 : 192;
 6, 9 : 192.
- Genèse :
 1, 1 : 158 n. 1;
 10, 3 : 148.
- Isaïe :
 45, 1 : 73.

e. Rig Veda

31, 39, 136, 138.

f. Coran

Surate 1 : 221.

4. INDEX LINGUISTIQUE
(langues, écritures et lexique)*akkadien*
(cf. assyrien et babylonien)

60-61.
ilu : 61.
Parsumaš : 145.
rabû : 61.
šamû : 61.

allemand

45-46, 62.
Berg : 55.
Deutsch : 33, 137 n. 1.
Furt : 305.
Gast : 33.
Heer : 168.
sitzen, setzen : 101.
Vater : 40.

anatolien

141.

anglais

43, 45-46.
father : 40.
ford : 305.
sit, set : 101.

arabe

24, 62 n. 3.
dîn : 221.
faradis : 116 n. 4.
firdaws : 116 n. 4.
malik al-mulûk : 166.
Mišr : 142.
Rûm(i) : 148 n. 7.

arachosien

153.

araméen

56-57, 63-64.
MLK' : 56.

arien

153.

arménien

Hay, Hayk' : 139.
Hayastan : 139.

aryen

31-37, 50.

assyrien

19.
aškuza : 148.

avestique

23, 25, 40, 41-45.
abarəm, -at, -ən : 45.
ahmi : 68.
airya : 31.
aspa : 40.
asti : 40, 68.
aša : 160, 164.
ašavan : 164.
ašta : 40.
Bāxdi : 140.
čiθra : 31.
dā- : 40.
daðvah : 173.
daēna : 221.
daēva : 155.
dahyu : 136, 170.
dasa : 43.
dmāna : 170.
fra : 42.
fraša : 221.
fravašīnaṃ : 172.
gātu : 220.
gərəða : 78 n. 1.
guda : 147.
haoma : 138.
hapta : 41.
Hapta Həndu : 147.
Haraxšaiti : 139.
Harōiva : 139.
haθya : 47.
mairya : 224.
nar : 33.
pars- : 146.
parəsu : 146.
pitar : 40.
puθra : 42.

Rayā : 199.
vis : 170.
xšaθra : 42, 47, 166.
xšaθrya : 166.
Xwāirizəm : 141.
xwar : 142.
xwarənah : 157.
yasna : 160.
yaz- : 159.
yazata : 159.
zān- : 42.
zantu : 170.

āzari-tāleši

39, 132, 150.

babylonien

28; 54-56.
Aššur : 140.
atara : 222.
Bābilu : 140.
Bāhtar : 55.
Barziya : 55.
birtu(m) : 111.
bunu : 222.
Diqlat : 305.
Elammat : 143.
Gimmiri : 55, 142, 143 n. 3.
-gudu, -gušu : 147.
Karsa : 141.
man : 248.
Mi-šir : 142.
Paruparaesana : 56.
Purattu : 305.
Sagartaia : 140.
šarru šarrāni : 166.

bactrien

141, 153.

balōči

39, 151-152.
*Gadrauž(ia) : 152.

baškardi

150.

brabui

54.

caucasique

51 n. 1, 132, 144.

chinois

Fu-lin : 148 n. 7.

chorasmien

141, 153.

chypriote

71.

dimli

152.

dravidien

53-54.

égyptien

19, 57.

élamite

29, 43, 51-54, 61.
Ba-ak-ši-iš : 141.
ba-iš-ra-ka-ta : 78 n. 3.
bat-ra-ka-taš : 78 n. 3.
dama : 53.
duma : 53.
Hallatamti : 53, 143.
hal-mar-ri-iš : 111.
Haltamti : 53, 143.
Hatamti : 53.
hurta-h, etc. 53.
sunki : 53.

français

39, 43-46.
cavalier : 40.
hindou : 42.

gallois

lloyd : 52.

gaulois

43.
rix : 165.

gilaki

39, 151.

gōrāni

39, 152.

grec

19, 57-58, 63-64, 71-72.
άνήρ : 33.
'Αραχωσία : 138.

'Αρεία : 139.
'Αριανή : 50, 139.
'Αριζαντοί : 32, 144.
'Αριοι : 32.
άργή : 130.
'Ασπαθλής : 123.
Βαγίστανον : 83.
barbaros : 19 n. 1.
Βούδιοι : 144.
Βούσαι : 144.
γένος : 170.
Γήλαι : 151.
Δάαι, Δάοι : 137.
Δραγγήνη, Δραγγιανή : 142.
έθνος : 130.
hepta : 42 n. 1.
'Ευφράτης : 305.
Ζεύς πατήρ : 155.
θεός : 155.
'Ινδία : 41.
Καμβαδηνή : 196.
Κάπισα : 205.
Καππαδοκία : 141.
Κάρ, Κάρες, Καρκός : 141.
κυρβασία : 144.
Κυρτίοι : 150.
λαός : 168.
Μάγοι : 144, 161.
Μήδος : 144.
Μόκοι : 144.
ξένος : 33.
'ορθή τιάρα : 145.
παράδεισος : 79, 83, 116.
Παρητακηνοί : 144.
Πάρσιοι : 153.
Πασσαργάδαι : 77.
Πασιανοί : 153.
Περσέπολις : 78.
'Ράγα : 199.
'Ρώμη, 148 n. 7.
Σαγαρτία : 140.
Σαράγγαι : 142.
Σάρδεις : 143.
σατραπεία : 130.
σατράπης : 58.
Σατταγυδία : 146.
Σκύθης : 147.
Σοθσα : 142.
Στρουχάτες : 144.

τείχος : 111.
Τίγρις : 305.
φύλον : 145.
Χωρασμή : 141.

hébreu

63.
Aškenaz(im) : 144, 148.
eben : 236.
Kōreš : 75.
Mišrayim : 142.
Mithredath : 74 n. 1.
Pāras : 75.
pardēs : 116 n. 4.
partamim : 192.
Sepharad : 143.
Sephardim : 143.
Šušān : 142.

hindī

42.

hittite

26, 36, 61.

hongrois

52.

hourrite

51 et n. 1, 61.

indien

38, 40-42, 64 et *passim*.
sar- : 139.

- indo-aryen*
40-42 et *passim*.
- indo-européen*
38-46.
*deiwoš : 136 n. 1, 154.
*nri : 33.
*perk- : 146.
*pater : 40.
*reg- : 165.
*sed : 101.
- indo-iranien*
32, 38-40 et *passim*.
*dasa : 136.
*dasyu : 136.
khan/kan : 36 n. 1.
*parš- : 146.
- ionien*
(dialecte grec d'Asie)
41, 138-139, 144.
- iranien*
38-39, 41-42 et *passim*.
*ari-zantu : 32.
*Aryana : 32.
*arya-zantu : 32.
*hafta : 36.
har- : 139.
*Nāhaθya : 36.
*parsawā(nām) : 153.
*Skuθa : 148.
tak-, tač-, taz- : 101, 148 n. 2.
*wadrawant : 152.
- irlandais*
athir : 40.
- kermanien*
39, 150, 151.
- khotanais*
daha : 137.
pālsu : 146.
- kurde*
39, 150, 151, 152.
- lārestāni*
150.
- latin*
39, 41.
balbus : 19 n. 1.
balbutire : 19 n. 1.
caballus : 39.
canis : 39.
castellus : 39.
creare : 158 n. 1.
Cyrtili : 150.
Dahae : 137.
deus : 154.
dō- : 40.
domi bellique : 195-196, 223.
equus : 40.
est : 40.
hostis : 33.
Nerō : 33.
octo : 40.
Parsagada : 78.
pater : 40.
porta : 305.
portus : 305.
pro : 42.
rectus : 165 n. 2.
rex : 165.
rex sacrorum : 165 n. 1.
septem : 41.
- lori*
150.
- lydien*
Sfarda : 143.
- margien*
153.
- māzanderāni*
39, 151.
- mède*
(voir aussi vieux perse)
29, 38, 39, 46-50, 55-56, 150, 210.
asan : 48.
aspa : 48, 49.
*Asurā : 140.
*Āθrina : 55, 193.
Barziya : 55.
Bāxtri(š) : 56, 140.
*Dahyuka : 165.
duvarθi : 114, 251.
fraθara : 49.
Māda : 144.
Miθra : 47.
Miθradāta : 74 n. 1.
*Mizrāya, *Muzrāya : 142.
*Para-upāri-saina : 56.
*paridaizā : 116.
*pats- : 146.
Pārsa : 47, 145-146.
*Parsava, *Pārsava : 145-146.
paruvzana : 47, 170.
patizbay- : 47.
*Pāθra-kata : 78 n. 3.
*sata : 146.
*spaka : 74 n. 2, 147.
spāθa : 49.
Taxmaspāda : 48.
- ufrašta : 49.
uvaspa : 48.
Uvaxštra : 48.
vazrka : 47.
vispazana : 47, 170.
Vištāspa : 48.
xraθu : 49.
xšaθra : 58, 166, 171.
*xšaθrapāvā : 58.
Xšaθrita : 48.
xšāyaθiya : 47, 166.
xšāyaθiya xšāyaθiyānām : 166.
zana : 170.
Zranka : 48, 133, 142.
zūra : 47.
zūrakara : 47.
- moyen indien*
satta : 146.
- moyen iranien*
44 et *passim*.
- moyen perse*
(pehlevi)
24, 45-46, 63.
Ābān : 172, 173.
Ādur : 172, 173.
Amurdād : 171.
Ardwahišt : 171, 172, 174.
Day : 172, 173.
deh : 137, 171.
Frawardīgān : 172.
Frawardīn : 171, 172.
hōm : 138.
Hordād : 171.
Hrūm : 148 n. 7.
Hūz, Hūž : 142.
Mihr : 172, 173, 174.
Pahlavi : 146.
Pahlavig : 146.
Pārsig : 146.
Spandarmad : 172, 174.

šāh : 56.
 šāhānšāh : 166.
 Šahrewar : 172, 173, 174.
 Tir : 171, 172.
 Wahman : 172, 174.
 xwarrah : 157 n. 4.

mycénien

26, 71.
 a-pi : 71.
 pa-ta : 71.

ossète

147.
 fars : 146.

parthe

63, 145, 151.
 *Frūm : 148 n. 7.
 Xwarāsān : 142.

pašto

145.
 paštō : 153.
 Paštāna : 153.
 Paštun : 153.

pehlevi

cf. moyen perse

persan
(fārsi)

45-46, 146, 149-150.
 ābdān : 115.
 asb : 40.
 ast : 40.
 āreš : 173.

Āzar : 173.
 bāde : 266.
 bāy : 159 n. 4, 173.
 Bayyāz : 173.
 bahār : 172.
 Bahman : 174.
 barad : 69.
 barādar : 68 n. 1.
 barand : 69.
 baxšidan : 159 n. 4.
 baxšiš : 159 n. 4.
 baxt : 159 n. 4.
 bozorg : 47.
 dā- : 40.
 dah : 43.
 dān- : 42.
 daryā : 214.
 deh : 137, 171.
 dehāt : 137.
 Dey : 173.
 din : 221.
 Esfand : 174.
 fayfur : 148 n. 7.
 farmān : 221.
 farr : 157 n. 4.
 Farvardin : 172.
 ferdows : 116 n. 4.
 fil : 236.
 gāh : 220.
 gorg : 143, 173.
 gurxāne : 34 n. 1.
 haft : 41.
 Haravi : 139.
 Harēv : 139.
 hašt : 40.
 jay : 236.
 kade : 36 n. 1.
 kuh : 138.
 mādar : 42 n. 3.
 man kardam : 45.
 Mordād : 173.
 Ordibehešt : 172.
 Pahlav(ān) : 146.
 pahlū : 146.
 pāliz : 116 n. 4.
 pedar : 40, 42 n. 3.
 pesar : 42 n. 3.
 pus : 42 et n. 3.
 rāst : 165 n. 2.

rud : 214.
 Rum(i) : 148 n. 7.
 sag : 74 n. 2, 147.
 Sīrsur : 172.
 šāh : 47, 166.
 šāhanšāh : 166.
 šāhr : 31 n. 1, 171.
 Šahrivar : 173.
 šahrzāde : 31 n. 1.
 Šuš : 142.
 tāzi : 148 n. 2.
 tir : 149.
 Tir : 172.
 xāne : 36 n. 1.
 Xordād : 172.
 xud : 149.
 Xuzestān : 142.

phénicien

62-63.

russe

bog : 159 n. 3.
 gorod : 78 n. 1.
 kurgan : 34 n. 1.

sanskrit

(et védique)

25, 33, 39, 44-45.
 abharam, -at, -an : 45.
 aham : 67.
 anya : 68.
 ari : 33.
 ārya : 31-33.
 ās : 67.
 asti : 40.
 asura : 155 et n. 2.
 aṣṭa : 40.
 aśva : 40.
 aśvamedha : 167.
 bhārati : 67.
 bhrātā : 67.
 brahmaṇ(ya) : 160.

dā- : 40.
 dāsa : 136.
 dasyu : 136.
 deva : 136 n. 1, 155.
 dvar : 68.
 eka : 36.
 Gandhāra : 143.
 gṛha : 78.
 guda : 147.
 khani : 36 n. 1.
 kṣatra : 42, 47, 166.
 kṣatriya : 166.
 marya : 224.
 medhā : 155.
 medhira : 155 n. 3.
 nar : 33.
 pañca : 36.
 parś- : 146.
 parśu : 146.
 pitar : 40.
 pra : 42.
 putra : 42.
 rāj(a) : 165.
 ṛta : 160.
 sad- : 101.
 sapta : 36, 41.
 Sapta Hindu : 147.
 sar- : 139.
 satya : 47.
 sindhu : 42-43.
 soma : 138.
 sūrya : 36.
 tri : 36.
 vājapeya : 167.
 vasu : 36 n. 1.
 yajña : 160.

scythe

29, 38, 49, 147.

semnāni

151.

sindbī

41.

*slave*grad : 78 n. 1.
nemoc : 19 n. 1.*sogdien*63, 148-149, 153.
bay : 148 n. 7.
*bay-pur : 148 n. 7.
kand : 148 n. 6.*sumérien*51, 60.
an : 60.
é : 60.
égal : 60.
gal : 60.
KUR : 136.
lu : 60.
lugal : 60.*tāleši*

cf. āzari-tāleši.

tāti

150 n. 1.

*turc*34 n. 1, 52, 63, 149.
beg, bey : 148 n. 7.
kent : 148 n. 6.*urartéen*

51 et n. 1, 61.

vieux perse
(voir aussi mède)38, 42-46, 48-50.
a- : 173.
abaram : 45.
abara : 45, 71.
āçi : 173.
adā, adadā : 121.
adam : 67.
ādu : 172.
āha : 67.
ahmīy : 68, 121, 260.
ahura : 155 et n. 2.
Ahura : 67.
Ākaufačiya : 138.
akunavam : 45.
amiy : 121, 260.
Anahita : 67.
anya : 68.
āpadāna : 115.
Ar(a)bāya : 138.
ariya : 31, 139.
Arminiya : 139.
arta : 160.
artāčā brazmanīya : 160.
artāvā : 164.
asa : 40, 49, 140.
astiy : 40, 68.
*ašta : 40.
Aθurā : 140.
āvahana : 197.
āxšnuvaiy, āxšnumiy : 121.
āyadana : 163.
Bāb(a)iru : 140.
baga : 83 n. 2, 148 n. 7, 159, 173.
bāga : 173.
*Bagadāta : 277.
*bagastāna : 83.
bāji : 172.
band- : 189.
bandaka : 189, 277.
barantiy : 68, 69.
baratīy : 67-69.baratuv : 69.
bātugara : 266.
*Bāxçi(š) : 56, 141.
*baxši : 172.
brātā : 67, 68.
či- : 172.
čiça : 31.
*Čiçafarnah : 49.
dā- : 40.
dačara : 110.
dahyu : 136-137, 165, 170-171.
*dainā : 221.
*dainām dātar : 219.
daiva : 67, 105, 136 n. 1, 155.
daivadāna : 105.
dān- : 40.
dāta : 167.
*daθa : 43.
didā : 111, 116, 233.
dipi : 67.
*Dranka : 48, 142.
drauga : 163.
drayah : 214.
dvāra : 68.
farnah (scythe) : 49.
fra : 42.
framātar : 217.
fraša : 221.
frašta : 231.
fratama : 191.
fratarā : 49, 121.
fraθara : 49, 121.
*Fravartinām : 172.
Gandāra : 143.
garma : 172.
gātu, gāθu : 220, 229.
*Gā(v)dāta : 277.
hadīš : 101.
*hafta : 41.
Hagmatāna : 124.
Harahuvati : 139.
Haraiva : 139.
hašiya : 47, 163.
hauma : 138.
haumavarga : 138.
hauv : 67.
Hindu(š) : 41, 67, 143.
Hufrātu : 305.
Huja : 142.Huvārazami : 141.
jan- : 173.
Kambujiya : 68.
kan- : 172.
kāra : 168-169.
Karka : 141.
karša : 248.
Katpatuka : 141.
kaufa : 138.
Kurauš : 67.
Kuruš : 67.
Kūša : 143.
Maguš : 161.
Maka : 144.
*Maka-karāna : 144.
manā krtam : 45.
marika : 122, 224.
mazdā : 155.
*Miça : 48, 159.
*Miçadāta : 74 n. 1.
Mudrāya : 142.
naiy : 68.
nāma : 173.
*Pāça-kata : 78 n. 3.
pada : 172.
*paridaidā : 116.
Pārsa : 145.
*Pārsa-grda : 78.
parθ- : 146.
Parθava : 146.
paruv : 68.
*pašiya : 173.
Pātišhuvāriš : 145.
patiy : 122.
Pirāva : 248.
piru : 236, 248.
pitar : 40.
puça : 42.
Pūrāya : 143.
rautah : 214.
*saka : 74 n. 2.
Saka : 142, 147.
Skudra : 149.
spāda : 49.
Sparda : 143.
spāθa : 49.
Sug(u)da : 149.
šiyāta : 164.
tačara : 101-103, 148 n. 2.

takabara : 140.
 tayaiy drayahyā : 141.
 tigra : 149, 172.
 Tigrā : 305.
 θāigar : 172.
 *θata : 146.
 θatagu : 146.
 θūra : 172.
 ufrasta : 49.
 ufrašta : 49.
 unarā, uvnarā : 122.
 upariy : 122.
 u-(v)-j : 142.
 vāhara : 172.
 vaināhy, vaināhiy : 121.
 v(a)rdana : 194.
 V(a)rkāna : 143, 151.
 Vindafarnah : 49.
 viθ : 170, 277.
 *vrka : 143, 173.
 *Warda : 151.
 *xāra : 173.
 xauda : 149.
 xratu : 49.
 xratum, xraθum : 121, 259.
 xraθu : 49.

xšaça : 58, 170.
 xšaçapāvā : 58.
 *xšaçaiya : 166.
 *xšāyašiya : 47.
 yad- : 159, 163.
 yādi : 173.
 yadiya : 173.
 Yauna : 143.
 *zam : 174.
 zan- : 173.

xuzi

52.

yaghnōbi

149, 153.

zaza

152.

<i>Avant-propos</i>	9
<i>Sigles des inscriptions</i>	11
<i>Prononciation du vieux perse</i>	12
<i>Cartes de l'empire achéménide</i>	13
<i>Tableau généalogique de la dynastie achéménide</i>	16

INTRODUCTION

I. Le déchiffrement des cunéiformes	19
II. Les Aryens en Iran	31
III. Les langues de l'empire	38
IV. L'écriture cunéiforme vieux-perse	59
V. Cyrus à Babylone et les palais de Pasargades	73
VI. L'avènement de Darius et l'inscription de Bisotun	83
VII. Darius et le palais de Persépolis	97
VIII. Les palais de Suse	108
IX. Les tombeaux de Naqš-e Rostam	118
X. Hamadān, Suez et autres sites	124
XI. Les peuples de l'empire	130
XII. La religion des Achéménides	154
XIII. Les institutions des Achéménides	165

TRADUCTION DES INSCRIPTIONS

<i>Variantes et restitutions du texte des inscriptions</i>	177
1. L'inscription d'Ariaramnès à Hamadān (AmH)	179
2. L'inscription d'Arsamès à Hamadān (AsH)	180
3. Les inscriptions de Cyrus II	
Le cylindre de Babylone (CB)	181
Les inscriptions de Pasargades (CMA - CMc)	185
4. Les inscriptions de Darius I ^{er}	
L'inscription de Bisotun (Béhistan) (DB - DBa à DBk)	187

Table

L'inscription d'Elvend (DE)	217
Le fragment de Gherla (DG)	218
L'inscription de Hamadān (DH)	218
Les inscriptions de Naqš-e Rostam (DNa à DNe)	219
Les inscriptions de Persépolis (DPa à DPj)	226
Les inscriptions de Suse (DSa à DSab)	231
Les inscriptions de Suez (DZa à DZc)	247
Les inscriptions mineures (Poids : DW - Sceaux : DSC - Vases : DVS)	248
5. Les inscriptions de Xerxès	
Les inscriptions d'Elvend et de Hamadān (XE - XH)	250
Les inscriptions de Persépolis (XPa à XPm)	251
Les inscriptions de Suse (XSa à XSe)	261
L'inscription de Van (XV)	263
Les inscriptions mineures	264
6. Les inscriptions d'Artaxerxès I ^{er}	
Les inscriptions de Persépolis (A ¹ Pa - A ¹ Pb - Vases)	265
7. Les inscriptions de Darius II	
L'inscription de Hamadān (D ² Ha)	267
Les inscriptions de Suse (D ² Sa - D ² Sb)	268
8. Les inscriptions d'Artaxerxès II	
Les inscriptions de Hamadān (A ² Ha à A ² Hc)	269
L'inscription de Persépolis (A ² Pa)	271
Les inscriptions de Suse (A ² Sa à A ² Sd)	272
9. Les inscriptions d'Artaxerxès III	
L'inscription de Persépolis (A ³ Pa - Sceaux)	275
Annexe : La lettre de Darius à Gadatas (DMM)	277
APPENDICES	
<i>Bibliographie</i>	281
<i>Index</i>	289